

## BULLETIN EPIGRAPHIQUE 2005-2015

### SYRIE, PHENICIE, PALESTINE, ARABIE

par Denis FEISSEL et Pierre-Louis GATIER

Le *Bulletin épigraphique* de la *Revue des études grecques* a comporté chaque année, depuis 1993, une section proche-orientale rédigée par Pierre-Louis Gatier pour la période hellénistique et le Haut-Empire, par Denis Feissel pour la période byzantine. Des réimpressions facilitent en partie la consultation de ces chroniques : l'intégralité des Bulletins 1987-2001 a été réimprimée en 2007 (*Bulletin épigraphique*, vol. XI-XIV, Paris, Les Belles-Lettres) ; les notices de D. F. pour les années 1987-2004 l'ont été en 2006 (*Chroniques d'épigraphie byzantine, Travaux et Mémoires Monographies*, 20). D'autre part les Bulletins de la *REG* sont consultables en ligne sur le site « Persée » (à ce jour jusqu'à l'année 2013). Cependant le lecteur ne dispose pas encore de toutes les facilités de consultation et de recherche que peut offrir une version numérique. C'est pour répondre à ce besoin que nous offrons ici une compilation des onze chapitres proches-orientaux parus dans la *REG* aux tomes 118 (2005), p. 548-569 ; 119 (2006), p. 675-686 ; 120 (2007), p. 743-758 ; 121 (2008), p. 745-756 ; 122 (2009), p. 548-557 ; 123 (2010), p. 850-863 ; 124 (2011), p. 489-503 ; 125 (2012), p. 665-683 ; 126 (2013), p. 581-592 ; 127 (2014), p. 560-571 ; 128 (2015), p. 615-634 — y compris quelques notices portant la signature de Claude Brixhe (2007, 497 et 498 ; 2008, 536, 542 et 543) et de Jean Gascoü (2013, 463). Le texte des notices, sauf erreur matérielle, n'a pas été modifié. Son uniformisation en caractères Unicode (IFAO-Grec Unicode pour l'alphabet grec) devrait faciliter l'accès aux mots recherchés. *Lector benevole, utere felix.*

2005, 497. **Osrhoène et Mésopotamie.** – F. Canali De Rossi, *Iscrizioni dello Estremo Oriente greco* (Bonn, 2004, cf. *Bull.* 2005, n° 495), recueillant tous les textes grecs connus à l'Est de l'Euphrate, consacre son chapitre II à la Haute-Mésopotamie, seule partie du corpus ayant appartenu au monde romain puis byzantin. Le dépouillement, en ce domaine, présente des lacunes. À côté des *Reisen in Kleinasien und Nordsyrien* de Humann et Puchstein (1890), qui ont été dûment utilisés, il aurait fallu tenir compte des inscriptions éditées ou rééditées par Oppenheim et Lucas, *Byz. Zeits.* 14 (1905), 1-72 (pour la Mésopotamie, 58-63), et des observations de Clermont-Ganneau, *Byz. Zeits.* 15 (1906), 279-284. Plus récemment, le *SEG* ou ce *Bulletin* pouvaient fournir des compléments. Ainsi au n° 53, D. R. a bien repris l'inscription historique de Martyropolis dans la réédition de C. Mango, montrant qu'il s'agissait d'une lettre de Chosroès II (*Bull.* 1987, 496 ; *SEG* 35, 1475) ; mais il a négligé les huit inscriptions de Haute-Mésopotamie,

dont cinq inédites, publiées par le même savant (*Bull.* 1991, 739-740 ; *SEG* 41, 1510-1517). Manque aussi la double dédicace, syriaque et grecque, du couvent de saint Alexandre (*SEG* 40, 1380 *ter* ; cf. *Bull.* 1995, 610). D'autres textes n'avaient pas leur place dans ce chapitre. L'inscription funéraire n° 35, de Birtha (Biredjik), appartient en réalité à la série des textes de Zeugma, sur la rive ouest de l'Euphrate, et figure à ce titre dans J. Wagner, *Seleukeia am Euphrat/Zeugma* (Wiesbaden, 1975), 194, n° 37. La nécessité d'inclure les timbres d'amphores rhodiennes ou thasiennes (n°s 47, 72-74) nous échappe. Le n° 70 ne provient sûrement pas de Ninive : le meilleur candidat est Antioche (*Bull.* 2002, 454). Nous présentons ci-dessous d'autres compléments et corrections. [F., G.]

2005, 498. *Édesse*. – *Ibid.*, n° 29 : l'épithaphe d'Eudokia a été lue Ἀνέπαεν (accentuer ἀνεπάεν, pour le passif ἀνεπάη) Εὐδοκία Μενίππου ΗΙΟΥΗΡΑΚΥΡΙΑΚΕ ; la référence au dimanche, proposée avec réserve, n'est pas douteuse ; avant le jour de la semaine, ἡ(μέ)ρα κυριακῆ pour κυριακῇ, on lit en fait d'après le fac-similé de Sachau, au lieu d'un patronyme Ménippos, le nom du mois, μενὶ Γιουνίου pour μηνὶ Ἰουνίου. N° 28 : la lettre apocryphe de Jésus à Abgar n'a pas été inscrite au v<sup>e</sup> s. comme le supposait Hiller ; l'écriture (le fac-similé repose sur un estampage d'Oppenheim), mais aussi la recension du texte choisie pour l'inscription (proche du Synaxaire de Constantinople et non d'Eusèbe) ne sont pas antérieures à la reconquête byzantine d'Édesse, au x<sup>e</sup> s. Pour cette époque, manque au corpus l'inscription de la porte dite de Harran, datée de 1094 *p. C.* (*Bull.* 1997, 633). [F.]

2005, 499. *Environs d'Édesse*. – *Ibid.*, n° 32 : la mosaïque de la villa sévérienne de Mas'udiye représentant l'Euphrate roi continue de susciter des études iconographiques. M.-H. Quet, *BSNAF* 2000, 211-215 : *La Souveraineté et la Fécondité de « L'Euphrate Roi » de la mosaïque d'El Mas 'Udiye (228-229 après J.-C.)*, conteste l'identification habituelle des allégories féminines de part et d'autre du fleuve roi avec les provinces de Syrie et de Mésopotamie ; leurs attributs se rapportent, selon l'a., à l'Euphrate dont elles personnifient la Souveraineté et la Fécondité. De son côté J. Balty, *Studi di archeologia in onore di Gustavo Traversari*, vol. 1, éd. M. Fano Santi (Rome, 2004), 11-15 : *Artiste ou commanditaire ? La mosaïque de Mas'udiye*, préfère y voir les images de la Fertilité et d'Atargatis de Hiérapolis. Le nom du personnage qui « a fait » la mosaïque (ἐποίηι), Eutychès fils de Barnabiôn, ne désignerait pas l'artiste mais le propriétaire de la demeure. Son onomastique, ses choix iconographiques et l'usage sur la mosaïque du grec et de l'araméen témoigneraient d'une hellénisation récente. [F., G.]

2005, 500. *Ibid.*, n° 33 : la dédicace métrique de Derik Kale, pratiquement inédite, pourrait dater de 195 si l'auteur en est bien le général romain Candidus connu à cette date. Kandidos a élevé une statue de Zeus sur un antique autel, ὠγόγιόν ποτε βῶμον [Φ]οίβου Ἀπόλλωνος μαντεύμασιν ἀθανάτοισιν. Est-ce à dire que la base ait été primitivement un autel destiné aux oracles d'Apollon (*ero l'altare, un tempo, per i vaticinî immortalî di Febo Apollo*) ? il semble plutôt qu'en remployant cet autel le dédicant obéissait à un oracle d'Apollon. N° 34 (déjà *Bull.* 1955, 234) : l'épigramme de Sultantepe sur la restauration d'un bain, peut-être du IV<sup>e</sup> s., donne la parole au monument ; au vers 3 [αἰὲ]ν ἔϋφροσύνη μεμελημένον ne signifie pas *sempre avendo a cura il benessere* mais, au passif, *toujours cher à Euphrosynè* (la Réjouissance personnifiée). À l'ouest d'Édesse en direction de Batnai, une hôtellerie (πανδοκεῖον, ce qui est la forme attique) fut fondée vers 260 par Aurélios Dasios, préfet de Mésopotamie qui, ajoute le texte, restaura également les remparts de Batnai ; l'inscription manque au corpus ; l'édition de référence est celle de C. Mango (d'où *SEG* 36, 1277). [F.]

2005, 501. *Tella-Constantina*. – *Ibid.*, n° 38, D. R. a bien identifié la citation du *Psaume* 121, 8. Il n'a pas reconnu celle du n° 37, à restituer d'après *I Rois* 16, 4 : [εἰρ]ήνη (et non [ἐν εἰρ]ήνη) ἡ εἴσοδος σου, ὁ βλέπων. Cet exemple était cité, avec quatre autres, dans Dagron-Feissel, *Inscriptions de Cilicie* (1987), 55-56 ; voir aussi, en Phénicie, *SEG* 37, 1515. On lit avec intérêt une série de dédicaces datées sous des évêques de Constantina, voire patronnées par eux, en regrettant parfois l'absence de traduction ou d'intitulé explicite. Au n° 39, daté sous l'évêque Sergios, au lieu de [...]οε, δέξαι, lire à la l. 2 [πρ]ο<σ>δέξαι, κύριε, τὸ προσενηχθὲν [...], « accepte, Seigneur, en offrande... ». N° 40 : l'évêque Thomas, en 542 *p. C.*, commence la construction d'un grenier, ὀρίου. N° 41 : sous l'évêque Abraam, probablement en 456, un autre Abraam, ξενοδόχος, construit un tombeau collectif pour le repos des ξένοι. N° 42 (ici d'après Chapot, mais réédité par Lucas, *Byz. Zeits.* 14 [1905], 60, n° 92) : sous l'évêque Abraam, dédicace d'un monument funéraire ; le chiffre de l'indiction est à lire 6 au lieu de 7 (épisèmon et non zèta) ; si cet Abraam est le même qu'au n° 41, l'indiction pourrait correspondre à 452/3 ou 467/8 *p. C.* N° 46 : la dédicace d'une hôtellerie (πανδοχεῖον) sous l'évêque Samouèlos en 513/4 *p. C.*, est éditée par Chapot (seul cité ici) mais aussi par Lucas, *op. cit.*, 61, n° 94. Au n° 43, le nom du commerçant (πανταπόλης pour παντοπόλης) n'est pas Oumas mais Kaioumas ; la fausse coupe καὶ Οὔμας, suivant Chapot (seul cité ici) et Lucas, *op. cit.*, 61, n° 95, était déjà corrigée par Clermont-Ganneau, *Byz. Zeits.* 15 (1906), 282. Manque au corpus l'épithète d'un boulanger, Lucas, *op. cit.*, 61, n° 96. [F.]

2005, 502. *Amida*. – *Ibid.*, n<sup>os</sup> 50 et 51, ces acclamations ne s'adressent pas à saint Théodore le stratélate, comme le voudrait la restitution fantaisiste Θεοδώρου τοῦ στρατηλάτου πολλὰ τὰ [τέρατα ou θαύματα], proposée au lieu de la formule usuelle πολλὰ τὰ [ἔτη]. Il s'agit là d'un Théodôros historique, στρατηλάτης c'est-à-dire maître des milices. Ces deux acclamations, et une troisième inédite, ont été expliquées par C. Mango (d'où *SEG* 41, 1514-1516). Manque aussi au corpus, pour Amida, la dédicace *CIG* IV, 8653, qui d'après la réédition de Lucas, *op. cit.*, 62, n<sup>o</sup> 99, date de 437/8 *p. C.* [F.]

2005, 503. *Nisibe*. – *Ibid.*, n<sup>o</sup> 59, signature du mosaïste Zênôn (*SEG* 39, 1558). N<sup>o</sup> 62, la dédicace du baptistère sous l'évêque Ouolagésos est remarquable par son ancienneté (358/9 *p. C.*) et par la mention d'un évêque connu par la Chronique Pascale. Un prêtre de Nisibe, porteur du même nom d'origine iranienne, apparaît dans les Vies de Jean Chrysostome (Οὐαλλαγάς chez Palladios, Οὐαλάγασος chez Georges d'Alexandrie). À la fin de l'inscription, la prière est à lire (suivant *CIG* IV, 8820) : γένητε αὐτῶν ἡ μνή[μη ἐνώ]πιον το[ῦ] Θ(εο)ῦ, et non ἀ[πιόντο[ς ...]θυ ; voir aussi, pour mémoire, l'édition de J. Jarry, *Annales islamologiques* 10 (1972), 242-243, n<sup>o</sup> 74, et son malencontreux ἐντ[ύ]πιον τούτου. Manque au corpus l'épithaphe Jarry, *op. cit.*, 243, n<sup>o</sup> 75. [F., G.]

2005, 504. **Syrie et Phénicie**. – D. Noy, H. Bloedhorn, *Inscriptiones Judaicae Orientis*, III, *Syria and Cyprus* (Tübingen, 2004 ; XV-284 p.). Hormis la courte série de 8 textes de Chypre, le volume réunit 131 inscriptions reconnues comme juives en Syrie et en Phénicie. Palestine et Arabie ont été mises de côté, mais la « prosopographie externe » n'est pas négligée, notamment la nécropole juive de Beth She'arim qui compte des ressortissants de Tyr, Sidon, Byblos, Antioche. Avec ses 139 numéros, l'ouvrage remplace avantageusement le *CIJud* II de J. B. Frey (1952), augmenté pour lesdites provinces de 68 textes nouveaux, et transformé par un demi-siècle de recherche. La bibliographie, très étoffée, tient compte du recueil de L. Roth-Gerson, en hébreu (*Bull.* 2001, 476) ; le nouveau corpus ne manque pas d'illustrations, dessins et photographies, mais celui de Roth-Gerson reste à cet égard plus complet. Chaque document est discuté en détail, sans éluder aucune difficulté, sans éviter toutefois d'inutiles scrupules, qui conduisent parfois dans une voie erronée. Au n<sup>o</sup> 26, épithaphe d'un ἀρχισυνάγωγος, il est vain de mettre en doute la valeur sénatoriale du titre λαμπρότατος : les deux exemples allégués à l'appui d'un sens « non-technique » (des fonctionnaires fiscaux en Syrie, un père de la cité en Palestine) vont clairement à l'encontre du propos des a. De même au

n° 5 (Sepphoris), ils hésitent à croire qu'un ἀρχισυνάγωγος de Tyr soit de rang clarissime ; l'épithète, croient-ils, se rapporterait aussi bien à la cité, mais l'ordre des mots – ce serait en ce cas Τύρου λαμπρ(οτάτης) – suffit à rendre l'hypothèse improbable. Le n° 12, une petite plaque de bronze inscrite sur ses deux faces, trouvée près de Sidon et conservée au Louvre, mentionne la synagogue d'Ornithokômè, συναγωγῆς Ὀρνιθοκόμης. Contre l'opinion commune qui identifie Ornithokômè à Ὀρνίθων πόλις, entre Sidon et Tyr d'après Strabon, les a. risquent l'hypothèse d'un poulailler, ὄρνιθοκομεῖον, en rapport avec la synagogue, suggérant même, si la date est antérieure à la destruction du Temple, « some connection with birds supplied to the Temple for sacrifice ». On ne voit pas de contradiction entre le statut de *kômè* et le nom d'Ὀρνίθων πόλις, et il n'est pas exact que « to become Ornithokome, it would have to lose its city status after the time of Strabo » : les termes de Strabon, XVI, 2, 24, πολίχνιον Ὀρνίθων πόλις λεγομένη, montrent que la localité n'avait de *polis* que le nom et qu'elle a pu dès cette époque dépendre de Sidon, comme l'indique Scylax (Ὀρνίθων πόλις Σιδωνίων). La plaque inscrite ne peut de toute façon guère remonter au début de l'époque impériale. L'orthographe (omicron pour oméga) et la forme des lettres (d'après Roth-Gerson, phot. p. 51, alpha à barre médiane inclinée à gauche) indiquent plutôt le III<sup>e</sup> ou le IV<sup>e</sup> s. À titre de comparaison sont évoquées p. 22-23 d'autres plaques de bronze, dont celle d'un monastère des environs d'Arados ; celle-ci n'a pas été publiée par Chapot en 1902 (date de son achat par Froehner), mais par moi-même en 2001 (*Bull.* 2002, 579). [F.]

2005, 505. *Ibid.*, n° 32 (Beth She'arim), faut-il admettre pour Kalliopè le statut de matrone ? plus probablement, les génitifs Ματρώνης et Ματρώνα[ς] correspondent à un anthroponyme (comme *ibid.*, n<sup>os</sup> 10 et 77), second nom de Kalliopè ou peut-être nom de sa mère. À la fin du n° 36 (Naveh), la lecture ὁ ῥαββί est exclue par la photographie (p. 56), où on lirait plutôt συνβίου. Le n° 43, à Concordia en Vénétie, n'est pas un témoin de la communauté juive d'Émèse, car la mention d'une unité militaire de *regi(oru) Emes(enoru) Iude(o)ru* (lecture de Mommsen) est illusoire : comme l'a montré M. P. Speidel, *Dumbarton Oaks Papers* 50 (1996), 163-167, la femme d'un soldat *de num(ero) Regi(orum)* avait acheté la tombe aux frais de son mari, *eme. siv. de r. v. = emit sibi de re viri*. Au n° 51 (Beth She'arim), le dernier mot lu ἡμεῖς s'explique difficilement ; n'est-ce pas plutôt ἡμισ[υ] (la photo a HMIC), la moitié du monument comme *IGLS* II, 269 ? Le n° 75 (*IGLS* 393-395, non cité), à Simkhār dans le Djebel Sim'ān, n'a rien à voir avec le judaïsme ; c'est un texte banal du type εἰς θεός, comme il y en a tant dans le Massif Calcaire. [F., G.]

2005, 506. J.-Cl. Decourt, *Inscriptions grecques de la France (IGF)* (Travaux de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 38 ; Lyon, 2004), réédite dans son corpus plusieurs textes témoins de la diaspora syrienne en Gaule, à l'époque impériale et au Bas-Empire. N° 141, célèbre texte bilingue des environs de Lyon, grec et latin, épitaphe de Thaïm fils de Saad, « bouleute de Canôtha en Syrie » (*IGRR* I, 25). N° 143, de Lyon, épigramme funéraire probablement chrétienne de Ioulianos Euteknios, de Laodicée de Syrie (*SEG* 26, 1214). D'autres épitaphes chrétiennes appartiennent plus ou moins sûrement à des Orientaux. Au n° 62 (Arles), Ἰωσήφ ἀπὸ κώ(μης) Ἐπικίου ἀνοτέρου κατοτέρου pourrait être d'origine syrienne, moins vraisemblablement égyptienne. D. redonne aux n°s 95, 96 et 98, les inscriptions funéraires de Vienne, *RICG* XV 64, 178 (Bassianè) et 186 (Matrôna), qui sont celles de Syriens suivant D. Feissel (*Bull.* 1987, 537). Ne pourrait-on reconnaître le même nom de Matrôna au fragment n° 94, connu seulement par un érudit du XVII<sup>e</sup> s., plutôt que l'improbable ἰατρῶν ? Sur l'origine sidonienne et antiochéenne de « pierres errantes » voir *infra* n° 520. [G.]

2005, 507. **Syrie. Commagène.** – Sur les sites de Zeugma et d'Ancoz, qui appartiennent au réseau dense des τεμένη, les sanctuaires ordinaires du culte royal, différents des trois ἱεροθέσια, les tombeaux-sanctuaires dynastiques, de nouvelles découvertes enrichissent la documentation sur la politique religieuse d'Antiochos I<sup>er</sup> de Commagène. Trois inscriptions de Zeugma sont publiées par C. Crowther, dans *Zeugma : Interim Reports*, éd. R. Earby *et al.* (*JRA*, Suppl. 51 ; Portsmouth RI, 2003), 57 ; puis de manière plus détaillée, C. Crowther, M. Facella, dans *Neue Forschungen zur Religionsgeschichte Kleinasiens, Elmar Schwertheim zum 60. Geburtstag gewidmet*, éd. G. Heedemann, E. Winter (*Asia Minor Studien*, 49 ; Bonn, 2003), 41-80. J. Wagner et G. Petzl, *ibid.*, 85-86, publient huit fragments d'une inscription d'Ancoz dont sept étaient inédits. Deux des inscriptions de Zeugma (BE c et BE d), qui ne sont pas gravées sur le même bloc, et les fragments d'Ancoz appartiennent à des versions identiques d'un même texte, que les a. complètent par comparaison avec les versions trouvées dans les autres sanctuaires commagéniens. C'est le texte de fondation du culte, suivi du règlement sacré. L'inscription BE d, coïncidant partiellement avec un fragment d'Ancoz, permet de modifier légèrement les restitutions d'une partie du règlement concernant les charges des hiérodoules. Les nouveautés les plus considérables sont apportées par le texte BE e de Zeugma – effacé volontairement et recouvert par BE c – qui conserve quelques lignes d'une version antérieure, dont les parallèles se trouvent dans d'autres sanctuaires royaux commagéniens. C. et F. proposent une reconstitution des changements apportés au culte

royal par Antiochos, au cours de son règne, en se fondant entre autres sur les textes BE c et BE e, ainsi que sur l'ensemble des représentations de *dexiôsis*, qui sont postérieures – sur les mêmes blocs – au texte ancien (à Zeugma, le texte BE e). Les reliefs de *dexiôsis* entre le roi et une divinité, tout comme le personnage du dieu Apollon-Mithra-Hélios-Hermès, appartiendraient à l'évolution finale du culte, par opposition à des phases antérieures, plus grecques ou moins « syncrétiques », représentées en particulier par la stèle de Sofraz Köy, dont l'inscription montre que le sanctuaire était dédié à des divinités grecques, Apollon Épèkoos et Artémis Diktyнна. De même, la tenue perse des prêtres, spécifiée dans le règlement sacré, semble appartenir à l'évolution finale du rituel. C. et F. montrent, grâce aux inscriptions religieuses postérieures à la mort d'Antiochos (ca 36), que les innovations religieuses de son règne – en particulier le « syncrétisme » gréco-iranien – et l'existence même de son culte ne semblent pas lui avoir survécu. Par ailleurs, B. Jacobs, *Ist. Mitt.* 50 (2000), 297-306, revient sur les ancêtres d'Antiochos I<sup>er</sup> représentés par une série de reliefs inscrits du *hiérothesion* du Nemrud Dağı. Les socles de la lignée maternelle ne comportent pas, selon l'a., la représentation de Cléopâtre Théa, épouse du séleucide Démétrios II Nikator ; en revanche, une sœur d'Antiochos I<sup>er</sup> de Commagène (Laodice ?) serait figurée. [G.]

2005, 508. *Syrie du Nord*. Stèles funéraires mal localisées, attribuables à Antioche : n<sup>os</sup> 497, 506, 520. Inscription considérée à tort comme juive : n<sup>o</sup> 505.

2005, 509. *Zeugma ou Hiérapolis*. – O. Cavalier, *Pallas* 67 (2005), 437-455, republie de manière détaillée la stèle funéraire de Doryphoros (*Bull.* 2002, 457). [G.]

2005, 510. *Antioche*. – D. Woods, *Vigiliae christianae* 69 (2005), 54-62 : « Malalas, “Constantius”, and a church-inscription from Antioch » revient sur cette épigramme connue par la Chronique de Malalas (d'où *IGLS* III, 832) et dont le texte a donné lieu à diverses corrections. De façon originale, W. tente d'expliquer la mention réitérée du nom de Constance sans corriger le texte, où l'on a souvent voulu voir mentionnés à la fois Constantin I<sup>er</sup> et Constance II : il préfère distinguer deux homonymes, l'empereur Constance II et son neveu le César Gallus, officiellement Flavius Claudius Constantius. Ce dernier ayant résidé à Antioche de 351 à 354, l'épigramme ne se rapporterait pas, comme l'affirme Malalas, à la cathédrale d'Antioche dédiée en 341, mais plutôt à l'église de Daphnè, fondée par Gallus d'après les sources, et où furent déposées (plus tard, selon W.) les reliques de l'évêque Babylas. Au dernier vers, l'a. admet l'identification, plus que probable en effet, du comte Gorgonios avec le

*praepositus sacri cubiculi* du César Gallus connu par Ammien, tout en traduisant paradoxalement θαλαμηπόλον ἔργον par « the work of a servant of the shrine ». [F.]

2005, 511. *Antiochène*. – N. Kramer, *Gindaros, Geschichte und Archäologie einer Siedlung im nordwestlichen Syrien von hellenistischer bis in frühbyzantinische Zeit* (Internationale Archäologie, 41 ; Rahden, 2004), étudie le matériel de cet important site de la vallée de l'Afrin, Djinderis ou Jinderes, l'ancienne Gindaros, à l'Est d'Antioche, dont trois inscriptions, p. 61-66, publiées en majuscules. Deux sont inédites. La transcription partielle, sans photo, d'une inscription honorifique sur une base cylindrique d'époque hellénistique ou romaine (!), ne permet guère d'y reconnaître que deux noms grecs : Kallimandros et Néoptolème – à deux reprises – avec peut-être l'ethnique « Antiochéen ». On retrouve cette onomastique hellénique dans l'autre texte inédit, une borne villageoise de la Tétrarchie taillée dans un autel réemployé. L'a. se contente de situer vaguement son lieu de provenance : à l'Ouest de l'Afrin, 10 km à l'Est de Jinderes. L'inscription (phot. pl. 21) appartient à la série des bornes tétrarchiques de la Syrie du Nord (*SEG* 20, 335-342, et *AE* 1968, 514-516), différentes de celles de la Syrie du Sud en ce qu'elles ne mentionnent qu'un seul village au lieu de deux communautés mitoyennes (voir la liste, partielle, de F. Millar, *Bull.* 1994, 620). Le formulaire, ici, omet le nom du fonctionnaire chargé du bornage. Les l. 11-13, ὄρ[οι] κόμης Εὐκαρπ[ - - ] XE, devant la date, fournissent un toponyme que l'a. comprend Εὐκαρπ[ίας] et qu'il met en rapport avec l'« Abondance ». Il s'agit plutôt d'un de ces anthroponymes grecs si fréquents dans la toponymie d'un autre secteur, l'Antiochène occidentale : voir D. Feissel, dans *Ο Ελληνισμός στην Ανατολή* (Athènes, 1991), 287-302. La « *kômè* d'Eukarpios » (par exemple), située dans la plaine, appartiendrait, elle aussi, à une zone aux toponymes hellénisés, à la différence de la montagne voisine. [G.]

2005, 512. P.-L. Gatier, *Topoi* 11 (2001) [2003], 175-182 : « Le site de 'Arsha wa-Qïbar », précise d'après les sources, la géographie et l'épigraphie le caractère de cette modeste localité de la vallée de l'Afrin, lieu de passage entre Antioche et Cyr. De là provenait un relief mithriaque naguère publié par F. Cumont (1933). G. a révisé sur place la stèle funéraire à relief d'un cavalier, (...)mezas fils d'Apollod(ôros), et de sa femme, qu'avait éditée J. Jarry (1968 et 1970) ; l'emploi de l'ère d'Antioche (l'an 277 équivaut à 228/9 *p. C.*) prouve que la rive gauche de l'Afrin, au pied du Djebel Siman, faisait partie de l'Antiochène. [F.]

2005, 513. O. Callot, P.-L. Gatier, *Antioche de Syrie. Histoire, images et traces de la ville antique*, Actes du colloque de Lyon, novembre 2001 (*Topoi*, suppl. 5 ; 2004),

573-596 : « Les stylites de l'Antiochène », identifient, p. 578, la colonne inscrite publiée par J. Jarry, *Annales islamologiques* 7 (1967), 181-182, près de Tourmanin. À la suite de Peña *et al.*, ils y reconnaissent un élément de colonne de stylite. Le texte serait ἀφιέρ[ωτε ?]. [G.]

2005, 514. *Apamène*. – Chr. Strube, *Archäologischer Anzeiger* (2003), 25-115 : « Androna / al Andarin. Vorbericht über die Grabungskampagnen in den Jahren 1997-2001 » en dehors de la fouille du kastron qui est l'objet principal de la mission allemande, présente diverses trouvailles épigraphiques (p. 30-31). Outre un fragment portant le nom Anastasia (non publié), S. ajoute au linteau *IGLS* IV, 1687 les extrémités droite et gauche qui manquaient ; après la citation du *Psaume* 45, 8 et 12, la date ἔτου (sic) αἰω' était inédite (phot. fig. 3) : daté de 811 (ère séleucide), soit 499/500 *p. C.*, c'est le plus ancien linteau trouvé à l'intérieur de la localité. Du linteau *IGLS* 1688, dont on n'avait que les deux extrémités, S. a retrouvé la partie centrale ; après la citation du *Psaume* 117, 20, τοῦ ἁγίου Μιχαήλ indique l'appartenance à une église Saint-Michel (la localisation de cette église devra tenir compte de la borne publiée par M. Griesheimer, cf. *Bull.* 2003, 563, n° 18). La fouille du monumental kastron édifié entre 558 et 559 *p. C.* a permis de dégager complètement la porte Ouest, dont le linteau porte la dédicace *IGLS* 1682 ; au pied des deux montants, un monogramme cruciforme indique le nom du fondateur Thomas, au génitif Θωμᾶ (phot. p. 36, fig. 9). L'autre porte du kastron, au Sud (dont l'inscription a été publiée par Mouterde, *Le limes de Chalcis*, 217, n° 58, mais avec une localisation trompeuse), porte sur son linteau la citation du *Psaume* 121, 1, dont on connaît à Androna deux autres exemples (*IGLS* 1686 et 1692) ; au bas des montants, le monogramme de Thomas est le même qu'à la porte Ouest (phot. fig. 14-15) et que sur un chapiteau du portique Sud du kastron (dessin p. 54, fig. 39). Trouvée dans la fouille d'une maison, une brique inscrite avant cuisson porte le nom d'un lecteur, Ζαχχέας ἀναγνώτις (sic) υἱὸς Ἀββίβου (phot. p. 93, fig. 78) ; peut-être peut-on lire aussi bien ἀναγνώστις (ligature στ), mais la forme sans sigma n'est pas sans exemple (en Phrygie, *MAMA* VII, 240 : ἀναγνώτης ; à Rome, *ICUR* VI, 17296 : ἀναγνώτου) ; l'alpha de forme cursive est semblable à celui de Mouterde, *Le limes de Chalcis*, 209, n° 39 (Hiéropolis, 542?-548 *p. C.*). [F.]

2005, 515. *Palmyre*. – Chr. Delplace, dans *Hommages à Carl Deroux*, III, *Histoire et épigraphie, Droit*, éd. P. Defosse (Coll. Latomus, 270 ; Bruxelles, 2003), 158-167 : « Palmyre et l'Inde (à propos de l'inscription Inv. X, 88) », publie à nouveau les inscriptions, l'une en grec, l'autre en palmyrénien, de deux consoles de l'agora de

Palmyre honorant Marcus Ulpius Yarhai, fils de Hairân, J. Starcky, *Inventaire des inscriptions de Palmyre*, X, *L'agora* (Damas, 1949), n<sup>os</sup> 87 (palmyrénien) et 88 (grec), voir Canali De Rossi (*supra* n<sup>o</sup> 495), n<sup>o</sup> 96. Dans le texte grec, perdu, on restituait traditionnellement depuis Ch. Clermont-Ganneau, le nom des donateurs, οἱ ἀναβάν[τε]ς [ἀπ]ὸ [X]ου[μ]ανῶν ἔμπ[ο]ροι ; l'auteur s'appuie sur deux autres inscriptions, parmi l'abondante série des textes honorant Marcus Ulpius Yarhai, *Inventaire*, X, n<sup>o</sup> 96 (Canali De Rossi, n<sup>o</sup> 412), [ἔ]μπ[ο]ροι οἱ ἀν[αχ]θέντες ἀπὸ Σκυθ[ίας ἐν] πλώω Ὀνα[ιν]ου Ἀδδοουδανου, et J. T. Milik, *Dédicaces faites par des dieux* (Paris, 1972), 32-33 (Canali De Rossi, n<sup>o</sup> 413), [οἱ ἀναχθέντες ἀπὸ] Σκυθίας ἐν πλώω Βε[ελαιου] Κύρου τοῦ Ὀγηλου ἔμπ[ο]ροι. Elle corrige le nom de lieu, qui n'est probablement pas le Choumana près de Vologésias de Ptolémée, V, 20, 7, en [K]ου[χ]ανῶν, alléguant que les Scythes (= Sakas, Saces) de l'Inde du Nord-Ouest ont été remplacés, à l'époque des inscriptions (vers 156-159 p. C.), par les Kouchans, et utilisant pour seul parallèle une monnaie du roi Kanishka, à la légende KANEXKI KOXANO. La fabrication par l'a. du nom propre Κουχανῶν se fait sur les bases fragiles d'une légende monétaire, qui est en fait en bactrien, KANHPKI KOPANO (il faut citer R. Göbl, *System und Chronologie der Münzprägung des Kusanreiches*, Wien, 1984). Quant au mot que les modernes rendent par « Kouchan », il n'a pas reçu d'explication satisfaisante (nom de famille ou de clan, désignation de tribu, titre ?). On ne comprend pas, de toute manière, pourquoi la région des bouches de l'Indus, nommée Scythie dans deux autres inscriptions concernant également Marcus Ulpius Yarhai (et à une époque où la royauté kouchane est solidement installée), changerait de nom ici. Hypothèse pour hypothèse (voir le dessin de Puchstein, dans *Inventaire*, X, p. 56, seul témoin de la pierre perdue), je proposerais [Θι]λουανῶν ἐν π[λω]ίω qui me semble plus probable, ou éventuellement (mais plus problématique) Ὀμανῶν, avec peut-être une seconde fois Θιλουαν[ῶν] à la ligne suivante. L'inscription *Inventaire*, X, 38, honore un Palmyrénien qui a été satrape de Tylos (= Bahrein) pour le roi de Mésène, σατρά[π]ην Θιλουανῶν (ethnique selon G. Bowersock, plutôt que nom de lieu) vers 131 p. C., et Omana est l'un des ports connus de la même zone du Golfe arabo-persique et de ses prolongements. Notons, au passage, que les textes *Inventaire*, X, 87 et 88, réunis par le CIS 3960 en un seul monument, sont distincts et ne correspondent nullement à une inscription bilingue. [G.]

2005, 516. **Phénicie**. – J.-P. Rey-Coquais, *Archaeology and History in the Lebanon* 21 (2005), 80-98 : « Dix ans d'épigraphie libanaise, inscriptions antiques grecques ou latines », passe en revue les acquis de la dernière décennie, auxquels ses travaux n'ont

pas peu contribué, en les assortissant d'observations critiques et de réflexions de méthode profitables. Particulièrement attentif aux systèmes chronologiques (ères et calendriers), il rappelle au passage (n. 27) que le calendrier de Sidon, à l'époque impériale, commence au 1<sup>er</sup> janvier, et rectifie là une erreur de ma part (*Bull.* 1987, 513 ; un repentir sur ce point, *Bull.* 2004, 386). Une autre inconséquence de ce *Bulletin* est signalée n. 29 : le site de Jiyeh ne devait pas être attribué à Bèrytos (*Bull.* 1998, 509), mais à Sidon (*Bull.* 2000, 656). Dans une mosaïque de Saddiqin (*ibid.*, 657), R.-C. souligne la discordance entre Xanthikos 714 (589 *p. C.*) et l'indiction 8, l'erreur étant probablement dans ce dernier chiffre. Sur une stèle peinte de Sidon exposée à Paris en 1998, le nom de la défunte mal lu Robia est justement restitué [Μακ]ροβία (p. 92). [F.]

2005, 517. P.-L. Gatier, *ZPE* 147 (2004), 139-144 : « Inscriptions grecques et latines du Proche-Orient : questions de provenance » revient sur un texte publié par O. D. Hoover (voir *SEG* 50, 1462). L'inscription, conservée dans une collection privée américaine, après une collection française, passait pour provenir de « Syrie ». C'est la dédicace d'un autel, Ὑπὲρ βασιλέως Δημητρίου καὶ βασιλίσσης Λαοδίκης (Démétrios I<sup>er</sup> et son épouse), faite à Aphrodite Ἐπέκοος par un prêtre, Ἀπολλοφάνης Ἀπολλοφάνου. Cette inscription sur marbre pourrait provenir de Sidon, ou du site tyrien – entre Tyr et Sidon – de Wasta, grotte-sanctuaire d'Aphrodite Ἐπέκοος. Cette localisation est proposée en fonction du matériau (le marbre), des témoignages sur le culte d'Aphrodite, de la répartition des rares inscriptions hellénistiques du Proche-Orient, et de celle du nom Apollophanès. [G.]

2005, 518. A. Łajtar et A. Twardecki, *Catalogue des inscriptions grecques du Musée National de Varsovie* (*Bull.* 2004, 20), publie douze inscriptions du Proche-Orient, dont une de Byblos (*infra* n° 519) et huit de Sidon. Trois autres sont d'origine plus imprécise. Aucune de ces inscriptions, qui proviennent pour la plupart de la collection des princes Czartoryski de Goluchów et pour deux d'entre elles du Lyceum Hosianum de Braunsberg (actuel Braniewo), n'est inédite, mais la publication ancienne de W. Froehner, *Collection du château de Goluchów...* (Paris, 1899), était quasi inaccessible. Excellentes illustrations, en particulier des « cippes de Sidon ». [G.]

2005, 519. *Byblos*. – L'épigramme de Sabinos, au Musée de Varsovie (n° 30 du catalogue cité au n° 518), est reprise par Merkelbach-Stauber, *Steinepigramme IV* (*Bull.* 2003, 556), p. 262. Ce corpus omet cependant une autre épigramme de Byblos, L. Jalabert, *MUSJ* 1 (1906), 133, n° 1 :

Τὸν πάντα στολίσαντα καλῶς νεκρούς, Ἀβάσκαντον,

ἄλλος ἐμὲ στολίσας τήνδ' ἐνέθηκε τάφωι.

Εἰ δ' ἦδειν μοῖραν καὶ τοῦ θανάτου τὴν ὥραν,

κάμαυτὸν θνήσκων οὗτος ἂν ἐστόλισα.

L'épithaphe de ce fossoyeur, de bonne facture et de haute époque (l'iota adscrit, l. 2, indique au plus tard le début de l'Empire), manque aussi aux *Grab-Epigramme* de Peek. [F.]

2005, 520. *Sidon*. – J.-Cl. Decourt, *IGF* (n° 626), aux inscriptions « trouvées sur le territoire français actuel », en ajoute certaines « dont l'origine ne [lui] paraît pas locale en toute certitude ». Apparaissent donc ça et là des « pierres errantes », importations médiévales ou modernes. L. Robert avait jadis démontré « l'origine assurément orientale des inscriptions grecques du Musée de Toulon » (p. VII, n. 32), et plus précisément l'appartenance de trois d'entre elles à l'épigraphie funéraire sidonienne, voir *BCH* 60 (1936), 190-192 (*Opera Minora Selecta* 2 [1969], 897-899). Il concluait que ces monuments avaient dû « être apportés à Toulon par quelque officier de marine ». De même, J. et L. Robert, *Bull.* 1952, 187, retrouvaient dans une collection privée d'Aix-en-Provence deux autres de ces cippes sidoniens, « épaves de la collection de Cardin Le Bret, président au Parlement d'Aix de 1710 à 1735, (...) intendant de Provence et inspecteur du commerce du Levant ». C'est un cas un peu semblable dont il s'agit avec les deux inscriptions reprises par l'a., p. 46-49, n° 40 (*IG XIV*, 2439, perdue) et n° 43 (perdue), provenant l'une et l'autre du Canet à Marseille, apparues au XVIII<sup>e</sup> s. dans une même collection privée (Michel) et documentées par les mêmes érudits (J.-B. Grosson, J.-F. Séguier). À juste titre, D. les considère comme des importations. Les reproductions des deux objets, gravées au XVIII<sup>e</sup> s. (ici pl. X, fig. 49, et pl. XI, fig. 52), confirment ces vues et me permettent sans hésitation de les préciser, en attribuant à Sidon ces monuments funéraires très caractéristiques. Ils appartiennent au type du « cippé couronné », bloc monolithe composé d'un socle parallélépipédique – où se trouve l'inscription – surmonté d'une colonnette plus ou moins cylindrique ornée dans sa partie supérieure d'une couronne en relief. On en trouvera quelques exemples dans mon *Recueil des inscriptions lapidaires... des musées de Lyon* (*Bull.* 2003, 558 et 574). Voir aussi, à Varsovie, *supra* n° 518. Ajoutons que le matériau reconnu, le marbre, est très fréquemment utilisé à Sidon pour les monuments funéraires, ce qui est une exception au Proche-Orient. Les formulaires sont, eux aussi, typiques de l'épigraphie sidonienne. L'inscription n° 40, lue [Δι]όγητε | [χρ]ηστὲ καὶ | [ἄλυπ]ε χαῖρε | [ζήσ]ας ἔ[τη] | ἡ μῆ(νας) ε', peut être corrigée d'après la gravure ancienne, lignes 3-5, [ἄω]ρε χαῖρε |

[ζή]σας ἔτη | [.]ῆ μῆ(νας) ε'. Le nom Diognète est bien caractéristique des noms théophores de Zeus, les plus fréquents à Sidon : cf. J.-P. Rey-Coquais, *Inscriptions inédites de Sidon* (*Bull.* 2001, 487). Dans le même article (p. 821), R.-C. remarquait que l'âge des ἄωροι, chez les hommes, pouvait être surprenant avec des exemples de trentenaires et quadragénaires, voire de vieillards. Je ne restituerai donc pas le chiffre manquant. Le texte du n° 43 est plus développé. Il commence par une date que l'a. lit Ἔτους σιγ' : ces chiffres vaudraient 6013 et non 613, que D. explique à partir de l'ère séleucide. En réalité, Sidon utilise sa propre ère civique de 110 *a. C.* (*Bull.* 2004, 386), et la lecture doit être corrigée d'après la gravure : SIT, soit σιτ', 316 de l'ère de Sidon, ce qui correspond à 205/206 *p. C.* L'ordre des chiffres, unités – dizaines – centaines, et la date du monument s'accordent mieux ainsi avec ce que l'on connaît par les autres inscriptions (voir Rey-Coquais, p. 817-819). Le défunt est nommé, l. 4-5, Ἀπολλόφανες (vocatif) Βοηθοῦ. R.-C. a montré, p. 824, que les noms théophores d'Apollon étaient à Sidon les plus nombreux après ceux de Zeus, et j'ai récemment attiré l'attention sur Apollophanès, plus particulièrement commun à Sidon (*ZPE* 147 [2004], 139-144, voir ci-dessus, n° 517). Quant à Boèthos, qui a un succès remarquable sur la côte phénicienne et à Chypre, c'est le nom porté par deux philosophes sidoniens, l'un stoïcien, l'autre péripatéticien (R. Goulet, *Dictionnaire des philosophes antiques*, 2 [Paris, 1994], 123-130), et par un Sidonien enterré à Athènes (*SEG* 32, 309). On corrigera la ligne 8, finale, lue εὐσέβι, φιλότεκνε, et traduite « reçois nos marques de piété, toi qui aimes tes enfants ». Il faut revenir à Grosson, le premier éditeur, qui y voyait l'adjectif εὐσεβής, équivalent du latin *pius*, peut-être au vocatif εὐσεβ[ές], ce que la gravure du XVIII<sup>e</sup> s. – avec un signe effacé aux allures de R après le *bêta* – n'exclut pas (lettres lunaires). Peut-on attribuer ces deux inscriptions à l'ancienne collection Cardin Le Bret ? De même, la stèle funéraire n° 39, conservée à Marseille, représentant un homme allongé au banquet, ne peut être que syrienne ou alexandrine, comme l'a. le suggère discrètement. L'hypothèse syrienne, antiochénienne au sens large, est renforcée par le nom du défunt. Μάκελλε, accepté par D., doit résolument être corrigé en Μάκρκελλε, nom qui appartient à une série onomastique bien représentée en Syrie du Nord, à Alexandrette, Antioche ou Zeugma, *IGLS* III, 701, 955, etc. [G.]

2005, 521. R. A. Stucky, H.-P. Mathys, R. Wachter, *Archaeology and History in the Lebanon* 20 (2004), 75-82 : « Ψειλωτής (Psilotes). A new Greek word from the sanctuary of Eshmun at Sidon », fournissent une photo et une transcription d'une plaque de marbre, provenant du sanctuaire d'Echmoun à Sidon, parfois citée, mais jamais

publiée intégralement : [Ετους δις, μηνὸς Πανήμου κ', Δωρόθεος Δημοστράτου καὶ Ἀλέξανδρος Νικαίου καὶ Σεκοῦνδος καὶ Ἡλιόδωρος καὶ Ἀπολλόδωρος καὶ Φηλῆς [pour Φῆλ(ι)ξ] οἱ ἀπὸ τῆς τέχνης ψειλωτῶν ἑαυτοῖς ἐκ τῶν ἰδίων κατεσκεύασαν σὺν γυναιξὶ καὶ τέκνοις. Notons les noms fréquents à Sidon, Dôrothéos, Dèmostratos, Apollodôros et Hèliodôros. Les a. ne s'attachent qu'à la signification du mot ψειλωτής, qu'ils expliquent par la racine sémitique PSL, « sculpter », « tailler la pierre », en repoussant le grec ψιλῶω, « épiler », « raser ». Outre la difficulté de passer, sans voyelle intermédiaire, de la racine sémitique au *psi* grec, il faudrait expliquer la présence en grec d'un terme sémitique, en pleine époque romaine (104 p. C.), alors qu'aucune spécificité ne l'impose (les autres mots d'origine sémitique qu'on retrouve en grec sont en général des termes techniques du vocabulaire religieux). En l'état actuel, on préférera l'explication par le grec ψιλῶω (voir *Bull.* 2004, 375, contre l'hypothèse d'un nom de métier formé sur πτίλον, « plume »), d'autant que les barbiers attachés aux sanctuaires sont bien connus : voir J. T. Milik, *Dédicaces faites par des dieux* (Paris, 1972), 150-151. [G.]

2005, 522. *Territoire de Panéas, Khirbet Zemel.* – M. Hartal, *Eretz-Zafon. Studies in Galilean Archaeology*, éd. Z. Gal (Jérusalem, 2002), 75-117 : *Excavations at Khirbet Zemel, Northern Golan : An Iturean Settlement Site.* L'a. publie plusieurs *pithoi*, provenant de la fouille d'un établissement rural, inscrits avant cuisson et d'époque hellénistique. Ils appartiennent à un type de céramique locale dit « Golan-ware ». Les inscriptions sont des noms de personnes, suivis parfois de lettres qui ont été comprises comme des indications de dates (le fac-similé de la p. 103 ne confirme pas cette lecture, pour les deux cas concernés). Les noms – que je transcris – sont Ἑρμογένου(ς), Καλ[λ]ιγένου(ς), Σίλλα, [Δ]ιονυσίου(υ). Deux autres exemples proviennent de sites proches : Ἀετός et Ματας. Quelle que soit la fonction de ces inscriptions, on y trouve un témoignage rare sur l'onomastique régionale à l'époque hellénistique. [G.]

2005, 523. *Hermon.* – J. Aliquot, *Syria* 79 (2002), 231-248 : « Leucothéa de Segeira », reprend l'étude d'une inscription conservée à Bruxelles, trouvée à 'Ayn al-Burj, dans la partie orientale de l'Hermon. Il s'efforce de retrouver le site de Segeira d'où proviendrait ce bloc de marbre (Kafr Hawâr ?, mais voir ses doutes, p. 246) dédié θεῷ Λευκοθέᾳ Σεγειρων. Contre Sartre, *Syria* 70 (1993), 51-67 (*Bull.* 1994, 636), et surtout contre d'autres interprétations « ritualistes » de la formule Νετειρου τοῦ ἀποθεωθέντος ἐν τῷ λέβητι, il traduit « de Neteiros qui a reçu les honneurs funèbres dans le *lébès* », en fournissant des exemples de l'emploi du verbe ἀποθεόω dans un contexte funéraire assez banal ; le *lébès* serait une urne funéraire. Ainsi, ce texte mentionnerait un monument

funéraire situé à proximité du sanctuaire de Leucothéa. Le dédicant, Mennéas, parent de Neteiros, est « surveillant », ἐπίσκοπος, des travaux du sanctuaire. [G.]

2005, 524. *Territoire de Tyr.* – V. Tsafiridis, *Eretz-Zafon* (*Bull.* 2005, 25), 340-344 (en hébreu) et \*186-\*187 (résumé anglais) : « Excavations at Khirbet el-Shubeika 1991, 1993. The Inscriptions ». P. 340, lampe de bronze dédiée à un saint Sabas : Ἀγίῳ Σάββα Χαλκείας ἀνέθηκε, puis à la l. 3 le sigle  $\chi\varsigma$  interprété  $\chi\rho(\acute{o}\nu\omicron\iota\varsigma)$  ; lecture douteuse puisque ces lettres sont isolées au centre de la ligne et que rien ne manque. S'agit-il de chiffres ? selon l'ère de Tyr, l'an 606 équivaldrait à 480/481 *p. C.* P. 341, mosaïque du diacre Ἡράκλιτος ; p. 343, mosaïque des diacres Ζειρουβειος et Ζαννεος. D'après la principale dédicace (341-342), la restauration de l'église Saint-Serge eut lieu sous le métropolite (Anast)asios et l'higoumène Prokopios, en l'an 6293. Les chiffres  $\varepsilon\beta\omicron\gamma$  paraissent bien lus et se réfèrent sûrement à une ère de la création du monde, sans qu'il faille restituer pour autant [κτίσε]ος ἔτους. Vu la courte lacune précédant la date, je me contenterais de lire : ἐγένετο τὸ πᾶν [ἔργ]ον τοῦ ἀγίου Σεργίου ὑψιφό[σε]ος (pour τῆς τοῦ ἀγίου Σεργίου ψηφόσεως). La date équivaldrait à 785/6 *p. C.* selon l'ère mondiale byzantine. Comme l'a indiqué L. Di Segni (*Bull.* 2004, 389), ce pourrait être aussi bien 801/2 *p. C.* suivant l'ère d'Alexandrie. [F.]

2005, 525. V. Tzaferis, dans *One Land – Many Cultures. Archaeological Studies in Honour of Stanislaw Loffreda ofm*, éd. G. C. Bottini, L. Di Segni, L. D. Chrupcala (Studium Biblicum Franciscanum, Collectio maior, 41 ; Jérusalem, 2003), 83-86 : *The Greek Inscriptions from the Church at Khirbet el-Shubeika*, édite à son tour les trois inscriptions sur mosaïque ci-dessus n° 524. [F.]

2005, 526. *Territoire de Ptolémaïs. Horvat Hesheq.* – M. Aviam, *Eretz-Zafon* (*supra* n° 522), 178-180 et fig. 14-24, republie les mosaïques de l'église de Horvat Hesheq déjà éditées par L. Di Segni (*Bull.* 1991, 746 ; *SEG* 40, 1444-1448). Y. Meimaris, *Chronological Systems* (*Bull.* 1993, 637), 136-139, et P.-L. Gatier, *Orientalia Christiana Periodica* 61 (1995), 635, attribuent ce site à la *chôra* de Ptolémaïs, donc à la Phénicie, et datent ces textes suivant l'ère de la cité. [F., G.]

2005, 527. **Palestine.** – L. Di Segni, *The Aqueducts of Israel*, éd. D. Amit, J. Patrick, Y. Hirschfeld (JRA, Suppl. 46 ; Portsmouth, Rhode Island, 2002), 37-67 : « The water supply of Roman and Byzantine Palestine in literary and epigraphical sources ». Les inscriptions latines des p. 40-47, sur les pierres d'un siphon de l'aqueduc de Jérusalem, mentionnent les unités militaires chargées des travaux ; le n° 12, compris comme grec et latin, pourrait être purement latin selon P.-L. Gatier, *AE* 2002, 1560 e.

Une inscription mutilée des environs de Natanya (p. 57) indiquerait « un lieu de culte de Nérée ou des Néréides, apparemment privé comme l'indique le participe διαφέρον ». L'étymologie proposée ne justifie pas la lecture νηροεῖον, avec un radical en omicron, et διαφέρον appartient le plus souvent au formulaire funéraire tardif ; sous réserve de révision de la pierre, on serait tenté de lire ἠρόειον (pour ἠρώειον, variante connue de ἠρώον), ou plutôt, compte tenu de l'initiale, μημόριον διαφέρον, « monument appartenant à... », avec un nom du tombeau des plus fréquents en Palestine (*Bull.* 2002, 471). Les sources protobyzantines, littéraires et épigraphiques, sont utilement commentées aux p. 57-67. Une place de choix revient à l'inscription des environs de Bethléem (*SEG* 8, 171, ici phot. fig. 8) où le silenciaire Aineias proclame l'ordre impérial de ne rien semer ni planter à moins de 15 pieds de part et d'autre de l'aqueduc. L'origine de cette interdiction remonte à l'époque augustéenne (même distance de 15 pieds) ; elle est renouvelée par plusieurs constitutions, que confirme le Code Justinien (*CJ* XI, 43). L'inscription, suggère l'a., serait postérieure à la codification et probablement pas antérieure à Maurice (582-602). Invoquée en ce sens, la sévérité accrue du législateur par rapport aux pénalités du Code ne paraît pas évidente. Le « châtement capital » que prévoit l'inscription (κεφαλικὴν ὑπομένι τιμωρίαν) ne signifie pas strictement « death penalty » ; outre la peine de mort sous diverses formes, la définition de la peine capitale (d'après *Dig.* 48, 19, 28) inclut la condamnation aux mines ou à la déportation (qui entraîne la perte des droits civiques, à la différence de la simple rélévation). À Césarée, D. S. rappelle l'inscription du proconsul Flôrentios (*SEG* 18, 626, ici phot. fig. 9), qui rénove deux aqueducs en 385 *p. C.* Aux p. 62-63 (dessin fig. 10), elle publie une nouvelle dédicace de Scythopolis (déjà signalée *Bull.* 1989, 999 ; 1993, 632 ; 2000, 664) au nom de Flavios Orestès, gouverneur de Palestine II en l'an 585, indiction 15 (521/2 *p. C.*). Ces travaux sont supervisés par un membre éminent de la curie, Silvinos fils de Marinos, comte clarissime et πρῶτος (*principalis*). En place dans le dallage d'une rue recouvrant des canalisations, l'inscription présente encore des traces du plomb coulé dans les lettres pour éviter l'érosion. Le texte distingue deux aspects de l'ouvrage, pavement et travaux hydrauliques : τὸ περιβόητον ἔργον τῆς πλακώσεως μετὰ κ(αὶ) τοῦ νέου ὕδριου. Ces derniers mots désignent-ils la rénovation de la conduite d'eau elle-même (« the new water pipe ») comme le suggère l'emplacement de la dédicace, ou plutôt celle d'un bassin ou d'une fontaine, sens plus ordinaire du mot ὕδρειον ? voir *SEG* 41, 1356, avec des références ; *Bull.* 2000, 800, un ὕδρειον en Macédoine sous Justinien. Provenant du Négev, probablement d'Élousa, la dédicace d'une machine hydraulique « inventée »

(ἐφεῦρεν) par le père de la cité Hilarion (*SEG* 20, 482) est rapprochée de façon suggestive de la noria décrite par Énée de Gaza, *Ep.* 25. Des inscriptions d'Arabie sont aussi évoquées, avec l'« Okéanos » de Gêrasa (*SEG* 7, 873-873) et l'aqueduc de Bostra (*IGLS* XIII, 9134, non pas 9129). [F.]

2005, 528. *Galilée*. – E. Damati, *Atiqot* 46 (2004), 51-53 : « An Inscription of Constantine the Great from Kafr Mghar ». Inscrite sur un linteau de basalte dans une *tabula ansata* (ornée à gauche de trois grenades, à droite d'une palme plutôt que d'une menorah), cette dédicace à Constantin I<sup>er</sup> et à des Césars anonymes (phot. et dessin fig. 2) correspond au collège impérial des années 324-337 : Ὑπὲρ σωτηρίας καὶ νίκης καὶ ἔωνίου διαμονῆς τῶν δεσποτῶν τοῦ κόσμου Κωνσταντίνου καὶ τῶν ἀνδριστάτων Καισάρων. [F.]

2005, 529. *Gadara*. – R. A. Kearsley, *ZPE* 148 (2004), 196-197 : « Addendum to “A Bilingual (Latin-Greek) Honour for Trajan from Syria” (*ZPE* 144 [2003], 242-44) », revient sur une inscription abritée en Australie à la Macquarie University de Sydney, suite à une lettre de Th. Weber et à mes remarques, *ZPE* 147 (2004), 139, voir *Bull.* 2004, 390. Le texte, dont elle n'avait pas reconnu la provenance, avait été déjà publié à plusieurs reprises, et son origine gadarénienne m'avait semblé incontestable. L'a. fournit – enfin – une photo nouvelle de la pierre complète de la Macquarie University et la met en regard de la photo ancienne, qui montre une plaque brisée en six morceaux. Elle remarque l'extrême similitude entre les deux objets, mais en conclut qu'il s'agit de deux inscriptions distinctes, gravées par le même ouvrier et destinées à deux monuments différents « perhaps in different places ». À moins de démontrer que les Anciens clonaient les marbres inscrits, l'a. ne convaincra que ceux qui refusent de s'interroger sur « the fact that the provenance of the Macquarie plaque is uncertain ». Au delà de la disposition du texte, le grain et les veines de la pierre, joints aux détails de gravure des lettres, suffisent à montrer que les deux photos sont celles du même objet, avant et après restauration. [G.]

2005, 530. *Scythopolis*. – Travaux d'urbanisme de Flavios Orestès, gouverneur de Palestine II, n° 527.

2005, 531. *Sephoris-Diocésarée*. – G. W. Bowersock, *JRA* 17 (2004), 764-766 : « The mosaic inscription in the Nile Festival Building at Sephoris: the House of the daughter of the governor Procopius (A.D. 517-18?) and her husband Asbolius Patricius ». Corrigeant de son côté la première édition de cette épigramme, l'a., qui a pu examiner la mosaïque sur place, aboutit à des résultats largement en accord avec mes suggestions

(*Bull.* 2004, 391). Sa lecture des vers 1-2, identique à la mienne, confirme qu'on n'a pas affaire à un édifice public, mais à la maison d'« Asbolios le Jeune ». B. met brillamment en relation ce nom récurrent dans la famille avec le centaure représenté sur une autre mosaïque de la maison, qui porte sur un plateau l'inscription Θεὸς βοηθός : le centaure Asbolos de la mythologie représentait pour la famille une sorte de figure héraldique. B. développe toutefois de la généalogie des Asbolios une vue différente de la mienne. Restituant au vers 3, après une ponctuation, Ἀσβόλι[ος δὲ πατὴρ] μεγαλ[όφρον]ος, il voit en cet autre Asbolios le père d'Asbolios le Jeune, tandis que j'en faisais le père de la mère de ce dernier, πότνια κούρη | Ἀσβολί[ο]υ θυγάτηρ μεγαλ[ήτο]ρος (lire plus exactement μεγαλ[ήτορ]ος). À l'appui de ma restitution (à laquelle a contribué Igor Makarof), je compare à présent Moretti, *IGUR* 128 (*anno* 377), vers 3 : Λαμπαδίου θυγάτηρ μεγαλήτορος. B. restitue au vers 5 πολιτισσοῦχον Προκό[πιον] : ce pourrait être (au lieu de saint Prokopios, comme je l'ai suggéré en passant), Flavios Théodôros Géôrgios Prokopios, gouverneur consulaire de Palestine II attesté en 517/8 par une autre inscription de Sepphoris (*SEG* 20, 417). Quant au personnage nommé au vers 6 (que B. lit comme nous : τούτου δ' αὖ γαμβρὸς Πατρικίος ἀγλαὸς ἀν[ήρ]), ce Patrikios serait le gendre du gouverneur Prokopios (et non, comme je l'avais compris, gendre d'Asbolios l'Ancien et père d'Asbolios le Jeune). Pour finir, B. propose d'identifier Patrikios à Asbolios le Jeune : le mariage supposé de ce dernier avec la fille du gouverneur Prokopios justifierait au début du poème l'expression δόμον ... ὑπέρτα[τον], que B. traduit de façon contestable par « maison consulaire ». Après une réédition continue des 8 hexamètres, l'a. conclut : « It becomes at once apparent that this is the house of the daughter of the governor, Procopius, after her marriage to a highly cultivated young man, Asbolius Patricius, probably Fl. Asbolius Patricius. (...) » Quoi qu'il en soit de cette généalogie, il se pourrait que Patrikios, qualifié au vers 7 de « glorieux rejeton d'Hermès, des Muses et de Phoebus », soit l'auteur de cette épigramme à la gloire de sa famille. [F.]

2005, 532. *Jérusalem*. – L. Di Segni, *Mélanges S. Loffreda (supra n° 525)*, 149-151 : *A Greek Inscription in the "Monastery of Theodorus and Cyriacus" on Mount Scopus*, publie la dédicace qu'elle avait signalée (*Bull.* 2004, 389) d'un pavement d'époque omeyyade, exécuté sous le prêtre et higoumène Théodôros et le moine Kyriakos. Ce dernier aurait joué un rôle particulier dans l'extension du monastère destinée au séjour des pèlerins. [F.]

2005, 533. L. Di Segni, *ibid.*, 187-188 : « A Greek Inscription in the Kathisma Church », voit dans un médaillon de mosaïque la dédicace mutilée d'un reclus (?),

[Ἰω]άννου ἐν[κλείστου ?], sous un monogramme qu'elle lit Βασιλίου. Le contexte archéologique n'étant pas antérieur au VIII<sup>e</sup> s., elle propose d'attribuer ce monogramme à Basilios, patriarche de Jérusalem (821-839) sous al-Ma'mun, calife favorable aux chrétiens. Outre qu'un monogramme de type carré est rare à une date aussi tardive, la lecture en est douteuse et en tout cas insuffisante. D'après la photographie et le dessin, la lecture du lambda n'est pas obligatoire, mais il faut tenir compte sûrement d'un mu (qui est l'élément central du monogramme), et probablement d'un kappa et d'un rhô (à droite). En plus de Βασιλίου (qui reste possible), il pourrait y avoir un second nom (Μάρκου, Μακαρίου, Μαυρικίου ?) ou un nom de fonction, mais aucune solution ne s'impose. [F.]

2005, 534. L. Di Segni, *The Temple Mount Excavations in Jerusalem 1968-1978. Final Reports*, vol. II, *The Byzantine and Early Islamic Periods*, éd. E. Mazar (Qedem, 43 ; Jérusalem, 2003), 120-125 : « Greek Inscriptions from Area XV ». N° 1, ex-voto pour le salut du prêtre Timothéos. N° 4, fragment d'eulogie dont la légende complète est connue par un exemplaire semblable de Bobbio : [εὐλ]ογία Κ(υρίου)υ ἀπὸ τῆς καταφ[υγῆς τῆς ἀγ(ίας) Ἐλισαβέθ]. N° 5, anneau-sceau en cuivre, appartenant à Théodoulos fils d'Olybrios. [F.]

2005, 535. O. Pele, *ibid.*, 196-198 : « Byzantine Bricks from Area VI ». Quatre séries de briques portent respectivement les légendes Εἰρηνίων, Πουπλίου, Ἡρακλου (pour Ἡρακλείου), ΚΑ. L'analyse pétrographique (*ibid.*, 199) prouve une fabrication locale, mais il n'est pas juste d'affirmer que des briques estampillées ne puissent être antérieures au IV<sup>e</sup> s. Malgré un contexte archéologique tardif (début VII<sup>e</sup> s.), on peut se demander si celles-ci ne sont pas nettement plus anciennes. Des exemplaires des types 1 et 3 étaient déjà connus à Jérusalem : P. Thomsen, *I. Jerusalem*, n<sup>os</sup> 256 b et 257. [F.]

2005, 536. É. Puech, J. Zias, *Revue biblique* 111 (2004), 563-577 : « Le tombeau de Siméon et Zacharie dans la vallée de Josaphat ». Après leur édition de l'inscription dite de Zacharie (*Bull.* 2004, 395), les a. publient les deux inscriptions placées à gauche et à droite de la précédente, avec fig. 1 un dessin de l'ensemble restitué d'après la pierre et les estampages. À gauche, on lit après une croix le seul mot ἡ ψυχὴ : ce serait la traduction de l'hébreu *nefesh* désignant le tombeau. À droite est déchiffré un texte de six lignes, ainsi traduit : « (Ceci est) le sépulcre de Siméon qui était (?) un homme très juste et un vieillard très religieux et (qui) la consolation du peuple (?) attendait. » Cependant la lecture est, de l'aveu même des a., très incertaine : « la surface est extrêmement abîmée », « voir Pl. III et fig. 1 où est suggérée une manière de rendre compte de ces incisions ». La photographie pl. III ne permet de deviner qu'un petit nombre de lettres. Dans ces

conditions l'hypothèse d'une citation « presque mot à mot » de *Luc* 2, 25 est loin d'être prouvée et les conséquences qu'on en tire pour l'histoire du monument ne peuvent que laisser perplexe. [F.]

2005, 537. *Territoire d'Éleuthéropolis*. – L. Di Segni, *Mélanges S. Loffreda* (n° 525), 273-276 : « A Greek Inscription in the Church at Horvat Hanot », publie une intéressante dédicace sur mosaïque, dont on ne connaissait qu'une citation partielle (*Bull.* 2001, 497). Le dessin (il n'y a pas de photographie) présente de brèves lacunes dont la restitution ne laisse aucun doute. Les travaux ont eu lieu sous le prêtre et higoumène Théodôros, en avril d'une indiction 12 (peut-être 594 ou 609 *p. C.*). D. S. discute à nouveau le sens architectural, toujours problématique, de προσθήκη dans une série d'inscriptions de Palestine et d'Arabie (cf. *Bull.* 2001, 501 ; *SEG* 48, 1889). On n'oubliera pas, dans ce débat, la πρόσθεσις [τοῦ] ναοῦ de la synagogue d'Apamée, dont le sens n'est pas non plus bien établi (*IGLS* IV, 1321 ; Noy-Bloedhorn [n° 504], n° 58). La décoration du sanctuaire (qui n'a pas été fouillé) a ici consisté à l'orner de peintures et à le daller : ζωγραφίας καὶ πλακόσεως [τοῦ] (lu ou restitué τῆς par les premiers éditeurs, l'article correspond à une lacune du dessin) πέρματος τοῦ ἱερατίου. L'explication de πέρμα par la racine de πέρας n'est pas possible. J'ai indiqué (*Bull.* 2001, 497) qu'il pouvait s'agir d'une variante de πέλμα au sens de « plateforme ». [F.]

2005, 538. *Bersabée*. – L. Di Segni, *Scripta Classica Israelica* 23 (2004), 131-158 : « The Beersheba Tax Edict Reconsidered in the Light of a Newly Discovered Fragment ». À ce document des plus controversés, dont les trois principaux fragments sont connus de longue date (A. Alt, *Gr. Inschr. der Palästina Tertia* [1921], n<sup>os</sup> 1-3), la découverte d'un fragment inédit apporte un complément important et conduit à réviser des essais de datation et d'interprétation divergents (bibliographie p. 156-158). La découverte à Bersabée même du nouveau fragment règle la question de la provenance du document, et le fait que le tarif soit affiché là renforce l'hypothèse situant à Bersabée le quartier général du duc de Palestine. Pour la date, la paléographie ne permet pas de remonter avant le VI<sup>e</sup> s. Quant au texte, les l. 1-7 du nouveau fragment complètent substantiellement le haut de l'inscription, longues lignes au-dessous desquels le tarif proprement dit était disposé sur quatre colonnes (celle de gauche a entièrement disparu). Ces sept lignes ne forment pas, en dépit des apparences, le début du document, mais la fin d'une constitution impériale (derniers mots du dispositif, épilogue, en-tête du tarif) dont le début occupait nécessairement une ou plus d'une plaques perdues. Comme le souligne l'a., ce qu'on est convenu d'appeler l'« édit de Bersabée » est en fait un rescrit,

explicitement qualifié de pragmatique sanction (l. 1 et 4) et dont le destinataire est probablement le duc de Palestine. Les progrès dus au nouveau fragment concernent surtout l'intitulé du tarif (l. 6-7), décisif pour l'interprétation du document puisqu'il énumère les catégories de personnes (militaires et civils) mises annuellement à contribution en vertu du rescrit. En plus des unités frontalières (λιμιτάνεοι), dont la mention était déjà claire, deux groupes apparaissent plus ou moins nettement. L. 6, οἱ ἀπὸ ὅλ[ης ἀρχῆς] τῶν κατὰ καιρὸν δουκῶν, considérés (non sans hésitation) comme « the people of the entire [domain] of the successive *duces* (of Palestine) », désigneraient un ensemble subdivisé ensuite entre *limitanei* et autres ; mais la restitution reste problématique et il pourrait s'agir d'une catégorie à part, distincte des suivantes. L. 7, la dernière catégorie, [οἱ τῆς χ]ώρας ἰδιῶται [συντε]λεσταί, englobe selon D. S. tous les propriétaires fonciers des trois Palestines, « all the landowners without exception ». On peut se demander si la jonction des termes ἰδιῶται συντελεσταί n'implique pas une restriction : la catégorie des personnes privées exclut non seulement agents de l'État et militaires (qui sont mentionnés précédemment), mais probablement de grands propriétaires institutionnels comme l'Église de Jérusalem, principal συντελεστής de cette cité, qui semblent être ici exemptés. La notion de συντελεσταί reste elle-même controversée, soit équivalent de συντελεῖς englobant tous les contribuables, soit collègue limité aux principaux contribuables locaux (voir A. Laniado, *The Journal of Juristic Papyrology* 26 [1996], 23-51). Revenant sur le contexte historique et fiscal du tarif, l'a. passe au crible les hypothèses de ses prédécesseurs, dont aucune ne s'avère compatible avec l'ensemble des données. Elle considère pour sa part non seulement les contribuables énumérés en tête du tarif (l. 6-7), jusqu'ici au centre de la discussion, mais aussi la fonction des bénéficiaires mentionnés dans le tarif lui-même, en particulier des vicaires (βικάριοι) et des serviteurs (δοῦλοι). Le vicaire semble bien être un officier local, le second de chaque unité après le tribun ; toutefois la contribution des συντελεσταί de Zoora pour τῷ βικαρ(ίῳ) τῷ γινομ(ένῳ) n'est pas exactement « for the *vicarius* who is concerned », mais « pour le vicaire qui entre en fonction ». Quant aux δοῦλοι, il s'agirait d'un personnel proprement servile, affecté au service des pèlerins de Terre sainte surtout dans les places-fortes du *limes* de Palestine III. Financé notamment par les garnisons locales, ce service ferait partie des mesures prises par Justinien au détriment des *limitanei*, que dénonce Procope dans l'*Histoire secrète*. L'hypothèse d'un financement public des pèlerinages, conçu comme la raison d'être du tarif de Bersabée, repose cependant sur peu d'indices positifs, et la controverse ne paraît pas close. [F.]

2005, 539. Signatures de mosaïques paléochrétiennes, *Bull.* 2005, 86 (M. Sève).

2005, 540. **Syrie et Arabie.** – A. Sartre-Fauriat, dans *Les élites et leurs facettes. Les élites locales dans le monde hellénistique et romain*, éd. M. Cébeillac-Gervasoni, L. Lamoine (Collection de l'École Française de Rome, 309 ; Collection Erga, 3 ; Rome – Clermont-Ferrand, 2003), 517-538 : « Les élites de la Syrie intérieure et leur image à l'époque romaine ». L'a. compare la situation connue à l'époque romaine dans deux régions différentes, le Hauran (actuelle Syrie du Sud) et Palmyre, relevant des provinces d'Arabie et de Syrie. Elle montre que les inscriptions, honorifiques et funéraires, mentionnent rarement les services rendus par les notables aux cités, magistratures, liturgies ou évergésies. De même, les constructions publiques sont très rarement associées à l'activité édilitaire des élites municipales. Une multitude d'individus participent à l'édification des monuments, par petits morceaux. La richesse et le prestige semblent plus naturellement s'étaler dans la construction des tombeaux familiaux et dans la démonstration de la culture grecque, par le biais des épigrammes funéraires. Cela n'empêche pas, dans les deux régions concernées, des rappels de la tradition locale, en particulier dans l'onomastique, le port du costume traditionnel et les coutumes funéraires. L'a. montre que la richesse est à Palmyre le fruit du commerce caravanier, mais que dans le Hauran – outre la propriété foncière – le service dans l'armée romaine est un moyen usuel de promotion sociale et d'enrichissement. Elle choisit d'interpréter comme un phénomène social, preuve de l'intérêt réduit pour les carrières municipales, une documentation épigraphique particulière marquée par la rareté des inscriptions honorifiques détaillées. Elle montre, notamment, la différence en ce domaine entre la Syrie et l'Asie Mineure. Le cas des cités les plus hellénisées de la région, Apamée ou Gérasa, nuancerait ses conclusions, sans les invalider. [G.]

2005, 541. *Hauran.* – A. Sartre-Fauriat, *Les voyages dans le Hauran (Syrie du Sud) de William John Bankes (1816 et 1818)* (Ausonius éditions, Mémoires 11, Institut Français du Proche-Orient, BAH, 169 ; Bordeaux - Beyrouth, 2004 ; 331 p., 20 pl.). L'a. rassemble tous les documents conservés en Angleterre dans les archives du voyageur anglais W. J. Bankes et consacrés au Hauran (pour la zone comprise dans les frontières actuelles de la Syrie). Ce sont essentiellement des dessins, dans des états d'élaboration divers, produits au cours des deux voyages de Bankes dans cette région (mars-avril 1816 et janvier-février 1818). Bankes a parcouru tout l'Orient (*Bull.* 1997, 645 ; 1998, 504 et 530 ; 1999, 559 ; 2001, 474), mais son témoignage est particulièrement précieux pour la Syrie du Sud où les bâtiments antiques étaient relativement bien préservés à l'époque de

ses voyages. La publication de ces archives est un modèle, qu'il faudrait étendre au reste de la documentation de Bankes : photo du document avec, en vis-à-vis, déchiffrement des notes en anglais et traduction en français, en même temps que rapide identification du monument présenté, bâtiment ou inscription. Les commentaires, très détaillés, accompagnés de photos de l'état actuel, viennent ensuite et satisfont pleinement l'archéologue. En ce qui concerne les nombreuses inscriptions copiées par Bankes, l'a. ne se contente pas de renvoyer aux volumes à paraître des *IGLS*, en fournissant leur numérotation, mais aussi donne des équivalences avec des publications qui ont paru depuis Bankes, et discute du contenu de certaines d'entre elles. L'œuvre de Bankes, contemporain et associé occasionnel de Burckhardt, Irby et Mangles, et Buckingham, a l'avantage de la précocité (ainsi Bankes est le véritable découvreur d'Oumm el-Jemal, actuellement en Jordanie, malheureusement laissé à l'écart de l'ouvrage de S.-F.), et enrichit considérablement le corpus du Hauran (index, p. 297-299). Voir, sur le même Bankes, l'ouvrage, plus général et surtout consacré à l'Égypte, de P. Usick, *Adventures in Egypt and Nubia. The travels of William John Bankes (1786-1855)* (London, 2002). [G.]

2005, 542. M. Sartre, *Syria* 79 (2002), 217-29 : « Les *IGLS* et la toponymie du Hauran », commente la carte 69 du *Barrington Atlas of the Greek and Roman World* (Princeton, 2000), de J. P. Brown et E. M. Meyers. Il y apporte un très grand nombre de modifications et d'ajouts, fondés sur l'épigraphie et les autres sources textuelles, en particulier les listes épiscopales et monastiques. [G.]

2005, 543. **Arabie**. *Philippoupolis*. – G. Agosti, dans *Società e cultura in età tardoantica*, éd. A. Marcone (Udine, 2004), 38-57 : « Due note sulla convenienza di Omero ». Revenant sur la mosaïque d'Arès et Aphrodite, qu'accompagnent les allégories de Χάρις, Σκοπή et Εὐπρεπία, l'a. s'appuie sur la datation (1<sup>re</sup> moitié du IV<sup>e</sup> s.) et l'analyse de J. Balty, qu'il nuance et précise sur plusieurs points. Avant toute exégèse, il souligne les concordances littérales entre la représentation et le texte homérique. La scène est celle de la rencontre entre Arès et Aphrodite, et la figure de Skopè correspond à Arès « guettant » le départ d'Héphaïstos (allusion à *Odyssée* VIII, 285 : οὐδ' ἀλαοσκοπῆν εἶχε ... Ἄρης). Associée à Aphrodite, Charis doit être une des Charites, plutôt que Charis épouse d'Héphaïstos selon l'Iliade. Comme le montrait J. Balty, la figure d'Euprépeia indique la convenance ou bienséance d'un mythe souvent dénoncé comme immoral (chez les païens comme les chrétiens), invitation à une exégèse symbolique de l'épisode dont A. rappelle les multiples tentatives, cosmologique, astrologique et autres. Sans écarter tout à fait l'influence d'un substrat indigène (référence

sous-jacente au couple divin de Arsû et al-'Uzza, selon G. Bowersock), A. voit avant tout dans ce traitement de l'épisode une manifestation de *paideia* savante et religieusement neutre. – Autre représentation controversée, dans une maison de Madaba, la mosaïque d'Achille jouant de la cithare à côté de Patrocle correspond selon A. au moment où les deux héros se lèvent pour recevoir les ambassadeurs (*Iliade* IX, 186-195). La figure féminine qui complète la scène est accompagnée de l'énigmatique légende EYBPE où l'on a cherché le nom de Briséis, ou l'abstrait εὔρεσις. Ce serait là encore une allégorie d'Euprépeia (mal écrit Εὐβρέ[πεια]), soulignant cette fois la convenance de la musique, propre à « aiguiser » l'âme d'Achille selon Ps.-Plutarque, *De Musica* 40, 1145 d-e. Resterait à expliquer pourquoi cette allégorie est ici couronnée par deux amours (la graphie ΕΡΩΤΥ pour ἔρωτες doit correspondre à un métraplasme ἔρωτοι, plutôt qu'à une « abréviation du rare ἐρώτυλοι » comme le suggère non sans réserve A., p. 55 n. 74). [F.]

2005, 544. *Territoire de Bostra, Mafraq et Rihab*. – A. Al-Husan, *Annual of the Dept. of Ant. of Jordan* 46 (2002), p. 71-93 de la partie en arabe : « The New Archaeological Discoveries of the al-Fudayn and Rahab-al Mafraq Excavation Projects, 1991-2001 », donne un rapport plus complet sur les fouilles de Mafraq, déjà signalées *Bull.* 2002, 481, et de Rihab, site bien connu par ses nombreuses églises à mosaïques. Une série de dédicaces de Rihab (sauf phot. 15, p. 82, de Mafraq), du VI<sup>e</sup> s. et du VII<sup>e</sup> s., est illustrée de photographies plus ou moins utilisables et de transcriptions peu fiables en raison des corrections et restitutions tacites qui s'y trouvent. L'auteur énumère les églises et chapelles nouvelles de Rihab : Saint-Jean-Baptiste, Saint-Serge, Saint-Georges, Saint-Constantin, Saint-Philémon, sans qu'il soit aisé de saisir leur rapport avec les bâtiments déjà connus. Les textes ci-dessous, tous de Rihab, ont été relus par nous sur les photographies. La liste épiscopale de Bostra y gagne de nouveaux repères chronologiques pour la carrière de Polyuktos, et le nom d'un nouveau métropolitain d'époque omeyyade, Géorgios. P. 84, phot. fig. 18 (copie fantaisiste p. 88, fig. 28), dédicace d'un oratoire de saint Georges : .εν... τῆς ἀγ(ίας) Τριάδος κ(αὶ) προσφο(ρᾶς) Θωμᾶ Γαιανοῦ μονοκτίστ(ου) ἐτελιώθη {θη} τὸ εὐκτέριον τοῦ ἀγ(ίου) Γεωργίου ἐν μηνὶ Ἀπ(ε)λλέω χρ(όνοις) ἡ ἰνδι(κτιῶνος) τοῦ υ(κ)δ' ἐ(τ)τους, σπουδῆ Σεργίου παραμ(οναρίου). Le dédicant, Thomas fils de Gaianos (mal lu Thomas « higoumène »), est qualifié, semble-t-il, de μονοκτίστ(ης?), hapax de sens douteux. L'oratoire daterait du mois d'Apellaios, indiction 8, an 124 (*sic*) ; le chiffre des centaines est clair mais absurde ; au lieu du ρῆ inscrit par erreur, il faut sûrement un upsilon : la date doit être Apellaios de l'an 424 (ère d'Arabie), soit novembre-décembre 529 *p. C.*, qui concorde bien avec l'indiction 8. –

P. 83, phot. partielle fig. 17 : dédicace d'une église de Saint-Jean-Baptiste sous l'évêque Polyeuktos, par les soins de Géorgios, prêtre et périodeute, au mois d'Apellaios, indiction 8 (année non visible sur la photographie). Polyeuktos, évêque de Bostra, étant attesté de 596 à 624 *p. C.*, Apellaios d'une indiction 8 pourrait correspondre à novembre-décembre 604 ou 619. Une autre dédicace de Polyeuktos (p. 82, phot. partielle fig. 15) est clairement datée de l'an 517, indiction 11 (entre 1<sup>er</sup> septembre 622 et 20 mars 623 *p. C.*). – P. 83, fig. 16, une photographie partielle complète celle de la même inscription, *ADAJ* 45 (2001), 13, fig. 16. On parvient, à l'aide des deux, à déchiffrer la dédicace d'un martyrion de Saint-Serge, sous Géorgios, métropolitain de Bostra, le 1<sup>er</sup> février 555 (ère d'Arabie), indiction 4, soit février 661 *p. C.* : Ἐπιφώθη ὁ ναὸς οὗτος τοῦ ἁγίου Σεργίου ἐπὶ τῆς οἰκονομίας Στεφάνου πρεσβυτέρου, ἐπὶ τοῦ ἁγιωτάτου Γεωργίου μητροπολίτου | καὶ ἀρχιεπισκόπου, παραμ[ον]ῆ Ἡλίου πρεσβυτέρου καὶ Θεομᾶς καὶ Ἡλίου αὐτοῦ ἁγίου τόπου, ἔτους φνε' τῆς ἐπαρχίας μηνὸς Φεβρουαρίου προτῆ χρόνον τετάρτης [ἰνδ]ικτιῶνος). – P. 84, phot. fig. 21 : Χάριτι Χ(ριστο)ῦ ἀνε[νεώθη] ἡ ἰψίφωσις τοῦ ἁγ(ίου) μάρτυρος Φηλίμου[ος ἐπὶ] Στεφάνου διακ(όνου) καὶ ἰγου(μένου), ἐκ σπουδ(ῆς) καὶ καμάτου[υ] Θιωδόρου Γολεου (καὶ) τ(ῶν) αὐτοῦ τέκν(ων), ἐν μην(ὶ) Μαρ(τίῳ) ἰνδ(ικτιῶνι) ς' τοῦ ἔτους φνεζ' † Πέτρος ὁ γράψας. Postérieure de deux ans à la mosaïque de Saint-Serge, la rénovation par l'higoumène Stéphane de l'église ou chapelle du martyr Philèmon date de mars 557 (ère d'Arabie), 6<sup>e</sup> indiction, soit 663 *p. C.* – P. 85, phot. fig. 22, dédicace de l'oratoire d'un martyr « au nom de la sainte et consubstantielle Trinité », ἐν ὀνόματι τῆς ἁγ(ίας) καὶ ὁμο(ουσίῳ) Τριάδος. – P. 90, le dessin fig. 33 correspond à la phot. fig. 14 du rapport publié un an plus tôt ; on peut en partie restituer cette dédicace d'église : [- - ἐψ]ηφόθη ὁ ναὸς τοῦ [- -]λου ἐκ σπουδῆς καὶ [καμάτου - -]του πιστοῦ καὶ Αὐξονί[ου - - -] πρεσβ(υτέρου) τῆς ἐκκλησ[ίας καὶ ἐκ προσφ]ορᾶς τῆς κώμη[ς]. [F., G.]

2005, 545. *Région d'Irbid (κώμη Σηρών)*. – I. Melhem, A. Al-Husan, *Annual of the Dept. of Ant. of Jordan* 46 (2002), p. 51-60 de la partie en arabe : « Preliminary Results of the Excavations and Restoration at Khallit 'Isâ / Bayt Îdis, The 2001 Season ». Complétant leur précédent rapport (*Bull.* 2002, 482), les a. publient la dédicace de pavement d'un martyrion (le titulaire est indéterminé) rénové « sous notre père Ameros », apparemment l'higoumène d'un monastère. La donatrice, fille du diacre Marinos lui-même enterré là, ajoute une prière pour le salut de ses enfants, Elias et Porphyria. La transcription défectueuse de la p. 58 est à rectifier d'après la photographie (p. 54, fig. 5) : Ἐπὶ τοῦ θεοσεβ(εστάτου) πατρὸς ἡμῶν Αμερου ἀνενεώθη τὸ μαρτύριον. Κ(ύρι)ε μῆσθηθι

(pour μνήσθητι) Κύρατος Μαρίνου διακ(όνου) τοῦ μακαρίου καὶ ἐνθάδε κειμένο(υ), κὲ σῶσον αὐτῆς τὰ τέκνα Ἰλίου κὲ Πορφυρίας (pour Ἡλίαν καὶ Πορφυρίαν) κὲ ἐπίβλεψον αὐτῆς τὴν ὧδε σπουδ[ὴν - -]. La même donatrice, devenue diaconesse, offrira plus tard un panneau de mosaïque (phot. p. 49 du rapport précédent) pour le repos de son fils Elias, entre-temps décédé, et de son père Marinos. [F.]

2005, 546. *Jordanie du Nord-Ouest*. – É. Puech, *Mélanges S. Loffreda (supra n° 525)*, 317-325 : « L'inscription christo-palestinienne du Ouadi Rajib-Ajloun et de nouvelles inscriptions christo-palestiniennes de Jordanie », publie parmi ces inscriptions sémitiques une bilingue grecque et christo-palestinienne (n° 3, église d'al-Burz, près d'Irbid), au texte mutilé dans les deux langues. Une autre mosaïque (n° 4, à Qam au sud-est de Capitolias) présente côte à côte une inscription sémitique et une autre en grec : Ἐπιφώθη τὰ οὐδὲ ἐπὶ Ἰωάννου. [F.]

2005, 547. *Gérasa*. – P.-L. Gatier, *Syria* 79 (2002), 271-283 : « Inscriptions du I<sup>er</sup> siècle à Gérasa ». Le premier texte (fig. 2) est une épitaphe bilingue, latine et grecque, dédiée (à l'accusatif, formule originale) par son frère Sitas à un soldat d'origine thrace, « Aulouzenès fils de Traedicentos, cavalier de l'*ala Thracum Augusta*, de la turme d'Ezbenos ». Comme les trois épitaphes connues de soldats de la même unité, G. attribue celle-ci à un même monument collectif, probablement du I<sup>er</sup> s. d'après l'onomastique encore purement thrace (dûment commentée) du nouveau document et l'histoire ultérieure de l'*ala Thracum*. Notons que l'iota adscrit de Θραϊκῶν convient bien à cette date haute. En appendice au texte 1, G. revient sur l'invocation chrétienne Welles, n° 344, sur la mosaïque d'une maison de Gérasa. Il en commente l'onomastique, notamment le nom Ζίπερ (accusatif indécliné), qui n'est pas arabe comme l'affirmait Welles, mais thrace. Sont cités d'autres Ziper, la plupart militaires, comme le sont aussi les deux suivants : en Vénétie au IV<sup>e</sup> s., un Fl. Ziper (G. Lettich, *Le iscrizioni sepolcrali tardoantiche di Concordia* [Trieste, 1983], n° 32, jadis mal lu Ziperga) ; à Oxyrhynchos en 561, le bucellaire Ziper de *P. Oxy.* XVI, 1903, 7 ; le même nom semble-t-il, sous la forme Ζηπερ, est celui d'un *hypatos* du VIII<sup>e</sup> s. (sceau Zacos, n° 2572). Le second texte publié (fig. 3) appartenait au sanctuaire de Zeus Olympien. Suivant un décret de la boulè, une construction y est dédiée pour le salut de l'empereur et la concorde du peuple. Le dédicant, un prêtre d'Auguste, se nomme Δημήτριος Ἀπολλωνίου Δαίσωνος. Ce dernier nom (un papyponyme comme en portent à Gérasa seulement les familles les plus distinguées) est nouveau au Proche-Orient, et G. rapproche Δαίτων, à Kos et en Béotie ; n'a-t-il pas de rapport avec le nom de mois Δαίσιος ? La dédicace de Dèmètrios a lieu à

l'issue de sa prêtrise, en l'an 72 de la cité (l. 7 ἱερασάμενος Σεβαστοῦ τὸ L βο΄) ; la date correspond à 9/10 *p. C.*, ce qui fait de ce texte la plus ancienne inscription datée de Gérasa. Dès le règne d'Auguste, la cité avait institué, en relation avec le sanctuaire de Zeus, un culte impérial municipal (distinct de celui de la province), dont G. récapitule et commente les documents déjà connus. [F.]

2005, 548. *Territoire de Philadelphie*. – E. Al-Zaben, *Annual of the Dept. of Ant. of Jordan* 46 (2002), p. 41-50 de la partie en arabe : « Preliminary Report on the Results of the Excavations at al-Bassa / 'Irâq al-Amîr (1996/1997) », présente un pavement de mosaïque d'église. Devant l'abside, de part et d'autre d'un canthare, on lit l'invocation : Ὁ Θεὸς ποιήσον μνημόσυνον αἰώνιον Σαλωνιτω (ou Σαλωνι τῶ ?) πρεσβυτέρῳ), ἀμήν. [F.]

2005, 549. *Mèdaba*. – Mosaïque d'Achille et Patrocle, n° 543.

2005, 550. *Territoire de Mèdaba, Ma'in*. – M. Piccirillo, *Liber Annuus* 51 (2001), 372-373, phot. pl. 33, publie une dédicace de mosaïque, de type banal, offrande du donateur Amrilius (nom attesté localement) : Ἐψηφώθη ὁ ἅγιος οὗτος τόπος ἐκ τῆς καρποφορίας) Αμριλιου φιλοχρίστου ὑπὲρ σωτηρίας αὐτ(οῦ) καὶ τῶν διαφερόντ(ων) αὐτοῦ. La nature du « saint lieu », plutôt chapelle que « cellule monastique isolée » (comme le suggère P. en raison du monastère voisin), reste à déterminer. [F.]

2005, 551. *Territoire de Mèdaba, Zizia*. – P. Piccirillo, *Liber Annuus* 52 (2002), 367-384, pl. 15-34 : « La chiesa del vescovo Giovanni a Zizia », complète le bref rapport *Liber Annuus* 51 (2001), 368-372, en rappelant d'abord l'exploration du site et les inscriptions connues, *I. Jordanie* II, n°s 154-155 (la dédicace du duc Fl. Paulos, n° 155, n'avait pu être retrouvée ; P. en donne une photographie, pl. 16, fig. 3). Il décrit ensuite la nouvelle église, ses mosaïques et ses inscriptions. L'achèvement de l'édifice est daté sous l'évêque Iôannès déjà connu, à partir de 562 *p. C.*, par plusieurs inscriptions à Madaba et au Mont-Nébo. La dédicace de Zizia, étant du mois de mai d'une indiction 7, daterait de mai 560. Les travaux furent menés à bien « par les peines et les veilles du prêtre Kamasôn », κόποις καὶ ἀγρυπνία Καμάσων [- -] πρεσβ(υτέρου) : formule originale, qui fait écho à Paul, *II Cor.* 6, 5 (ἐν κόποις, ἐν ἀγρυπνίας), et rejoint aussi un thème favori de la propagande impériale (Justinien dit veiller nuit et jour au bien de ses sujets et attend des fonctionnaires la même vigilance). Sur le même panneau (pl. 20), à droite de la dédicace précédente mais ne faisant pas partie de celle-ci, la seconde inscription se limite à trois lignes très mutilées, ainsi présentées par l'a. : ...AMANI... | AKOY O Θ(εο)Σ Δ[ΟΥΛΟΣ] | ...ΠΙΣΘΟΝΑΜ... L. 1, P.-L. G. reconnaît le nom Σαλ]αμάνι[ος ; D. F.

restitue ensuite l'invocation à Dieu : ὁ Θεός δ[ὴν | τὸν] μισθόν, ἀμ[ήν], formule également attestée au Mont-Nébo (*SEG* 44, 1409, δόξει τὸν μισθόν). P. 384, au milieu de stèles funéraires anépigraphes, épitaphe d'une Dôria (phot. pl. 34, fig. 42). [F., G.]

2005, 552. *Territoire de Mèdaba, Nitl.* – M. Piccirillo, *Liber Annuus* 51 (2001), 267-284 et pl. 7-20 : « The Church of Saint Sergius at Nitl. A Centre of the Christian Arabs in the Steppe at the Gates of Madaba », présente à nouveau les importantes dédicaces déjà signalées (*Bull.* 2003, 606). L'inscription mutilée du phylarque Thaalaba est à présent restituée : ὑπὲρ σωτηρίας τοῦ λαμπρ(οτάτου) Θααλ[αβα α]λ Αυδ[ηλου] φύλαρχος, « (son) of Audelas (?) » au lieu de l'épithète *laudabilis* que nous estimions invraisemblable. La lecture du patronyme reste sujette à caution, la photographie montrant nettement après le delta l'amorce d'un alpha. Quel que soit le nom véritable du père de Thaalaba, on peut se demander (tant l'arrachement des tesselles apparaît circonscrit) si nom et patronyme n'ont pas subi une mutilation volontaire, suivie d'une restauration antique grossière. P. met en relation la dédicace « pour le salut du clarissime Thaalaba... » avec le caveau funéraire situé sous la mosaïque, qu'il considère comme la tombe du phylarque et de membres de sa famille. L'inscription n'est cependant pas de type funéraire, mais votif (ὑπὲρ σωτηρίας, sans l'addition καὶ ἀναπαύσεως réservée aux défunts) ; et l'épithète « clarissime » confirme que le phylarque était en vie quand l'inscription fut rédigée, sans quoi la formule devrait être « de clarissime mémoire », τοῦ τῆς λαμπρῶς μνήμης. Même sans véritable épitaphe, les données onomastiques, jointes au fait que l'édifice est dédié à saint Serge, rendent plausible l'hypothèse que Thaalaba, avec le concours d'autres donateurs, ait aménagé cette église pour servir de mausolée à des membres de la lignée ghassanide (sur le contexte historique, voir aussi I. Shahîd, *ibid.*, 285-292 : *The sixth-century church complex at Nitl, Jordan. The Ghassanid Dimension*). Parmi les autres dédicants, la mention conjointe de Pétrus fils de Dôros et de l'*adiutor* Iôannès, unis dans une même invocation à saint Serge, suggère un rapprochement prosopographique. Le nom Δῶρος est rare à cette époque ; or un Flavios Dôros fut gouverneur d'Arabie en 517 (*Bull.* 1990, 938 ; *SEG* 38, 1651) ; vu que Pétrus fils de Dôros est associé à un *adiutor*, fonctionnaire haut-placé d'un bureau provincial (celui du duc comme je l'ai suggéré *Bull.* 2003, 606, ou celui du gouverneur civil), on peut se demander si Pétrus n'est pas le fils du gouverneur de 517. L'attribution de la mosaïque, pour des raisons stylistiques, à la première moitié du VI<sup>e</sup> s. ne contredit pas cette conjecture. [F.]

2005, 553. *Territoire de Mèdaba, Umm er-Rasas*. – M. Piccirillo, *Annual of the Dept. of Ant. of Jordan* 46 (2002), 535-559 : « The Ecclesiastical Complex of Saint Paul at Umm ar-Raṣāṣ – *Kastron Mefaa* », redonne les inscriptions de cette église déjà publiées par lui (*Bull.* 1999, 580). [F.]

2005, 554. *Aréopolis (Rabbath Mōba)*. – T. Gnoli, *Annual of the Dept. of Ant. of Jordan* 46 (2002), 499-502 : « A Byzantine Greek Inscription from Qaṣr ar-Rabba (Karak District) », publie d'après des photographies (fig. 2) une inscription de 5 lignes très usées (3 ou 4 à peu près effacées), dans une *tabula ansata*, découverte en remploi à 5 km au Nord d'Aréopolis. G. a lu l. 1 τῶτο τὸ, l. 2-3 peut-être ἐπο[ίησεν], ce qui indique une dédicace de monument. S'attachant surtout aux lettres finales de la l. 5, ΥΜΓ (lecture qu'il estime certaine, mais la fig. 2 n'exclut pas ΥΝΓ), il restitue [B]ΥΜΓ sur le modèle de *IGLS* IV, 1403. Comme là, il s'agirait d'une isopséphie (= Ἰησοῦς ὁ Χριστός), et peut-être en même temps d'un sigle signifiant β(οήθει) Υ(ιὲ ἐκ) Μ(αριάς) γ(εννηθείς). Restitution et interprétation sont fragiles. Il s'agit sûrement de chiffres (qu'on lise 443 ou 453), mais l'hypothèse la plus naturelle, à la fin du texte, est celle d'une date, selon l'ère d'Arabie 548/9 ou 558/9 *p. C.* (on ne voit pas pourquoi G. veut ici exclure l'ère provinciale normale dans le pays de Moab). Reste que l'écriture, autant qu'on puisse en juger, suggère une date moins tardive. [F.]

2005, 555. *Jordanie du Sud (Palestine III), Arindela*. – H. Mhamid, *Annual of the Dept. of Ant. of Jordan* 47 (2003), p. 7-16 de la partie en arabe, phot. p. 10, dessin p. 11. Dans une église découverte près de Gharandal, l'antique Arindela, la mosaïque du narthex présente, dans un médaillon octogonal, une intéressante dédicace : Ἐνταῦθα εἰσελθὼν κατανοήσεις (= κατανοήσεις) μητέρα παρθένον, Χ(ριστο)ῦ ἄφραστον λόγον, Θ(εο)ῦ οἰκονομίαν καὶ, εἰ πιστεύσῃς, σωθήσῃς. Σὺν Θ(ε)ῶ ἔτελιώθη ἡ ψήφωσις μη(νὶ) Περιτίῳ τοῦ ἔτ(ους) υξή' ἰνδ(ικτιῶνι) ζ'. Ὑπὲρ σωτηρίας Μεγάλις τῆς φιλοχρίστου, ἔργ(ον) γενάμενον διὰ Ἀνδρέου Ἐληώτου (= Αἰλιώτου) ψι(φοθέτου). Le visiteur, en entrant dans l'église, est appelé à voir (κατανοήσεις) une représentation de la Vierge et du Christ. De même à Madaba, au centre de la rotonde de l'église de la Vierge, une épigramme sur mosaïque invite le fidèle à se purifier en regardant (δερκόμενος) la Vierge et le Christ (*I. Jordanie* II, 130, avec ma conjecture, *Bull.* 2003, 604). La dédicace est datée de Pérítios 468 (ère d'Arabie), soit janvier-février 574 *p. C.* Le mosaïste Andréas, Αἰλιώτης, était originaire d'Aïla, l'actuel Eilat sur la mer Rouge. Contrairement à ce qu'affirme Étienne de Byzance, qui rapporte à Aelia-Jérusalem deux formes d'ethnique, Αἰλιώτης et Αἰλιεύς (la seconde confirmée par les Actes conciliaires du v<sup>e</sup> s.), J. Milik,

*Liber Annuus* 10 (1959-1960), 182-183, a bien montré qu'Aïla avait deux ethniques, Αἰλήσιος, connu entre autres par des inscriptions, et Αἰλιώτης, dont c'est ici le premier exemple épigraphique. [F.]

2005, 556. *Pétra*. – F. Zayadine, *Syria* 79 (2002), 207-215 : « L'exèdre du téménos du Qasr al-Bint à Pétra ». Une exèdre située au nord-ouest de la cour du sanctuaire du Qasr al-Bint a fourni deux blocs complets inscrits, chacun dans un cadre, de deux lignes en grec et qui voisinaient (la l. 1 du bloc 1 se poursuit par la l. 1 du bloc 2, puis la l. 2 du bloc 1, et enfin la l. 2 du bloc 2). Le début du texte manque et l'on doit, à mon sens, placer deux autres blocs au-dessus de ce qui subsiste ; l'inscription, pour le salut de Marc-Aurèle et Lucius Verus, semble aussi incomplète à la fin. La datation, postérieure à 165 selon Z., doit être avancée : Marc Aurèle n'est *Medicus* et *Parthicus Maximus* qu'au milieu de l'année 166 (Kienast, *Römische Kaisertabelle*). Un autre texte est publié par Z., provenant du même secteur, bloc portant la fin d'une inscription, où un personnage nommé Ζαιδοκομος (d'après le fac-similé ; Ζαιδωκωμος selon l'a.) Αβγαρου τοῦ Φιλίππου, honore le gouverneur Q. Antistius Adventus (164-168). [G.]

2005, 557. *Jabal Harun*. – J. Frösén *et al.*, *Annual of the Dept. of Ant. of Jordan* 47 (2003), 295-319. Dans ce sanctuaire chrétien proche de Pétra, dédié à Aaron frère de Moïse, une plaque de marbre *in situ* (p. 306, phot.) porte une citation du *Psaume* 28, 3 : Ὁ Θεός τῆς δόξης ἐβρόντησεν, Κ(ύριος) ἐπὶ ὑδάτων πολλῶν (lire ἐβρόντησεν, ὑδάτων πολλῶν), sans le début du même verset : Φωνὴ Κυρίου ἐπὶ τῶν ὑδάτων. Ce sont pourtant ces premiers mots (parfois associés à *Isaïe* 12, 3) dont on a le plus d'exemples épigraphiques. E. Sironen, qui d'après l'écriture date ici l'inscription du v<sup>e</sup> s., compare une quinzaine de citations du même *Psaume*, dont *Bull.* 1953, 194 ; 1977, 27 ; 1980, 667 ; 1989, 943 et 1015 ; 1993, 767 (à présent *I. Sinope* 196) ; voir aussi *Bull.* 1996, 604, n<sup>o</sup> 36 (*Ainos*). On avait déjà relevé (Frösén, *ADAJ* 44 [2000], 411), également *in situ*, une plaque semblable avec une inscription de plusieurs lignes, en partie martelée, mais les lettres ΟΙΚΩΝ Ω[N] excluent la citation d'*Isaïe* habituelle en ce contexte. Les deux plaques sont décorées d'une cavité circulaire identique, peut-être destinée à recevoir un vase. [F.]

2005, 558. **Golfe arabo-persique**. *Ikaros*. – P.-L. Gatier, dans *L'île de Failaka. Archéologie du Koweït* (catalogue de l'exposition), éd. G. Galliano (Lyon, 2005), 74, publie la traduction d'un graffite grec inédit, gravé sur céramique (phot.), brève liste de noms : Sôtélès l'Athénien, Dionysios et Agatharchos. C'est un nouveau témoignage sur

Sôtélès, chef de la garnison séleucide de l'île dans la première moitié du III<sup>e</sup> s. av. J.-C., voir Canali De Rossi (*supra* n° 495), n°s 416-418. [G.].

2006, 436. **Généralités.** – J. Moralee, « *For Salvation's Sake* » : *Provincial Loyalty, Personal Religion and Epigraphic Production in the Roman and Late Antique Near East* (New York, 2004), étudie les inscriptions du type ὑπὲρ σωτηρίας, ou *pro salute*, dans le Proche-Orient, de l'époque romaine à l'Antiquité tardive, en distinguant deux catégories : les inscriptions pour le salut des empereurs et celles pour le salut des autres individus – le dédicant, sa famille, ou d'autres personnages souvent supérieurs socialement – « personal salvation ». L'ouvrage de Klaas Dijkstra, *Life and Loyalty...* (Leiden - New York - Köln, 1995), avait naguère présenté la documentation araméenne des inscriptions nabatéennes et palmyréniennes, ainsi que de celles d'Édesse, de Doura-Europos (en grec et en latin également) et de Hatra. L'a. veut poursuivre ce travail dans le temps, en incluant les inscriptions chrétiennes, et dans l'espace, tout en se limitant à l'épigraphie grecque et latine. Son principal apport (voir le graphique, p. 12) est de montrer à la fois l'énorme supériorité numérique des formules pour le salut des empereurs à l'époque romaine, avant leur disparition presque totale au IV<sup>e</sup> s., et la persistance des inscriptions de « salut personnel », relativement nombreuses dans l'épigraphie chrétienne. L'a. veut ancrer dans les profondeurs de la tradition régionale et de la religiosité orientale la formule de « salut personnel », et il veut rattacher à cet usage ancien les formules pour le salut des empereurs, qu'il juge postérieures. Certes, il n'ignore pas les précédents hellénistiques et les parallèles connus dans l'Occident romain, mais il pense distinguer un caractère plus particulier à ce phénomène en Orient, et insiste sur la continuité des pratiques de l'Orient qui auraient ainsi permis le succès remarquable de l'« idéologie du salut » dans la région. L'étude fine de Dijkstra n'allait pourtant pas dans ce sens, en veillant à bien distinguer langues, régions et formulaires et en se refusant d'établir un *continuum* entre l'époque assyrienne et les inscriptions araméennes de la période romaine. L'a. fonde une partie de son argumentation, dès la p. 8, sur l'inscription de Mejdél Andjar (Megdel 'Angarr ; et non pas Hammara), publiée par Ch. Ghadban, *Ktèma* 10 (1985), p. 300-301 (*SEG* 37, 1446 ; 40, 1410), dont la date peu lisible est discutée (voir J. Aliquot, *MUSJ* 56 [1999-2003], p. 234-235) et où l'ère employée n'est pas forcément celle des Séleucides. L'a. la date sans hésiter de 69/68 *a. C.*, d'où il conclut qu'elle appartient aux formules de « salut personnel », alors qu'elle est fragmentaire. Par ailleurs, il constate que la plus ancienne inscription pour le salut des empereurs est celle

de Gérasa, *I. Gerasa*, 2, datée de 22/23 p. C., dont il fait malheureusement un point de départ capital (p. 103-104) ; ma publication récente d'une inscription « pour le salut d'Auguste et de toute sa maison », de 9/10 p. C. (*Bull.* 2005, 547), vieillit désormais ce formulaire à Gérasa. L'absence de formulaire de type « impérial » à Doura au I<sup>er</sup> s. p. C., confrontée à la présence de textes de « salut personnel » est un autre argument pour démontrer l'antériorité et la prééminence de ces derniers. Cela ne me semble cependant prouver qu'une chose : cet usage hellénistique n'est pas repris par les rois parthes. Au total, l'a. a bien du mal à soutenir son propos, qui ressemble à un présupposé nourri d'idées reçues, sur la permanence du tréfonds oriental et sur les syncrétismes culturels que réussiraient les sociétés et surtout les élites du Proche-Orient (le terme « sémitique » est employé souvent sans précaution). L'ouvrage, qui n'est pas dépourvu de redondances et de longs exposés de principes, manque de finition : fautes typographiques, particulièrement en français et dans les noms de lieu (Aezantis, Hamara, Brazihér, Deir el-Ahman, Suman...) ; nombreuses imperfections dans le grec (voir, e. g., p. 7) ; notes sans rapport avec le texte (p. 184, n. 15) ; références bibliographiques fausses (Waddington, p. 225) ou cryptiques (dans l'appendice). Les noms de divinités (Pakeida pour Pakeidas) et de personnes (Minicius Martial, Barbabous...) sont estropiés, avec une tendance à particulièrement négliger la transcription des noms indigènes (voir en particulier p. 155 et 156, pour Doura). On peut relever de nombreuses erreurs de détail (on ne connaît pas d'inscription juive à Niha, voir *IGLS*, 2931), de fausses interprétations historiques (Apamée n'est pas une colonie romaine ; Héliopolis n'en est pas devenue une sous Auguste ; la Décapole n'existe pas au I<sup>er</sup> s. a. C., etc.), des hypothèses sans fondements (sur des raids de montagnards dans la Békaa à l'époque impériale ; sur le caractère tribal, p. 78, de l'inscription *IGLS*, 671 A, d'Ourim el-Joz dans le Massif Calcaire, qui n'a pas été reconnue comme chrétienne par l'a.) et des traductions ou résumés de traductions erronés (voir p. 55 pour *I. Gerasa*, 54). On arrêtera un inventaire qui nécessiterait plus de place, en regrettant surtout le peu de soin apporté à l'appendice qui aurait dû fournir le corpus des textes utilisés : il n'est jamais mis en rapport avec l'exposé et ne donne que des résumés approximatifs des inscriptions concernées, sans table de concordances. Les documents, trop rarement contrôlés dans leur publication d'origine, y sont classés par pays, selon les divisions contemporaines (Israël, Syrie, Liban, Jordanie), sans carte et en omettant la Turquie (d'où proviennent plusieurs inscriptions). Le mot Palestine apparaît une seule fois, p. 70, et il n'est jamais question des provinces antiques. Encore aurait-il fallu être systématique (p. 135, 163, 169, le

monastère Sainte-Catherine dans le Sinaï est tantôt en Israël, tantôt en Égypte), et savoir localiser les sites (en réalité Bassah, Koser el-Hallabat et Ayoun Mousa ne sont pas en Syrie ; Abila [de Lysanias], Gdita, Sahin et Hebbe ne sont pas au Liban ; Bet Ras [Beit Ras = Capitoli] n'est pas en Israël). Ce classement absurde, qui fait fi de la géographie antique, engendre des statistiques et des graphiques sans intérêt, et il produit des réflexions cocasses, *e.g.* p. 81, sur le commerce avec l'Arabie Séoudite au VI<sup>e</sup> s., ou sur le boom démographique en Israël et en Jordanie à la même époque. Toute étude régionale est rendue impossible sur ces bases. L'ouvrage ne rendra service ni par la thèse générale qu'il défend ni par la documentation qu'il présente. [G.]

2006, 437. L. Bricault, *Recueil des inscriptions concernant les cultes isiaques (RICIS)*, vol. 2, *Corpus* (Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 31 ; Paris, 2005), réunit aux p. 501-514 les textes des inscriptions proche-orientales – toutes d'époque romaine – des cultes égyptiens, groupées en trois ensembles : Syrie-Phénicie, Palestine, Arabie. Des entrées sont réservées aux monnayages municipaux, signalés brièvement. Même si les noms théophores modifieraient quelque peu cette impression, il apparaît que le Proche-Orient est fort peu influencé par les cultes égyptiens, à part quelques cités côtières et Abila de Lysanias. Le culte d'Apis est mentionné dans cinq ou six textes de ce site de l'Antiliban, ce qui constitue un cas particulier intéressant ; l'un d'eux est encore inédit (compléter les références du n° 402/1003 par *SEG* 47, 1917). À Séleucie de Piérie (n° 402/0201), à Avdat (n° 403/1101) et à Pétra (n° 404/0502), les exemples retenus sont douteux ; pour le dernier, voir M. Sartre, *I. Jordanie* 4, 18, à citer. Leucas du Chrysorroas (n° 402/1100) et Balanée, antique Balaneai, moderne Baniyas (n° 402/0501), sont une seule et même cité. Doura-Europos et Palmyre ne sont pas en Arabie, mais en Syrie, et Phaina, moderne Mismiyyeh, n'est pas en Syrie, mais en Arabie (provinces romaines). L'inscription dite de Labwe (n° 402/0601) provient certainement d'un autre site (Tyr ?). La déesse Néôtéra mentionnée à Gérasa, associée à Zeus Sarapis et Isis, ne serait-elle pas Korè ? (*Bull.* 1999, 100). Compléter les références du n° 402/0802, à Tyr, par Kl. Parlasca, dans *Sepulkral- und Votivdenkmäler östlicher Mittelmeergebiete (7. Jh. v. Chr. – 1. Jh. n. Chr.)*, éd. R. Bol, D. Kreikenbom, (Möhnesee, 2005), 1-5 ; celles du n° 402/1004, à Abila, par *Bull.* 1998, 499 ; celles du n° 404/0601, à Hawara, par *Bull.* 2003, 611. Voir globalement M. Malaise, *Pour une terminologie et une analyse des cultes isiaques*, Bruxelles, 2005. Index et tables des concordances utiles. [G.]

2006, 438. J.-B. Yon, *Syria* 80 (2003 [2005]), 151-159 : « À propos de l'expression ΑΛΥΠΗ ΧΑΙΠΕ », étudie cette formule funéraire et sa diffusion. Elle « n'est majoritaire qu'en Syrie et seulement dans le Nord et sur la côte phénicienne ». Dans le reste du monde méditerranéen, elle se retrouve surtout en Égypte et dans les îles de l'Égée (dont Délos), mais très minoritaire. Un peu partout, elle figure particulièrement sur des épitaphes de Syriens. En Syrie du Nord, c'est dans la zone du Moyen Euphrate, entre Zeugma et Hiérapolis-Membidj, qu'on la rencontre le plus souvent, mais aussi à Antioche, Laodicée, Émèse... Correction, n. 27, de l'inscription de Zeugma, *Bull.* 1997, 629, où l'a. reconnaît le nom féminin Γορθα au génitif, au lieu de Γορβας. Publication, n. 24, d'un quasi-inédit, en provenance de cette même zone, Διονίστιε etc. À Palmyre, sept épitaphes seulement portent ce formulaire, republiées p. 158-159 : elles ne concernent que deux familles. [G.]

2006, 439. G. Agosti, *Medioevo greco. Rivista di storia e filologia bizantina* 5 (2005), 1-30 : « Miscellanea epigrafica I. Note litterarie a carmi epigrafici tardoantichi », consacre une série de sept notes, très érudites, à des épigrammes du Bas-Empire, en majorité du Proche-Orient. Rendues plus accessibles par le récent corpus de Merkelbach et Stauber (*Bull.* 2003, 556), beaucoup d'inscriptions métriques restent peu ou mal traitées. L'a. apporte à leur interprétation la compétence, rare chez les épigraphistes, d'un philologue spécialiste de la poésie grecque tardive, elle-même héritière d'une tradition ininterrompue. L'examen approfondi de la métrique, du vocabulaire et du formulaire, la recherche des parallèles épigraphiques, papyrologiques et littéraires, païens et chrétiens, font apparaître des emprunts à la fois révélateurs de la culture du poète (tributaire ou non de la « poésie nouvelle » illustrée au v<sup>e</sup> s. par Nonnos), et porteurs en partie de la signification du poème. Ces fines analyses ne se laissent guère résumer. Nous les signalons simplement, cité par cité : Antioche (cf.10), Apamène (14), Éleuthéropolis (41), Bersabée (43), Pétra (57) ; voir aussi, pour d'autres régions, *infra* 537 et 547. [F.]

2006, 440. **Commagène**. – La dédicace métrique de Derik Kale (Canali de Rossi, n° 33), trop rapidement évoquée *Bull.* 2005, 500, n'appartient pas à l'Osrhoène mais à la Commagène, au Nord de l'Euphrate. Le texte n'avait donc pas sa place dans le corpus. Nous aurions dû surtout renvoyer à l'édition de T. B. Mitford, *JRS* 64 (1974), 174-175, n° 10, et au commentaire développé de J. et L. Robert, *Bull.* 1976, 708, qui avaient déjà reconnu là un autel de Zeus et non d'Apollon, bien que ce dernier fût le principal dieu du sanctuaire (cf. *Bull.* 1968, 549). [F.]

2006, 441. **Haute-Syrie. Zeugma.** – J.-B. Yon, dans *Zeugma II. Peintures murales romaines*, éd. A. Barbet (Varia Anatolica, 17 ; Paris, 2005), publie les graffites, fragmentaires et peu lisibles, tracés sur les peintures murales des riches demeures d'époque romaine récemment fouillées. Une pièce (couloir P12) regroupe diverses acclamations, dont, p. 43, Εἶς Ὑάκινθος, εἶς Δῖος, εἶς Δημητροῦς, οἱ ἀγαθοὶ καὶ καλοί. Également, p. 46, Πᾶς ὁ λέγων εὐτύχει, εἶς Θεοδόσι[ος]. Dans le péristyle P13, p. 69, on pourrait compléter [ - - - Δ]αμασκ[ὸς ἢ μ]ητρόπολις, en restituant éventuellement le même début qu'au graffiti voisin, Νικᾶ Δαμασκ[ὸς - - - ]. La deuxième ligne de ce dernier texte ΠΟ Δ ΕΠΙΡΧΩΝΚΕ Θ (avec tildes sur la 2<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> lettre) fait-elle allusion aux quatre éparchies du culte impérial en Syrie, connues par d'autres documents ? Dans le même péristyle, p. 70, ne pourrait-on lire [- - -] Πῆλλαῖος ἀπὸ χωρίον τῶν Λαγόν[ων], l'ethnique d'un homme de Pella (de Palestine ?), d'un village, domaine ou quartier « des flacons » (de préférence à d'autres propositions que j'ai faites à l'a.) ? Autres acclamations dans la pièce P6, dont, p. 117, Ζεῦ κύρει, ἀὶ (pour ἀεὶ) ζοὴν Γερμανῶ, peinte dans une couronne. Dans la pièce P26, des inscriptions peintes illustrent des figures mythologiques, Δηδάμεια et Πηνελόπη, p. 153 ; dans une autre maison, p. 165, Προθήη. Nombreux textes peu compréhensibles en l'état. [G.]

2006, 442. Mosaïques de Zeugma, *Bull.* 2006, 53 (M. Sève).

2006, 443. *Eurôpos.* – D. Feissel, dans *Tell Shiukh Fawqani 1994-1998*, éd. L. Bachelot, F. M. Fales (Padova, 2005), 711-716, phot. : « Quatre graffites funéraires grecs d'époque omeyyade (fin du VII<sup>e</sup> s.) ». En marge de la fouille de ce site préhellénique, sur la rive orientale de l'Euphrate au Sud d'Eurôpos, ont été découverts quatre graffites chrétiens gravés sur la même pierre. Le plus complet (n<sup>o</sup> 3) est l'obit d'un moine, [ὁ εὐ]λαβ(ῆς) ἀδελφὸς [Φιλό]ξ<ε>νος, mort le 3 mai 999 (ère séleucide, soit 688 p. C.). Les autres, pour un diacre (n<sup>o</sup> 2) et deux « frères » du même couvent (n<sup>os</sup> 1 et 4), n'ont pas de date conservée mais, vu la similitude d'écriture et de formulaire, remontent aussi à la fin du VII<sup>e</sup> s. L'a. compare, au Parthénon, la série d'obits des évêques d'Athènes, qui commence à la même époque ; et en Palestine, les graffites funéraires de Chôziba, un peu plus anciens. On ne connaissait jusqu'ici aucune inscription grecque dans la Haute-Mésopotamie omeyyade. Sans l'identifier au couvent de ces moines (dont on ignore le site exact), F. rappelle que près de là se trouvait le fameux monastère de Qennesre, résidence des patriarches jacobites d'Antioche et foyer persistant d'études grecques. [F.]

2006, 444. *Moyen-Euphrate (?)* – M. Paz de Hoz, *ZPE* 155 (2006), 145-149 : « Inscriptions griegas de oriente introducidas en España por el comercio de antigüedades », retrace l'histoire de la publication d'une stèle (*SEG* 40, 1420 ; 45, 2184 ; 50, 1669 ; *AE* 1995, 1826) qu'il considère comme palmyrénienne. Le matériau (marbre selon l'a. ; calcaire, *SEG* 40) est problématique. La représentation et le formulaire semblent plutôt correspondre aux stèles du Moyen-Euphrate (voir aussi J.-B. Yon, *Les notables de Palmyre*, Beyrouth, 2002, p. 225, n. 189). [G.]

2006, 445. **Syrie. Antioche.** – M. Paz de Hoz, *ibid.*, attribuée – à juste titre – à la région d'Antioche l'inscription *SEG* 45, 2180, de même que celle du Musée de Marseille, *IGF*, n° 39 (sans connaître ma correction, *Bull.* 2005, 520, p. 557). [G.]

2006, 446. G. Agosti (n° 439), 23-29, revient sur la dédicace d'église attribuée à Constance II par Malalas, dont la plus récente étude (Woods, cf. *Bull.* 2005, 510) est loin d'avoir résolu toutes les difficultés. Sans prendre position sur la question historique, il rapproche la fin du vers 3, ὑποδρήσσοντος ἐφεταίς, d'une clausule identique dans trois poèmes, un peu postérieurs, de Grégoire de Nazianze, ce qui suggère l'hypothèse d'une source commune ; outre les exemples cités (dont 15 chez Nonnos), le verbe rare ὑποδρήσσω se trouve au milieu du v<sup>e</sup> s. dans l'épigramme *I. Laodikeia* 42 (cf. *Bull.* 1998, 652) – placé, il est vrai, avant la césure. Au vers 4 de la dédicace antiochienne, A. commente la clausule ἔργον ὕφανε, qui deviendra un trait du style de Nonnos (12 exemples) et signifie simplement ἐργάζεσθαι ; il n'est pas question là de tapis ou tapisseries (Merkelbach-Stauber). [F.]

2006, 447. Inscriptions d'Antioche dans la Chronique de Jean Malalas, cf. *Bull.* 2006, 529.

2006, 448. *Antioche ou Séleucie.* – S. Torallas Tovar, K. A. Worp, *ZPE* 155 (2006), 188-190 : « An Official Mna Weight at the *Museum Biblicum*, Montserrat », publie un autre exemplaire du poids circulaire que j'avais jadis attribué à Séleucie, de préférence à Antioche (*Bull.* 1993, 618). Ils recensent les autres exemplaires connus et fournissent leur masse (entre 500 et 925 g). La variation de ces mesures, l'usage du bronze plutôt que du plomb pour un bon nombre de ces beaux objets, leur présence à la fin du XIX<sup>e</sup> s. dans de nombreuses collections privées, leur revers atypique pour cette région (cercles concentriques) et le nombre élevé des exemplaires préservés me pousseraient à considérer qu'il s'agit, dans presque tous les cas, de fabrications modernes, sans doute à partir d'un moule antique trouvé à Antioche ou à Séleucie. [G.]

2006, 449. *Antiochène*. – K. E. Yener (éd.), *The Amuq Valley Regional Projects, vol. 1, Surveys in the Plain of Antioch and Orontes Delta, Turkey, 1995-2002* (Oriental Institute Publications, 131 ; Chicago, 2005), phot. pl. 6. Dans l'attente d'une véritable édition, signalons les deux dédicaces gravées sur le même rocher au col de l'Amanus entre Antioche et Rhôsos (pl. 6 C, avec la brève analyse de M. H. Sayar), l'une dédiée à Zeus Ouranios par Antiochos fils d'Antiochos, l'autre ajoutée plus tard par Euangelios, prêtre de Zeus. Présentée sans commentaire, l'inscription chrétienne pl. 6 A (restes de 5 lignes dans un *tabula ansata* dont la moitié gauche est perdue) est une inscription de construction mentionnant à la l. 2 un archevêque, aux l. 4-5 l'entrepreneur du chantier, [ὁ]πουργήσαντος [- - -] ἐργολ(άβου). Les deux premiers chiffres de la date finale se lisent ΠΦ sur la photo. Quels que soient les deux signes suivants, peu lisibles, l'usage probable de l'ère d'Antioche place ce texte dans la décennie qui commence en 531/532 *p. C.*, sous le patriarcat d'Ephrem dont le nom devait figurer dans la lacune. [F., G.]

2006, 450. *Apamée*. – J.-Ch. Balty, dans *Aux pays d'Allat (Mélanges M. Gawlikowski ; Varsovie, 2005)*, 21-29 : « Les événements de Syrie (193/194) et la fulgurante carrière de quelques partisans de Septime Sévère », publie deux inscriptions grecques d'Apamée honorant (ce ne sont pas des dédicaces) des hauts fonctionnaires romains. L'un, Rustius Rufinus, Σεβαστῶν ἔπαρ[χον τοῦ] στόλου Ῥαουενν[ατίου], préfet des Augustes de la flotte de Ravenne, après avoir été procureur de la province de Syrie, est un personnage relativement bien connu par ailleurs ; l'inscription d'Apamée permet de préciser la date de sa nomination à la tête de la flotte de Ravenne : automne 197. L'autre, L. Valerius Turbo est un procureur, en qui l'a. reconnaît le patron de rang sénatorial de la ville de Canossa en 223 *p. C.*, *PIR III*, Valerius 145. L'élévation d'un personnage de l'ordre équestre au Sénat – dans ce dernier cas – comme la rapidité des étapes de la carrière de Cn. Rustius Rufinus semblent liées directement à la lutte pour le trône qui oppose, en 193/194, Septime Sévère et Pescennius Niger, gouverneur de Syrie, et à l'avancement qu'obtiennent les sévériens. [G.]

2006, 451. *Apamène*. – G. Agosti (n° 439), 14-18, reconnaît au vers 1 de l'épigramme *I GLS IV*, 1598 ('Igâz), εἰρήνης δόμος εἰμὶ βαθυκτεάνων ναετήρων, l'écho d'un chœur d'Euripide devenu proverbial, Εἰρήνα βαθύπλουτε... Revenant sur deux autres épigrammes de la même maison de famille (*Bull.* 1998, 490 ; *SEG* 48, 1848-1849), il complète en particulier les rapprochements que nous avons faits avec les *Dionysiaques* de Nonnos et, ce qui est moins courant, avec sa *Paraphrase* de l'Évangile de Jean. Les trois pièces reflètent, par leurs échos, la culture de poètes locaux imbus des classiques

(Homère, Euripide, Ménandre) mais aussi de la poésie chrétienne de leur temps (Nonnos, Eudocie, pseudo-Apollinaire). [F.]

2006, 452. *Syrie centrale (Aréthousa ?)*. – M. Griesheimer, *Syria* 80 (2003 [2005]), 177-197 : « *Kellia* de Deir el-Ferdîs et d'Elbi. Contribution à l'étude de la vie monastique en Syrie centrale », reprend en la complétant une double série, fort originale, de dédicaces de cellules monastiques. Découverts en remploi dans deux villages distants de quelques kilomètres (au Sud d'Épiphaneia-Hama, à l'Ouest d'Aréthousa), ces linteaux restent dépourvus de contexte archéologique. Mais l'homogénéité de la première série et les disparités de la seconde justifient (au moins provisoirement) la distinction de deux sites monastiques. Aux quatre linteaux connus de Deir el-Ferdîs (*IGLS* V, 2072-2075), qu'il réédite avec des photographies (sauf 2074, non retrouvé), G. ajoute un nouvel exemplaire de même type et de même date (n° 5, fig. 4) : Κελὶν (pour κελλίον, qui est paroxyton) διαφέροντα Κυριακοῦ τῶν Κορμελα, ἐπὶ Κυριακοῦ πρεσβ(υτέρου), ἰνδ(ικτιῶνος) γ' τοῦ αἰλ' ἔτους (599/600 *p. C.*). Kyriakos était de la lignée de Kormela, mention de clan (comme au n° 9 de l'article) dont G. cite aussi des exemples en Apamène (*IGLS* IV, 1644 et 1712) ; ajoutons l'épithaphe de deux Apaméens morts à Salone en 535, deux frères υἱοὶ Πέτρου τῶν Αξινα (*CIL* III, *ad* 2659). Une série de trois linteaux, entièrement inédite, a été découverte par l'a. à Elbi. Seul est complet le n° 6 : Κελλίον διαφέροντα θαυμασιωτάτου Γεωργίου Νόννου, ἐπὶ Ἰορδάνου πρεσβι(έρου). G. constate que ce type de cellule monastique individuelle ne correspond pas à l'architecture cénobitique des couvents de Syrie du Nord. La comparaison, en revanche, apparaît pertinente avec le couvent de Nawa (village à l'Est de Hama, avec son église datée de 598) et celui de Nasrani en Syrie du Sud. En appendice, G. publie d'autres inscriptions nouvelles, non monastiques, des mêmes villages. À Deir el-Ferdîs, n° 9, une tombe datée de 498 *p. C.* a pour fondateur Ἡλίας Λιβανίου τῶν Βίκτ(ο)ρος. Au n° 12, nouvel exemple de la formule apotropaïque : Σταυροῦ προκιμένου <οὐ>δὲν ἰσχύει ὁ φθόνος (cf. *IGLS* IV, 1909) ; l'haplographie, qui donne ici à la phrase l'allure d'un trimètre iambique, ne paraît pas accidentelle : on l'a remarquée aussi dans une inscription de Proconnèse (*AE* 2002, 1370). À Elbi, enfin, trois linteaux sont respectivement datés de 490, 501 et 543 *p. C.* [F.]

2006, 453. *Émèsène*. – J.-C. Decourt, *Syria* 80 (2003 [2005]), 161-176 : « À propos d'*IGLS* V, Émèsène », présente l'état d'avancement de ses travaux de révision du volume 5 des *IGLS*. Il corrige après autopsie la date de l'inscription de Leftaya, *Bull.* 1992, 194 : ζοῦ', an 497 (185 *p. C.* ; ère séleucide) ; une erreur typographique a fait malencontreusement disparaître le chiffre des dizaines. Il se range à l'avis de ceux qui

considèrent le θεοῦ κυρίου Γεννεᾶ de l'inscription comme un dieu nommé Gennéas. Je pense cependant que les autres témoignages cités ne s'opposent pas à une hypothèse différente, qui n'est pas évoquée : selon un usage sémitique fréquent, il pourrait s'agir d'un dieu personnel, le dieu de Gennéas (anthroponyme qui n'est pas attesté par ailleurs), ce dernier étant le fondateur du culte. On rencontre ailleurs le dieu d'Aumos, celui d'Ouaseathos (*IGRR* III, 1146-1147 ; 1238), etc. [G.]

2006, 454. *Palmyre*. – Ch. Delplace, dans *Théorie et pratique de l'architecture romaine, la norme et l'expérimentation. Études offertes à Pierre Gros*, éd. X. Lafon, G. Sauron (Aix-en-Provence, 2005), 311-319 : « Entre épigraphie et architecture : aspects du culte impérial à Palmyre », réunit trois textes, dont un bilingue grec et palmyrénien, qui mentionne un *Cesareum*, et deux grecs. Seul l'un des textes grecs est partiellement inédit, l'inscription de Palmyre, déplacée anciennement à Qasr el-Heir el-Sharqi et dont la moitié gauche a été publiée par G. W. Bowersock, *Chiron* 6 (1976), 349-355 (*Bull.* 1977, 536 ; *SEG* 26, 1641). L'a. la complète, grâce au second fragment, b, trouvé par le Service syrien des Antiquités dans ce même site de la Palmyrène. Par ailleurs, sans modifier la lecture des deux autres inscriptions, elle forme l'hypothèse d'un édifice du culte impérial dans le complexe de l'agora. L'inscription de Qasr el-Heir honorant les empereurs (ce n'est pas une dédicace) n'est pas totalement reconstituée : les deux premières lignes (voir photo, p. 319) ne sont pas dégagées et plusieurs portions des deux fragments sont assez effacées. L'a. ne restitue pas le texte de ces zones et ne fournit qu'une traduction, sans commentaire, de cette inscription importante. D. date le texte complet en fonction de la dernière ligne du nouveau fragment, ἔτους θου' Ἀπελλαίου εἰ (ère séleucide), soit décembre 167 *p. C.* À la première ligne du fragment de gauche, figure une autre date, lue par Bowersock τοῦ η[ο]υ' ἔτους], suivi d'un mois restitué en fonction de l'espace supposé, soit 166/167 *p. C.* ; D. ne s'en embarrasse pas. La titulature simplifiée des deux empereurs honorés, Marc Aurèle et Lucius Verus, sans la mention de « vainqueur des Parthes », ne permet pas de trancher, le titre de « vainqueur des Mèdes » leur étant donné à tous deux pendant l'été 166. En tout cas, il semble que l'inscription comportait deux documents datés. La ligne 9 apporte la solution. L'a. traduit ἐξ ἰδίων ὑποτάξας, qu'elle fait suivre d'une ponctuation, « ayant soumis à ses frais ». Il faut comprendre, suivant l'usage des lettres impériales (voir I. Anastasiadis, G. A. Souris, *An Index to Roman Imperial Constitutions...*, Berlin - New York, 2000), « ayant fait mettre en annexe, (gravée) à ses frais » ; le complément du participe se trouve aux lignes 10-11, en corrigeant πέμθεις [αὐ]τῇ πόλει ἐπιστολὴν de l'a., en πεμ<φ>θεῖσ[αν] τῇ πόλει, « la

lettre envoyée par les empereurs à la cité ». C'est ce document qui doit avoir été gravé dans une partie manquante du monument. La lettre de 166/167, jointe ensuite à l'inscription honorifique en décembre 167, avait été envoyée alors que le donateur, Rabbel, fils de Waballath, et petit-fils de Symôn, mais aussi « grand-prêtre et symposiarque des prêtres du grand dieu Bêl et prêtre des mêmes empereurs », exerçait sa fonction, ἐν τῷ τῆς συμ[π]οσιαρχίας αὐτοῦ χρονῶ, ce qui veut dire que Rabbel n'est plus symposiarque au moment où l'inscription est rédigée, la charge étant annuelle et l'année commençant en octobre. Le contenu de la lettre est mentionné aux l. 11-13, περὶ χάριτος καὶ δωρεᾶς προσθέσεως θυμικῶν αὐτόρων. La suite me paraît une erreur de lapicide qui aurait gravé deux fois la même formule ; je restitue donc à nouveau περ[ὶ] χάριτος καὶ δω[ρεᾶς] προσθέσεως θυμικῶν αὐτόρων τῶν μεριστῶν (en refusant la correction με(γ)ιστῶν de D.) τοῖς αὐτοῖς... Le donateur avait reçu une lettre impériale le félicitant de « la grâce et du cadeau » qu'il avait faits en ajoutant des autels à encens individuels. Il faut peut-être penser que chaque empereur vénéré avait reçu alors son propre autel. On lit, à l'avant-dernière ligne, τοῖς αὐτοῖς [πρξ ca 5 ο ...] selon Bowersock sur le fragment de gauche ; puis [- - -]ος (je ne vois pas le πρὸς de D. ; [πατρ]ὸς est envisageable mais pas lisible) αὐτῶν καὶ Τραιαν[. . .] ὁ παππὸς. La dernière ligne me semble se lire, sur la photo, pl. 53 de Bowersock, *vac.* Πα[λμυρ ? - - -] ; puis vient la date, sur le fragment b. Le martelage pourrait être médiéval, lié au remploi. Doit-on comprendre que les autels individuels étaient destinés aux empereurs et qu'ils avaient été ajoutés à ceux qui servaient déjà à leur culte et à celui de Trajan ? ou que les empereurs avaient déjà offerts des autels ? Le παππὸς est-il un empereur ou l'ancêtre de Rabbel ? En tout cas, si ce Rabbel n'est pas attesté, on pourrait le rapprocher, ainsi que son père, de diverses familles connues (voir J.-B. Yon, *Les notables de Palmyre* [Beyrouth, 2002], p. 292 et 294). Le culte impérial paraît très lié au sanctuaire de Bêl et il me semble possible de situer le *Cesareum* dans une annexe de celui-ci (même si la première inscription de D. distingue les deux lieux). Enfin, le monument inscrit ne me semble pas être le linteau de porte que Bowersock proposait. [G.]

2006, 455. Ch. Delplace, dans *L'agora de Palmyre* (Mémoires d'Ausonius, 14 ; BAH, 175 ; Bordeaux-Beyrouth, 2005), éd. Ch. Delplace, J. Dentzer-Feydy, redonne (avec J.-B. Yon pour les textes en araméen palmyrénien) les inscriptions grecques, latines et araméennes de cet ensemble monumental, toutes déjà publiées par H. Seyrig, *Syria* 22 (1941), 223-270, et J. Starcky, *Inventaire des inscriptions de Palmyre*, 10 (Damas, 1949), voir *Bull.* 1942, 164 ; 1951, 229. Les 80 textes sont traduits et accompagnés d'utiles

photos. En annexe, p. 235-254, l'a. fournit le texte et la traduction de 40 autres inscriptions de Palmyre, toutes déjà publiées, qu'elle évoque dans un commentaire général, p. 197-223, complété par des remarques de prosopographie et d'histoire sociale de J.-B. Yon, p. 223-229. Il s'agit donc d'une sorte de corpus partiel de Palmyre, malheureusement sans index ni apparat critique : l'a. reproduit telles quelles les lectures de Seyrig et Starcky. Le commentaire général, touffu, ne clarifie guère les problèmes (voir p. 207-209, sur les institutions) ; on y trouve parfois des compléments qui auraient dû être incorporés au texte (p. 203, sur le gouverneur dont le *cognomen* est mutilé, p. 174, Iulius Maior ; p. 203, sur la troupe *Flavia Britonnum* de l'inscription de la p. 158). Les traductions confondent les inscriptions honorifiques à l'accusatif avec des dédicaces ; le mot βουλή est rendu « sénat » ; αὐτῆς et ἑαυτῆς, p. 164 et 166, ne sont pas traduits (à restituer également p. 165, [σύν]εδρον [ἑαυτῆς] ?) ; φιλόπατρις, qui est un titre décerné officiellement (*Bull.* 1958, 506), est traduit « patriote ». Sur les textes latins, voir *AE* 2002, 1509-1523 ; sur le texte de la p. 182, *IGRR* III, 1538, voir *Bull.* 2005, 515. La restitution du *cognomen* Firmus est arbitraire, p. 153-154 (I 4.05 ; *AE* 1947, 171), et le préfet d'aile honoré est plutôt [εὐεργέτη]ν τῆς Παλμυρη[ν]ῶν πό[λ]εως que [πολείτη]ν. Les éditions précédentes des textes de l'agora, par Seyrig et Starcky, ne sont ni remplacées ni complétées par ce nouveau recueil. [G.]

2006, 456. J. Seigne, J.-B. Yon, dans *Mélanges Gawlikowski* (n° 450), 243-261 : « Documents nouveaux de la grande colonnade de Palmyre », étudient une colonne cannelée honorifique de la « Grande Colonnade », qui comportait, sur son fût, lisse dans un premier état, une inscription trilingue, en latin, grec et araméen, qui s'ajoute à la dizaine de textes de ce type à Palmyre. Les cannelures, dans le second état, ont mutilé les textes, et une nouvelle inscription également trilingue a été gravée, dont il ne reste que le début du texte latin. Le principal intérêt des textes, très fragmentaires, attribués à la fin du I<sup>er</sup> s. *p. C.*, et dont le second pourrait être simplement une nouvelle gravure du premier, est de montrer, comme à Arados (*IGLS* VII, 4009) et dans un autre texte de Palmyre (*SEG* 7, 133), la transcription latine, *bule*, du grec βουλή. [G.]

2006, 457. *Syrie du Sud*. – Th. M. Weber, *Sculptures from Roman Syria in the Syrian National Museum at Damascus*, vol. 1, *From Cities and Villages in Central and Southern Syria* (Worms, 2006), publie le catalogue des sculptures romaines du Musée de Damas, en provenance de la Syrie du Sud moderne (partagées entre les provinces romaines de Syrie, d'Arabie et de Palestine). Les inscriptions grecques sont transcrites en majuscules. Parmi les rares textes inédits, n° 11, sur le piédestal d'une Victoire provenant

de Dmeir (Damascène), inscription de Μαλεχος, mal déchiffrée ; n° 15, de la Damascène, très fragmentaire, base de statue, IE ΠΥΙΣ, que je comprends [- - -]ι ἐπίσι[εν] pour ἐποίησεν ; n° 37 de Tafas (village où de nombreux textes proviennent de Dion, cité d'Arabie), stèle funéraire de Κέλσος στρατιώτης ; n° 52, de Fiq (territoire d'Hippos, cité de Palestine), non déchiffré. Pour les textes déjà publiés, signalons quelques erreurs : à Masharah, n° 46, lire ἐτῶν ζ' ; n° 47, ἐτῶν οή (78 ans) ; à Souweida, n° 79, lire τοῦ Κυρίου ἡμ[ῶν] ; à Dmeir, n° 12, lire l'anthroponyme Σαδαραιος. [G.]

2006, 458. **Phénicie.** *Byblos.* – J.-B. Yon, *Bulletin d'archéologie et d'architecture libanaises*, 8 (2004), 315-321 : « Un ordre divin à Byblos. Dédicace sur un trône de pierre », publie l'inscription grecque d'un de ces trônes vides votifs, très typiques de la côte phénicienne : Ἀφροδείσιος καὶ Ἄρχας οἱ Φιλοκράτους χρησματοισθέντες ἀνέθηκαν. Les donateurs ont exécuté un ordre divin, et la divinité honorée pourrait être Astarté. Époque romaine. L'a. revient également sur un rare texte bilingue, grec et phénicien, gravé sur un trône miniature. [G.]

2006, 459. *Montagne libanaise, Yanouh.* – J.-P. Rey-Coquais, J.-B. Yon, *Bulletin d'archéologie et d'architecture libanaises* 8 (2004), 202-203, publie l'inscription funéraire grecque, déjà signalée à plusieurs reprises, de ce site de la haute vallée du Nahr Ibrahim. Le nom de la défunte est lu Μαθ[.]εελη. J. Aliquot, *Chronos*, 14, 2006, à paraître [p. 135], suggère la correction Μαθ[β]εελη, suivie de l'article féminin. La date est 564, ère séleucide, soit 252/253 p. C. L'usage de cette ère, comme dans d'autres sites de la montagne libanaise, est remarquable : il semble que la région, qui n'utilisait pas l'ère de Byblos, échappe à cette cité. [G.]

2006, 460. *Montagne libanaise, Qartaba.* – P.-L. Gatier, dans *Mélanges Gawlikowski* (n° 450), 77-97 : « La “colonne de Qartaba” et la romanisation de la montagne libanaise », donne une lecture nouvelle d'une inscription d'époque impériale gravée sur une colonne funéraire d'un type original, ornée de deux *naiskoi* superposés contenant chacun les bustes d'un homme et de son épouse. Les noms sont à l'accusatif, usage rare dans l'épigraphie funéraire : Αβιδαλλαθον καὶ Μελην et Χασσίαν καὶ Γερμανόν. L'analyse des représentations figurées et celle de l'onomastique montrent le mélange des traditions locales et des influences romaines, peut-être issues de la colonie de Beyrouth, alors que les traits proprement helléniques sont plus discrets. [G.]

2006, 461. *Sidon.* – R. Wachter, dans R. A. Stucky, *Das Eschmun-Heiligtum von Sidon. Architektur und Inschriften* (Antike Kunst, Beiheft 19 ; Bâle, 2005), 319-331, réunit les textes grecs du grand sanctuaire sidonien d'Echmoun-Asclépios, dont 19

inédits. L'a., en raison de la disparition d'une partie des pierres et de la documentation du fouilleur, Maurice Dunand, a dû travailler dans des conditions difficiles, utilisant parfois des croquis succincts. Cette publication de qualité est bienvenue, même si la plupart des textes nécessiteraient une analyse plus poussée avec des références au reste de l'épigraphie sidonienne. Sur le n° 3, voir aussi R. A. Stucky, H. P. Mathys, R. Wachter, *AA* (2005), 39-46, et les remarques déjà exprimées, *Bull.* 2005, 521. Le plus ancien texte, n° 4, est restitué à bon droit comme une dédicace à Antiochos III, Laodicée son épouse et Antiochos le Jeune, le fils d'Antiochos III mort en 193 *a. C.*, nommés « dieux sauveurs et évergètes » ; la dédicace est faite par un prêtre (d'Asclépios ?) et grand-prêtre (du culte des souverains ?) ; l'inscription date des débuts de l'occupation séleucide de la région (effective *ca* 200 *a. C.*). Les autres textes appartiennent à l'époque romaine, entre 59/58 *a. C.* et 141 *p. C.* Dans les n°s 1 et 5, je comprendrais les formules, « untel fils d'untel » τοῦ Ἀπολλοφάνου ἀρχοντος μαχαιροποιῶν et τοῦ Ἀπολλοφάνου ἱερέως, comme une patronymie plutôt que comme un formulaire de datation. L'inscription n° 2, en 98 *p. C.*, dédicace Αὐτοκράτορι θεῷ Καίσαρι Σεβαστῶι, mentionne la construction d'un bâtiment, ἐκτίσθη ἡ ἀκτὴ τῆ ε' τέχνη κλεινοπη(γ)ῶν ἐκ τοῦ κοινοῦ [*rasura* de 4 lignes mais la dernière semble peu effacée, photo pl. 33]. Le mot ἀκτὴ, connu par l'inscription de Sidon, H. Seyrig, *Syria* 36 (1959), 52 (ἐπὶ τῆς ἀκτῆς τεκτόνων), citée par l'a., est compris comme un nom d'origine sémitique (?) signifiant un local de réunion et de culte, dont les associations professionnelles disposeraient, comme ici les fabricants de lits (citer *I. Eph.* 2213). D'autres professions sont nommées, οἱ ἀπὸ τῆς τέχνης ψειλωτῶν au n° 3 (voir *supra*), encore les [κλι]νοπη[γῶν] au n° 14, les fabricants de couteaux au n° 1, et je restituerais [τε]κτόνων au n° 15. Plusieurs dédicaces concernent Asclépios, Θεῶι Ἄγίωι, mais l'une, n° 5, est adressée à Διονύσωι Καδμείωι, bel exemple de syncrétisme divin pour Echmoun (voir Waddington, 1866a), par un personnage ἱεραφορῶν ἐν τῶι πενταετηρικῶι ἀστικῶι ἀγῶνι ; il faut probablement restituer [ἰσελασ]τικῶι, malgré le peu de place dans la lacune (voir *Bull.* 1961, 221, sur le sens). La fonction de ἱεραφόρος, si le verbe ἱεραφορέω semble un *hapax*, est connue surtout dans les cultes égyptiens, mais pas exclusivement (*Bull.* 1950, 134) ; ici, elle peut se comprendre dans le contexte d'une fête religieuse à laquelle le concours est associé. La date est exprimée de manière inhabituelle, τοῦ ΓΝΛ, avec des tildes sur les trois signes : L pour ἔτους est habituellement placé avant les chiffres et n'est pas surmonté d'un tilde. Cependant l'écriture convient à la date : 53 de l'ère de Sidon, 59/58 *a. C.* (voir le *pi* à hastes inégales). Cela confirme les autres témoignages montrant, à Sidon (en particulier

Waddington 1866c) comme à Tyr, l'existence de concours antérieurs à ceux du reste de la Syrie et l'hellénisation précoce des deux cités. Le fragment n° 10, d'époque impériale, mentionne un agonothète, prêtre (restitution probable malgré le scepticisme de l'a.) de la Déesse Rome et philosophe. Les anthroponymes sont nombreux avec une abondance de théophores d'Apollon (voir mes remarques, *ZPE*, 147, 2004, p. 139-144, sur une inscription d'époque hellénistique qui pourrait venir de Sidon, et noter l'abondance des textes sur marbre). La date du fragment n° 11, d'après une copie manuscrite est ζυρ', que l'a. corrige ζιρ' ; ζορ' semble plus plausible, 86 p. C. Le nom restitué du n° 18, Λυσά[νδρου], est peu probable ; on pensera plutôt à Lysias ou Lysanias, bien connus dans la région. Ces textes, qui complètent les inscriptions phéniciennes, p. 273-318, permettent de redonner vie à l'un des principaux sanctuaires civiques de l'Orient. [G.]

2006, 462. E. Gastaldi Culasso, dans *An Endangered Cultural Heritage. Iraqi Antiquities Recovered in Jordan*, éd. R. Menegazzi (Monografie di Mesopotamia ; Firenze, 2005), 6-7, et photo pl. 2, publie une inscription grecque saisie en Jordanie, parmi des antiquités issues de l'Irak, Σέντιε Δέκμε χρηστὲ καὶ ἄλυπε χαίρει. J'y vois un « cippe de Sidon », d'un type connu, en marbre : Sentius Decimus (voir le Δέκμος de l'inscription sidonienne du Louvre, L. Jalabert, *Mélanges de la Faculté Orientale* 1, 1906, p. 171-174) était citoyen romain, cas relativement rare à Sidon (*Bull.* 2001, 487). [G.]

2006, 463. Tyr. – J.-P. Rey-Coquais, dans *Mélanges Gawlikowski* (n° 450), 213-224 : « De Tyr à Palmyre », publie quelques textes grecs gravés sur les socles de colonnes de « l'avenue » dans le site urbain. Ce sont des noms de donateurs, Aurelius Basilides, Claudius Berenicianus, Iulius Dôros. Un autre socle porte la courte inscription : σπειροκεφάλῳ καὶ βωμῷ. Le premier mot, très rare (*Bull.* 1998, 44), désigne l'ensemble du chapiteau et de la base, alors que βωμός serait le socle parallélépipédique. L'a. signale trois inscriptions latines inédites de Beyrouth avec la formule *cum spirocephalo suo*. [G.]

2006, 464. J.-P. Rey-Coquais, *MUSJ* 58 (2005) [*Mélanges L. Pouzet*], 513-530 : « Tyr aux derniers siècles paléochrétiens : autour du synode de 518 ». Parallèlement à ce synode de Tyr connu par des Actes conciliaires, l'a. relève dans les inscriptions, dont l'édition lui est souvent due, certains traits de la vie sociale et religieuse de la métropole phénicienne du v<sup>e</sup> au vii<sup>e</sup> s. L'usage de l'ère municipale contribue à préciser l'étendue de son diocèse, et plusieurs de ses évêques ne sont connus que par des dédicaces d'églises rurales. La mention de l'évêque dans ces dédicaces, en compagnie parfois de chorévêques et de périodeutes, impliquerait leur présence lors de la cérémonie d'inauguration.

L'hypothèse est intéressante mais ne va pas de soi, les dédicaces distinguant rarement de façon explicite entre la fondation du monument et son inauguration (comme à Gêrasa *Bull.* 1989, 995 [SEG 37, 1541], pour une église inaugurée en présence du métropolite provincial et de l'évêque local). À Tyr, épigraphie et Actes conciliaires contribuent au dossier compliqué des différentes églises Sainte-Marie (p. 523-524 ; voir aussi mes remarques, *Travaux et Mémoires* 15 [2005], 246-247) ; outre les épitaphes mentionnant déjà Sainte-Marie et Sainte-Marie l'Ancienne, l'a. signale, dans une basilique récemment découverte, deux épigrammes inédites dont l'une pourrait faire allusion aux luttes opposant le clergé pro-chalcédonien aux monophysites. Les inscriptions de l'hippodrome (p. 525-526) laissent deviner les liens de la faction des Bleus avec les juifs de Tyr et certaines professions. L'a. ajoute, au passage, des notes critiques sur des inscriptions publiées. Revenant notamment (p. 517) sur la mosaïque de Qabr Hiram, à présent au Louvre, il réinterprète la double fonction du dédicant, dont la première est abrégée de façon douteuse : au lieu d'un archidiacre et chorévêque (*Bull.* 1990, 936), il s'agirait d'un archimandrite ; en ce cas la mosaïque serait celle d'un monastère. Un couvent est sûrement attesté par la dédicace *Bull.* 1997, 630, dont R.-C. fait remarquer (p. 517) qu'elle n'est pas inédite, et que l'origine tyrienne est assurée par J. H. Mordtmann, *Ath. Mitt.* 10 (1885), 171 ; au lieu de l'énigmatique ταβακ (ainsi sur la pierre), il propose (p. 519 n. 31) la correction Σάβα κ(α), que l'alphabet carré rend en effet plausible. Enfin, dans la requête à Tibère pour l'asylie d'un oratoire, où le nom de la sainte éponyme est mutilé, R.-C. restitue celui de la martyre Christine (p. 519 et n. 32, où il faut lire *SEG* 7, 327, au lieu de 8, 18). [F.]

2006, 465. *Hermon.* – J. Aliquot, *Bulletin d'archéologie et d'architecture libanaises*, 8, 2004, 301-314 : « Inscriptions grecques et antiquités de Haloua », publie trois inscriptions de ce site et de celui voisin d'Ouaarat. L'une porte l'anthroponyme Αλιφος. Une stèle de Haloua datée de 266, ère de Sidon, soit 156 *p. C.*, a été offerte, διαταγή θεοῦ ἀγείου Ρεμαλα, κατὰ κέλευσι[v] θεοῦ ἀγγέλ[ου] Μελικέρτ[ου]. L'a. étudie le vocabulaire de l'ordre divin (διαταγή, original dans ce contexte, « ordonnance », et κέλευσις, « ordre »), le culte des anges dans le monde sémitique et la diffusion des cultes de Mélicerte et Leucothéa entre Tyr et Gêrasa. Il considère que Rémalala ou Rémalas est un toponyme plutôt qu'un nom de personne. [G.]

2006, 466. *Territoire de Panéas.* – D. Syon, M. Hartal, *Scripta Classica Israelica* 22 (2003), 233-239, publie une nouvelle borne d'époque tétrarchique, à Tel Tanim près de Panéas. La délimitation concerne le village de Beth Achôn, μεθόρια Βεθ Ἀ[χών],

connu par une autre borne. Le *censitor* est ici encore Aelius Statutus, actif dans la région. Un tableau récapitule les 40 bornes cadastrales à présent connues dans les provinces de Phénicie, Palestine et Arabie, dans un quadrilatère (carte fig. 4) incluant l'Hermon au nord, le Golan et le Hauran au Sud. [F.]

2006, 467. **Palestine**. – L. Bonato, *Liber Annuus* 53 (2003), 365-416 : « Melchior de Vogüé en Galilée. Fragment inédit de son premier voyage en Orient (1853) », publie des notes du voyageur et archéologue français Melchior de Vogüé (1829-1916), concernant le nord de la Palestine : lac de Tibériade, Naplouse, Jérusalem. [G.]

2006, 468. *Scythopolis*. – E. Magnelli, *ZPE* 152 (2005), 57-60 : « Su un epigramma greco tardoantico da Scitopoli », revient sur la dédicace de la basilique restaurée par Silvanos, sous Anastase (*SEG* 49, 2084 a ; *Bull.* 2000, 664). Il en corrige le premier vers (ἐπὶ χθόνα δῖαν ἐρύσσαι et non διανερύσσαι) et souligne, avec de nombreux parallèles, l'intérêt littéraire de cette pièce, très marquée par l'influence de Nonnos. Le vers 2 en particulier, πούλῳ πανδαμάτωρ πολιδ[ς] χρόνος ἄψοφος ἔρων, s'avère un tissu de réminiscences nonniennes. Le vers 4, d'autre part, est analogue à *Anth. Pal.* IX, 656, 1, attribué à Christodôros. [F.]

2006, 469. *Sepphoris*. – L. Di Segni, *JRA* 18 (2005), 781-784 : « The mosaic inscription in the Nile Festival Building at Sepphoris (response to G. W. Bowersock) », revenant sur la belle épigramme récemment publiée par elle (*Bull.* 2004, 391), conteste la restitution et l'interprétation toutes différentes qu'en a données G. Bowersock (*Bull.* 2005, 531). L'a. n'a pas connu, ou pu connaître, nos remarques du *Bull.*, *ll. cc.*, qui rejoignent largement celles de B. Elle réaffirme avant tout à la l. 1 sa lecture du mot clé, δόλον et non δόμον (Bowersock) qu'elle juge inconciliable avec l'emplacement des tesselles. Cela n'est pas convaincant : les détails matériels mis en avant (avec les fig. 1-2) peuvent s'expliquer par une maladresse d'exécution, tandis que la lecture supposée n'a pas d'explication du tout. Plus brièvement, D. S. met en doute la reconstruction prosopographique de B., notamment son identification du Prokopios de l'épigramme avec un gouverneur de Palestine homonyme (de date indéterminée, note-t-elle à juste titre). Certaines de ces réserves ne sont pas sans fondement, et montrent la nécessité d'une nouvelle édition prenant en compte toutes les alternatives plausibles. La discussion, cependant, risque de conduire à l'impasse si l'on refuse d'admettre pour point de départ la mention obvie de la « maison d'Asbolios ». [F.]

2006, 470. A. Druks, *Atiqot* 49 (2005), 141-142 : « Late Roman-Period Burial Complexes at Zippori », présente un hypogée juif tardif (III<sup>e</sup> -IV<sup>e</sup> s.) où ont été

découvertes trois inscriptions, publiées par J. Naveh, *ibid.*, 113\*-118\* (en hébreu) et fig. 1-3. La première est en araméen, les deux autres bilingues, en hébreu suivi du texte grec, que nous transcrivons seul. N° 2 : Μεμόριον ὅπερ ἐπρίαντο Ναοῦμ καὶ Ἰακῶβ υἱοὶ τοῦ ῥαββὶ Ἡσυχίου· εἰρήνη. N° 3 (inscription peine) : Κρισπῖν[α?]. [F.]

2006, 471. *Galilée*. – L. Di Segni, Y. Tepper, *Liber Annuus* 54 (2004 [2006]), 343-350 et pl. 1-2 : « A Greek Inscription Dated by the Era of Hegira in an Umayyad Church at Tamra in Eastern Galilee ». Cette dédicace de mosaïque, dont la moitié gauche est perdue, offre une intéressante formule de datation. Après une prière pour la rémission des péchés et le salut de l'âme des villageois, la mosaïque est datée de la 8<sup>e</sup> indiction, l'an 107 : ἰ]νδικτ(ιῶνι) ὀγδὴ ἔτους ἑκατοστοῦ ἑβδόμου. Aucune ère locale (Tamra dépendait probablement de Scythopolis) ni aucune ère mondiale (en admettant que l'an 107 soit pour 6107) ne donnerait une année compatible avec l'indiction. La seule concordance possible est entre l'an 107 de l'Hégire et l'indiction 8, soit entre le 19 mai et le 31 août 725 – date en accord avec le style tardif d'écriture. Les emplois les plus anciens de l'ère musulmane en grec, dans les papyrus de Nessana comme dans l'inscription de Gadara (*SEG* 30, 1687, datée de 662 *p. C.*), avaient un caractère administratif officiel. L'inscription de Tamra offre le premier exemple de pareil emploi dans une église. [F.]

2006, 472. *Samarie (?)*. – L. Di Segni, *Liber Annuus* 53 (2003 [2005]), 335-340 : « The Hadrianic Inscription from Southern Samaria (?) – A Palinode ». Naguère publiée d'après une copie insuffisante, la dédicace aux dieux olympiens pour le salut d'Hadrien *Bull.* 1996, 486 (*SEG* 44, 1361 ; *AE* 1994, 1781), réapparue dans le commerce des antiquités, est ici rééditée (sans la photographie annoncée à la n. 2). Disparaît ainsi l'anomalie d'une dédicace qui aurait été destinée à l'empereur et au village : les κομηῆται κώμης Καπαρβαναιας (le lapicide avait d'abord écrit Καπαρβοναιας) sont les auteurs de la dédicace. Le village de Kaparbanaiia (au lieu de Kaparanaia dans l'édition précédente) ne peut être sûrement identifié parmi les toponymes similaires de Palestine, que D. S. passe en revue. L'origine prétendue de la pierre, près de Karf ed-Dik au Sud de la Samarie, lui paraît d'autant plus douteuse que, lors de la visite d'Hadrien en 130, les villages de la région sont encore de religion juive. [F.]

2006, 473. *Environs de Jérusalem*. – G. Vélénis, *Tekmèria* 8 (2003/2004) [2006], 103-115 : [« Une attestation épigraphique de Juvénal, patriarche de Jérusalem »] (en grec), interprète à sa manière une dédicace de mosaïque, à l'église du Kathisma, surmontée d'un monogramme problématique (phot. p. 115). Il n'a pas connu les éditions,

de peu antérieures, de L. Di Segni, attribuant ce pavement à l'époque islamique et proposant d'y voir le monogramme de Basilios, patriarche du début du IX<sup>e</sup> s. (cf. *Bull.* 2004, 389 et 2005, 533, avec nos réserves). Pour sa part, V. croit y déchiffrer (au nominatif ou non) Ἰουβ(ενάλιος) ἀρχ(ιεπί)σκ(οπος) : il s'agirait de Juvénal, premier patriarche de Jérusalem de 451 à 458. Le monogramme aurait été copié sur le sceau du patriarche, « probablement confectionné à Constantinople durant le séjour là-bas de Juvénal, aussitôt après sa proclamation officielle comme archevêque », etc. Ces spéculations sont aussi vaines que le déchiffrement est arbitraire : la ligature *omicron-epsilon* (en haut à gauche) correspond normalement à la désinence de génitif, sans nécessairement faire partie du nom ; et des centaines de monogrammes certains, surtout ceux des sceaux, montrent qu'on ne peut identifier un nom en l'absence de lettres essentielles (en l'occurrence *epsilon* et *nu*). Comme je l'ai déjà indiqué (*Bull.* 2005, 533), dans ce monogramme de type carré la lettre qui sert de charpente est un *mu* et non un *chi*. J'ajoute que, parmi les lectures possibles, le nom Μαυρικίου est d'autant plus probable que la disposition des lettres est identique dans le monogramme impérial de l'empereur Maurice, bien attesté par les estampilles d'argenterie. Restent à interpréter les lettres supplémentaires, *bêta* et *sigma*. [F.]

2006, 474. *Côte palestinienne (Tel Tanninin)* . – A. Sieglman, Sh. Yanklevitz, *'Atiqot* 49 (2005), 142-143 et 119\*-127\* (en hébreu), publient une dédicace de mosaïque dont seule subsiste la fin des deux dernières lignes, datant les travaux sous l'higoumène du couvent : χρόνοις [- - -] ἡγουμένου. [F.]

2006, 475. *Azôtos*. – V. Tzaferis, *'Atiqot* 51 (2006), 3\*-5\* (en hébreu), phot., et 233-234 (résumé anglais) : « A Greek Inscription from Tel Ashdod ». D'après cette dédicace sur mosaïque, la fondation d'un pressoir à vin et du monastère attendant, ἐγένετο ἐκ θεμε(λίων) ἡ ληνὸς σὺν τῷ μοναστ(ηρίῳ), eut lieu sous abba Iôannès (nom mutilé), prêtre et higoumène. Suit la date de l'inscription : ἐγράφη μηνὶ Δεσίῳ γ' ἰνδ(ικτιῶνος) ἰ' ἔτους λτ'. Comme le montre l'a., une fois exclue les ères trop anciennes d'Azôtos, d'Ascalon ou de Gaza, l'an 330 doit correspondre à l'ère d'Éleuthéropolis. Ce serait selon lui 531 *p. C.*, année qui à partir de septembre pourrait correspondre à une indiction 10, n'était le fait que Daisios est un mois de printemps. D'autre part le chiffre de l'indiction, d'après la photographie, n'est pas un iota mais un episèmon. Une indiction 6 serait théoriquement compatible avec l'an 327 ou 342 d'Éleuthéropolis (527/8 ou 543/4 *p. C.*), mais ces conjectures ne sont pas compatibles avec les chiffres de l'inscription. L'ère

d'Éleuthéropolis nous semble elle aussi exclue, ce qui laisse sans réponse la question de la date. [F.]

2006, 476. *Gaza*. – R. Elter, *CRAI* 2004, 359-382 : « Le monastère de Saint-Hilarion à Umm-el-'Amr (Bande de Gaza) », publie une photographie et une traduction (p. 366 et fig. 6) de l'invocation : « Par les prières et l'intercession de notre saint père Hilarion, soyons pris en pitié, amen. ». Là se trouvait donc la tombe du célèbre saint palestinien. P. 370 et fig. 8, invocation de « Nestorios, juriste » (σχολαστικός). [F.]

2006, 477. *Raphia*. – A. Kushnir-Stein, *Rivista di Archeologia* 28 (2004), 33-37 et tav. 13-15, reconnaît dans une série de poids de plomb de forme anthropoïde, attribués habituellement à Gaza (dont P.-L. Gatier, *Syria*, 71 [1994], p. 148-149), des poids de Raphia. On n'y rencontre pas le signe *mim* de Gaza et leur formulaire comprend le terme ἀρχῆς précédant le nom de l'agoranome. Elle ajoute, sur ces bases et celles de la métrologie, d'autres poids, rectangulaires à la série, qui comprend cinq inédits. Les dates sont calculées d'après l'ère de Raphia de 60 *a. C.*, ce qui permettrait, selon l'a., d'attribuer les derniers poids aux années 313/314 et 316/317 *p. C.* Nombreux anthroponymes ; Ουαλαδ[-], p. 36, doit être plutôt compris Ουαλ(ερίου)... [G.]

2006, 478. *Éleuthéropolis*. – B. Zissu, *Atiqot* 50 (2005), 27-36 : « A Burial Cave with a Greek Inscription and Graffiti at Khirbat el 'Ein, Judean Shephelah ». À l'entrée d'un hypogée juif du I<sup>er</sup> s. *p. C.*, près de Bet Guvrin-Éleuthéropolis, un montant de porte présente trois inscriptions grecques en petits caractères, dans des cartouches. Deux d'entre elles sont bien conservées mais, malgré un soigneux fac-similé (fig. 10), aucun déchiffrement ne paraît possible. Il pourrait s'agir de formules magiques. Sur les deux montants de la porte figure un *nefesh*, représentation symbolique du tombeau. [F.]

2006, 479. G. Agosti (n° 439), 11-13, reconnaît dans la dédicace de l'évêque Obodianos (*SEG* 8, 243), en plus de réminiscences poétiques, deux échos des *Constitutions apostoliques* : l'épithète ἡπιόθυμος, et la locution ἰδίων διὰ μαθητῶν, qui désigne les disciples de l'évêque et non du Christ. [F.]

2006, 480. *Nessana*. – P. Figueras, dans *Nessana. Excavations and Studies*, I, éd. D. Urman (Beer-Sheva, 2004), 222\*-242\* (en anglais), phot. : « Greek Inscription from Nessana ». Abstraction faite du n° 4 (une tablette de bois écrite sur cire, dont l'a. ne fait que donner une photographie), les neuf textes ici publiés proviennent presque toutes d'églises. Le plus important est le n° 5, dédicace mutilée (la nature du monument est indéterminée) où F. a reconnu la mention de Tibère encore César (soit entre 574 et 578), sans cependant élucider ce qui précède. À la l. 2, au lieu de (καὶ) σοφ(ω)τάτ(ου) Τιβερίου

Κοσταντίνου Καίσα(ρος) (Figueras), la photographie, comme me le fait remarquer P.-L. Gatier, permet de lire clairement (καὶ) Σοφίας (καὶ) Τιβερίου ; la dédicace était donc placée sous le triple patronage de Justin II, dont une partie du nom paraît encore lisible et à qui se rapporte l'épithète φιλοχρίστου (l. 1), de l'impératrice Sophie et du César Tibère ; on comparera la titulature contemporaine, encore plus développée, de la dédicace *I. Philae* II, 216 (datée de 577). À la l. 3, la mention « du très saint et très bienheureux Théodôros » ne serait pas celle de l'évêque local (d'Élousa, dont dépend Nessana) mais, selon F., du métropolitain provincial, l'évêque de Pétra, en raison du titre (μη)τροπ(ολίτου) qu'il entend restituer au début de la ligne ; la syntaxe proposée n'est pas convaincante et le texte sera, là aussi, à reprendre. La l. 4 mentionne enfin une autorité militaire, τοῦ λ]αμπροτ(άτου) βικαρίου, et le premier chiffre de l'année 4(..) ; selon l'ère d'Élousa (qui est celle de la province d'Arabie), la date à restituer se place entre 4[69] et 4[73]. La dédicace n° 6, sur une plaque de marbre ayant servi de socle à une table d'autel, donne le nom mutilé d'un évêque d'Élousa, probablement Βίκ[τορος]. Les autres documents sont mineurs. Au n° 1, sur un fragment de chancel, κ(αὶ) φῆσε (pour φεῖσαι), fragment d'une citation biblique, *Esdras* II, 23, 22. Dans l'épithaphe n° 7, F. a bien restitué les noms, localement attestés, de (Ka)ioumas fils de Th(ôa)mos, mais sa lecture de la date n'est pas satisfaisante ; le mois de Gorpiaios n'est pas suivi d'une indiction, mais seulement du quantième du mois : non pas le 6 [F. a pris le signe d'abréviation pour un chiffre), mais le 14 (ιδ') Gorpiaios ; vient enfin l'an 555, τ[οῦ ἔ]τ(ου)ς φεν' (et non 556 comme le suppose F. par une transposition arbitraire de l'*epsilon* avant le *phi*), soit 661 *p. C.* [F.]

2006, 481. *Bersabée*. – G. Agosti (n° 439), 6-9, revient sur la double épigramme funéraire de Géôrgios, « nouveau Phaéton de l'Hélicon » (Peek, *GVI* 2000 ; Merkelbach-Stauber, IV, p. 325). Bien attestés l'un et l'autre, ces deux thèmes d'éloge sont indépendants : Phaéton équivaut à Hélios, sans se référer nécessairement à la *mors immatura* du fils du Soleil, tandis que l'épithète Ελικώνιος désigne le défunt comme un homme de culture, μουσικός. [F.]

2006, 482. **Arabie**. *Hauran*. – J. M. Beyer, dans *Sprache und Kultur in der kaiserzeitlichen Provinz Arabia*, éd. L. Schumacher, O. Stoll (St. Katharinen, 2003), 110-140, publie comme inédite une inscription de Shaaf déjà connue, M. Dunand, *Revue Biblique* 41 (1932), n° 54, p. 413-414. [G.]

2006, 483. *Bostra*. – G. Fiaccadori, *La parola del passato* 57, fasc. 322 (2002), 73-78 : « Paralipomenon bostraenum », publie l'inscription funéraire de Οὐά[λ]ης Αβδαλγους. [G.]

2006, 484. *Gérasa*. – P.-L. Gatier, J. Seigne, *Electrum* 11 (2006), 171-189 : « Le hammana de Zeus à Gérasa ». Une inscription hellénistique du sanctuaire de Zeus, antérieure à son emploi vers 70-60 *a. C.*, est lue : [Ο]ἰ τῆς τοῦ Διὸς [τ]οῦ αμμανα ἐτ[αι]ρείας, ἐπάρχοντος [Βε(?)]]λαίου τοῦ Σπασίνου. Les membres de l'hétairie – ici comme à Doura thiase – de Zeus du *hammana*, ou de Zeus-*hammana*, ont offert un bâtiment à l'époque où était éparque un personnage que les a. rattachent à la dynastie d'Hyspaosinès, satrape puis roi de la Characène à la fin du II<sup>e</sup> s. *a. C.* Son nom, Bellaios, est restitué d'après la numismatique : il s'agirait peut-être d'un fils d'Hyspaosinès, fonctionnaire séleucide en poste dans la région de Gérasa, avant l'indépendance prise par son père, à une date antérieure à 127 *a. C.* Le terme *hammana*, qui n'est pas un toponyme, est connu dans l'épigraphie sémitique où il désigne des constructions mal définies, mais aussi la chapelle ancienne d'Allat à Palmyre. Ce serait donc la transcription en grec d'un mot sémitique, comme il y en a d'autres exemples dans le vocabulaire religieux (Waddington, 2562g). Cette inscription grecque, la plus ancienne de la région, est associée aux restes d'un des deux bâtiments anciens du sanctuaire. [G.]

2006, 485. S. Agusta-Boularot, J. Seigne, A. Majalli, *MEFRA* 116 (2004), 481-569 : « La vie civique de Gerasa de la Décapole. L'apport des inscriptions du "théâtre" Nord de Jerash (Jordanie) », publie l'ensemble des inscriptions grecques et latines de ce monument, l'un des deux théâtres *intra muros* de Gérasa, dont de nombreux inédits. D'autres articles, d'A.-B. et S., *Topoi* 12-13 (2005), 339-357, et *Études offertes à Pierre Gros* (Aix-en-Provence, 2005), 297-310, résument cette publication. L'inscription n° 1, p. 484-488, sur le linteau de la porte centrale, partiellement publiée par Welles, *I. Gerasa* 65, est la dédicace, sous Marc Aurèle et Lucius Verus, Ἀρμενιακ(ῶν) [μ]εγίσ(των) – ce dernier qualificatif est insolite, comme le montrent les auteurs – Παρθικῶν μεγίσ(των), en ηκσ' (coquille : ηκς'), 228 de l'ère de la cité, soit 165-166 *p. C.* ; cela doit conduire à dater ce texte de 166, plus précisément pendant l'été 166, sous le gouverneur Q(uintus) Antistius Adventus, légat des Augustes (plutôt que d'Auguste) propréteur. Le bâtiment est un odéon, ἀφιερῶθη τὸ ᾠ[δ]εῖον. Les a. restituent pratiquement le même texte au début de l'inscription n° 2, gravée sur l'architrave de la *frons scenae*, dont il manque une partie des blocs. Cette inscription comporte des lettres de types différents et des traces de repentirs divers, qui les conduisent à proposer plusieurs états du texte, dont une modification importante en 166, mise à jour de la titulature impériale et du nom du gouverneur, et une dernière dans la première moitié du III<sup>e</sup> s., avec l'ajout du texte de la fin de l'inscription. La désignation de l'édifice [τ]ὸ

ῥῳδεῖον, serait une modification, en 166 p. C., d'un précédent [[βουλευτήρ]ιον. Ces subtiles reconstitutions n'emportent pas la conviction, même si la deuxième partie de l'inscription a une écriture d'un style assez différent de celle qui précède. Le bloc 2-21 pose des problèmes et l'on serait tenté, malgré les a., de le replacer dans le formulaire impérial, [σύμ]παντος, en 2-14, en dépit de son écriture angulaire. Après les chiffres de la date [ἔτους η(?) ]κς', je restitue le mois Πα[νέμου]. La deuxième partie du texte dont, en l'absence de verbe conservé, on ne saisit pas le lien avec le début, concerne le financement par la cité, ἡ πόλις τὰ ἐκ διαθήκης Ἀπολ[- ca 20 -]κου ἀργυρίων ἐκ διαθήκ[η]ς Αἰλίου Διο[γ]ένου(ς) καὶ ἀπὸ ἀγώνων καὶ ἀλ[λῶν] δημοσίων χρημάτων. Les a. soulignent l'originalité du financement par les concours, qui entraînent habituellement plutôt des dépenses que des revenus. Ne s'agit-il pas d'attribuer à une construction les revenus d'une fondation destinée à des concours ? Par ailleurs, je restituerais, [καὶ τὰ ἀπὸ τό]κου ἀργυρίων : « les intérêts des sommes en argent provenant du legs d'Aelius Diogénès ». Le texte n° 30, p. 508-510, est une base de statue, honorant le même gouverneur, Κ(όϊντων) Ἀντίστιο[ν] Ἀδούεντων, ὑπατικόν, Τ(ίτος) Φλ(αούιος) Κερεάλιος Τερμων ; le dernier mot (ΤΕΙΜΩΝ d'après le dessin), compris comme un second *cognomen* par les a., pourrait être le participe τειμῶν, qui équivaldrait à τιμῆς ἔνεκεν. Le texte n° 3 p. 514-522, est une version nouvelle d'*I. Gerasa* 68, grâce à l'apport de nouveaux blocs de l'architrave du portique d'entrée du théâtre, mais il reste incomplet à la fin. Il permet de dater plus précisément le gouverneur Egnatius Victor Marinianus, en nommant l'empereur Sévère Alexandre et Iulia Mamaea Augusta. Il signale des constructions, τὰ ἐπιστύλια καὶ ἡ στέγη, « sous » des magistrats [π]ροέδρου τὸ β' καὶ συναρχόντων ; ces derniers ne sont pas forcément plus de deux, le καὶ qui suit leurs deux noms pouvant précéder une autre magistrature (citer *I. Gerasa* 74). Les inscriptions n°s 5 à 28, p. 523-536, indiquent, sur les gradins du théâtre, des places réservées : Τόπο[ς] βουλῆς, et une série de noms de tribus, numérotés de 1 à 12, α' φυλ(ῆ)ς Διός, puis Apollon, Lètô, Aphrodite, Artémis, Héraklès, Athéna ; la tribu 8 est lue Ἀδριαν[ῆ]ς [Ἑλ]ίου ; puis Poseidon, Dèmèter, Asklèpios et Hèra. On possède ainsi, même si la désignation de la tribu 8 reste problématique, une liste complète des tribus du corps civique gérasénien et une liste de divinités honorées dans la cité, dont certaines n'étaient pas connues auparavant. S'ajoute, gravée dans une écriture nettement postérieure, Λιουργῶν ὁ τόπος, qu'il n'y a pas de raison de diviser en deux inscriptions distinctes ; c'est le seul groupe professionnel qui dispose d'un emplacement réservé. Les a. s'interrogent sur la destination du monument et sur son éventuel rôle de bouleutèrion, ou

d'édifice mixte servant à des réunions d'une assemblée réduite et du conseil et à des spectacles. D'autre part A. Retzleff, A. M. Mjely (= A. Majalli), *Bulletin of the American School of Oriental Research* 336 (nov. 2004), 37-47 : « Seat Inscriptions in the Odeum at Gerasa », donnent une édition moins complète des inscriptions des gradins ; ils font également du bâtiment un lieu de réunions politiques, du conseil et d'une fraction du corps civique. Le texte n° 33 (*MEFRA*, 555-557), sur une base, honore Ἱερώνυμον Γλύκωνος ; il a été financé également (voir *supra*) par la cité ἐκ δια[θ]ήκης Ἀπολ[- -]. Sont publiés, p. 566-569, des graffites d'époque protobyzantine peints sur les murs du *balteus*. Les lectures ne sont pas concluantes. Je reconnais au n° 35, une prière ἀνάπαυσον, à traduire « donne le repos », et, n<sup>os</sup> 38 et 39, des acclamations, πολλὰ τὰ ἔτη. [G.]

2006, 486. A. Hazim, M. Piccirillo, *Liber Annuus* 53 (2003 [2005]), 439-440 : « Papa Gregorio e Mariano vescovo di Arabia », publie une nouvelle dédicace de l'évêque Marianos, sur le pavement de mosaïque d'un *diakonikon*. Nous en rectifions la transcription, d'après le dessin de la pl. 43, 1 : [Ἐπὶ τοῦ ἀγίω]τάτου καὶ μακαριω[τ]άτου | [ἡμῶν ἐπισκ]όπου Μαρριαν[οῦ] ἐψη[φώ]θη [τὸ ἅγιον δια]κονικὸν τοῦτο σπουδ[ῆ] | [... τοῦ εὐ]λαβ(εστάτου) παραμοναρίου | [- - -] μ(ηνὶ) Ἀπιλλέου ἰνδ(ικτιῶνος) ἔκτης. Il n'y a pas place au début de la l. 4, après le nom disparu du paramonaire, pour le titre de prêtre que restitue l'a. Comme Marianos est déjà connu par une dédicace datée de 570 *p. C.* (*SEG* 37, 1544), la date d'Apellaios, 6<sup>e</sup> indiction, peut correspondre à novembre 572, 587 ou 602, compte tenu de l'hypothèse probable de P.-L. Gatier identifiant cet évêque au *Marianus episcopus Arabiae* destinataire d'une lettre de Grégoire le Grand (*Bull.* 1989, 996). Voir aussi à ce sujet M. Piccirillo, *Liber Annuus* 54 (2004), 321-341 : *Gregorio e le province orientali di Palestina e Arabia*, aux p. 328-329. [F.]

2006, 487. *Territoire de Gerasa, Zaghrit*. – A. Hazim, *Liber Annuus* 53 (2003 [2005]), 437-439 et pl. 37-42, présente une nouvelle église monastique et son pavement de mosaïque. La nef centrale est ornée d'images des saisons et des mois, assorties de légendes. D'après sa traduction en anglais (la pl. 41, fig. 9, ne donne à lire que la moitié droite du texte), la dédicace concerne la rénovation d'un oratoire de Sainte-Sophie, τὸ εὐκτῆριον τῆς ἁγίας Σοφίας, en l'an 605, 6<sup>e</sup> indiction (soit 542/543 *p. C.*). L'évêque Paul, mentionné en tête, était bien attesté à partir de 526 comme fondateur de plusieurs églises de Gerasa et, en 539, d'une prison (*SEG* 35, 1571 ; cf. *Bull.* 1987, 518). Aux travaux ont

contribué des donateurs anonymes (« dont Dieu sait les noms »), sous la responsabilité de Iôannès, prêtre et paramonaire. [F.]

2006, 488. *Territoire de Philadelphie, Khirbet al-Dayr*. – B. Isaac, dans une note de S. Al-Hadidi, *LA* 53 (2003), 441-443, et photo pl. 47, commente une inscription funéraire non transcrite. La tombe a été construite « by Annios, a fellow-soldier, who was a standard-bearer of the Hispanic Cohort », *cohors I*, ou *VI, Hispanorum*. Voir ma transcription *AE* 2003, 1822. [G.]

2006, 489. *Territoire de Mèdaba, Massuh*. – M. Piccirillo, *Antiquité tardive* 13 (2005), 387-412 : « Una nuova chiesa nel villaggio di Massuh-Madaba », publie p. 400 et 402, fig. 26, la dédicace d'Épiphanios précédemment signalée par lui (*Bull.* 2003, 603). [F.]

2006, 490. *Pays de Moab*. – M. Piccirillo, *Liber Annuus* 53 (2003 [2005]), 443-444 et pl. 48-49, attribue à la région de Kerak l'épithaphe d'un Sabinianos Saados, mort à 60 ans, surtout remarquable par sa date : le 13 Hyperberetaios, an 517, indiction 10 (soit 622 p. C.). Comme deux autres épithapes du pays de Moab, elle appartient à la période d'occupation perse. [F.]

2006, 491. M. Piccirillo, *Liber Annuus* 54 (2004 [2006]), 428-429, phot. pl. 27, attribue au pays de Moab une stèle reçue en don par le *Studium Biblicum Franciscanum*. Cependant toutes les particularités de cette épithape, du décor au formulaire, désignent pour origine Zôora. Elle n'est autre, effectivement, que le n° 227 du corpus de cette nécropole (ci-dessous, n° 492), dont les éditeurs indiquent bien la présence de la stèle au musée du *Studium Biblicum*. Relevons une hésitation (que les photographies ne permettent pas de trancher) sur le nom du père de la défunte, lu Mouppàvou par P., Mouββàvou par les a. du corpus. [F.]

2006, 492. *Zoora*. – Y. E. Meimaris, K. I. Kritikakou-Nikolaropoulou, *Inscriptions from Palaestina Tertia, vol. Ia. The Greek Inscriptions from Gor es-Safi (Byzantine Zoora)*, Athènes, 2005 (Meletimata, 41 ; XVIII-442 p., 71 pl. et 14 pl. en couleurs), publient un important recueil de 381 stèles funéraires grecques, presque toutes chrétiennes, sans compter une trentaine d'inscriptions araméennes qui seront publiées à part (au n° 18, épithape juive bilingue gréco-araméenne, la révision de la pierre confirme ma conjecture, *Bull.* 2003, 607). La petite cité de Zôora, à l'extrémité Sud de la mer Morte, devient ainsi un des sites majeurs de l'épigraphie palestinienne. Comparable par le nombre des textes au corpus du pays du Moab, un peu plus à l'Est (Canova, 1954), mais témoignant à Zôora d'une christianisation nettement plus ancienne, ce livre fera date par

la richesse d'une documentation presque toute inédite, chronologiquement et typologiquement cohérente, mise en valeur par une présentation typographique et photographique de qualité, et par un commentaire très fouillé et compétent. L'illustration est à peu près exhaustive, et la reproduction en couleurs d'un cinquantaine de stèles se justifie par une polychromie bien conservée (lettres de couleur rouge, parfois une ligne sur deux, parfois en alternance avec des lignes peintes en vert). Après une introduction de K. D. Politis, à qui l'on doit la collecte de ces stèles provenant en général de fouilles clandestines, plusieurs chapitres de synthèse précèdent l'édition des textes. Sont successivement analysés : p. 9-23, la forme et le décor des stèles (symboles chrétiens, oiseaux, serpents...); p. 24-28, les formules funéraires, assez caractéristiques pour rendre désormais reconnaissable entre toutes une épitaphe de Zôora (noter entre autres l'éloge habituel μετὰ καλοῦ ὀνόματος καὶ καλῆς πίστεως, et voir ci-dessus notre n° 53); p. 29-40, l'onomastique; les métiers, l'âge des défunts (connu pour 171 hommes et 109 femmes) et les causes du décès; p. 46-54, les formules de datation (ère de la province, mois macédoniens, jours de la semaine); p. 55-68, la grammaire (avec notamment l'envahissante confusion des timbres a et o, par exemple ἀπαθανάντας pour ἀποθανόντος); enfin p. 69-85, la paléographie. On ne peut que recommander la lecture de ces pages, sans prétendre les résumer ici. L'édition proprement dite commence par les textes datés (plus des trois quarts de l'ensemble), suivis des textes sans date exacte et, enfin, d'un Appendice de 40 numéros – trop tard venus pour être pris en compte dans l'Introduction et dans les index. Les 290 textes datés (y compris App., n°s 1-26) s'échelonnent entre 309 et 591 *p. C.*, mais de façon inégale (un graphique à cet égard aurait été bienvenu) : on en compte 88 jusqu'en 400; 185 de 403 à 499; seulement 14 de 502 à 591, avec une interruption frappante de 517 à 570, que ne suffit pas à démentir une épitaphe isolée de 535 (App., n° 25). Une importance historique particulière revient aux épitaphes n°s 22-24, toutes trois datées du lundi 28 Artémisios 258 (18 mai 363 *p. C.*), pour des personnes décédées ἐν τῷ σιζμῷ. Parmi les nombreuses sources mentionnant ce séisme, les a. soulignent (p. 118) la concordance entre les nouvelles inscriptions et un texte syriaque datant la catastrophe du 19 mai 363, dans la nuit du dimanche au lundi. Notons au passage la fréquente mention des jours de la semaine (171 cas), encore sous le nom des planètes au IV<sup>e</sup> s., plus tard numérotés de 1 à 7 (tableau p. 49, index p. 434-435) et christianisés sous la forme originale ἡμέρα Κυρίου δευτέρα (plus rarement ἡμέρα δευτέρα τοῦ σάμβατος). La lecture des index manifeste d'abord la grande variété de l'anthroponymie – quelque 270 noms différents, dont les tableaux des p. 34-40 indique le

nombre d'occurrences et les dates – et sa forte couleur locale : environ 150 noms d'origine sémitique (que les a. ont choisi d'accentuer à la façon des noms grecs), 73 d'origine grecque, 45 d'origine latine, se mêlent sans exclusive au sein d'une population qu'on devine presque exclusivement indigène. L'étymologie de chaque nom et sa diffusion sont expliquées. L'onomastique sémitique s'enrichit ainsi de quelque 20 noms nouveaux, dont certains s'avèrent localement fréquents : on compte 11 Σαμίραββος (« maître du ciel »), presque autant que les 13 Ἄλφιος ou les 12 Ὀλεφος (noms bien connus). Beaucoup de noms théophores païens continuent d'être portés par des chrétiens : signalons entre autres aux sémitisants le nouveau Ἀβδαλμίθαβος (3 cas, y compris App., n° 30) dont l'élément théonymique reste à interpréter. Parmi les noms gréco-romains, la prépondérance de Πέτρος (20) et Παῦλος (16) reflète la popularité du culte des apôtres, mais des noms grecs traditionnels restent fréquents, comme Αἰνείας (7) et Ἀλέξανδρος (8), le nom féminin le plus répandu étant Κύρα (10). Outre Paul, les seuls noms latins fréquents sont Κλαύδιος (8) et Οὐλπιανός (6). Je crois qu'il faut ajouter un nom à cet index, au lieu de l'étrange formule supposée par les a. au début du n° 20 : Εἷς Θεός, ὃν θάρος ἔγραψα, « Dieu (est) unique, par l'encouragement duquel j'ai écrit (ceci) ». Ce grec erratique n'est pas convaincant : l'auteur de l'inscription doit s'appeler Ονθαρος, nom nouveau il est vrai, mais comparable à Αθαρος dans le Hauran. Ailleurs, le lapicide est resté anonyme (n° 145), γράψας ὀλαγράφος (pour ὀλογράφως) χιρί. L'index des toponymes, très réduit, se borne à un cercle étroit de cités voisines (Augoustopolis, Pétra et Phainô). L'index des professions n'est pas non plus très riche : une vingtaine de membre du clergé (en majorité diacres et sous-diacres, à côté de l'évêque Apsès [n° 27], mort en 369), deux militaires (*draconarius*, tribun), deux fonctionnaires (*librarius*, *officialis*), un curiale, épuisent à peu près une liste où manquent tout à fait artisans et commerçants. Ces rapides remarques ne peuvent que suggérer, par delà la petite société de Zôora, l'importance de cette documentation nouvelle pour l'épigraphie chrétienne en général. On saura gré aux a. de l'avoir mise en lumière de façon exemplaire. [F.]

2006, 493. *Pétra*. – M. Sartre, *Syria* 80 (2003 [2005]), 96-102, en appendice à un article de N. N. Lewis et M. C. A. Macdonald consacré à l'apport des archives du voyageur William John Bankes pour l'épigraphie nabatéenne (voir *Bull.* 2005, 541), étudie cette documentation nouvellement découverte concernant les inscriptions de Pétra, *I. Jordanie* 4, 50 ; 55 ; 11 ; 12 ; 15 ; 18. L'apport principal concerne l'épigramme *I. Jordanie* 4, 55 (Merkelbach, *Steinepigramme*, 4, p. 477), où plusieurs conjectures sont vérifiées. [G.]

2006, 494. S. Karz Reid, *The Small Temple. A Roman Imperial Cult Building in Petra, Jordan* (Piscataway NJ, 2005), 117-135, redonne la photo, déjà publiée, d'un fragment d'inscription grecque, sans transcription et avec un commentaire succinct (*Annual of the Department of Antiquities of Jordan*, 46, 2002, p. 372 et photo p. 374 ; d'où ma notice, *AE* 2003, 1828). Je propose : [ - - - ἡ τῆς] Ἀραβία[ς μητρόπολις Πέτρα ἡ]εμονεύοντο[ς - - - ὑπ]άτου, κτίστο[υ - - - ] ; on retrouve probablement le titre de métropole sur un fragment grec d'une autre plaque inscrite, photo, p. 118, et il a été reconnu par l'a. sur une plaque voisine inscrite en latin, p. 128-129, à côté d'autres textes latins, dédicaces à des empereurs. Le « small temple », d'où proviennent ces plaques de marbre, dans l'enceinte de Qasr el-Bint, serait un bâtiment lié au culte impérial. [G.]

2006, 495. G. Agosti (n° 439), 9-10, dans l'épithaphe métrique d'Alphios (*Bull.* 2001, 520), commente notamment, avec des parallèles, la locution μετὰ πότμον. [F.]

2006, 496. *Sinai*. – M. Sartre, *Syria* 80 (2003), 96-102, ill. p. 61 et 69, étudie deux graffites du Sinai d'après des papiers de Louis Linant de Bellefonds (1799-1883) conservés dans les archives de W. J. Banks (voir *supra*, 55). L'un, *IGRR* III, 1384 ne me semble pas complètement éclairci (voir *AE* 2003, 1831) ; l'autre, du Gebel Nâqûs, non plus, hormis le nom Δορόθεος. [G.]

2007, 493. **Généralités.** – *Mélanges en l'honneur de Jean-Paul Rey-Coquais*, éd. J.-B. Yon, P.-L. Gatier, *MUSJ* 60 (2007), 500 p. Ce volume d'hommages s'ouvre par la bibliographie de son destinataire, de 1961 à 2006, où les inscriptions grecques et latines de Syrie tiennent le premier rang. Des trois sections qui composent le recueil (Archéologie, Épigraphie, Histoire), c'est à nouveau l'épigraphie qui se taille la part du lion (p. 155-429). Voir ci-dessous n<sup>os</sup> 494, 495, 504, 506, 507, 508, 526, 532.

2007, 494. J.-B. Yon, *Mélanges Rey-Coquais* (n° 493), 381-429 : « De l'araméen en grec », fait le bilan des mots ou expressions araméens transcrits en grec, en donnant également des exemples tirés d'autres langues sémitiques, depuis le phénicien jusqu'à l'arabe. L'a. utilise la documentation littéraire, papyrologique et épigraphique, qu'il analyse avec prudence, et montre que les transcriptions se rencontrent surtout dans un contexte religieux. Il fait le point, p. 417, n. 98, sur les *graeco-babyloniaca*, tablettes où l'akkadien et le sumérien sont transcrits en lettres grecques, en rectifiant les n<sup>os</sup> 117-118 et 120-125 de Canali De Rossi, *I'Estremo Oriente*, qui, entre autres méprises (117 et 123 sont le même texte), les considère comme des textes araméens. L'a. republie, p. 415, la

seule tablette probablement araméenne de la série, oubliée par Canali De Rossi. Utile index, p. 428-429. [G.]

2007, 495. L. Boffo, *Mélanges Rey-Coquais* (n° 493), 355-380 : « Dal Vicino-Oriente all'Italia Settentrionale : persone e mestieri », dans un cadre géographique bien défini (l'Italie des *regiones* VIII à XI, y compris l'Istrie), met à jour utilement l'inventaire des inscriptions, funéraires ou votives, témoins de l'immigration orientale du I<sup>er</sup> s. a. C. au VI<sup>e</sup> s. p. C. La bibliographie antérieure, parfaitement connue de l'a., se partageait généralement entre les premiers siècles de la période romaine (Solin, en 1983, s'arrêtait à la fin du IV<sup>e</sup> s.) et l'Antiquité tardive à partir du IV<sup>e</sup> s. (Ruggini, Avraméa, Feissel). Surmontant cette séparation, le présent inventaire (p. 359-372) compte 116 personnes, nombre équivalent à celui des Orientaux de Rome. La liste, dans l'ordre chronologique, se partage presque également entre les deux époques. Pour chaque nom (une même inscription comptant souvent plus d'un nom), le tableau indique lieu d'origine, lieu de décès, nom, profession (rarement mentionnée, même à date tardive), datation ; des notes substantielles traitent de nombreux cas particuliers. En présentant la documentation dans toute sa durée, cet inventaire met surtout en évidence le contraste entre les époques : la totalité des exemples sont en latin jusqu'au IV<sup>e</sup> s., les trois quarts sont en grec à partir du IV<sup>e</sup> s. ; les principaux sites sont Aquilée et Ravenne sous le Principat, plus tard Aquilée et Concordia ; la profession est généralement militaire pour la première époque, une seule fois dans la seconde. Plutôt que de continuité, l'impression s'impose de vagues successives d'immigration sans lien nécessaire entre elles. Sans entreprendre l'exploitation systématique des données (qui demanderait à élargir le cadre géographique de l'enquête, notamment à Rome et à Salone), l'a. évoque pour conclure les motifs d'expatriation des Orientaux vers l'Italie, soulignant que peu de documents justifient l'opinion commune d'activités principalement commerciales. Ajoutons quelques remarques de détail, en suivant la numérotation de B. N° 56 (Aquilée), le nom de métier *barbaricas* (artisan en tissus brochés) est lu *barbarica(riu)s*, correction non nécessaire ; on peut y voir un βαρβαρικᾶς (mot nouveau en grec), doublet de βαρβαρικάριος (LSJ, *Suppl.*), l'alternance des deux suffixes étant habituelle en grec dans les noms de métiers (par exemple, dans le même domaine du tissage, σαβανᾶς et ἔσταμινιᾶς, cf. O. Masson, *Bull.* 1996, 146). Aux n°s 61-62 (Aquilée), la lecture ἀπὸ αὐτῆς τῆς πόλεω<ς> Νιλωου (qui remonte à Kubitschek) est illusoire, ce qui exclut un rapprochement avec Neeila de Batanée : le groupe πολεωενιλωου (*sic*) est à corriger en

πόλεως, μενὶ Λώου (le dernier mot reconnu, non sans hésitation, par Wessel, n° 80). Au n° 63 (Concordia), le patronyme *Iaisati* de *Fl. Nunnus* (= *Nonnus*) *fil(ius) Iaisati Suro* reste inexpliqué, et l'on hésite sur son cas, génitif ou datif ; ne peut-on couper *filia Isati*, et corriger *filia* en *fil(ius)* ? resterait le datif *Isati Suro*, du grec Ἴσας, nom théophore d'Isis bien attesté à Antioche (*IGLS* III, 863 et 938 ; *Syria* 62 [1985], 97-98). Au n° 103 (Trente), épitaphe d'un négociant (πραγματευτής), les mots μεδὲν χρεώστ[ημα?] (commenté n. 87) sont à corriger en μεδὲν χρεωστ[ῶν] ; au delà de l'éloge du négociant sans dette, il y a là un écho de Paul, *Rom.* 13, 8 : μηδενὶ μηδὲν ὀφείλετε, εἰ μὴ τὸ ἀλλήλους ἀγαπᾶν (comparer μηδενὶ μηδὲν χρεωστῶν dans une épitaphe crétoise, *Bull.* 2004, 517). – Une nouvelle épitaphe chrétienne de Syrien en Italie du Nord (à Angera, sur le lac Majeur) vient d'être publiée par M. David, V. Mariotti, *Syria* 85 (2005), 189-198 ; elle mentionne le village de Kaprotabis, identifié à l'actuel Kafartab, en Apamène. [F.]

2007, 496. J.-P. Rey-Coquais, dans *Mémorial Monseigneur Joseph Nasrallah*, éd. P. Canivet, J.-P. Rey-Coquais (Damas, 2006), 37-89 : « Inscriptions grecques chrétiennes de Syrie », offre dans les limites de la Syrie actuelle un ample panorama de cette épigraphie chrétienne. Quatre chapitres (Paysage, Philocalie, Institutions, Foi et piété) ordonnent l'exposé. Dans cette matière trop riche pour être résumée, relevons la thèse ici développée (p. 63-65) que la mention d'un évêque dans une dédicace d'église (généralement introduite par ἐπὶ) n'est pas simplement une indication chronologique, mais implique sa présence effective lors de l'inauguration. Les conséquences de cette thèse iraient bien au-delà du cas de la Syrie, et l'on peut s'attendre à ce qu'elle soit débattue. L'a. édite au passage (p. 76-78, photo) une nouvelle inscription du musée de Damas, de provenance imprécise : après la date (724 = 412/413 *p. C.*) et le sigle chrétien ΙΧΘΥΣ, les mots ἀκοή et βοήθι ont aussi valeur symbolique : R.-C. montre bien que la somme des lettres de chacun a pour total 99, comme le mot ἀμήν souvent remplacé par ce chiffre dans les inscriptions. Suit le nom du prêtre Hèsychios, responsable de l'édifice. [F.]

2007, 497. **Commagène. Dolichè.** – H. Güllüce *et alii*, *KST* 27/1 (2005), signalent (107) la mise au jour, lors de leurs recherches sur le site de Dülük Baba Tepesi, du fond d'une coupe portant deux noms Ἐρόφιλος et Ἀρκαλβας, ce dernier apparemment nouveau ; bonne photo, 113. [C. Brixhe] – Le second de ces noms n'est-il pas [B]αρκαλβας ? comparer à Édesse le syriaque *brklb* , à Doura le latin *Barchalba*. [F.]

2007, 498. *Perrhè*. – F. Erarslan *et alii*, *AST* 23/1, découvrent la nécropole de Perrhè et donnent une édition provisoire (en majuscules, avec translittération minuscule présentant quelques fautes) a) d'une dédicace à Zeus de Dolichè (58, photo moyenne, 61) et b) d'une épitaphe métrique (un distique élégiaque, 59, photo excellente, 62). [C. Brixhe]

2007, 499. *Zeugma*. – M. Önal, *International Symposium on Zeugma : from Past to Future*, éd. R. Ergeç (Gaziantep, 2006), 135-148, fournit, pl. 142, une photo d'une mosaïque de pavement : un groupe de quatre femmes et un homme déposant une offrande sur un autel. Deux femmes sont identifiées, Τρόφος, la nourrice, et Θεονόη. Théonoè n'est sans doute pas ici la fille du roi d'Égypte Protée, connue, entre autres, par l'*Hélène* d'Euripide, mais plutôt la captive du roi Icaros de Carie, dont l'histoire n'est plus conservée que par Hygin, *Fables*, 190 ; la scène est celle de la rencontre avec sa sœur Leucippè déguisée en prêtre d'Apollon de Delphes, tenant à la main une branche de laurier. Comme sur d'autres mosaïques de Zeugma, un épisode tiré d'un roman ou d'une œuvre théâtrale, en l'occurrence perdu, est figuré. La mosaïque est signée : Κοίντος Καλπούρνιος Εὐτύχης ἐποίηι. [G.]

2007, 500. **Syrie du Nord**. – C. A. Marinescu, S. E. Cox, R. Wachter, *La mosaïque gréco-romaine IX*, vol. 2, éd. H. Morlier (École française de Rome, 2005), 1269-1277 : « Walking and Talking Among Us. Personifications in a Group of Late Antique Mosaics », présentent une série de panneaux appartenant à une même mosaïque de pavement (voir *Bull.* 2006, 60), de provenance imprécise. Les auteurs suggèrent entre autres, d'après la parenté avec la mosaïque de Yakto près d'Antioche et la mention de mois du calendrier macédonien, une origine nord-syrienne, que soutient W. A. Daszewski, p. 1277. Deux anthroponymes d'origine araméenne, visibles sur la photo, p. 1271, mais non transcrits, confirment cette hypothèse : Βαρμαλαχας, masculin, et Μαρθις, féminin. Voir aussi, p. 1275, Μαρῖνος, nom qui peut être aussi bien araméen que latin. [G.]

2007, 501. *Apamène*. – R. L. Melero, *Anas* 17 (2004), 133-144, phot. pl. 1-2 : « Nuevos mosaicos de la colección del Hotel Villa Real de Madrid. III », édite et commente les inscriptions de quatre panneaux de mosaïques de cette collection madrilène. Le n° 1, ex-voto d'un Marianos, est très précisément daté de « l'an 750, le 5<sup>e</sup> jour du mois de Dystros, 5<sup>e</sup> jour de la lunaison, dimanche » (je rectifie la ponctuation de l'éditeur, au lieu de « Dystros, 5<sup>e</sup> lune, 5<sup>e</sup> jour »). Selon l'ère séleucide et le calendrier antiochéen, le 5 Dystros 750 équivaut au 5 mars 439 *p. C.*, qui est bien un dimanche.

L'indication du mois lunaire (dont le quantième reste à vérifier) est très rare dans l'épigraphie : voir notamment K. A. Worp, *Tyche* 6 (1991), 228-230. Le n° 2, invocation au Seigneur pour ceux qui ont fait, ou offert, la mosaïque, a été mal lu : Κύριε, μνήσθητ(ι) τῶν μετὰ Προερεσθως ψηφωσάντων. Il n'existe pas de nom Proeresthes, et il faut corriger μετὰ προερέσ(ε)ως, pour προαιρέσεως, « avec détermination ». On comparera l'épithète εὐπροαίρετος pour le donateur d'une mosaïque d'Apamène (*SEG* 40, 1759, cf. *Bull.* 1992, 632). Le n° 3 indique les noms de donateurs, dont le nombre dépend de la ponctuation du texte : après le diacre Βιμαρις (nom nouveau, suivi d'une ligne en syriaque), un Ἰωάννης Σέργις (probablement un seul personnage au nom double) est suivi du génitif Ἰουλιανοῦ (probablement le père de Iôannès Sergis). La longue dédicace n° 4, sous l'archevêque Stéphane, le périodeute Iôannès et le prêtre Julien, est datée de l'an 813, au mois de Dystros, indiction 10 (mars 502 *p. C.*). L'a. montre que le nom du même Stéphane est à restituer, plutôt qu'Epiphanius, dans une dédicace de Huarte (*SEG* 29, 1589 et 44, 1313), où la 8<sup>e</sup> indiction pourrait correspondre à 514/515 (499/500 me paraît également possible). Un successeur de ce Stéphane est connu en 516, ce qui oblige à le distinguer d'un autre Stéphane, métropolitain d'Apamée en 529 (*SEG* 46, 1773). L'inscription de mars 502 a pour objet la dédicace d'un diakonikon, construit et orné de mosaïques par une confrérie pieuse (φιλικόν), grâce aux soins de Syméônès, diacre et paramonaire. L'appellation de la confrérie est de lecture difficile, en raison d'une réparation, ancienne mais maladroite, de quelques lettres aux l. 4, 5 et 6. La lecture proposée de la l. 5, τὸ φιλικὸν τὸ εἰς τὰ πανία εὐθετιστῶν (je souligne les trois lettres réparées), désignerait selon l'a. une confrérie de spécialistes en tissus de toile. Le dernier mot au moins, qui serait un hapax, paraît bien douteux. La dédicace s'achève (l. 10) par une invocation pour le même Syméônès, selon l'éditeur Συμεώνην τὸν καὶ Οὐμαῶ(...). Le signe final, après oméga, semble une marque d'abréviation, mais le nom supposé serait inouï. Mieux vaudrait lire peut-être τὸν Καιουμῶ, « fils de Kaioumas » (nom courant), bien que l'article ne soit en général pas nécessaire devant un patronyme et que l'oméga final reste à expliquer. [F.]

2007, 502. **Syrie Centrale.** *Resapha-Sergiopolis.* – R. Haensch, *Mémoire et histoire : les procédures de condamnation dans l'Antiquité romaine*, éd. S. Benoist, A. Daguet-Gagey (Metz, 2007), 219-222, suggère une explication neuve de l'énigmatique mention de « Marônios le chorévêque », auquel l'évêque Sergios, dans plusieurs inscriptions dont une datée de 518, déclare être apparenté, συγγενής (cf. *Bull.* 1999, 555).

Sans admettre que Sergios ait voulu par cette précision se distinguer d'un prédécesseur homonyme (P.-L. Gatier), H. observe que le premier évêque de Sergiopolis fut un certain Marianos ou Marinianos, dont le concile de Chalcédoine, en 451, ne reconnut pas l'ordination. Il propose de corriger son nom en Marônios, et d'identifier ce premier évêque au chorévêque Marônios des inscriptions. Il faut alors admettre, ce qui ne va pas de soi, une double erreur des Actes, sur le nom et sur le titre du personnage. – Voir aussi n° 531. [F.]

2007, 503. *Doura-Europos et Palmyre*. – J.-B. Yon, *Prosopographie et histoire religieuse, Actes du colloque, Université Paris XII*, éd. M.-F. Baslez, F. Prévot (Paris, 2005), 169-180 : « Les prêtres et leurs familles : l'exemple de Doura-Europos et de Palmyre », étudie la place des prêtres dans la société, à Palmyre, où les différents sacerdoces sont hiérarchisés et où, dans les familles importantes, les prêtrises ne sont pas exercées par les mêmes que ceux qui occupent des magistratures ou des fonctions civiles, et à Doura. Liste des prêtres de Doura connus par l'épigraphie. [G.]

2007, 504. *Palmyre*. – M. Gawlikowski, *Mélanges Rey-Coquais* (n° 493), 289-311 : « Odainat et Hérodien, rois des rois », revient, après autopsie et photographie, sur l'inscription grecque d'une niche de l'arc monumental de la « Grande Colonnade » (D. Schlumberger, *Bull. d'Études Orientales* 9 [1942-1943], 35-50, cf. *Bull.* 1944, 185), et publie une autre inscription, quasi-inédite, vue sur la niche voisine. Ces découvertes changent considérablement la chronologie des étapes de la sécession de Palmyre dans la deuxième moitié du III<sup>e</sup> s. Le premier texte est lu et restitué :

[Β]ασιλεῖ βασιλέων πρὸς [Ῥ]ορνθή [μίτρα τῆς βα]σιλείας τὴν κατὰ | [Π]ε[ρ]σῶν  
νείκην ἀναδησαμένῳ Σεπ[τιμίῳ Ἡρωδι]ανῶ Ἰούλιος Αὐρήλιος | [Σεπτί]μιος  
Οὐ[ρ]ώδης [ἐπίτροπος δουκηνάριος καὶ Ἰούλιος Αὐρήλι]ος |<sup>4</sup> Ἐ[ρ]μῆς κεντηνάριος  
ἀμφοτέροι στρα[τηγοὶ τῆς λαμ]προτάτης [κ]ολο[v]εί[ας τοῦ] ἁο[φ]᾽ ἔτους].

La date de la l. 5 n'avait pas été aperçue auparavant. L'a. la restitue ἁο[φ]᾽ (faute typographique λοφ᾽) ou ῥο[φ]᾽, en préférant la première solution d'après la carrière du stratège (*duumvir*) Septimius Worôd, l'un des deux dédicants. C'est l'année 571 de l'ère séleucide, soit 259/260 *p. C.* Il restitue au même Worôd la fonction de procurateur ducénaire, dont il y a un autre témoignage. Il voit le nom du second stratège, Hermès, en supprimant l'improbable procurateur [τῆς δε]σ(π)οίνης que restituait Schlumberger, et qui entraînait une datation postérieure au décès d'Odainat, quand Zénobie avait pris le titre impérial. Le personnage honoré est Hérodien, le fils aîné d'Odainat, avec le titre de

« roi des rois » qui signifierait à cette date qu’Odainat et Hérodiens « étaient invités (par l’empereur Gallien) à conquérir leur royaume sur Sapor ». La conjecture  $\mu\acute{\iota}\tau\tau\alpha$  à la l. 1 n’est grammaticalement pas recevable, et c’est toute la ligne qui est à revoir. En effet la mention de l’Oronte, qu’il s’agisse de la victoire d’Hérodiens ou de son couronnement, est loin de s’imposer. Nous proposons une restitution différente : [B]ασιλεῖ βασιλέων προο[ίμι]ον τῆ[ς] αὐτοῦ βα[σι]σιλείας τὴν κατὰ | [Π]ε[ρ]σῶν νείκην ἀναδησαμένῳ, « Au roi des rois qui, pour préambule de son règne, s’est couronné de la victoire sur les Perses... ». L’inscription voisine, très fragmentaire, est restituée [ἐπανορθωτῆ πάση]ς ἀνατο[λή]ς en considérant qu’elle concerne Odainat, qu’elle date de la même année 259/260 et qu’il s’agit du titre de *corrector totius Orientis* que Gallien aurait conféré au prince palmyrénien, en plus de celui de « roi des rois ». Notons que le seul palmyrénien connu à ce jour comme ἐπανορθωτής (titre court en grec ; « de tout l’Orient » en palmyrénien seulement) était Waballath, autre fils d’Odainat, à l’époque de l’empire palmyrénien, donc après la mort de son père. Cette nouvelle titulature et ces datations permettent à l’a. de réviser la chronologie des événements de l’Orient entre 257 et 263. Tout ceci repose sur des bases matérielles fragiles et aura besoin de confirmations. [F., G.]

2007, 505. A. Avram, *Studia clasice* 38-39 (2001-2003, paru en 2006), 245-249 : « Inscription funéraire byzantine de Palmyre », publiée avec une bonne photographie une pierre errante arrivée en Bretagne, censée provenir de Palmyre ou de ses environs. L’épithaphe a été lue : † Μνεμί(ον) Ἀνα|σολέμου Ἰαγ|ούρου τοῦ ηὼ ἔ[το]υς. Aucun de ces deux noms n’est connu, ni expliqué. En revanche Solaimos (diminutif arabe de la racine *slm*) est bien attesté, notamment dans le Hauran. La lecture Ἰαγούρου est certaine, et nous nous abstenons de corriger cette forme en Ἰατούρου, nom bien connu (ici n° 35). Sans pouvoir restituer complètement le texte, nous suggérons de lire (en tenant compte aussi des signes d’abréviation méconnus au premier et au dernier mot) : Μνεμ(εῖον) ἀνα(παύσεως?) | Σολέμου Ἰαγ|ούρου τοῦ ηὼ ἔτ(ους), l’an 808 des Séleucides, soit 496/7 *p. C.* L’a. insère le document parmi les épithaphes chrétiennes déjà connues à Palmyre, qui s’échelonnent de 442 à 552 (cf. *Bull.* 1999, 557). Cependant la provenance reste sujette à caution. [F.]

2007, 506. *Aréthuse*. – D. Feissel, *Mélanges Rey-Coquais* (n° 493), 319-334 : « De Tibère Constantin à Tibère Maurice, en relisant la dédicace *IGLS V 2125* », rectifie sur plusieurs points la restitution de ce texte mutilé (la moitié gauche du linteau est perdu), sans en rétablir entièrement la syntaxe complexe. La dédicace commémore la

construction d'un péribole (d'une église certainement) à la suite d'une donation impériale. Daté de 582/3 *p. C.*, le texte mentionne deux empereurs : Tibère surnommé Constantin, et son gendre Maurice qui vient de lui succéder. Le martelage de la l. 3, jusqu'ici négligé, correspond au nom de Maurice, renversé en 602 (d'autres cas de *damnatio* du nom de Maurice sont connus à Éphèse, à Bosporos et à Chypre). Les noms de l'empereur sont à restituer ici selon la formule officielle au début du règne, Tibère Maurice, l'ordre inverse des noms n'apparaissant que plus tard. L'insistance du texte sur la piété de Maurice héritée de Tibère son « père » (en réalité son beau-père), comme l'intervention de Grégorios (l'épithète θεοτίμητος confirme qu'il s'agit bien du patriarche d'Antioche), sont replacées dans le contexte de propagande impériale en faveur du dogme de Chalcédoine, dont Grégorios fut en Syrie l'actif artisan. [F.]

2007, 507. *Damas.* – P.-L. Gatier, *Mélanges Rey-Coquais* (n° 493), 483-500 : « Arabie et Syrie : à propos de princes-clients du I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C. », reconsidère, p. 489-494, l'inscription semi-métrique en l'honneur d'un Ariobarzanès, descendant de différents rois, publiée en 1925 par R. Mouterde (ensuite *SEG* 7, 224 et 39, 1578). En dépit de certaines identifications proposées, l'écriture n'est pas antérieure aux années 50-150 *p. C.* (l'a. note en particulier l'oméga lunaire), et il faut alors établir un lien entre le personnage et Damas. G. plaide pour un descendant de la dynastie d'Émèse, dont le dernier roi connu descendait lui-même d'Ariobarzane I<sup>er</sup> d'Atropatène, et rappelle la présence à Émèse d'autres noms iraniens, dont un Ariobarzanès (*IGLS* V, 2318). Il critique d'autre part, à la fin du texte, la restitution Ἀ[ραβί]ων (Mouterde, pour Ἀραβιῶν, « des Arabies » ?) ou Ἀ[ράβ]ων μητρόπολις. Damas antique est syrienne et G. restitue en ce sens Ἀ[σσυρί]ων μητρόπολις, équivalent poétique du titre de métropole de Coélé-Syrie, qui remonte au moins à Domitien. Probablement au II<sup>e</sup> s., Damas honore Ariobarzanès, « le descendant de plusieurs familles régnantes d'Orient au I<sup>er</sup> siècle et vraisemblablement l'un des donateurs du sanctuaire de Zeus ». [F.]

2007, 508. **Syrie et Arabie.** *Hauran.* – A. Sartre-Fauriat, *Mélanges J.-P. Rey-Coquais* (n° 493), 269-288 : « Inscriptions inédites pour la Tychè en Syrie du Sud », ajoute deux inscriptions nouvelles à la série d'une quinzaine de dédicaces à la Tychè déjà connues en Syrie du Sud. N° 1 (Sanamein), est inscrit sur deux faces, toutes deux mutilées. Seul le texte de la face A se restitue entièrement, les trois premières lignes étant entièrement conformes à la dédicace Waddington 2413 i. L'a. lit donc l'ensemble : [Μοσχίω]ν Κλήμεντος τῆ Μεγά[λη Τ]ύχη ἱερασάμενος Ζηνό[δωρο]ν υἱὸν ἀνέθηκεν (ici s'arrête le texte parallèle) ἐκ τῶ[ν ἰδίων] τὸν ἀνδριάντα καὶ [τοὺς] τέσσαρες

φωσφόρου[ς]. Les compléments sont incontestables, mais non la traduction : « Moschiôn, fils de Clemens pour la Grande Tychè, après avoir consacré comme prêtre son fils Zénodoros, a dédié à ses frais la statue et les quatre porte-flambeaux ». Le moyen ἱερασάμενος n'est pas transitif, à la différence de l'actif dans une dédicace du même temple (Waddington 2413 g : ἱεράσας Δόμναν θυγατέρα). Selon le sens habituel du verbe, on traduira : « M. fils de C., ayant été prêtre de la Grande Tychè, a dédié (la statue de) son fils... ». Le n° 2 (Sawara), d'après la copie de Bankes (cf. *Bull.* 2005, 541), commémore la rénovation de la Grande Tychè du village, ἀνενεώθη καὶ ἐκτίσθη ἡ Μεγάλη Τύχη τῆς κόμης, sous la responsabilité d'un groupe de quatre *pistoi*. On peut se demander si le verbe ἐκτίσθη signifie bien « a été érigée », traduction qui impliquerait une statue ; il pourrait s'agir plutôt d'une restauration du temple. Le n° 3 (Djebel Druze), autre dédicace d'un Tychaion, est très mutilé et de restitution douteuse. L'édition de ces textes nouveaux est suivie d'une étude générale des temples de la Tychè dans le Hauran, du financement des travaux et du culte de la Tychè. [F.]

2007, 509. **Phénicie**. – J. Aliquot, *Topoi* 14/1 (2006), 245-264 : « Cultes locaux et traditions hellénisantes du Proche-Orient : à propos de Leucothéa et de Mélicerte », restitue le nom de Mélicerte dans la lacune d'une inscription de Tyr, *Bull.* 1964, 499. Il montre le succès du culte de Leucothéa/Ino et de Mélicerte à Béryte, à Tyr et à Sidon, dû en particulier à ses rapports avec le mythe de Cadmos et au désir qu'ont Tyr et Sidon, cités rivales, de se créer des parentés helléniques avec Thèbes et Argos. Ce culte, qui a un aspect oraculaire, se serait répandu depuis les villes de la côte vers l'Hermon et les régions voisines, en s'adaptant à des traditions locales. [G.]

2007, 510. *Béryte (?)* – A. Kushnir-Stein, *Michmanim* 19 (December 2005 ; Ruben and Edith Hecht Museum, University of Haifa), 15-20 : « Two Hellenistic Weights from Phoenicia in the Hecht Museum Collection », publie un poids de plomb au dauphin et à l'ancre avec une date, Λ δρρ', 194, et l'inscription Γοργίου ἀγορανόμου. Elle utilise l'ère séleucide qui fournit la date de 119/118 *a. C.* et attribue, avec de bons arguments, l'objet à la courte série des poids hellénistiques de Beyrouth, malgré une légère différence iconographique (d'habitude trident et dauphin). [G.]

2007, 511. *Sidon*. – J.-B. Yon, C. Apicella, *Bulletin d'archéologie et d'architecture libanaises* 9 (2005), 291-299 : « Inscriptions de Sidon conservées à Byblos », présentent un nouveau lot d'inscriptions provenant de la fouille de Maurice Dunand au sanctuaire d'Echmoun. Ces textes retrouvés complètent ou corrigent ceux qui ont été publiés récemment, d'après photos et dessins, par R. Wachter (*Bull.* 2006, 461). Trois

inscriptions funéraires s'y ajoutent également, dont un « cippes sidonien » nommant une Γλαφύρα, n° 1, et un fragment avec φιλόλογε, adjectif ou anthroponyme, n° 3. Le n° 4, de 132 p. C., est une plaque de marbre, à l'image des inscriptions des locaux d'associations déjà connus, signalant la fonction d'ἀρχίτεχνος (le mot se retrouve au n° 5) κουρέω[v], mot nouveau traduit « chef de l'association des barbiers », que les a. mettent en regard des ψειλωτῶν déjà connus (*Bull.* 2005, 521, et 2006, 461). Les n°s 6 et 7 sont des fragments d'inscriptions agonistiques. Le n° 8 permet de rectifier la date du texte n° 11 de Wachter, qui est bien 197 de l'ère de Sidon, comme je l'ai proposé, *Bull.* 2006, 461 ; cinq lignes s'y ajoutent, mentionnant une construction. Le n° 9 évoque τὰς εὐωχίαι[ς] τῶν Σεβαστῶ[v]. Le n° 10, fragment de dédicace à Asclépios, corrige la lecture du n° 8 de Wachter. [G.]

2007, 512. Tyr. – J.-P. Rey-Coquais, *Inscriptions grecques et latines de Tyr* (*Bulletin d'archéologie et d'architecture libanaises*, hors série 3, Beyrouth, 2006, 183 p.), offre un recueil d'inscriptions grecques et latines, en grande majorité nouvelles, qui s'ajoute à ses *Inscriptions de la nécropole de Tyr*, *BMB* 29 (1977). Quelques-uns de ces textes figurent également dans Id., *Studi Ellenistici* 19 (Pisa, 2006), 99-117 : « Inscriptions et toponymes hellénistiques de Phénicie » (repris ici aux n°s 18, 386 et 387), et *Actes du XII<sup>e</sup> congrès int. d'épigr. gr. et latine, Barcelone 2002* (2007), 1193-1200. Le nouveau recueil réunit des inscriptions provenant des fouilles libanaises du site de la ville et de celui de l'hippodrome, avec des textes nouveaux de la nécropole, des inscriptions trouvées « hors fouilles », des textes des archives inédites de R. Mouterde, ainsi que des inscriptions vues à l'archevêché maronite de Tyr (n°s 395-403). Au total, on compte 412 numéros, souvent fragmentaires (n°s 193-376), avec des états inégaux de documentation : certaines pierres ont disparu, d'autres ne sont pas illustrées par des photographies ou des dessins. Bien qu'une partie des inscriptions ne soient pas inédites (on peut regretter l'absence de références au *Bull.*, au *SEG* et à l'*AE*, et de concordances, comme *SEG* 39, 1596 pour les n°s 5, 18, 47, 58 et 62), il ne s'agit pas là d'un corpus et les textes publiés avant 1977 ne sont presque jamais repris. Le classement, en subordonnant l'ordre traditionnel (divinités, etc.) à chaque ensemble documentaire, brouille les distinctions chronologiques et topographiques (il n'y a pas de plan du site), sans que le commentaire, généralement succinct, permette toujours de s'y retrouver. Le volume n'en contient pas moins nombre de textes de grand intérêt, dont des inscriptions hellénistiques, fort rares au Proche-Orient, certaines mentionnant des souverains lagides

(n<sup>os</sup> 18, 386) ou séleucides (n<sup>os</sup> 1, 19, 387). Les ensembles principaux concernent les divinités (Hermès, Héraclès, les Dioscures Sauveurs, Apollon et Artémis, Sarapis, la Tychè de la Colonie de Tyr...), le gymnase et les concours, les inscriptions des cités honorant Tyr comme métropole (n<sup>os</sup> 48-52), les textes de l'hippodrome (voir *Bull.* 2003, 579-580) et des inscriptions funéraires. La vie civique est relativement peu représentée. Nos remarques suivront, par commodité, la numérotation du recueil. Elles ne sauraient dissimuler l'intérêt de l'ouvrage, dont la publication à Beyrouth, en dépit des multiples difficultés du travail sur le terrain, permet à l'a. de fournir, en ajout aux inscriptions de la nécropole, une documentation d'une abondance et d'une variété peu communes au Proche-Orient [F., G.]

2007, 513. *Ibid.*, 17-83, n<sup>os</sup> 1-126 : « Inscriptions trouvées dans les fouilles de la ville ». N<sup>o</sup> 1, dédicace d'un éphèbe aux rois Antiochos III et Séleukos IV et aux dieux du gymnase, Hermès et Héraclès : le découpage des lignes ne convient pas et une lacune à la l. 3, avant la mention de la victoire à la course peut être comblée, [δῖς] ou bien [τρῖς]. Au n<sup>o</sup> 6, une dédicace [Θ]εοῖς ἐν Θεβνεῖν paraît se lire plutôt ἐν Θεβνει (d'un nominatif grec Θεβνις), mais l'identification avec le site de Tibnin, dans l'arrière-pays, est séduisante. Au n<sup>o</sup> 9, la dédicace à Ourania du prêtre Sabbatios, pour le salut de la prêtresse Matermagna, de date remarquablement tardive (380 p. C.). Aux n<sup>os</sup> 15 et 16, deux petits fragments d'actes officiels, peut-être impériaux, semblent d'après l'écriture dater du III<sup>e</sup> s. ; aux quelques mots déjà identifiés, on peut ajouter au n<sup>o</sup> 15 peut-être l. 4 une forme du participe [ἀρμ]όζου[σα] et sûrement à la l. 9 la finale d'un verbe à l'aoriste passif -ίσθη ; à la l. 6 l'imparfait ἐπεθύμου[v] pourrait avoir pour sujet un groupe de pétitionnaires (3<sup>e</sup> personne) plutôt que l'auteur de l'acte (1<sup>re</sup> personne) ; il semble que le petit fragment n<sup>o</sup> 329, compatible par ses dimensions et son écriture, provienne du même texte (restituer l. 4 [μετ]αξὺ τῶ[v]). Au n<sup>o</sup> 16, où la double mention de Bostra et de Tyr suscite la curiosité, la référence à un mémoire présenté aux autorités (l. 4 ἐδίδαξαν) suggère de restituer l. 2 [προσῆλ]θον, verbe habituel en cas de démarche auprès de l'autorité administrative ou judiciaire. On relève de nouvelles données prosopographiques, certaines déjà intégrés dans la *PIR*<sup>2</sup>. Un *praeses* équestre de Phénicie, Salvius Theodorus, est l'auteur d'une dédicace latine à Claude le Gothique (n<sup>o</sup> 21), tandis que le légat L. Artorius Pius Maximus, déjà connu par une inscription similaire de Baalbek, est l'auteur de deux dédicaces latines à Dioclétien (n<sup>os</sup> 22 et 23). Notons aussi un questeur de l'empereur Trajan, Aulus (...) Sempronianus (n<sup>o</sup> 27). La

dédicace latine à Ulpien (n° 28) publiée par M. Chéhab en 1983 est ici considérée, en raison de son écriture, comme très postérieure à l'époque du jurisconsulte, voire contemporaine de la promulgation du Digeste en 533 ; il convient cependant de rappeler l'argumentation (peu convaincante il est vrai) d'A. Chastagnol et J. Vezin, *Ann. ép.* 1988, 1051, à l'appui d'une date sévérienne. La carrière du célèbre Tiberius Iulius Alexander s'enrichit de la procuratèle de Syrie sous Néron (n° 29). N° 71, au lieu de Βασιλίδου, lire Βασσιλίδου. N° 74, l. 2-3, la lecture [τὸ]ν τοῖχον | [ἀνέγει]ε καθ' ἐδάφω[v], « (a élevé) le mur depuis les fondations », ne se justifie pas ; la photographie et l'estampage ont à la l. 3 seulement καθεδ[-, la lettre précédente pouvant être un sigma au lieu d'un epsilon ; on peut suggérer [σὸν ταῖ]ς καθέδ[ραις]. N° 94, fin d'une inscription peinte sur une colonne : Κ(ύρι)ε σῶσον, Κ(ύρι)ε ἐλέησον, Τύρος ἡ πόλις τῆς Θεοτόκου ; l'a. rappelle la dévotion de Tyr à la Mère de Dieu, notamment d'après le dossier du synode de 518 ; on notera dans cette série d'acclamations la récurrence du rythme accentuel. Au n° 101, la dédicace de Diophantos, qui n'est pas antérieure au II<sup>e</sup> s. p. C. (noter l'êta cursif), n'a pas été transcrite hormis le nom du dédicant ; on pourrait lire à la fin τὴν <δ>έησιν, en corrigeant l'alpha en delta. Le n° 104, épigramme funéraire protobyzantine, est trop mutilé pour permettre des restitutions sûres ; l. 1, l'hypothèse d'un consul qualifié de ἐπόνυμος ἄρχων n'est pas convaincante, pas plus que dans l'épithaphe de Crète invoquée à l'appui ; on lira plutôt au début [ἦ]ρωος ἐπόνυμος : le personnage ne se nomme pas directement, mais son nom est formé sur celui d'un héros, et l'on sait qu'à Tyr les noms Hèrakleios, Hèrakleitos, tirés d'Héraclès, sont encore fréquents au Bas-Empire (comparer *SEG* 47, 844, à Apollonia d'Épire, où le dédicant se dissimule derrière la périphrase χάρις ἐπόνυμος). Le fragment d'épigramme funéraire n° 115 se reconnaît non seulement à l'adjectif νερτέριον, « infernal », mais à la mention l. 2 du roi Éaque, juge des Enfers, Αἴακος ὡς βασ[ιλεύς] (le premier sigma est clair d'après la photo de l'estampage). Les poids de pierre n°s 119 et 120 présentent chacun, avant les chiffres, un sigle non identifié ; nous voyons dans cette sorte de lambda (barré dans le premier cas comme s'il s'agissait d'un sampi) l'abréviation du mot λ(ίτραι) ; une pesée serait utile pour vérifier si les chiffres, respectivement 125 et 150 livres, correspondent à la réalité. – *Ibid.*, 85-92, n°s 127-146, la reprise des inscriptions de l'hippodrome correspond aux textes analysés *Bull.* 2003, 579-580. [F., G.]

2007, 514. *Ibid.*, 93-112, n°s 147-192 : « Inscriptions de la nécropole de l'Isthme. Compléments ». Aux 226 épithaphe de cette nécropole publiées en 1977 (beaucoup ont entre-temps disparu, cf. p. 6 du présent recueil) s'ajoutent de nombreux textes inédits. Le

n° 147 révèle les inscriptions très curieuses (disparues elles aussi) peintes dans une tombe d'époque impériale. Outre l'épithaphe surmontant le portrait de Zôsimos, un garçon de 12 ans distingué pour ses succès sportifs, six vignettes rappelaient, avec leurs légendes inscrites, des scènes de sa vie et des personnes de son entourage. L'épithaphe, sur deux lignes, paraît complète : εὐτυχέστατε νεικητά, περίσειοι – *sic* pour περίσσοι plutôt que περὶ σεῖοι οἱ – πάντες θνητοί. Ζώσιμος ἐτῶν ιβ' ἀποθεώθη, ὄνειρος ἦν, « très fortuné vainqueur, tous les mortels sont de trop ! Zôsimos à douze ans s'en fut auprès des dieux ; c'était un rêve ». Trois des vignettes évoquaient les heurs et malheurs du sport : la colère du moniteur (ἐπιστάτης ἀγανακτῶν), le succès à la lutte (ἐνείκησ[ε] Ζώσιμος ἐκ τ[ῆς πα]ρρημβολ[ῆς]), l'emplâtre arraché (Ζώσιμος ἔραξε σερα[πι]ακόν). Cette série d'images et inscriptions biographiques n'est pas sans rappeler le cycle de mosaïques du jeune Kimbros, il est vrai non funéraire, mais également oriental (*Bull.* 2006, 60 et *supra*, n° 500). Au n° 152, une inscription sur mosaïque au seuil d'un complexe funéraire souhaite au propriétaire de vivre bien portant, puis de transmettre le monument à ses enfants : ὑγίενον (l'impératif ὑγίαίνον) μετὰ τῆς συνεύνου· παραδώοις (l'optatif classique serait παραδῶης) τέκνοις ἐν μακροχρον(ίῳ) ; le dernier mot, dont la désinence est abrégée, n'est pas μακροχρονίῳ, mais le substantif féminin correspondant (mot rare, cf. LSJ, *Suppl.*) ; au lieu de « puisses-tu (le) transmettre à tes enfants pour longtemps ! », nous comprenons ἐν μακροχρον(ίᾳ), « en un âge avancé ». Les nouvelles inscriptions de la nécropole abondent en noms de métiers : un marchand de garum, γαροπῶλου (n° 112, premier exemple épigraphique du mot) ; plusieurs noms de métiers liés à la pourpre, dont une π[ο]ροφυροπολίσας *sic* (n° 154, de πορφυροπόλισσα, variante tardive, nouvelle en épigraphie, de πορφυρόπωλις), et un teinturier en pourpre, κονχυλευπλυτής (n° 169, où l'a. se rallie à ma lecture d'une épithaphe de Bèrytos pour deux κονχυλευταί, *Bull.* 2004, 375) ; Kyriakè la κωκιναρία (n° 153, pour κοκκιναρία) pratiquait une autre sorte de teinture, l'écarlate ou vermillon. Une série d'inscriptions peintes dans une tombe chrétienne (n°s 185-192) présente, pour les mieux conservées, des citations ou adaptations du psautier (*Ps.* 41 au n° 189 ; *Ps.* 3 au n° 191). [F.]

2007, 515. *Ibid.*, 113-150, les petits fragments n°s 193-376 sont classés en trois groupes, grec, chrétien, latin, mais de nombreux fragments « grecs » sont aussi d'époque chrétienne (n°s 268, 325, 327...). Le n° 193 est funéraire, l'inscription se lisant sur la photo, Θάρσι Α[- - - οὐδεὶς ἀθάνατος. L'abréviation du n° 203 (peut-être du VI<sup>e</sup> s.) comporte un omicron : ce n'est pas πρ(εσβύτερος), mais [λαμ]πρό(τατος), apparemment suivi d'un anthroponyme, Modestus ou Moderatus. Aux n°s 252 et 236, on reconnaît des

fragments du n° 195. De même font double emploi les n°s 24b et 36 (l'a. le signale dans ses errata), 196 et 265, 197 et 296, 241 et 327. Le n° 299 n'est pas antique, mais médiéval : la l. 5 présente bien un chiffre, comme le suggère R.-C., un 6 de forme sigma-tau qui correspond probablement à une date de l'ère mondiale (6500, par exemple, pour l'an 991/992) ; il doit s'agir d'une épitaphe, ce qui suggère de restituer à la l. 2 l'épithète [μακα]ρίτου. Au n° 345, dont le texte est complet, on reconnaît une acclamation de bienvenue : † καλῶς ἦθετε (pour ἦλθετε). [F., G.]

2007, 516. *Ibid.*, 151-165 : « Inscriptions trouvées hors fouilles ». Au n° 377, dédicace à l'empereur Claude d'une écriture déjà évoluée (lettres lunaires), la l. 1 présente non pas une formule poétique ἀγλ(α)ὸ(ν) δαί(δ)αλον, mais d'après la photographie le nom de personne Ἀγαθὸς Δαίμων (*sic*), surtout fréquent en Egypte ; mais le nom sémitique de la l. 2, Αβδουκος (le kappa est peu net) est peut-être un second nom du même personnage. Deux titulatures impériales fragmentaires, d'époque tétrarchique, retiennent l'attention. Le milliaire latin n° 379 (sans la photographie annoncée, et sans restitution du texte en majuscules) est attribué à « Constantin et Maximien, Augustes, et à leurs trois Césars » et daté sous « la Seconde Tétrarchie », sans autre précision. D'après ses gentilices, le second des Augustes est en réalité Galère (lire l. 3 [G.]al. [V]al. Maximiano), ce qui n'est pas compatible avec le *Constantino* lu à la l. 2 ; le nom voulu serait celui de Constance Chlore, *M. Fl. Val. Constantio*, Auguste avec Galère en 305-306. A cette date il n'y a toutefois que deux Césars, Severus et Maximin, ce que contredit l'abréviation *Caesss*. Seule une révision du texte permettrait d'éviter l'aporie. La dédicace grecque n° 389 n'est pas élucidée non plus, mais la photographie d'estampage fournit un moyen de contrôle. La restitution des l. 1-4 (la suite est perdue) se présente ainsi : [Υπὲρ σωτηρίας κα[ῖ] | [τῶν] αἰωνίων ἡμ[ῶν] | [Μα]ξιμιανοῦ κ[αῖ] | [Κω]νσταντίνο[υ | - - -], mais l'a. avertit aussitôt que « les lacunes à droite sont certainement importantes ». L'hypothèse d'un collègue impérial Maximien-Constantin, daté par R.-C. des années 308-310, comme celle de leur alliance « contre l'autre empereur de la Deuxième Tétrarchie » (comprendre Galère), ne se justifie pas. Le fait est que, dans les années 307-309, Maximien Hercule (*Aur. Val. Maximianus*) redevint Auguste avec Galère, avec Constantin et Maximin pour Césars. Deux milliaires de Cilicie montrent que ce collège fut reconnu en Orient (voir en dernier lieu A. Stefan, *Antiquité tardive* 14 [2006], 187-216 : « Les jeux d'alliances des tétrarques en 307-309 et l'élévation de Constantin au rang d'Auguste »). Cette situation peut-elle correspondre à l'inscription de Tyr ? il est clair du moins que, les restitutions devant être assez longues,

les deux noms conservés ne représentent pas tout le collège impérial. Si [Μα]ξιμιανοῦ est certainement le nom du premier Auguste, l'estampage montre qu'il était suivi non d'un kappa mais d'un gamma, initiale incompatible avec la nomenclature de Constantin. Un deuxième Auguste doit donc trouver place avant Constantin. Si le nom de l'Auguste manquant commence par un gamma, il ne peut s'agir que de Galère (*Galerius Valerius Maximianus*) ou de Maximin Daia (*Galerius Valerius Maximinus*). Dans le premier cas, en 307-309, l'inscription de Tyr mentionnerait à la l. 3 les Augustes Maximien et Galère, à la l. 4 les Césars Constantin et Maximin, *exempli gratia* : [Ἐπιφανείων Καισάρων - - -]. Sinon, le premier Auguste pourrait être Galère, suivi de Maximin, Constantin et Licinius, tous Augustes durant les premiers mois de 311 (cf. *Ann. ép.* 1999, 1611). Sous réserve d'une discussion plus poussée, nous proposons en ce cas la restitution suivante :

[ Ἐπιφανείων Καισάρων καὶ νίκης καὶ διαμονῆς ]  
 [ τῶν αἰώνων ἡμῶν αὐτοκρατόρων Γαλ. Οὐαλ. ]  
 [ Μαξιμιανοῦ, Γαλ. Οὐαλ. Μαξιμίνου, Φλ. Οὐαλ. ]  
 [ Κωνσταντίνου, Οὐαλ. Λικιννιανοῦ Λικιννίου ]. [ F. ]

Les inscriptions de l'archevêché maronite, de provenance imprécise, contiennent plusieurs funéraires typiques de Sidon (n<sup>os</sup> 395-398 ; voir la notice du n<sup>o</sup> 393). L'épithaphe n<sup>o</sup> 399, d'époque chrétienne d'après l'écriture, commence non par une adresse au passant (καταλίπις με, traduit « tu me laisses... »), mais par une prière à Dieu : [μὴ ἐγ]καταλίπις με (pour ἐγκαταλείπη). L'épithaphe métrique n<sup>o</sup> 407, éditée d'après une simple copie, est composée de trois trimètres impeccables (j'indique la coupe des vers) : Ἰητρὸν Ἀντίπατρον ἢ μία σορὸς | αὕτη (mieux que αὐτή) κέκευθε πατρὶ σὺν φερωνύμῳ (voir ci-dessous) | φάος φιλὸν λιπόντ' ἔτων ἐείκοσι. R.-C. lit le nom du père Ἰερωνύμῳ, bien que la copie ait un phi initial (le copiste aurait pris pour un phi un iota avec tréma). La correction ne s'impose pas et le nom du père paraît ici indiqué en forme d'énigme : la tombe abrite Antipatros « avec un père qui porte bien son nom » : serait-ce que ce dernier s'appelait lui aussi Antipatros, avec le jeu de mot ἀντὶ πατρός ? [F., G.]

2007, 517. **Palestine**. – Complément au n<sup>o</sup> 173. – Héliodôros, identifié dans le texte comme ἐπὶ τῶν πραγμάτων, est le célèbre dignitaire séleucide, héros malheureux de la tentative infructueuse de spoliation des biens du temple de Jérusalem, II *Mac.* 3. Les a. s'efforcent d'identifier Doryménès parmi les personnages homonymes et proposent de

voir en lui, soit le gouverneur de la Cœlè-Syrie et Phénicie, soit l'*archiereus* de la province. Diophanès est un responsable local inconnu. Ils utilisent, avec prudence, ce nouveau document pour expliquer le contexte du récit du « châtiment d'Héliodore » dans le deuxième livre des Maccabées, épisode qu'ils considèrent postérieur à l'inscription. [G.]

2007, 518. *Jérusalem (?)*. – M. Riel, *SCI* 25 (2006), 51-56 : « A Confession-inscription from Jerusalem ? », interprète comme une inscription de confession le texte fragmentaire d'époque hellénistique ancienne (III<sup>e</sup> ou II<sup>e</sup> s. a.C.) trouvé à Jérusalem, *SEG* 30, 1695. Elle ne se prononce pas sur sa provenance réelle, mais envisage qu'il puisse s'agir d'une « pierre errante ». Le premier mot, Ὁρκος, « serment », serait le titre ou le résumé, précédant le récit de l'aulète Arès puni par les dieux pour sa conduite dans un sanctuaire. [G.]

2007, 519. *Région de Nicopolis et d'Éleuthéropolis*. – E. Puech, *Revue Biblique* (2006), 100-126 : « Un mausolée de saint Étienne à *Khirbet Jiljil-Beit Gimal* », tente d'éclairer les origines du culte du protomartyr en recourant à l'épigraphie. Il reprend notamment (p. 102-105) la dédicace très mutilée d'une mosaïque de Beit Gimal (deux ou trois lettres seulement à la fin des lignes), pour la compléter entièrement : les noms restitués du prêtre Loukianos et de l'higoumène Mégéthios sont tirés de la lettre du prêtre de ce nom sur l'invention des reliques de saint Étienne, l'inscription étant en retour appelée à confirmer la lettre : n'est-ce pas là ce qu'on appelle une pétition de principe ? Mieux valait s'en tenir à la mise en garde de F. Abel (cité p. 102) : « Prétendre compléter ce texte si malheureusement tronqué, c'est se livrer à un jeu de hasard stérile en résultat scientifique. » Deux inscriptions nouvelles sont signalées à Khirbet Jiljil. Sur une mosaïque, l'acclamation de bienvenue εἶσιθι χάριων (p. 107-109) serait « probablement en lien avec les réjouissances ou célébrations en l'honneur du saint dont les reliques venaient d'être retrouvées ». Surtout, l'a. donne sous le titre d'« inscription du mausolée de Khirbet Jiljil » (p. 109-111) un fragment d'une *tabula ansata* mutilée à droite. Averti que « la surface préservée est à peu près illisible à l'œil nu », le lecteur doit se fier à un fac-similé (p. 110) et une photographie d'estampage (pl. 1), d'où résulte la restitution : Τὸ διακ(ονικὸν) [Στε]φάνου π[ρωτο]μάρ(τυρος). Sur cette base suspecte, P. prêtre au *diakonikon* la fonction de dépôt de reliques et, au terme d'une discussion compliquée des sources, conclut (p. 125) à « une identification de la structure ronde de Khirbet Jiljil au Mémorial du Protomartyr construit (?) probablement lors de l'invention des reliques du Saint », avant le transfert du culte à Jérusalem. *Caveat lector*. [F.]

2007, 520. *Ascalon*. – A. Kushnir-Stein, *Israel Numismatic Research* 1 (2006), 117-122 : « The City-Goddess on the Weights of Ascalon », établit le petit corpus des poids d'Ascalon, au nombre de 7 ou 8. La plupart comportent la représentation d'une déesse, parfois sur un bateau. Un seul est daté, le n° 5, Λ βνσ', 252 de l'ère de la cité, soit 148/149 p. C. Les inscriptions, rares, mentionnent parfois l'unité de poids et la cité, πόλεως ou πόλεος, avec une fois Ἀσκάλων. H. Seyrig avait noté, *Syria* 27 (1950), 54-55, l'usage en Palestine du nom de la ville au nominatif ou au génitif, à la différence de la Phénicie du Nord et de la Syrie où l'ethnique figure sur les poids. [G.]

2007, 521. *Anthédon*. – P.-L. Gatier, dans le catalogue *Gaza à la croisée des civilisations I, Contexte archéologique et historique*, éd. M.-A. Haldimann et al. (Genève - Neuchâtel, 2007), 104-117 : « Période hellénistique », révisé, p. 114-115, n. 36, la liste des gens de Gaza et d'Anthédon connus par les sources d'époque hellénistique. Les Anthédoniens des inscriptions de Délos (voir D. Knoepfler, *Studien zur alten Geschichte Siegfried Lauffer... dargebracht* II [Rome, 1986], 577-630, aux p. 608-612, d'où J. Tréheux, *I. Délos, Index* 1 [Paris, 1992], 95) étaient tenus pour originaires d'Anthédon de Béotie et non pas d'Anthédon près de Gaza. En effet, l'ethnique Ἀνθηδόνιος est attribué par Étienne de Byzance à la cité de Béotie et Ἀνθηδονίτης à celle de Palestine. Pourtant, l'historien Sozomène, natif des environs de Gaza et donc bien informé, fournit, *HE* III, 14, 28, et V, 9, 7-8, la forme Ἀνθηδόνιος comme ethnique de la cité de Palestine, de même que les Actes conciliaires. Le premier évêque palestinien dit Ἀνθηδονίτης est Dosithée, au concile de Jérusalem de 536. Étienne de Byzance semble donc refléter un usage apparu au VI<sup>e</sup> s. Si la forme de l'ethnique est commune aux deux cités hellénistiques, il faut revenir à l'onomastique des inscriptions déliennes, qui paraît bien s'accorder avec ce qu'on rencontre sur la côte proche-orientale, à Gaza, Sidon ou Tyr. Notons par ailleurs, p. 111, la photo d'une inscription hellénistique inédite. [G.]

2007, 522. *Gaza (Horvath Gerarit)*. – L. Di Segni, *Christian Gaza in Late Antiquity* (Jerusalem Studies in Religion and Culture, 3), éd. B. Bitton-Ashkelony, A. Kofsky (Leiden-Boston, 2004), 41-59 : « The territory of Gaza: notes of historical geography », donne une étude fouillée des frontières de cette cité, particulièrement difficiles à établir à l'Est et au Sud, où Gaza voisine au Bas-Empire avec des domaines impériaux (*saltus Constantianus* et *saltus Gerariticus*). Puisant à toutes les sources et inscriptions pertinentes, l'a. ajoute en appendice (p. 56-58) la dédicace inédite d'une église de village (non d'un monastère), à Horvat Gerarit : la mosaïque a été exécutée sous l'évêque Misaël, le prêtre et chorévêque Zacharias, et le diacre et économiste Alphios ; elle est datée

selon l'ère et le calendrier de Gaza, au mois de Panémos de l'an 659, indiction 2 (juin-juillet 599 *p. C.*). Le village, en dépit de son nom, n'appartenait pas au *saltus Gerariticus*, mais au territoire de Gaza. Le même évêque Misaël était déjà attesté près de là en 576 et 578 (*SEG* 30, 1688-1689). [F.]

2007, 523. **Palestine et Arabie.** *Poids.* – D. Barag, Sh. Qedar, *Israel Numismatic Journal* 15 (2003-2006), 62-63 : « A Lead Weight of Malichus II », attribuent un poids inédit inscrit, Μάλχος Λ αλ' (31), à Malichos II, roi nabatéen, et à la 31<sup>e</sup> année de son règne, en 70 *p. C.* Outre que la date pourrait être lue μ', soit 40, l'absence du titre royal et la banalité du nom contribuent à rendre peu crédible cette construction. On ne connaît pas, par ailleurs, de poids inscrit attribuable au royaume nabatéen. [G.]

2007, 524. A. Kushnir-Stein, *ZPE* 159 (2007), 291-292 : « Palestinian Lead Weight Mentioning the Emperor Hadrian », corrige la lecture d'un poids déjà publié (B. Lifschitz, *ZDPV*, 92 [1976], 173, n° 9) et y reconnaît une mention de l'empereur Hadrien, ainsi qu'un nom peu distinct d'agoranome. Elle attribue de préférence ce poids à Sepphoris ou Joppè, cités qui n'utilisaient pas d'ère municipale. [G.]

2007, 525. M. Piccirillo, *Mémorial Nasrallah* (n° 496), 91-114 : « Aggiornamento delle liste episcopali delle diocesi in territorio transgiordanico ». S'appuyant avant tout sur un nombre croissant d'inscriptions (photos p. 107-114), l'a. révisé les fastes des évêchés suivants : en Arabie, Médaba, Philadelphie, Esbous, Gerasa, Bostra ; en Palestine, Aréopolis et Zôara. La vie de ces églises est largement attestée jusque dans la période omeyyade et abbaside. – L'a. donne la même mise au point dans *Liber Annuus* 55 (2005), 377-394. [F.]

2007, 526. **Arabie.** *Hauran.* – M. Sartre, *Mélanges Rey-Coquais* (n° 493), 313-318 : « Un nouveau *dux* d'Arabie », publie une dédicace grecque du Hauran (Sleim au nord de Soueïda), datée de l'an 240 de la province (345/6 *p. C.*). Ce fortin (φρούριον) fut édifié « pour la sécurité des voyageurs », à la suite d'une ordonnance du duc Flavius Victor, sous la responsabilité d'un centurion *ordinarius* de la III<sup>e</sup> légion *Cyrenaica*. Le duc Victor était de rang équestre (διασημότατος = *perfectissimus*) et devait avoir pour collègue un *praeses* civil, à une date où les deux fonctions sont encore séparées (l'affirmation qu'à partir de 372 « tous les membres de l'ordre sénatorial devinrent *spectabiles* » ne peut être qu'un lapsus). Ce Victor ne se laisse identifier sûrement à aucun homonyme connu. L'a. inventorie en outre, dans le Hauran, cinq dédicaces de *phrouria* et deux autres de *kastelloi*. [F.]

2007, 527. *Philippopolis*. – N. Darrous, J. Rohmer, *Syria* 81 (2004), 5-41 : « Chahba-Philippopolis (Hauran) : essai de synthèse archéologique et historique », publient, p. 19, n. 54, sans commentaire, une inscription inédite de Chahba. Après une lacune, elle signale la construction d'une κρηπίς, sous la responsabilité de deux pronoètes, pour le dieu d'Aumos, θεῶ Αὐμου πατρώφ. L'inscription pourrait éventuellement, selon les a., provenir des environs, puisque le dieu, nommé – selon un usage habituel dans la région – d'après le fondateur de son culte, est connu dans plusieurs sites du Ledja proche. Signalons pourtant qu'il s'agit du premier texte où ce dieu est qualifié d'ancestral. Ce détail, dans une titulature figée sur chaque site, semble plutôt en faveur d'une provenance locale. [G.]

2007, 528. *Dion*. – A. Kropp, Q. Mohammad, *Levant* 38 (2006), 125-147, dans une étude sur le site de Tell al-Ash'ari, au nord du fleuve Yarmouk, l'identifient à la ville de Dion de la Décapole, ce que la recherche francophone avait de longue date démontré : voir M. Sartre, *Aram* 4 (1992), 139-156, poursuivant les travaux d'H. Seyrig et M. Tardieu. Cela permettra de diffuser ces informations, trop mal connues chez les anglophones. Les a. font, p. 139-141, un petit corpus des inscriptions de Dion, dispersées dans les villages alentour dont le plus notable est Tafas, et datées par une ère pompéienne de 64 a. C. Ajouter une inscription conservée à Der'a, *Bull.* 1997, 664. [G.]

2007, 529. *Maaga*. – C. Bost-Pouderon, M. Sartre, *ZPE* 160 (2007), 51-58 : « Un marchand d'épigrammes à Maaga de Batanée (Syrie) ». Dans une maison antique de ce village (l'actuel Muhajje au sud de Damas, en bordure du Ledja), a été découverte *in situ* une triple épitaphe métrique. Trois pièces de deux distiques chacune, soigneusement disposées avec les pentamètres en retrait, sont distinguées aux l. 5 et 10 par la rubrique ἔτερον ἐπίγραμμα. Toutes trois chantent la gloire du défunt Ἀουῖτος (le nom latin Avitus, peut-être assimilé à l'arabe Awidh), sans autre précision que son âge avancé (l. 3), sa culture (l. 12 μουσάων θεράπων) et le fait qu'il fut mis en terre par ses enfants (l. 14 κοίμισαν ἐν δαπέδφ). Dépourvu de marque de christianisme, le texte, d'après l'écriture, n'est pas antérieur au IV<sup>e</sup> s. La lecture est assurée, sauf en deux endroits. L'incipit du vers 1 n'est pas élucidé : on ne saurait restituer Βάλξ [τελευ]τήν δὲ, qui n'est pas métrique. A la fin du vers 11, la lecture οὐδ' ἀπόλιψ' ἕξει (pour ἀπολείψιν ἕξει) n'est conforme ni à la métrique ni aux règles de l'élision ; d'après la photographie, le lapicide semble avoir hésité entre deux verbes synonymes, ἀπολείψει ou ἀπολήξει, sans effacer son premier essai au profit du second. On accordera que ce « serviteur des Muses », poète de village, a pu rédiger lui-même ces vers maladroits. Fut-il pour autant « marchand

d'épigrammes », rien n'est moins sûr, et les arguments tirés de l'emplacement de l'inscription et de sa disposition ne convainquent pas. La pièce où se trouve l'inscription, accolée à la maison (plan fig. 2), a bien pu recevoir la sépulture d'Avitos dans son sol même (ἐν δαπέδῳ n'est pas ἐν μακάρων δαπέδῳ, formule invoquée p. 53 et 58). Il n'y a pas à s'étonner non plus de « cet étrange sous-titre, “autre épigramme”, placé là comme pour offrir un choix », ni à conclure qu'« Avitus avait donné un échantillon de son talent à sa clientèle potentielle, en l'affichant sous l'auvent où il tenait boutique ». Ce n'est pas la première fois, même dans le Hauran, qu'une série d'épigrammes funéraires est gravée bout à bout : telles à Maximianoupolis les trois pièces à la mémoire de Bassos, naguère commentées par L. Robert, *Hellenica* XI-XII, 306 sq., qui soulignait là « un procédé de plus en plus répandu à l'époque impériale et au Bas-Empire ». Le recueil de W. Peek, *Griech. Vers-Inschriften* I (1955), consacre toute une section aux « Parallel-Gedichte » (n<sup>os</sup> 1888-2015), et les versions alternatives y sont plus d'une fois précédées de ἄλλο ou ἄλλως. La variante ἕτερον ἐπίγραμμα n'est pas étrange, elle montre le poète hauranais au courant d'une habitude littéraire de son temps. [F.]

2007, 530. S. Said, *Palestine Exploration Quarterly* 138, fasc. 2 (2006), 125-132 : « Two new Greek inscriptions with the name YTWR from Umm al-Jimal », publie deux inscriptions funéraires de ce site du territoire de Bostra. L'une lue Ιατουρος Θαυμαλλαου, l'autre [...]ραση Ιατουρου. Je corrigerai Θαυμαλλαθ, d'après la photo, nom connu, théophore de la déesse Allath, et Ραση, anthroponyme féminin renvoyant à Ραουα et Ροεος (*IGLS* XIII, 9244 et 9246). Le rapport que l'a. établit entre le nom Ιατουρος et les Ituréens n'a plus cours (voir J. Aliquot, *MUSJ* 56 [1999-2003], 161-290). [G.]

2007, 531. R. Haensch, *Mémoire et histoire* (n<sup>o</sup> 502), 215-222 : « *Damnatio et recordatio nominis* dans les inscriptions des églises de l'Antiquité tardive », constate d'abord l'absence générale de martelage de noms d'évêques ou autres clercs dans les inscriptions chrétiennes. Il croit déceler une exception dans la dédicace d'une mosaïque de Rihab (village dont l'appartenance au territoire de Bostra est prouvée à la fois par la mention du métropolitain et par l'usage de l'ère d'Arabie). En effet la dédicace *SEG* 30, 1715 rappelle la fondation de l'église Sainte-Marie en juillet 533 *p. C.*, avant de dater la rénovation de ses mosaïques (nouvelle lecture ἀνανεόθεσαν τὰ ψηφία) en 582/3. Cette rénovation a lieu sous un prêtre et paramonaire, tandis que la formule de fondation, avec la même préposition ἐπί, mentionne seulement trois donateurs laïcs. H. veut voir dans cette formule l'effet d'une censure de la dédicace originale de 533, dont les rédacteurs auraient 50 ans plus tard expulsé le nom d'un ecclésiastique dont ils auraient jugé la

mémoire condamnable. L'argument que le texte de 583 donne à l'église le nom de Sainte-Marie, plutôt que de Théotokos, ne prouve pas que les clercs du moment soient anti-chalcédoniens, ni ses prédécesseurs partisans de Chalcédoine. S'il y a bien eu remaniement de la dédicace primitive (comme le suggère en effet l'emploi de ἐπί, inhabituel pour des laïcs), ce pourrait être que la mention du clergé d'autrefois, contemporain de la fondation, était devenue sans intérêt, tandis que les descendants des premiers donateurs souhaitaient perpétuer leur souvenir. Une réfection de mosaïque au bout de 50 ans n'a rien d'anormal, tandis que le rappel de l'inscription antérieure est original et suggère l'appartenance des donateurs à la même famille. – Voir aussi *supra*, n° 502. [F.]

2007, 532. *Jordanie du Sud*. – F. Alpi, *Mélanges Rey-Coquais* (n° 493), 335-353 : « À propos d'une inscription grecque de la Hisma », revient sur l'inscription rupestre *I. Jordanie* 4, 138, qu'il a pu réviser sur place (dessin fig. 5). Sans en modifier la lecture (Ῥωμῆοι ἀεὶ νικῶσιν. Λαυρίκιος ἔγραψα. Χαῖρε, Ζήνων), il considère les deux derniers mots comme une addition indépendante de ce qui précède. Replaçant la formule initiale parmi les acclamations du type νικῶ caractéristiques de l'Antiquité tardive, il date l'inscription de Laurikios (nom le plus souvent tardif lui aussi) entre IV<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> s. Cela achève d'exclure le rapprochement souvent invoqué entre l'inscription de Zénon, qui doit être postérieure à celle de Laurikios, et le Zénon d'un graffiti nabatéen des années 125-150 p. C. [F.]

2007, 533. **Golfe arabo-persique**. *Failaka (Koweit)*. – P.-L. Gatier, *Arabian Archaeology and Epigraphy* 18 (2007), 75-79 : « Sôtélès l'Athénien », revient sur un tesson inscrit (*Bull.* 2005, 558). Ce n'est pas un *ostrakon* mais un fragment de vase inscrit avant cuisson. La stratigraphie soutient une datation haute, antérieure au milieu du III<sup>e</sup> s. a. C. La liste des personnages mentionnés correspond à un groupe de donateurs sous la direction de Sôtélès l'Athénien, qui serait le responsable de la fondation du poste séleucide établi dans l'île d'Icaros vers 285 a. C. Le vase, comme celui dont on connaît un autre fragment inscrit, aurait été offert dans un sanctuaire au moment de la fondation. [G.]

2007, 534. M.-Z. Petropoulou, *Epigraphica Anatolica* 39 (2006), 139-147 : « A Seleucid Settlement on Failaka », revient sur l'inscription Canali de Rossi, *I. Estremo Oriente*, n°s 421-422, provenant d'un contexte stratifié. Le seul changement notable concerne la date, qui d'après des photos et estampages de Ch. Roueché et S. Sherwin-White serait δό', 74 de l'ère séleucide, soit 238/237 a. C. Pourtant, les résultats

archéologiques (O. Callot, *per litteras*) concordent mieux avec la lecture de Roueché et Sherwin-White, θρ', 109 de l'ère séleucide, soit 203/202 a. C., sous Antiochos III. [G.]

2008, 531. **Généralités. Économie.** – J.-B. Yon, dans *Vocabulaire et expression de l'économie dans le monde antique*, éd. J. Andreau, V. Chankowski (Paris-Bordeaux, 2007), 51-87 : « Les commerçants du Proche-Orient : désignation et vocabulaire », étudie successivement les marchands orientaux depuis l'époque hellénistique, dans le monde méditerranéen et particulièrement à Délos, puis en Syrie romaine et proto-byzantine, et enfin dans la région de l'Euphrate et de Palmyre. C'est l'occasion de traiter également des artisans, parfois peu distincts des commerçants, et de reprendre le dossier du commerce palmyrénien et de son organisation. Voir du même a., « Commerçants et petits commerçants sur les bords de l'Euphrate », dans *Productions et échanges dans la Syrie grecque et romaine, Actes du colloque de Tours, juin 2003*, éd. M. Sartre (Topoi, Supplément 8, 2007), 413-428, avec un développement particulier sur Doura-Europos et sur le commerçant Nebouchelos, cf. *infra* n° 552. [G.]

2008, 532. G. Finkielsztejn, dans *Productions et échanges dans la Syrie...* (n° 531), 35-60 : « Poids de plomb inscrits du Levant : une réforme d'Antiochos IV ? », propose une étude générale des poids d'une dizaine de cités du Proche-Orient hellénistique en privilégiant la métrologie. Ce premier travail de classement, en particulier pour des cités dont les poids n'avaient pas été étudiés par H. Seyrig (mais sans Héraclée-sur-mer, cf. *infra* n° 545), fournit des bases encore fragiles, en particulier du fait des difficultés de datation et d'attribution. [G.]

2008, 533. R. Haensch, *Antiquité tardive* 14 (2006), 47-58 : « Le financement de la construction des églises pendant l'Antiquité tardive et l'évergétisme antique », analyse avec des remarques pénétrantes l'abondante épigraphie des patriarcats d'Antioche et de Jérusalem : en tout plus de 1000 inscriptions, dont un quart pour la seule province d'Arabie. [F.]

2008, 534. **Onomastique.** – M. Sartre, dans *Old and New Worlds in Greek Onomastics*, éd. E. Matthews (2007), 199-232 : « The ambiguous name : the limitations of cultural identity in Graeco-Roman Syrian onomastics », offre, outre des remarques méthodologiques sur le rapport entre les cultes et les noms théophores au Proche-Orient, une étude de deux d'entre eux, Μαμβογαῖος et Ουαβαλλας, avec des listes d'attestations. La diffusion de ce dernier anthroponyme, de même que celle d'Οδαίναθος, qui lui aussi évoque les princes palmyréniens, est présentée prudemment du fait des difficultés de

datation des documents. L'a. montre également, en fournissant des listes, que, dans le Hauran et la Syrie du Sud, un nom thrace, Σαδαλλας / Σαδαλας, mais aussi les noms latins Ἄννιος, Βάσσοι, Γερμανός, Κάσσιος et Οὐάλης, et les noms grecs Εὔνομος et Χεῖλων, peuvent adapter ou recouvrir des noms indigènes, dont Ουαελος, Αναμος et Χειλος. [G.]

2008, 535. **Commagène. Perrhè.** – M. Blömer, M. Facella, *Asia Minor Studien* 60, ΠΑΤΡΙΣ ΠΑΝΤΡΟΦΟΣ ΚΟΜΜΑΓΗΝΗ, *Neue Funde und Forschungen zwischen Taurus und Euphrat*, éd. E. Winter (Bonn, 2008), 189-200, pl. 28 : « Ein Weihrelief für Jupiter Dolichenus aus der Nekropole von Perrhe », publie le relief inscrit du culte dolichénien signalé *Bull.* 2007, 498. Le monument, incomplet, laisse voir une représentation de Jupiter Dolichénien en tenue guerrière, brandissant une arme et tenant le foudre ; un aigle l'accompagne. La dédicace est lue : Γάιος Ἰούλιος Παῦλος τὸν θεὸν Δολιχέος στρατιώτης ἀνέθηκεν χ[ρ]ηματισθεῖς. Pour des raisons stylistiques, le monument est daté du dernier quart du II<sup>e</sup> s. p. C. Les a. comprennent Δολιχέος (pour Δολιχάιος) comme adjectif se rapportant à στρατιώτης, mais la formule présente des difficultés et on peut se demander s'il n'y a pas eu une erreur du graveur pour Δολιχέον. [G.]

2008, 536. J. Wagner et G. Petzl, *Neue Forschungen zur Religionsgeschichte Kleinasiens* (Asia Minor Studien, 49), Bonn, 2003, 84-96 et pl. 11-12 : « Relief- und Inschriftenfragmente des kommagenischen Herrscherkultes aus Ancoz ». Bilan des fragments de reliefs et d'inscriptions (8) découverts à Ancoz (au N.-E. de Samosate). Ce site correspond certainement à un *téménos* du culte officiel commagénien. Rapprochant les fragments d'Ancoz des témoignages connus sur la « loi sacrée » d'Antiochos, les auteurs en donnent une reconstitution de 206 lignes, laquelle utilise naturellement l'apport des inscriptions signalées ci-dessous par le n° 542. [Cl. Brixhe]

2008, 537. M. Facella (n° 535), 201-205, pl. 29 : « The sarcophagus of Grylos », donne le texte d'une brève épigramme funéraire de la nécropole de Perrhè (signalée *Bull.* 2007, 498), débutant sur le couvercle d'un sarcophage et se poursuivant sur la cuve. Le défunt se nomme Seleukos dit Grylos, καὶ Γρύλος ἐπίκλην, pour Γρύλλος ; entre l'*upsilon* et le *lambda*, un espace vide témoignerait d'un effacement (ou d'un oubli). La date, d'après l'écriture, serait la seconde moitié du II<sup>e</sup> s. p. C. au plus tôt. [G.]

2008, 538. *Dolichè.* – M. Facella, *ibid.*, 125-135, pl. 22 : « A new statue base for Caracalla from Dülük Baba Tepesi », étudie l'inscription fragmentaire signalée, *Bull.* 2006, 432, qui honore Caracalla, [Αὐ]τοκράτορα [Κα]ίσαρα Μάρκου[ν Αὐ]ρήλιον

Σεου[ῆ(ρον) Ἄντ]ωνεῖνον [---]. Un graffiti non déchiffré surmonte ce texte. L'a. lie l'inscription à la présence de l'empereur dans la région lors de la guerre parthique de 215-217. [G.]

2008, 539. À l'appui du nom [B]αρκαλβας restitué sur une coupe trouvée à Dolichè (*Bull.* 2007, 497), on citera un nouvel exemple édessénien du nom syriaque *brklb'*, avec les parallèles réunis par S. Brock, *Aram* 18-19 (2006-2007), 716-717. [F.]

2008, 540. *Zeugma*. – M. Önal, *Asia Minor Studien* 60, 263-273, pl. 36 : « Die Mosaiken im Triclinium des "Kointos-Hauses" in Zeugma », redonne (en majuscules) les inscriptions de la mosaïque de Théonoè, cf. *Bull.* 2007, 499, ainsi que celles du panneau voisin représentant Achille à Skyros, avec Ulysse, Ὀδυσσεύ[ς], et Diomède, Διομήδης, ainsi que trois légendes fragmentaires. [G.]

2008, 541. R. Ergeç, M. Önal *et al.*, *Belkis-Zeugma and its Mosaics* (Istanbul, 2007). Ce recueil largement illustré présente pour le grand public certaines des mosaïques de Zeugma (cf. *Bull.* 2002, 72 ; 2004, 74 ; 2006, 53 ; 2007, 499). Parmi les nouveautés, sur un panneau photographié p. 70-71, figurent deux personnages allongés sur des lits de banquet : à gauche près d'un cratère, un homme, Ἄκρατος, versant le vin d'un rhyton dans le gobelet d'Εὐφορόσῳνη, l'une des Charites. Akratos, personnification du vin pur, est très rarement figuré ou mentionné (Pausanias, 1, 2, 5). [G.]

2008, 542. Ch. Crowther et M. Facella, *Neue Forschungen zur Religionsgeschichte Kleinasiens* (Asia Minor Studien, 49), Bonn 2003, 41-80 et pl. 3-10 : « New Evidence for the Ruler Cult of Antiochos of Commagene from Zeugma ». Deux inscriptions découvertes en 2000 jettent un jour nouveau sur la politique religieuse d'Antiochos I de Commagène. Elles permettent en effet d'y discerner deux étapes : d'abord conservation du caractère hellénique des divinités, puis tendance à un syncrétisme gréco-perse (Zeus Oromasdès, Apollon Mithra Hélios...). En appendice (68-77), reprise des « Related Texts » (de Samosate, Dolichè, Sofraz, musée d'Adıyaman, Çaputlu Aşaç, Küllük). [Cl. Brixhe]

2008, 543. G. Petzl (n° 542), 82-84 : «Antiochos I von Kommagene im Handschlag mit den Göttern. Der Beitrag der neuen Reliefstele von Zeugma zum Verständnis der Dexiosis ». La stèle qui porte la plus longue des deux inscriptions évoquées *supra* présente en relief une scène de *dexiôsis*. Autres représentations de la même scène. Sa signification : à la fois témoignage de l'aide des dieux à Antiochos et mise sur le même plan du monarque et des divinités de son panthéon. [Cl. Brixhe]

2008, 544. **Syrie du Nord.** – C. A. Marinescu, S. E. Cox, R. Wachter, *Constructions of Childhood in Ancient Greece and Italy*, éd. A. Cohen, J.B. Rutter (Hesperia Supplement 41, 2007), 101-114 : « Paideia's Children : Childhood Education on a Group of Late Antiquity Mosaics », donnent de nouvelles photographies de sept des panneaux dispersés d'un ensemble de mosaïques illustrant des épisodes de la vie et de l'éducation d'un jeune homme nommé Kimbros (*Bull.* 2006, 60 ; 2007, 500). De nouveau, on rencontre des abstractions personnifiées dont Πεδία (pour Παιδεία) ; des mois figurés par des personnages masculins et des jours par des femmes ; des personnes dûment nommées, qui se retrouvent parfois sur plusieurs panneaux, comme Πρίσκος υἱὸς Μονίμου, également appelé Πρίσκος et Πρίσκος Μονίμου. L'onomastique de l'entourage de Kimbros s'enrichit : Ἀπολωνίδης (*sic*, deux fois), Θεόδοτος, Γεννάδις, Χρυσάφιος, Θρεπτός, Ζῆθος, Μικτωσίνος (? nom nouveau), Παλμᾶς, Λονγῖνος, Μαρκιανός, Κύριλλος, Θεοδώρα, Ζευξιανός, Διοκλῆς. À deux reprises, le jeune Kimbros subit des punitions et il est notamment fouetté par un certain Φίλιος. Malade et allongé sur un lit, il est soigné par des médecins, εἰατροί. Il faut redire le caractère exceptionnel de cet ensemble qui me paraît originaire de la Syrie du Nord. [G.]

2008, 545. *Héraclée-sur-mer.* – P.-L. Gatier, dans *Studi ellenistici* 20, éd. B. Virgilio (Pise-Rome, 2008), 269-283 : « Héraclée-sur-mer et la géographie historique de la côte syrienne », discute du nom antique du site hellénistique de Ras Ibn Hani au Nord de Lattaquié (Laodicée-sur-mer). À partir des auteurs antiques, dont Pline, *HN*, V, 18, 79, mais aussi de poids inscrits, en particulier les deux publiés jadis, *IGLS* IV, 1252, il montre qu'il s'agit d'Héraclée et non pas, comme on l'avait pensé auparavant, de Diospolis, site fantôme dont la mention doit disparaître de la géographie de la Syrie du Nord. Un poids inédit d'Héraclée-sur-mer, trouvé en fouille à Ras Ibn Hani, est signalé ; un autre, non signalé et également inédit – au Musée de Beyrouth – devra maintenant être ajouté à la série. [G.]

2008, 546. *Moyen Euphrate.* – P.-L. Gatier, *Cahiers du musée des Beaux-Arts de Lyon* (2002-2006 [2008]), 12-15 : « Un relief funéraire du Moyen-Euphrate au musée des Beaux-Arts de Lyon », revient en détail sur un relief qu'il a déjà publié dans le catalogue des inscriptions de ce musée, cf. *Bull.* 2003, 558. Ce relief représente un homme et son épouse, Φαβία, morts à quelques jours d'intervalle, l'un le 23 Lôos 473, l'autre le 7 Gorpaios de la même année (ère séleucide), donc à deux semaines d'intervalle en 162 p.C. Il provient de la région entre Zeugma et Hiérapolis. [G.]

2008, 547. *Béroia (Alep)*. – P.-L. Gatier, *Les Annales archéologiques arabes syriennes* 47-48 (2004-2005), 151-157 : « Nouvelles inscriptions de Gabala et de Béroia ». Outre trois inscriptions de Gabala et de sa région (un milliaire latin du IV<sup>e</sup> s. et deux épitaphes grecques, *infra* n° 548), G. revient sur la dédicace des thermes de Béroia restaurés par Justinien après un incendie, dont il avait publié un premier exemplaire (*Bull.* 2002, 460). Un second texte est apparu au revers du même bloc (phot. fig. 5), identique au premier sauf à la fin où se lit cette fois la date, « indiction 15 ». G. opte pour l'année 551/552 *p. C.*, onze ans après l'incendie de Béroia par les Perses, en rappelant que l'année précédente Justinien avait, non loin de là, fait relever les remparts de Chalcis. [F.]

2008, 548. *Région de Gabala*. – P.-L. Gatier, *ibid.*, 153-155, publie deux textes funéraires, une stèle du village d'el-Khorba et une inscription rupestre de Bishman, deux sites de la montagne à l'Est de Jeblé (Gabala). La stèle est lue : Χαρμίδης Λυσιμάχου ζῶν καὶ φρονῶν τὴν στήλην καὶ τὸν τύμβον ἑαυτῷ ἐποίηι. L'autre texte, incomplètement déchiffré, concerne un Ζηνόδωρος Διογένους et son épouse Διονυσία. [G.]

2008, 549. *Apamène (Huarte)*. – M. Gawlikowski, *Journal of Roman Archaeology* 20 (2007), 337-361 : « The mithraeum at Hawarte and its paintings », fait le bilan de la fouille du sanctuaire de Mithra, dans une grotte découverte sous la basilique dite de Phôtios. Il signale une inscription inédite datant cette église d'avant 421, ce qui vieillit un bâtiment dont la plus ancienne mosaïque était de 483. Une nouvelle inscription grecque mentionnant Marcus Longinus, déjà connu par un autel daté de 142/143 *p. C.*, lui paraît en rapport avec le *mithraeum*. Un texte peint sur le plafond, daté du IV<sup>e</sup> s., est restitué, [Νικῆ ἢ] Τύχη [τοῦ ἀνικ]ήτου Μείθρα ; sur un autre fragment de plâtre, Μίθρα νικῆ. [G.]

2008, 550. *Apamène*. – J.-B. Yon et alii, *Les Annales archéologiques arabes syriennes* 47-48 (2004-2005), 235-237, publient une dédicace sur mosaïque découverte à Abou Roubéis, site de la région de Hama mais dont le texte prouve qu'il dépendait d'Apamée. Un martyrium dédié à la Mère de Dieu, τῆς Θεοτόκου κ(αὶ) ἀειπαρθένου Μαρίας, a été achevé le 7 Panémos, 8<sup>e</sup> indiction, l'an 841 de l'ère séleucide, soit le 7 juillet 530 *p. C.* La dédicace a eu lieu sous l'archevêque Stéphanos et le périodeute Abraamios. Le premier, vu son titre, ne peut être que l'évêque d'Apamée, métropolitain de Syrie Seconde. Les a. rapprochent cette dédicace de deux autres mosaïques d'origine mal établie : l'une exécutée en avril 529 sous l'évêque (*sic*) Stéphanos, accompagné cette fois du périodeute Malchos ; l'autre datée de novembre 540, appartenant à un martyrium

de la Théotokos (*SEG* 46, 1773 et 1775, cf. *Bull.* 1998, 486). Il est en effet très probable que ces deux inscriptions proviennent aussi d'Abou Roubeis. Les travaux exécutés en 530 sont l'œuvre d'un donateur laïc, Ouranios, fonctionnaire de la préfecture d'Orient, ἐπαρχ(ικοῦ). [F.]

2008, 551. *Syrie centrale*. – D. Mazzoleni, *Rivista di archeologia cristiana* 82 (2006), 405-415, publie une porte funéraire en basalte du musée de Maarat an-Numan avec, pour toute inscription, la date ἔτους βψ', 702 des Séleucides soit 390/391 *p. C.* Cela fournit un repère pour la datation de monuments rarement inscrits (M. cite entre autres *IGLS* IV, 1546, avec le jour du mois, non l'année), plus souvent décorés de croix ou christogrammes. L'a. renvoie pour ces portes au récent corpus de F. Severini, *Catalogo delle porte basaltiche siriane* (Roma, 2005, *non vidi*). Il évoque, plus généralement, les diverses ères en usage en Syrie, avec des photographies de deux mosaïques connues dudit musée. [F.]

2008, 552. *Doura-Europos*. – K. Ruffing, dans *Production et échanges dans la Syrie...* (n° 531), 399-411 : « Dura Europos : a City on the Euphrates and her Economic Importance in the Roman Era », examine – tout comme J.-B. Yon, plus complet, dans le même ouvrage – les graffites de la « Maison des Archives », celle du commerçant Nebouchelos, datés du milieu du III<sup>e</sup> s. *p. C.* Les relations commerciales concernent les localités d'Appadana, Banabela et Soura (Yon doute qu'il s'agisse de la forteresse du Moyen-Euphrate). Les produits agricoles, les textiles, le parfum et la myrrhe font l'objet de commerce. Il est aussi question de la location d'un terrain et de prêt sur gage. [G.]

2008, 553. **Phénicie**. *Tyr*. – L. J. Hall, *Studies in the Late Roman History*, éd. E. Dabrowa (*Electrum* 12, Cracovie, 2007), 73-87 : « Tyre in Late Antiquity », signale p. 73, avec photo, ill. 1, un fragment de plat en verre, daté de la fin du III<sup>e</sup> ou du début du IV<sup>e</sup> s. *p.C.*, de provenance indéterminée, avec une inscription qu'elle lit Τύρος, et la représentation de la Tychè de Tyr. Celle-ci ne porte pas une balance, malgré l'a., qui aurait dû la comparer aux figures de la Tychè des monnaies de Tyr et du « laraire de Tortose » : voir H. Seyrig, *Syria* 28 (1951), 114-116. L'inscription se lit plutôt [.]ο Τυρ(ίων). [G.]

2008, 554. *Territoire de Tyr*. – T. D. Barnes, *Scripta classica Israelica* 27 (2008), 59-66 : « Eusebius and Legio », discute du relief inscrit de Doueir publié par Renan, *Mission de Phénicie* (Paris, 1864-1874 [non pas 1864]), 676-677, et *IGRR* III, 1107. Il s'agit de la dédicace à Apollon de la porte d'un bâtiment par un personnage dont le nom n'est pas clair, fils de Sélamanès, Σελμανους (et non pas Σαλαμανους, coquille de

l'a.) οἰκονόμου [καὶ Ἡρακλείτου ἡγεμόνος λεγ(ιῶνος) ς', selon Renan. La correction οἰκονόμου [Ἡρακλείτου (*IGRR*) m'avait semblée, après autopsie, confirmée par le peu d'espace disponible : voir E. Gubel *et al.*, *Art phénicien. La sculpture de tradition phénicienne*, catalogue du Musée du Louvre (Paris, 2002), 125, avec photo (notice P.-L. G. et E. Gubel) ; la restitution de l'a. (qui ne connaît pas le catalogue du Louvre), [Ἰουλ(ίου) Ἡρακλείτου, paraît donc matériellement difficile. Quant au choix de *Iulius* plutôt que tout autre gentilice, il est suggéré à l'a. par une inscription de Si'a en Arabie (Prentice, *AAES* III, 431), Προνοί[α] Ἰουλίου [Ἡρακλίτου... L'a. a de bonnes raisons pour récuser l'identification de ce Julius Héraclitus de Si'a comme un gouverneur d'Arabie dans les années 264-284 (constamment acceptée depuis H.-G. Pflaum, *Syria* 34 [1957], 143 ; d'où *PIR*<sup>2</sup> J 351 et *PLRE* I, Heraclitus), et il faut donc retirer le personnage des fastes de cette province. En revanche, le rapprochement entre l'inscription de Si'a et celle de Doueir est artificiel, tant les noms théophores d'Héraclès sont banals en Phénicie et tant la restitution du gentilice *Iulius* est douteuse. Quant à la date de Panémos 321, elle n'a aucune chance d'être indiquée selon l'ère d'Antioche, comme cette hypothèse a été envisagée parfois ; de plus, Doueir (Douweir) au S.-E. de Tyr, près de Shelaboun et de Bint Jbeil, appartient à la *chôra* de Tyr et non pas à celle de Bèryte (ce que soutient l'a. à la suite de Ritterling). Selon l'ère de Tyr, la date correspond donc à un mois de l'été 196 *p. C.* Si elles retirent ces deux inscriptions du débat, ces constatations n'enlèvent rien à la pertinence de l'article qui rappelle que la légion VI *Ferrata* est connue dans le Nord de la Palestine jusque dans les années 220, au camp de Legio ou de Capercotani qui deviendra plus tard Maximianopolis, sous l'empereur Galère. L'emploi, par Eusèbe de Césarée, du nom Legio pour désigner le site ne peut servir à dater l'*Onomasticon*, car il traduit simplement la persistance d'un usage commun. [G.]

2008, 555. **Palestine.** – L. Di Segni, *Israel Museum Studies in Archeology* 4 (2005), 23-48 : « A Roman Standard in Herod's Kingdom », publie un exceptionnel objet de bronze inscrit, de provenance inconnue. Il s'agit d'un anneau double comportant deux surfaces planes, l'une horizontale au sommet, l'autre verticale sur le pourtour, toutes deux inscrites en relief et donc dès le moule : Μάρκου Τιτίου σύμβλημα· μοδίου τέταρτον, et Ἔτους βα(σιλέως) δλ' μηνὸς Ξανδικοῦ, δκ'. L'objet est considéré comme un anneau destiné à être fixé autour du col d'un récipient en forme de vase pour mesurer une denrée sèche. L'a. explique σύμβλημα de manière convaincante comme « comparaison », « moyen de comparaison » et donc « étalon de mesure » d'un quart de *modius*. L'année règnale indiquée sur l'objet, 34, ne pourrait concerner qu'un souverain qui a régné

longtemps: elle concernerait Hérode le Grand. L'objet daterait alors de 7 a. C., et le dernier nombre, 24, signifierait la même date selon l'ère d'Actium. Marcus Titius, gouverneur de Syrie, passait pour avoir été en fonction de 13 a. C. à 10/9 ou 9/8 a. C. L'a., en examinant la terminologie de Flavius Josèphe pour désigner les fonctions administratives et militaires romaines, en particulier celles des gouverneurs, des procureurs et des subordonnés responsables de districts territoriaux, révisé considérablement la chronologie des gouverneurs de Syrie de la fin du I<sup>er</sup> s. a. C., Quirinius (12-10 a. C.), Marcus Titius (10-7 a. C.) et Saturninus (7-6 a. C.). Elle pense que l'étalon de mesure concerné avait une valeur fiscale ; elle en conclut que la fiscalité romaine s'exerçait sur le territoire du roi-client qu'était Hérode, et qu'il est envisageable qu'un recensement dans ce royaume ait pu être conduit par l'autorité romaine. Les changements dans la chronologie des gouverneurs de Syrie, s'ajoutant à ces conclusions, permettent à l'a. de confirmer le passage controversé de l'Évangile de Luc, 2, 1, 1-15, sur le voyage de Joseph et Marie à Bethléem et la naissance du Christ qu'elle date ainsi de 12-10 a. C. Plusieurs difficultés minent cette audacieuse reconstitution. D'une part, il est très difficile de lire BA à la suite du mot ἔτους, tant sur les photos que sur le fac-similé, et donc d'en tirer l'indication d'une ère royale ; par ailleurs, l'absence du nom du roi, malgré les exemples de la note 19 qui concernent Agrippa et sont souvent ambigus, est également problématique. D'autre part, le second chiffre, 24, pourrait bien être le quantième du jour du mois de Xandikos, plutôt qu'une seconde indication d'année. On peut ainsi se demander si cet objet ne provient pas, plus simplement et sans référence royale, d'une des cités de la province de Syrie dont l'ère débute dans les années 40 a. C. Ajoutons que le caractère officiel d'une mesure de volume n'entraîne pas forcément qu'elle ait une destination fiscale. [G.]

2008, 556. M. Piccirillo, G. C. Bottini, *Liber Annuus* 56 (2006), 547-552, pl. 35-36, à partir de cinq fragments d'une mosaïque palestinienne d'origine indéterminée, restituent une citation du Sermon sur la montagne (*Matthieu* 5, 23-24), dont c'est ici le premier témoignage épigraphique. L'inscription se termine par une formule votive pour le salut des donateurs. À la fin, au lieu de [αὐ]τῶν τῶν καρποφορούντων, on restituera de préférence [πάν]των. [F.]

2008, 557. *Abila de la Décapole*. – P.-L. Gatier, *Syria* 84 (2007), 173-174, sur une mosaïque mutilée, que sa belle écriture assigne à la fin du VI<sup>e</sup> s. ou au début du VII<sup>e</sup> s., reconnaît une citation du *Psaume* 83, 2-3, rarement attesté dans l'épigraphie. [F.]

2008, 558. *Territoire de Pella*. – Z. Al-Muheisen, *Annual of the Department of Archaeology of Jordan* 50 (2006), 83-98, rend compte des fouilles de Khirbat al-Badiyya près d'Ajlun de 1998 à 2005. L'église d'al-Badiyya a livré, dans sa nef centrale, une dédicace sur mosaïque, simplement signalée par l'a. (p. 86) et datée par lui de 710 *p. C.* D'autre part l'église de Ras ad-Dayr, au S.-E. du site, conserve dans sa nef nord deux médaillons inscrits. L'un d'eux est présenté en photographie (fig. 13) et traduit en anglais. J'en donne ici la transcription : Ἐπὶ τοῦ ἀγιωτάτου καὶ μακαριωτάτου ἡμῶν ἐπισκ(όπου) Ἰωάννου ἐγένετο τὸ πᾶν ἔργον τῆς ψηφώσ(εως) τοῦ ἀγίου ἀρχαγγέλου Μιχαήλ (καὶ) Γαβριήλ ἐκ σπουδῆς Σεργίου πρεσβυτέρου (καὶ) ἀρχιμανδρίτου ἐν ἔτει τῷ βξχ' ἔτι μηνὶ Ἀρτημεσίου πρότη χρό(νοις) δ' ἰνδ(ικτιῶνος). La date du 1<sup>er</sup> Artemisios (du calendrier d'Arabie), an 662, indiction 4, correspond au 21 avril 601 *p. C.* suivant une ère pompéienne débutant à l'automne 63 *a. C.* [F.]

2008, 559. Mosaïque du VIII<sup>e</sup> s. à Deir el-Liyas (Mar Elias) : cf. n° 571.

2008, 560. *Territoire de Livias (?)*. – R. Mkhjian, *Annual of the Department of Archaeology of Jordan* 49 (2005), 403-410, donne un compte rendu provisoire de la fouille d'un monastère installé à l'Est du Jourdain, non loin de l'église de pèlerinage édifiée sur les lieux du baptême du Christ. L'appellation de « monastère de Rhètorios » vient d'une inscription sur mosaïque, dans l'abside de l'église nord, citée seulement en traduction (p. 405). Nous la transcrivons d'après la photographie (fig. 6) : Τῆς χάριτος συνηργισίας Χ(ριστο)ῦ τοῦ Θ(εο)ῦ ἡμ(ῶν), ἐπὶ Ῥητωρίου τοῦ θεοφιλ(εστάτου) πρεσβ(υτέρου) καὶ ἡγ(ουμένου) γέγον(ε) τὸ πᾶν ἔργ(ον) τῆς μον(ῆς)· δόη αὐτῷ ἔλεος ὁ Θ(εὸς) ὁ Σ(ωτ)ήρ. Bien que la dédicace situe sous l'higoumène Rhètorios « l'ouvrage entier du monastère », la forme des lettres suggère une date postérieure au V<sup>e</sup> s., époque présumée de sa fondation. Ce pavement témoigne apparemment d'une restauration tardive, mais d'envergure. [F.]

2008, 561. *Territoire de Césarée. Crocodilonpolis*. – R. R. Stieglitz, *Tel Tanninim. Excavations at Krokodeilon Polis 1996-1999* (Boston, 2006), 96-97, publie l'acclamation de bienvenue d'une mosaïque à l'entrée d'un bain, Εἴσε[λθε] ἐπ' ἀ[γαθῶ], formule connue, voir *Bull.* 1992, 499. [G.]

2008, 562. *Legio-Maximianoupolis*. – Y. Tepper, L. Di Segni, *A Christian Prayer Hall of the Third Century CE at Kefar 'Othnay (Legio)*, 59 p. (Jérusalem, 2006), offrent un aperçu préliminaire des fouilles menées en 2005 sur le site de l'actuelle prison de Megiddo (l'antique Legio siège de la *legio VI Ferrata*, cf. *supra* n° 554), qui ont conduit à la découverte retentissante d'un lieu de culte chrétien pré-constantinien. Le contexte

archéologique permet en effet aux a. de faire remonter au III<sup>e</sup> s. le pavement d'une salle abandonnée dès la fin de ce siècle, dont les trois inscriptions sont incontestablement chrétiennes. La mosaïque a pour principal dédicant « notre frère » Gaïanos, un centurion (titre indiqué par le sigle habituel, chi surmontant le rhô du chiffre 100), Γαιανός ὁ καὶ Πορφύρις (ἐκατοντάρχης) ἀδελφὸς ἡμῶν φιλοτειμησάμενος ἐκ τῶν ἰδίων ἐψηφολόγησεν, et pour artisan le mosaïste Broutis (au lieu de Βρούτις ἠργάσετα[ι], qui serait un futur, ne peut-on lire ἠργάσετο, pour ἠργάσατο ?). L'offrande au Christ d'une table, probablement destinée à l'eucharistie, est l'œuvre d'une femme : Προσήνικεν Ἀκεπτοῦς (nom féminin nouveau, du latin *Accepta*) ἡ φιλόθεος τὴν τράπεζαν Θ(ε)ῶ Ἰ(ησοῦ) Χ(ριστοῦ) μνημόσυνον. La troisième inscription mentionne quatre autres femmes, probablement liées au donateur : Μνημονεύσατε Πριμίλλης καὶ Κυριακῆς καὶ Δωροθέας, ἔτι δὲ καὶ Χρήστην (*sic*). Ces formules de style ancien, judicieusement commentées, n'ont rien d'incompatible avec la datation proposée. [F.]

2008, 563. *Lydda-Diospolis*. – Y. Zelinger, L. Di Segni, *Liber Annuus* 56 (2006), 459-468 : « A Fourth-century Church near Lod (Diospolis) », fixent solidement la date de cette église d'après la dédicace sur mosaïque de l'évêque Dionysios : Καὶ ταύτην τὴν ἐκκλησίαν Διονύσιος ὁ ἐδεσιμώτατος ἐπίσκοπος (la fin est perdue). Compte tenu de la découverte de monnaies de la fin du IV<sup>e</sup> s., ce Dionysios n'est autre que l'évêque de Lydda qui siégea au concile œcuménique de 381 et que mentionne aussi saint Jérôme. Les a. rappellent d'autre part que l'épithète αἰδεσιμώτατος, « très révérend », ne s'emploie guère pour un évêque au-delà du IV<sup>e</sup> s. Aux exemples réunis d'après la littérature et les inscriptions, on peut ajouter, bien que sa date soit mutilée, une mosaïque de Syrie publiée par P. Donceel-Voûte (cf. *Bull.* 1992, 608), 472, fig. 448. [F.]

2008, 564. *Jérusalem*. – C. P. Jones, *Greek, Roman, and Byzantine Studies* 47 (2007), 455-467 : « Procopius of Gaza and the Water of the Holy City », résout une difficulté du panégyrique d'Anastase en montrant que la « ville sacrée » (ἱερὰ πόλις) où les peuples du monde entier affluent pour des fêtes n'est autre que Jérusalem et certainement pas, vers l'an 500, Hiérapolis de Syrie. L'aqueduc offert, selon Procope, par l'empereur à la ville sainte, est mis en relation par J. (p. 464-465), de façon séduisante, avec l'inscription des environs de Bethléem interdisant de semer ou planter à moins de 15 pieds de l'aqueduc (*SEG* 8, 171, cf. *Bull.* 2005, 527). [F.]

2008, 565. *Anthédon*. – C. Saliou, *Revue biblique* 115 (2008), 275-286 : « Inscriptions de la région de Gaza », publie, p. 276-280, trois fragments d'inscriptions hellénistiques trouvés en fouille à Blakhiyah. Deux d'entre eux paraissent appartenir à

une même inscription (signalée *Bull.* 2007, 521), que l'a. interprète prudemment, soit comme un texte « traitant de problèmes monétaires ou fiscaux », soit comme un « tarif de certaines prestations ou [...] récompenses d'un concours » : on reconnaît des indications de nombres et les mots complets χρυσοῦς et surtout γενέσθω, « qu'il en soit ainsi ». Cela orienterait plutôt vers un texte royal, ce que le nom fragmentaire Antioch(...) pourrait confirmer. – La dédicace de l'église d'Abu Baraqeh (*ibid.*, 280-286) sera analysée l'an prochain. [G.]

2008, 566. *Azôtos*. – L. Di Segni, *'Atiqot* 58 (2008), 31\*-36\* : « The Greek Inscription from Tel Ashdod: A Revised Reading », réédite avec une bonne photo la dédicace du pressoir à vin d'un monastère (*Bull.* 2006, 475). Le nom mutilé et abrégé de l'higoumène n'est pas Iôannès ; ce pourrait être Germanos, ἀββᾶ [? Γερ]μαν(οῦ). Le chiffre de l'indiction n'est pas 10 (lecture du premier éditeur) ni 6 (ma lecture de 2006), mais 7. L'indiction concorde ainsi avec l'an 330 de l'ère d'Éleuthéropolis, le 20 Daisios correspondant au 9 juin 529 *p. C.* [F.]

2008, 567. *Gaza*. – L. Di Segni, *Journal of Roman Archaeology* 20 (2007), 643-655, donne un compte rendu substantiel, et généralement élogieux, des Actes du colloque *Gaza dans l'antiquité tardive*, éd. C. Saliou (Salerno, 2005). Deux contributions, où l'épigraphie entre en jeu, suscitent de la part de D. S. une critique approfondie. Dans l'article de J.-B. Humbert et A. Hassoune (*op. cit.*, 1-11) sur les fouilles byzantines dans l'actuelle Bande de Gaza, elle repousse entre autres l'identification de l'église de Umm Jarrar (Horvat Gerarit, cf. *Bull.* 2007, 522) au monastère de Silvanos. Dans l'article de R. Elter et A. Hassoune (*op. cit.*, 13-40), elle conteste avec de sérieux arguments l'identification de l'église de Umm el-'Amr à un monastère fondé par saint Hilarion (†371) autour de sa propre cellule, qui serait à sa mort devenue son tombeau. L'inscription de la nef invoquant les prières d'Hilarion (*Bull.* 2006, 476), sans rapport nécessaire avec le tombeau inclus dans l'église, prouve seulement que le saint était vénéré là. Voisin de Thauatha (actuel Umm el-Tut), village natal du saint, le monument fouillé pourrait correspondre, selon D. S., à l'église Saint-Hilarion que la *Vie de Pierre l'Ibère* mentionne à Thauatha à la fin du v<sup>e</sup> s., si ce n'est au célèbre monastère de Sèridos fondé dans le même village au début du siècle suivant. Quant au tombeau d'Hilarion, les sources (dont la carte de Madaba) le situent plus au Nord, près de Gaza et Maiouma. [F.]

2008, 568. *Sobata*. – P. Figueras, *Aram* 18-19 (2006-2007), 509-526 : « The location of *Xenodochium sancti Georgii* in the light of two inscriptions in Mizpe Shivta », tente de préciser l'identité d'un monastère en ruines près de Sobata, d'après deux

invocations inscrites sur l'enduit d'une même arcade. Le n° 1, un graffite fortement teinté de cursive, se subdivise en deux invocations au « Dieu de saint Georges » pour une série de personnages. L'onomastique est surtout sémitique, pour autant que les photographies permettent de contrôler les lectures. Deux indications d'origine, ἀπὸ κώμης Χοσσευφ... (?) et ἀ[πὸ] Χολφινῶς (?), seraient aussi à vérifier. Le n° 2 est une inscription peinte, de style cursif elle aussi, invocation à Dieu pour un certain Ouaelos. La date indiquée, indiction 11, an 473 (ère d'Arabie), correspond à 577/578 *p. C.* D'après la mention de saint Georges, considéré comme patron du couvent, F. estime que ces ruines correspondent à l'hôtellerie Saint-Georges située par le Pèlerin de Plaisance à 20 milles au Sud d'Élousa, sans s'arrêter au fait que la distance indiquée correspond mieux à Nessana qu'à Sobata. [F.]

2008, 569. **Palestine et Arabie.** – L. Di Segni, *Aram* 18-19 (2006-2007), 113-126 : « The use of chronological systems in sixth-eighth centuries Palestine », réexamine principalement la diffusion, plus précoce qu'ailleurs dans les inscriptions de Palestine et d'Arabie, de différentes ères chrétiennes de la création du monde. Ces ères mondiales, dont l'a. a naguère mis en lumière des emplois méconnus (par exemple *Bull.* 1994, 650), conduisent à dater longtemps après la conquête islamique un certain nombre de pavements d'église. D. S. tâche ici de confirmer par de nouveaux documents une hypothèse qui lui est chère : le comput d'une ère mondiale aurait parfois pu omettre le chiffre initial de 6000 (il s'agirait pratiquement d'une ère du septième millénaire). Les exemples allégués, que nous ne pouvons analyser en détail, paraissent inégalement probants. On attendra notamment que soit éditée la nouvelle dédicace du martyrium de Nu'eiyima entre Al-Husn et Gérasa, où « l'an 8 de l'indiction 8 » correspondrait à l'an 6008 de la création, soit 500 *p. C.* Sur une mosaïque de Rihab, voir aussi *infra* n° 571. Quant à l'épigraphie juive que l'a. évoque pour finir, elle suit en grec les ères locales, tandis que les inscriptions hébraïques ou araméennes utilisent les ères religieuses de la destruction du Temple (ainsi *Bull.* 2003, 607) ou de la création (selon le comput juif). Par exception, D. S. interprète une nouvelle inscription grecque de la synagogue de Deir Aziz, près d'Hippos, d'après l'ère de la destruction du Temple, dont les années 290 correspondent à 358-368 *p. C.* Notons au passage que le pavement de la synagogue de Beth Alpha, daté par une année de règne de Justin, peut difficilement remonter comme on le suppose à Justin I<sup>er</sup> († 518), puisque c'est en 537 que Justinien instaura officiellement ce système de datation (cf. *Bull.* 1998, 610) : il doit s'agir en ce cas plutôt de Justin II (565-578). [F.]

2008, 570. **Palestine ou Arabie.** – P.-L. Gatier, *Syria* 84 (2007), 170-173, phot. fig. 1, revient sur la date et la provenance présumées d'une mosaïque « errante », récemment exposée à Munich et commentée dans le catalogue par P. Baumann. La dédicace de ce pavement, pour le salut de tout un domaine (κτῆμα) et d'une donatrice anonyme, mentionne quatre responsables, trois clercs et un laïc : le prêtre et épitrope Diodôros, l'archidiaque Iôannès, le diacre et économiste Zènodôros, le dioécète Kyriakos. Outre l'intéressante terminologie administrative, G. s'attache avant tout à l'interprétation de la date, « au mois d'Hyperbérétaios, l'an 711, la 6<sup>e</sup> année de l'indiction », en contestant les hypothèses du premier éditeur. Bien que toutes les données concordent suivant l'ère d'Antioche (en octobre 662 *p. C.*), il objecte que la Syrie du Nord a peu de mosaïques, pas aussi tardives, et que le vocabulaire institutionnel a des parallèles plus au Sud. L'ère pompéienne de Gérasa, autre hypothèse soutenue par Baumann, entraînerait en fait une 7<sup>e</sup> année d'indiction. G. opte pour une autre cité de la Décapole, comme Gadara, Hippos ou Scythopolis, dont l'ère débute un an plus tôt qu'à Gérasa. L'inscription daterait alors de l'automne 647 *p. C.*, peu après la conquête musulmane. Notons seulement que le chiffre de l'indiction n'est pas a priori certain : ce sigma lunaire surmonté d'un trait, comme le sont aussi les chiffres de l'an 711, doit être corrigé pour se lire *épisèmon* (= 6), chiffre qui à la date présumée de l'inscription a normalement la forme d'un S, ou à la rigueur *zèta* (= 7), correction qui rendrait possible l'attribution à Gérasa. [F.]

2008, 571. **Arabie.** – L. Di Segni, *Liber Annuus* 56 (2006), 578-592 : « Varia Arabica. Greek Inscriptions from Jordan », édite ou réédite avec photographies (pl. 53-56) sept inscriptions plus ou moins problématiques. N° 1, à l'église Saint-Constantin de Rihab (*Bull.* 2005, 544), les deux chiffres isolés TM correspondraient à une année de l'ère mondiale byzantine abstraction faite du chiffre des milliers (voir *supra* n° 569), soit 340 pour (6)340, qui équivaudrait à 832 *p. C.* – N° 2, à Deir el-Liyas au nord-ouest de Gérasa, le pavement d'une pièce au sud de l'église porte une dédicace mal exécutée et par endroits de lecture douteuse. Posée sous le prêtre et higoumène Esion (?), la mosaïque est datée de juin ou juillet, indiction 14, l'an 838 (de l'ère de Pella), soit 776 *p. C.* Sur la limite entre Pella et Gérasa, donc entre la Palestine et l'Arabie, voir aussi les remarques de P.-L. Gatier, *Syria* 84 (2007), 176-177. – N° 3, à Gérasa, la mosaïque d'une boutique du *macellum* porte une dédicace assez mutilée, d'abord en vers puis en prose, que l'a. en raison de l'écriture fait remonter au IV<sup>e</sup> s. L'a. restitue alors le chiffre manquant de l'an (4)25 de l'ère de Gérasa, soit 362/363 *p. C.* Des deux gouverneurs qui se succèdent en Arabie cette année-là, Bèlaios et Oulpianos, le nom du premier lui paraît mieux convenir

au début du vers 4, soit [Οὐλιανου] κρατέοντος [ἐ]ναίσιμον ἡνί[α]ν ἀρχῆς. L'auteur effectif des travaux, Aquilinus (accentuer l. 5 Ἀκυλίνου, nom transformé l. 2 pour les besoins du vers en Ἀγκυλίνοιο), porte le titre de λαμπροτάτου πρῶ[του τῆ]ς [πόλεως]. Ce *clarissimus principalis*, membre distingué de la curie locale, était en même temps de rang sénatorial. Sur le rang des *principales* du Bas-Empire, *honorati* ou non, voir A. Laniado, *Recherches sur les notables municipaux* (2002), 206-208. – N° 4, à Esbous, l'a. revient sur un linteau récemment publié de façon très défectueuse. La rénovation d'une église y est datée sous le prêtre et higoumène Geôrgios, selon D. S. ἡγουμένου τοῦ σωτηριώδ[ους δώ]ματος. Sous le nom générique de « demeure salubre » serait désigné un monastère local lié à cette église. L'établissement ne portait-il pas plutôt le vocable spécifique du « Tombeau Salubre », τοῦ Σωτηριώδ[ους Μνή]ματος ? La dédicace indique en tout cas, comme le montre l'a., la date du 1<sup>er</sup> septembre (le numéro d'indiction est perdu). D'autre part, dans une dédicace de l'église Nord d'Esbous (*I. Jordanie* 2, 60), D. S. adopte pour le nom du prêtre la restitution Papiôn (comme *Bull.* 1980, 558) et restitue après le nom du dédicant la fonction d'*agens in rebus*, Φιλαδέλφου μαγ[ιστ(ριανοῦ)]. – N° 5, à Madaba, à l'entrée de l'église des Saint-Martyrs une inscription nouvelle est attribuée, d'après l'écriture, au second tiers du VI<sup>e</sup> s. D. S. lit et restitue : Ὅστις πρόσεισι [ῶδε] βῆϊαν ἀγνήν ἔχοι [μνήμην φυλάττων [τῶν ἀγ]ιω(τά)των μαρτύρω[ν], δούς τε δόξαν τῷ Θεῷ κατ'ἄξίαν. Le féminin supposé βῆϊα (*sic*) serait issu du neutre βῆϊα, « les rameaux », mais cette lecture et celles des lignes suivantes se heurtent au fait méconnu par l'a. que le texte est une épigramme, formée de trois trimètres iambiques chacun réparti sur deux lignes. Je lirais pour ma part, compte tenu de la photographie :

Ὅστις πρόσεισι [κα]ρδίαν ἀγνήν ἔχοι,  
 [μνήμην φυλάττων [ἐν β]ίω (?) τῶν μαρτύρων,  
 [δι]δούς τε δόξαν τῷ Θεῷ κατ'ἄξίαν.

Nous ignorons à quels martyrs l'église était précisément dédiée. – N° 6, l'a. publie à son tour l'inscription sur mosaïque d'el-Rashidiyah, indépendamment de ma transcription, *Bull.* 2005, 555. Dans l'ethnique du mosaïste, Ἀνδρέου Ἐληώτου, elle reconnaît à juste titre Aelia (Jérusalem) et non Aila (Eilath) comme je l'affirmais. – N° 7, D. S. réédite une épitaphe de Phainô (*I. Jordanie* 4, 107, aujourd'hui disparue) dont elle conteste la date. Au lieu de l'an 350 de l'ère d'Arabie (lecture qui oblige, contrairement à l'usage de cette ère, à placer le chiffre des centaines après celui des dizaines), elle croit pouvoir lire suivant la copie de Alt le 22 Daisios de l'an 437. L'épitaphe daterait en ce cas du 11 juin 542 *p. C.*, et l'allusion finale à « l'année où les hommes ... et où mourut le

tiers du monde » se rapporterait à la grande peste arrivée en Palestine l'année précédente.  
[F.]

2008, 571bis. *Territoire de Canatha. Si'a : supra n° 554.*

2008, 572. *Hauran. Salkhad.* – J. Aliquot, *Les Annales archéologiques arabes syriennes* 47-48 (2004-2005), 179-186 : « Inscriptions grecques du tombeau de Salkhad (Syrie du Sud) », publie six stèles inscrites en grec qui ont été trouvées, avec trois stèles inscrites en nabatéen, dans le couloir d'accès à un tombeau. Le formulaire est très simple: nom, avec ou sans patronyme, et parfois âge du défunt. Une seule inscription est plus proluxe : ἐνθάδε κίτε Αναμος Οβεδου, ἐτῶν ξ'. Le reste de l'onomastique est également sémitique: Νουναθη, Ραουαος, Θοφεση, Φασεαθη, Θαμαρης, Αβδαλγης, Αυσοσ. [G.]

2008, 573. *Territoire de Bostra. Tell Rimah.* – N. Bader, *Syria* 84 (2007), 287-294, publie des inscriptions rupestres de ce site du N.-E. de la Jordanie, six safaitiques et deux grecques, simples noms, Μακεδόνις et Μανης (sur la photo, on lit seulement [-]ΗΝΗΣ). [G.]

2008, 574. *At-Turra (Et-Turra).* – U. Hübner, P. Weiss, *ZPE* 161 (2007), 177-180, publient une stèle funéraire : Θάρσι Κυρύλλα εἰτῶ (pour ἐτῶν) ἰς νύφη (pour νύμφη). [G.]

2008, 575. *Rihab.* – Nouvel emploi présumé d'une ère mondiale : *supra* n° 571, n° 1.

2008, 576. *Gérasa.* – Dédicace métrique d'une mosaïque du *macellum* : *supra* n° 571.

2008, 577. *Territoire de Gérasa (Souf).* – P.-L. Gatier, *Syria* 84 (2007), 174-176, propose la correction d'une inscription aujourd'hui disparue (*CIG* 4665 et *OGIS* 620), datée de 161 de l'ère de Gérasa, 98/99 *p. C.*, dédicace à un dieu compris auparavant Δὲ ἀγίωι Βεελβωσώρωι, et interprété parfois comme «Baal de Bostra». L'a., en se fondant sur les copies anciennes, en particulier de Brünnow, restitue le nom du dieu Beelphôgôr, «Baal du Phôgôr», connu par ailleurs dans la région (*I. Jordanie* 2, 154), Βεελ<φ>ω<γ>ώρωι. [G.]

2008, 578. *Esbous.* – Dédicace de rénovation d'une église : *supra* n° 571, n° 4.

2008, 579. *Mèdaba.* – Épigramme iambique inédite à l'église dite des Saints-Martyrs : *supra* n° 571, n° 5.

2008, 580. *Territoire de Mèdaba (Umm al-Rasas).* – M. Piccirillo, *Liber Annuus* 56 (2006), 375-388, pl. 1-14 : « La chiesa del Reliquiario a Umm al-Rasas », rend compte de la fouille d'une nouvelle église dans la partie nord du site. Il y a là deux inscriptions

(p. 384-386 et pl. 13-14), en partie mutilées, l'une à l'extrémité orientale de la nef, l'autre dans l'abside, devant l'autel. La première date l'ensemble de l'ouvrage sous Sergios, évêque (de Mèdaba), au mois d'Artémisios, l'an 481 (non 471) de l'ère d'Arabie, soit en avril-mai 586 *p. C.* Dans la liste des responsables ou des donateurs, au lieu d'un même personnage dit [Κ]ασισέου Ουαλ ἰοῦ Ἀμυιλίου πιστ[ικοῦ], on en distinguera de préférence deux, [Κ]ασισέου Οὐαλίου et Ἀμυιλίου πιστ[ικοῦ] (ce mot ne signifie pas « fidèle » mais indique une fonction encore mal définie, comme déjà à Umm al-Rasas *Bull.* 1990, 946 et 947). À la fin de la liste, au lieu de (Χριστὸς) γινώσκει τὰ ὀνόμ(ατα), on restituera la formule habituelle : [ᾧν] Κ(ύριος) γινώσκει τὰ ὀνόμ(ατα). L'inscription de l'abside, devant l'autel à reliques, est plus énigmatique. Ce qui reste de la première ligne, [- - -]βανεθ Αγραπεινα, n'est pas élucidé. Le nom Agrôpeina, variante présumée du latin Agrippina, n'est-il pas précédé d'un calque de l'arabe *banât*, « filles » ? Aux l. 2 à 4 suit une liste de dédicants, dont deux sont qualifiés d'ἀδελφός ; plutôt qu'un terme de parenté, je verrais là un titre monastique. Dernier des dédicants, Prokopis fils de Sergios était déjà connu par une inscription du site. Au lieu de Σεργίου πρ(εσβυτέρου) σωτη(ρία) [- - -]ορας Κύριος πρόσδεξε τὰ ι, on restituera : Σεργίου, ὑπ(ἐ)ρ σωτη(ρίας) [ᾧν τὰς προσφ]ορὰς Κύριος προσδέξεται, « pour le salut de ceux dont le Seigneur acceptera les offrandes ». La formule finale est à compléter, *exempli gratia* : [ἐπὶ τοῦ θε]οφιλεστάτου Αββесоβεος πρεσβ(υτέρου) ἐφυλωκαλίθι (pour ἐφιλοκαλήθη). Ces conjectures donnent la mesure du peu qui manque au début des autres lignes. [F.]

2008, 581. *Jordanie du Sud*. – Nouvelle édition de la mosaïque d'el-Rashidiyah : *supra* n° 571, n° 6.

2008, 582. *Phainô*. – Réédition de l'épithaphe I. *Jordanie* 4, 107 : *supra* n° 571, n° 7.

2008, 583. *Pétra*. – P.-L. Gatier, *Syria* 84 (2007), 180-182, propose une nouvelle lecture, d'après photos, de l'inscription du Siq de Pétra, I. *Jordanie* 4, 14, voir *Bull.* 2004, 397. Les trois premières lignes sont comprises : Ζεὺς οὐράγ[ιος] Βεελ[---] ὁ ἐν τόπῳ Μῶθῳ. Le nominatif identifie la représentation figurée au-dessus, un bétyle, et l'a. considère qu'il s'agit, à la manière de Beelphôgôr (voir n° 577), d'un Zeus topique, dieu « qui est dans le site de Môthô », village connu du Hauran, actuel Imtan, plutôt que Mu'ta près de Kérak. Suivent les noms des donateurs Ἀουῖτος στρατιώτης καὶ Γαιανὸς ἐκύης κώμης Μῶθῳ ἐποίησαν. [G.]

2009, 503. Généralités. *Choix d'inscriptions*. – J.-B. Yon, P.-L. Gatier (éd.), *Choix d'inscriptions grecques et latines de la Syrie*, Beyrouth, 2009 (Guides archéologiques de

l'Institut français du Proche-Orient, 6 ; 224 p.) réunissent 64 inscriptions grecques et latines, en partie araméennes dans le cas de textes bilingues ou trilingues de Palmyre, publiées par J. Aliquot, J.-C. Decourt, D. Feissel, J.-P. Rey-Coquais, M. Sartre et les éditeurs – tous membres de l'équipe des *IGLS* – en provenance du territoire actuel de la République Arabe Syrienne. Les textes sont rangés en huit catégories : vie publique, armée, fortifications, vie rurale, routes, paganisme, christianisme, tombeaux. Ils s'échelonnent de la période hellénistique à la reconquête byzantine, du III<sup>e</sup> s. *a. C.* au XI<sup>e</sup> s. *p. C.*, avec prépondérance des époques impériale et proto-byzantine. Abondamment illustré de photographies, souvent en couleurs, des inscriptions mais aussi des monuments et des paysages, l'ouvrage vise un public cultivé plus large que le cercle des spécialistes de l'épigraphie proche-orientale. Les documents sont édités et traduits, souvent avec des progrès sensibles, bibliographie et commentaire étant simplifiés et dépourvus de notes. Les textes célèbres, comme le « Tarif de Palmyre », la lettre royale sur les privilèges du sanctuaire de Baetocécé ou l'inscription mentionnant la destruction du temple de Jupiter Hammon à Bostra par les Palmyréniens, côtoient des documents plus ou moins connus. L'illustration permet un contact plus direct avec des inscriptions publiées dans les volumes anciens des *IGLS* ou d'autres recueils dépourvus de photographies. Des textes parus en dehors des corpus, dans des publications parfois peu répandues, sont à nouveau mis en lumière. Trois inédits sont à signaler. Au n° 31, un milliaire latin entre Adraha et Bostra date de 219 *p. C.* Les trois mosaïques de l'église de Hît (n° 53) seront commentées ailleurs plus en détail par P.-L. G. D'origine incertaine, l'épithaphe chrétienne n° 63, datée de 397/398 *p. C.*, offre un nouvel exemple de *μεμόριον*, terme rare au Proche-Orient pour désigner le tombeau. À défaut de concordance et d'index grec ou latin, des cartes, une table chronologique et un index des provenances facilitent la consultation de l'ouvrage. [F., G.]

2009, 504. Haute-Syrie. *Zeugma*. – K. M. D. Dunbabin, *JRA* 21 (2008), 193-224 : « Domestic Dionysus ? Telete in mosaics from Zeugma and the Late Roman Near East », réunit des mosaïques figurées du Proche-Orient : l'une de Zeugma (*Bull.* 2006, 53), qui représente une jeune femme, personnification de *Τελετή*, aux côtés de Dionysos et du satyre Skirtos ; une autre du même site, où elle reconnaît le même texte, jadis lu *ΤΕΛΕΤΕ* ; le panneau du cortège dionysiaque de Sheikh Zuweid (ancienne Bitylion de Palestine), où *τελετή* désignerait l'ensemble de la scène (*Bull.* 1994, 656) ; une mosaïque syrienne inédite proche du style des précédentes (collection G. Lofti, New York), où figurent des personnages nommés *Χάριτες*, *Τελετή*, *Ἔρως*, *Ἀφροδείτη*. D. y voit une

tradition purement syrienne faisant de Télète – au sens de « rituel » ou « initiation », d'où « mariage » – l'épouse d'Éros. Elle récuse, dans un contexte d'habitat, les interprétations mystiques de ces scènes pour y voir de préférence l'illustration d'un thème familier aux propriétaires. Elle étend, de manière convaincante, ces conceptions à une partie de l'imagerie dionysiaque de l'Antiquité tardive en Orient. [G.]

2009, 505. *Moyen-Euphrate*. – I. Márquez Rowe, dans *La necropolis byzantina de Tall as-Sin (Deir ez-Zor, Siria)*, éd. J. L. Montero Fenollós, Sh. Al-Shbib (Madrid, 2008), 275-280, pl. 47-49 : « Las inscripciones funerarias y los símbolos cristianos », outre une brève inscription en syriaque, publie les épitaphes de Θωμάς Ἀβραάμης Κουσέου (n° 1), et d'un Andréas au patronyme incertain. Les inscriptions peintes n° 4 et 5 sont de lecture très difficile. [F.]

2009, 506. Syrie. *Territoire d'Apamée*. – J. Kalvesmaki, *ZPE* 161 (2007), 265-268, donne un texte révisé de l'inscription isopséphique de Shnân (*IGLS* IV, 1403). Plusieurs corrections visent à rétablir à chaque ligne, en additionnant la valeur numérique de ses lettres, le total de 2443 noté en chiffres à la fin de la ligne, mais que les fautes du graveur ou les restitutions des éditeurs n'ont pas toujours respecté. Il attribue au VI<sup>e</sup> s. cette composition où il voit un écho de l'hymne de Justinien ὁ Μονογενῆς Υἱός. [F.]

2009, 507. *Épiphaneia*. – M. Piccirillo, *Liber Annuus* 57 (2007), 597-621 : « La Chiesa Cattedrale di Hama-Epifania in Siria », édite avec dessins et photographies les trois inscriptions du pavement de la cathédrale naguère signalées par A. Zaquzq (*Bull.* 1996, 476). L'inscription *a* est une invocation à Dieu tirée du Psaume 64, 6, rarement cité dans l'épigraphie (un seul autre exemple, à Constantinople au VIII<sup>e</sup> s., cf. A. Felle, *Biblia epigraphica*, n° 506). Datée de Dystros 727 (mars 416 *p. C.*), sous l'évêque Pappos, la dédicace *b* n'était pas inédite : ma transcription de 1996, d'après la photographie publiée par Zaquzq, est reproduite dans *SEG* 45, 1904. Je datais à tort, comme P., ce texte de 415 ; il est réédité, avec la date exacte, par J.-Cl. Decourt, dans *Choix d'inscriptions...* (*supra* n° 503), n° 48. D'après le texte *c*, qui est nouveau, le baptistère de la cathédrale fut dédié sous le même évêque, en l'an 724 des Séleucides (412/413 *p. C.*). Je suggère à nouveau d'identifier Pappos d'Épiphaneia à l'évêque « Pappos de Syrie » qui fut un partisan de Jean Chrysostome. [F.]

2009, 508. *Émèse*. – M. Jaghnoon, *Studia Orontica* 6 (2009), 79-86 [en arabe] : « Note sur quatre sarcophages trouvés à Homs en 2006 », publie, avec de bonnes photos, les inscriptions figurant sur deux des sarcophages en calcaire à reliefs, d'un type connu au II<sup>e</sup> s. et au début du III<sup>e</sup>, imitation locale des sarcophages de Proconnèse, qui proviennent

d'un même tombeau. L'une se lit : Ἔτους γξυ', Δείου ια', Οὐλ(πιος) Ἀντωνεῖνος ἑαυτῶ τὴν σορὸν ἀφιέρωσεν. L'autre : Οὐλπιος Κ[λ]αυδιανὸς ἱπεὺς Ῥωμαῖος ; il faut corriger (d'après une photo inédite de J.-C. Decourt) en Ῥωμαί[ων - -]. L'an 463 de l'ère séleucide correspond à 151/152 p. C. ; si Dios est novembre, comme à Antioche et Palmyre, il s'agit de l'hiver 151. En Syrie centrale, les sarcophages de Proconnèse semblent particulièrement prisés dans les milieux militaires latinophones : voir P.-L. Gatier, dans *Choix d'inscriptions...* (n° 503), 202-203. C'est une raison de plus pour considérer que ces *Ulpia*, dont le gentilice ne se retrouve pas dans d'autres inscriptions à Émèse et dont les *cognomina* sont latins, ne sont pas originaires d'Émèse, ou plutôt qu'ils appartiennent à une minorité romanisée par le biais de l'armée (comme *M. Ulpus Antiochianus Pulcher domo Hemesae*, cf. H. Devijver, *Prosopographia militiarum equestrium*, U6). [G.]

2009, 509. *Palmyre*. – J.-B. Yon, *Electrum* (Cracovie) 14 (2008), 129-147 : « Documents sur l'armée romaine à Palmyre », étudie les différentes unités stationnées à Palmyre sous l'Empire et les militaires mentionnés dans des inscriptions de la ville et de son territoire. Deux commandants de la garnison romaine sont honorés du titre de citoyen ou de citoyen et synèdre de Palmyre (*AE* 1947, 171 [l'a. repousse la correction envisagée *Bull.* 2006, 455, à la fin] ; *AE* 1933, 207). Un troisième personnage figure dans une inscription bilingue fragmentaire inédite, grecque et araméenne, que l'a. rapproche du fragment grec d'une console du sanctuaire de Nabû (*AE* 2004, 1567). Il s'agirait d'une seule inscription ou de deux textes proches honorant un certain Flavius Priscus, commandant de l'*ala Singularium*, citoyen et synèdre de Palmyre, peut-être au milieu du II<sup>e</sup> s. [G.]

2009, 510. T. Gnoli, *The Interplay of Roman and Iranian Titles in the Roman East (1<sup>st</sup>-3<sup>rd</sup> Century A.D.)*, Wien, 2007 (Österreichische Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse, Sitzungsberichte, 765 ; Veröffentlichungen zur Iranistik, 43 ; 136 p.), s'interroge sur l'ὑπατεία conférée au roi d'Édesse Aelius Septimius Abgar, à Odeinath de Palmyre et à d'autres dynastes orientaux. Il s'efforce, sans convaincre, de distinguer entre un type particulier de consulat conféré à ces personnages et les *ornamenta consularia* souvent octroyés par Rome à des princes clients. Il discute du terme de « roi des rois » présent dans trois inscriptions des princes de Palmyre (mais voir *Bull.* 2007, 504). Le titre iranien discuté d'*argapet*, ἀργαπέτης, que porte Septimius Vorodes (*IGRR* III 1044, etc.) à Palmyre au III<sup>e</sup> s., qui est déjà connu en grec par *P. Dura* 20 en 121 p. C. à l'époque parthe, et qui ne se retrouve – semble-t-il – que dans

un seul texte iranien, est expliqué comme une fonction de haut responsable fiscal, au terme d'une analyse développée. [G.]

2009, 511. *Damascène*. – J. Aliquot, P. Piraud-Fournet, *Syria* 85 (2008), 87-98 : « Le sanctuaire d'Ain el-Fijé et le culte du Barada », dans une étude des vestiges du sanctuaire de Fijé et des témoignages sur le culte du dieu-fleuve Chrysorroas, actuel Barada, publie une inscription gravée sur un bloc d'épistyle : Διὰ Ἡλιοδώρου καὶ Θεοδώρου ἐπιμελητῶν - -. [G.]

2009, 512. Syrie et Phénicie. *Hermon*. – J. Aliquot, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, t. 11, *Mont Hermon (Syrie et Liban)*, Beyrouth, 2008 (Bibliothèque archéologique et historique, 183 ; VI-168 p.). Le volume *IGLS XI* est consacré aux inscriptions de l'Hermon, l'ensemble montagneux au sud de l'Antiliban partagé à l'époque impériale entre les cités de Damas, Sidon et Panéas-Césarée de Philippe. Dans l'Antiquité tardive deux nouvelles cités y sont fondées, Rachla-Zénonopolis découpée dans le territoire de Sidon, et Barkousa-Justinianopolis dans celui de Damas. L'a. réunit 55 inscriptions du secteur nord, avec en appendice 25 textes (A/1 à A/25) du secteur sud – où se trouvent Baniyas, antique Panéas, et quatre sites de ses environs – auquel la situation politique du Proche-Orient ne lui permet pas d'avoir accès. L'essentiel de la zone étudiée, hormis Panéas, est donc constitué de portions montagneuses de la *chôra* de deux villes relativement éloignées du mont Hermon. Cela compose un ensemble assez homogène, rural, romain et religieux, d'autant que la totalité des textes appartient à l'époque impériale romaine, sauf une ou deux inscriptions chrétiennes insignifiantes. Les textes réunis sont très majoritairement d'ordre religieux, liés à la présence d'un grand nombre de sanctuaires païens, dont le plus insigne est celui de Pan à Panéas et le plus spectaculaire celui d'une divinité inconnue, vraisemblablement le Baal de l'Hermon, au sommet de la montagne, à 2814 m d'altitude. On rencontre ainsi des ex-voto et dédicaces de portions de bâtiments, d'autels et d'autres objets, comme une lampe métallique (n° 35), mais aussi une prescription religieuse (n° 40) et un bornage de sanctuaire (A/20). Autre série, plus modeste, l'épigraphie funéraire est représentée par 13 textes environ, mais l'a. a montré (*Syria* 79 [2002], 231-248, cf. *Bull.* 2005, 523) à propos d'un texte d'Ain el-Bourj conservé à Bruxelles (n° 39), que dédicace et épitaphe pouvaient parfois ne faire qu'un ; on regrettera toutefois que, pour chaque site, il ne les ait pas plus nettement distinguées. Les deux seules épigrammes et les trois seuls textes latins viennent, sans surprise, de Panéas, capitale hellénisée du tétrarque Philippe. En dépit du petit nombre d'inédits et du traitement de seconde main des inscriptions de Baniyas, le

nouveau volume des *IGLS* apporte des informations précieuses par la relecture et la réunion de textes dispersés et diversement publiés. On a là un recueil d'inscriptions religieuses de grand intérêt pour l'étude des cultes syriens, des textes à l'onomastique très représentative – bien étudiée par l'a. dans un index commenté – et une étude de géographie historique où les questions de limites entre les cités, de répartition dans l'espace des communautés et sanctuaires, sont exposées et bien souvent résolues par l'a. L'illustration est exemplaire : nombreuses figures dans le texte, photos de pierres et de paysages, copies des manuscrits du voyageur Puchstein, plans ou coupes de monuments, etc. De bonnes cartes appuient des études spéciales, comme celle des ères utilisées dans les inscriptions (cartes p. 17 et 25), délimitant notamment le territoire de Panéas-Césarée de Philippe d'après l'usage d'une ère civique débutant au premier semestre de l'an 2 *a. C.* Comme les meilleurs volumes des *IGLS*, l'ouvrage offre une introduction copieuse (géographie physique, étude des voyageurs, constitution du corpus, géographie historique), un inventaire de l'épigraphie « externe » (qui, dans le cas présent, ne pouvait concerner que Panéas), des index épigraphiques développés, un index général et une concordance détaillée des publications. Des inscriptions peu spectaculaires, assez brèves, souvent incomplètes, mais présentées et traduites avec soin, avec des lemmes et un appareil critique méthodiques, mettent ainsi en pleine lumière l'histoire d'une région méconnue et fournissent de solides éléments de comparaison avec les régions voisines. Voir aussi *infra*, n° 515. [G.]

2009, 513. **Phénicie**. – P.-L. Gatier, N. Bel, *Monuments Piot* 87 (2008), 69-104 : « Mains votives de la Phénicie romaine », réunissent et analysent la série complète de ces ex-voto de bronze dédiés plus ou moins certainement dans des sanctuaires ruraux de la Beqa, au II<sup>e</sup> ou III<sup>e</sup> s. Le catalogue, superbement illustré, compte 17 objets, presque tous inscrits en grec sur le poignet (sauf les n°s 13-14, anépigraphes). Plusieurs sont inédits, quatre au musée du Louvre, trois dans des collections privées. L'analyse approfondie de la typologie, des provenances et des inscriptions votives conduit les a. à bien distinguer cette série des mains votives offertes à Zeus Dolichènos comme de celles (plus nombreuses mais nettement différentes) dédiées à Sabazios. Ainsi se trouve réinterprété le document le plus anciennement connu de la série (n° 10), à tort attribué par Moretti (*IGUR* I, 186) à Rome et au culte de Sabazios, en fait rapporté du Liban à Rome par Assemani au XVIII<sup>e</sup> s. Les inscriptions nomment rarement la divinité, assez cependant pour attester la diversité des sanctuaires : outre le Mercure Héliopolitain dont l'image figure dans la main n° 1, on relève Théos Hypsistos, Théos Arménios, Leukothéa (n° 17,

seul cas où les a. n'éditent pas le texte grec), peut-être identique à la déesse anonyme du n° 9. L'onomastique, à l'encontre de celle de la colonie d'Héliopolis, reflète une population locale modeste, aux noms majoritairement grecs (certains rares en Orient comme Meniskos et Gèriôn) ou sémitiques (Abbôsas, Arabaias, Barbèlos, Reouaa, et le nom nouveau Arèbaal). Le formulaire est généralement du type εὐξάμενος ἀνέθηκεν (au n° 3, εὐξάμενοι ἐπέτυχαν ; au n° 10, P.-L. G. lit à présent d'après la photo ἀνέθηκαν et non -κεν). L'ex-voto inédit n° 15 se distingue par un dédoublement du texte (mal gravé sur la paume, plus correctement sur le poignet) et une formule plus développée (je cite le texte final) : Βαρβηλος Σθαργωνου ἀγροῦ Ἀρμενίου ἐξ ἰδίων ἀνέθηκεν εὐχῆς χάριν. Le patronyme présente un nom nouveau, Σθαργωνος ou Σθαργωνης (et non Σθαργων), d'origine incertaine. Il faut revenir sur la fin de la formule votive qui, dans la version initiale du texte, offre une variante non élucidée. Les l. 6-7 ΕΥΧΑΧΑΡΑ et ΠΙΝΥΓΙΑ sont fortement corrigées par les a. en εὐχ(ῆς) χά|ρα|ριν ὑγία , et traduites « en ex-voto, pour sa santé ». Je préférerais lire à gauche εὐ(χῆς) χά|ριν, et à droite (sans correction) le double souhait χαρά, ὑγία, « joie, santé ! ». [F.]

2009, 514. *Tyr* . – A. Łajtar, *Journal of Juristic Papyrology* 37 (2007), 160-163, revient sur des inscriptions de Tyr publiées par J.-P. Rey-Coquais, qu'il rectifie dans le même sens que nous (*Bull.* 2007, 513 et 515). Au n° 101, il voit dans τὴν δέησιν une formule votive chrétienne ; aux n°s 119-120, deux poids de 125 et 150 livres ; au n° 345, une acclamation de bienvenue. [F.]

2009, 515. *Territoire de Panéas* . – A. Łajtar, *ZPE* 167 (2008), 88-90 : « A Greek Epitaph from Hûrbat Summaqa (Northern Golan) », publie une inscription funéraire de ce site placé entre Qouneitra et Banias. Il lit : Μνημα Φιλίππου Νατέμου ζήσας ἔτη λ', ἔτει ςσ', en comprenant le dernier signe comme un *sigma* lunaire plutôt qu'un *rhô*, d'où la date de 256 plutôt que 156. Il veut calculer cette date d'après l'ère de Panéas, dont il fixe l'origine à 63 *a. C.* en la considérant comme une ère pompéienne, et obtient ainsi l'équivalence 256 = 193 *p. C.* Ce raisonnement ne convient pas, d'une part parce que l'ère de Panéas débute en 2 *a. C.*, d'autre part parce que les dates de cette ère commencent à l'époque impériale par le chiffre des centaines avant ceux des dizaines et des unités (n° 512). La photo, p. 90, montre que les signes ont été rubriqués récemment et le dessin n'aide guère. Cependant, on pourrait lire ἔτει ρνε', avec un *rhô* collé au *nu*, soit 155. L'usage exclusif de l'ère de Panéas au nord de Qouneitra étant démontré (n° 512, carte p. 25), l'inscription daterait de 153/154 *p. C.* Le nom nouveau Νατεμος est compris comme équivalent de Ναταμος (Waddington, 2172 ; voir *IGLS* XIII, 9348). [G.]

2009, 516. *Mont Carmel*. – L. Di Segni, dans S. Dar, *Shallale, Ancient City of Carmel* (Oxford, 2009), 217-235 : « Christian Presence on Mt. Carmel in Late Antiquity », reconsidérant les données littéraires et archéologiques, montre la christianisation difficile du Mont Carmel, face à l’hostilité des samaritains de Castra et des juifs de Sykamina. Le seul foyer chrétien est Porphyréôn, que l’a. situe sur la côte à Tell es-Samak, et dont elle conteste (non sans difficultés) le statut de cité et d’évêché. Elle replace dans ce contexte une inscription de Damun (227-230), sur les hauteurs du Carmel, dédicace d’église datable du VI<sup>e</sup> s. Découverte en 1954, cette inscription sur mosaïque est pratiquement nouvelle, D. S. utilisant une photographie (229, fig. 1) pour compléter le texte défectueux donné dans sa thèse inédite (1997). Introduite par une invocation à la Vierge, la dédicace continue : ἐγένετο τὸ πᾶν ἔργον τοῦ δεσπότου ἡμῶν τῷ ἁγίῳ – je lis ainsi la photographie, plutôt que τοῦ ἁγίου(τάτου) – Ἰωάννου. Il s’agit, l’a. l’a bien vu, d’une église dédiée à saint Jean et non d’un évêque de ce nom. Sont nommés pour finir le dédicant et ses enfants : διὰ Στεφάνου λαμπροτάτου σπαθαρίου καὶ τῶν αὐτοῦ τέκνων Λεοντακίου καὶ Μαρίας καὶ Ἰο[υλ]ιανοῦ. D. S. suggère avec vraisemblance que ce spathaire, simple clarissime, pourrait faire partie du bureau ducal. La dédicace ne mentionne ni évêque ni clercs ; il s’agit d’une fondation privée, peut-être sur un domaine familial, dans un environnement loin d’être complètement christianisé. [F.]

2009, 517. **Palestine**. – W. Eck, *Rom und Judaea*, Tübingen, 2007 (Tria Corda, Jenaer Vorlesungen zu Judentum, Antike und Christentum, 2 ; 264 p.). Dans un ouvrage de format réduit, mais illustré de nombreuses photographies et enrichi d’index, dont celui des sources épigraphiques, l’a. traite de l’histoire de la Judée sous l’administration romaine en cinq chapitres consacrés d’abord à sa transformation progressive en province, aux manifestations du pouvoir romain et à l’armée, en fournissant une synthèse de l’apport récent des diplomes militaires. Il s’agit ensuite de l’usage du latin dans l’épigraphie (aux p. 168-169, un tableau de répartition des inscriptions par langue dans 25 sites majeurs, toutes périodes antiques confondues, a surtout l’intérêt d’annoncer le futur corpus régional, *CIIP*) et dans d’autres documents, dont les papyrus. Le dernier chapitre, sur les villes, les villages et leurs élites, réunit divers dossiers autour d’inscriptions. L’épigraphie latine de la Judée dans la période qui va d’Auguste à Hadrien est au cœur de l’ouvrage, mais, à l’occasion, l’a. ne s’interdit pas d’étendre son propos aux documents grecs, aux régions voisines et aux siècles suivants. Noter, p. 27-31, l’utile tableau du vocabulaire utilisé par Flavius Josèphe et par les autres sources pour désigner les

différents administrateurs (procurateurs et préfets) de la Judée au I<sup>er</sup> s. p. C., et l'étude qui lui est liée, p. 24-51 (voir *Bull.* 2008, 555). [G.]

2009, 518. *Césarée*. – A. Kloner, A. Kushnir-Stein, H. Korzakova, *Israel Exploration Journal* 58 (2008), 195-198 : « An Inscribed Palestinian Weight Mentioning the Emperor Claudius », publie un poids de plomb inscrit sur une face, Δημητρίου το[ῦ] Δημητρίου, et sur l'autre, Τιβερίου [Κ]λα[υ]δ[ί]ου Κ[α]ί[σα]ρος [Σεβαστοῦ ἔτους., et ἀγο[ρ]ανόμου [ca 13]ικου. Le poids est rangé dans la série des poids de Césarée (site près duquel il a été trouvé) datés par les années de règne des souverains. Sa masse de 614 g est rapprochée d'une double livre romaine (655 g) ou de diverses autres unités. [G.]

2009, 519. *Sepphoris-Diocésarée*. – Z. Weiss et alii, *The Sepphoris Synagogue: Deciphering an Ancient Message through its Archaeological and Socio-Historical Contexts* (Jérusalem, 2005 ; XIV-360 p.). L'édifice découvert en 1993 dans un des principaux foyers du judaïsme antique tardif se distingue moins par ses proportions modestes (une nef et un bas-côté) que par son pavement de mosaïque, dont le programme iconographique est l'objet principal de la publication (ch. 3, 55-197). Cet ensemble du v<sup>e</sup> s., d'une exceptionnelle richesse, superpose plusieurs zones de représentations, accompagnées d'inscriptions grecques et sémitiques dans la nef, tandis que le bas-côté ne présente que des textes araméens. L'imbrication des langues est frappante dans le panneau principal : le char du soleil est entouré d'une dédicace circulaire en grec ; les signes du zodiaque, dans un second cercle concentrique, n'ont que des légendes en hébreu ; les saisons, dans les quatre écoinçons, sont doublement nommées en hébreu et en grec. Les textes publiés par L. Di Segni (ch. 4, 199-223), que le chapitre précédent présente panneau par panneau, sont classés par langue. L'hébreu est associé à deux représentations cultuelles (consécration d'Aaron et sacrifice quotidien), aux signes du zodiaque et aux saisons. On lit dans le bas côté neuf invocations, toutes en araméen, pour des donateurs et leurs familles. Des quatorze inscriptions grecques, dix sont des dédicaces stéréotypées. Nous n'en citerons qu'un exemple complet (214, n<sup>o</sup> 11) : Μνησθῆ εἰς ἀγαθὸν Βοηθὸς Αἰμιλίου μετὰ τέκνων. Ἐποίησεν τὴν τάβλαν. Εὐλογία αὐτοῖς (à la fin, *amen* en hébreu). Les légendes n<sup>os</sup> 7-10, associées aux Saisons personnifiées, désignent les équinoxes de printemps et d'automne, Ἄερινῆ (pour Ἑαρινή) τροπή et Μεθαπορινῆ (pour Μεθοπωρινῆ) τροπή, et les solstices d'été et d'hiver, Θερινῆ τροπή et Χιμερινῆ τροπή. La légende hébraïque correspondante indique seulement le mois du solstice ou de l'équinoxe. [F.]

2009, 520. *Territoire de Pella*. – M. Piccirillo, *Liber Annuus* 57 (2007), 690-692, revient sur l'inscription de Ras ad-Dayr, déchiffrée dans *Bull.* 2008, 558. Tout en reconnaissant l'emploi d'une ère pompéienne, sans trancher entre les territoires de Gêrasa et de Pella, l'a. date par mégarde la dédicace de 568 au lieu de 601 *p. C.* Il compare d'autres exemples du culte des archanges dans l'épigraphie proche-orientale. [F.]

2009, 521. *Région de Nicopolis*. – L. Di Segni et Sh. Gibson, *Bulletin of the Anglo-Israel Archaeological Society* 25 (2007), 117-145 : « Greek Inscriptions from Khirbet el-Jiljil and Beit Jimal and the Identification of Caphar Gamala », soumettent à une critique minutieuse et sans merci l'identification prétendue du mémorial de saint Étienne par É. Puech. Aucune des inscriptions invoquées n'est probante (comme nous le constatons, *Bull.* 2007, 519) et les vestiges de l'édifice rond sont ceux d'un grand pressoir à vin. La localisation de Caphar Gamala à Jemmala, au nord-ouest de Jérusalem, reste la plus plausible. [F.]

2009, 522. *Environs de Gaza*. – C. Saliou, *Revue Biblique* 115 (2008), 275-286 : « Inscriptions de la région de Gaza », outre des fragments hellénistiques (signalés *Bull.* 2008, 565), publie aux p. 280-286 la dédicace d'un pavement d'église, à Abu Baraqeh au sud de Gaza. Commencant par une citation du Psaume 64, 5 (verset attesté aussi à Gêrasa et Mèdaba) et datée de la fin du mois d'Artémision 646 (avril-mai 586 *p. C.* selon l'ère de Gaza), la dédicace mentionne deux notables laïcs. Leur titulature développée associe des titres sénatoriaux élevés à des fonctions de gestionnaires : Géôrgios a rang de ἐνδοξοτ(άτου) ἰλλουστρίου et exerce la responsabilité de παντεπιτρ(όπου) ; Philippos joint au titre, plus modeste, de μεγαλοπρ(επεστάτου) κόμ(ητος) la fonction d'ἐπιτρ(όπου). Respectivement curateur (S. préfère «procurateur») et curateur général, ces dignitaires avaient probablement pour ressort les domaines impériaux du *Saltus Constantianus*, dont la frontière avec Gaza devait donc passer au Nord du site. Le composé παντεπίτροπος est nouveau. Comme je l'ai signalé à l'a. (p. 284), le même mot se cache peut-être sous la forme suspecte πεντεπίτροπος dans la *Vie de saint Auxence* (PG 114, col. 1429D). [F.]

2009, 523. **Palestine ou Arabie**. *Territoire de Pella ou de Gêrasa*. – M. Abu-Abeilah, *Berytus* 50 (2007), 85-87 : « New Mosaic Floor in the Castle of 'Ajlun (Qal'at Al-Rabad) », 85-87. Dégagé en 1999 sous la construction médiévale, ce sol de mosaïque byzantine porte un simple nom de dédicant : Αριανου διάκων. [F.]

2009, 524. **Arabie**. *Territoire de Bostra*. – L. Blumell, *ZPE* 166 (2008), 22, à partir de notre transcription d'une dédicace de Rihab (*Bull.* 2005, 544), estime que l'hapax

μονοκτίστης ne fait pas de doute et signifie qu'un « unique fondateur » a financé l'édifice en totalité. [F.]

2009, 525. A. J. Nabulsi *et al.*, *Annual of the Department of Antiquities of Jordan* 51 (2007), 275, fournissent une photo et un commentaire (erroné) d'une nouvelle stèle de Khirbet es-Samra, du type des inscriptions funéraires chrétiennes sur galet de basalte (*Bull.* 1995, 576). On peut lire, d'après la photo : ἦτου (pour ἔτους) υνζ' Σιλα. L'an 457 de l'ère de la province d'Arabie correspond à 562-563 *p. C.* Il s'agit de la première découverte d'une inscription datée dans cette série où les épitaphes grecques et araméennes sont similaires : cela soutient mes vues anciennement exprimées sur le caractère protobyzantin – plutôt qu'omeyyade – de ces stèles. Le nom Σιλας, ici au génitif, est connu à Samra, voir P.-L. Gatier, dans *Khirbet es-Samra*, 1 (*Bull.* 1999, 576), n° 50, p. 378 et 419. [G.]

2009, 526. *Région d'Irbid.* – Z. Al-Muheisen, *Syria* 85 (2008), 317, fig. 7, redonne une photographie de *SEG* 42, 1479, sur une mosaïque de l'église de Yasileh datée de septembre 423 de l'ère d'Arabie (528 *p. C.*). L'emploi de l'ère provinciale exclut l'attribution du site au territoire d'Adraha, cité qui devrait utiliser une ère pompéienne (corriger *Bull.* 1993, 644). Yasileh doit faire partie du territoire de Bostra. [F., G.]

2009, 527. *Gérasa.* – J. Seigne, *Syria* 85 (2008), 33-50 : « Fontaines et adductions d'eau à *Gerasa* (Jerash, Jordanie) » publie les fac-similés et les lectures en majuscules – malheureusement sans photographies – de plusieurs inscriptions de Gérasa, dont trois sont inédites. P. 34, un fragment d'architrave présente un martelage frappant un empereur d'un groupe de deux ou trois (Géta ?) et mentionne un bain, [τὸ β]αλανεῖον. Les deux autres textes figurent sur des fontaines. Je les transcris et corrige d'après mes copies de terrain. P. 40, sur une construction en forme de socle parallélépipédique, devant un bassin, Αὐρ(ήλιος) Ἀθηνόδωρος (et non -ρου) Διογένους τὸν Διόνυσον[ν - -], ἀστυνομῶν τῆ πατρίδι. L'astynome avait offert une statue de Dionysos installée sur la fontaine. P. 48, autre statue sur une base cylindrique, servant de fontaine ; la partie gauche de l'inscription a été effacée en retaillant la surface. Aux l. 2-6, Φιλεῖνον Ἰουλιανὸν Ἀλέξανδρον [πρεσ]βευτὴν Σεβαστοῦ ἀντιστράτηγον [εὐνοίας κ]ἔ (et non [εἶ]ς) ἀγνείας ἔνεκεν. Au début de la l. 2, je lis, avant Φιλεῖνον, les restes du *praenomen* et du gentilice du gouverneur Ti. Iulius Phileinos Iulianus Alexander (vers 125-127 *p. C.*). Les six premières lettres du *cognomen* Phileinos (inconnu auparavant) ont été partiellement regravées. [G.]

2009, 528. *Pays de Moab*. – Y.E. Meimaris, H.M. Mahasneh, K.I. Kritikakou-Nikolaropoulou, *Liber Annuus* 57 (2007), 527-562 : « The Greek Inscriptions in the Mu'tah University Museum Collection » (avec photos et dessins). La seule inscription de date haute est une dédicace à Artémis (n° 8), du II<sup>e</sup> s. p. C. (?) selon les a., probablement plus ancienne d'après l'écriture. Le dédicant Limnaios fils de Kôsrâmos porterait l'ethnique Στουβαῖος, de Stobi en Macédoine ; on s'explique mal en ce cas pourquoi le père porterait un nom théophore du dieu Qôs. Sauf un fragment errant de l'édit d'Anastase, jadis copié par Prentice à el-Hallabat (n° 1), le reste de la collection de Mu'tah (antique Môthô) consiste en 21 épitaphes du sud du plateau de Kerak, inédites pour la plupart. Les 7 textes datés s'échelonnent de 384 à 575/576 p. C. L'onomastique, surtout sémitique, est soigneusement commentée. [F.]

2009, 529. *Zôora*. – Y. E. Meimaris, K. I. Kritikakou-Nikolaropoulou, *Inscriptions from Palaestina Tertia*, vol. Ib, *The Greek Inscriptions from Ghor es-Safi (Byzantine Zoora)* (Supplément), *Khirbet Qazone and Feinan*, Athènes, 2008 (Mélétēmata, 57 ; 177 p. et 39 pl.). Trois ans après le vol. Ia paru sous le même titre (*Bull.* 2006, 492), l'afflux de nouvelles épitaphes des nécropoles chrétiennes de Zôora justifie la publication de ce supplément de 66 textes (certains déjà édités provisoirement en appendice au volume Ia). Un seul provient de Khirbet Qazone, treize autres de Feinan. Ce matériel inédit, joint aux 381 stèles du volume précédent, confirme les traits connus de l'épigraphie locale, non sans un certain nombre de précisions nouvelles. Suivant le même plan qu'en 2005, une introduction substantielle (23-52) analyse la documentation nouvelle sous tous ses aspects : forme et décor, formulaire, onomastique, chronologie etc. Les épitaphes datées, entre 309 et 607 p. C., atteignent un total de 314, dont les 9/10 se concentrent entre 350 et 500. L'emploi constant de l'ère de la province d'Arabie n'est associé à une indiction pas plus de 25 fois, à partir de 384 p. C. (n° 8, le plus ancien emploi de l'indiction dans l'épigraphie de Palestine et d'Arabie) mais surtout après 450. Le jour de la semaine est mentionné à peu près une fois sur deux, mais souvent décalé d'un jour ou deux (cf. p. 44). L'onomastique, où éléments gréco-latins et sémitiques s'équilibrent, appelle quelques remarques. Emmedabos (n° 12), signifiant « mère du père », est certes analogue à son synonyme arabe O(u)mmabi(è), fréquent à Zôora (6 fois dans le vol. Ia), mais ce nom araméen n'est pas une nouveauté sous sa forme grecque. Outre les exemples de *'mdbw* relevés par les a. à Palmyre notamment, les variantes grecques ont été réunies par D. Feissel et J. Gascou, *Journal des Savants* 1997, 38 : noms de femmes comme Immedabou, Emmedaboua, Emidabous, et une fois seulement le nom

d'homme Emmedabos. Le nom Olephtha (n° 14, nouvel exemple à Zôora de ce nom aussi bien masculin que féminin) est rapproché entre autres de Aolephathè (vol. Ia, n° 164); comparer aussi Olephathè, *I. Jordanie* II, 183 (Moab) et *SEG* 26, 1957 (près d'Aïla). Pour Loulianos (n° 41), variante de Ioulianos, les parallèles ne sont pas uniquement égyptiens: outre la série étudiée par W. Ameling, *ZPE* 59 (1985), 185-186 (cf. *SEG* 35, 1790), un sous-diacre Loulianos est connu en Palestine (*SEG* 37, 1512, l. 10); le féminin Loulianè figure sur une main votive du Liban (*supra* n° 513, p. 78 et 95). Les seuls ethniques d'étrangers à Zôora sont ceux des cités voisines de Pétra et de Phainô (trois stèles pour chaque cité compte tenu du vol. Ia, où figurait en outre Augoustopolis). L'ethnique de Phainô est ici problématique: après un nom au génitif, on a lu tantôt Φαινουσί(ου) (Ia, n° 80), tantôt Φαινοισί(ου) (Ib, n° 54, même texte mais autre stèle que Ia, n° 268). L'ethnique de Phainô étant habituellement Φαινήςσιος, je verrais plutôt dans le premier cas le nom de la cité au génitif, Φαινοῦς, et dans le second, comme le suggèrent les a., un ethnique Φαινοισι peut-être influencée par l'arabe. Malgré la monotonie des formules, plusieurs textes se distinguent par des particularités de formulaire et de circonstances. Au n° 33 (456 p. C.), la jeune Kyra, ἐτῶν ὀκτὼ μικρῶ πρόσ(θεν?), n'est pas morte « peu avant d'atteindre ses 8 ans », mais « âgée de 8 ans environ ». On reconnaît la locution adverbiale μικρῶ πρόσ fréquente dans les Actes des conciles et, aussi sous la forme μικρόπρος, dans l'épigraphie chrétienne d'Occident: voir D. Feissel, *Travaux et mémoires* 8 (1981), 135-141. Le n° 41, daté de 472 p. C., est l'épithaphe à la fois du sous-diacre Sammaseos, mort 25 ans plus tôt, πρὸ ἐτῶ(ν) κέ', et des enfants Loulianos et Stéphanos, morts « le même jour à la même heure » (ὥρα μιᾶ, cf. *Bull.* 1990, 899). Les a. montrent par un faisceau de documents appartenant à la même famille que le sous-diacre avait reçu en son temps une première épithaphe (vol. Ia, n° 184, datée de 449) et que les enfants étaient probablement ses neveux. [F.]

2009, 530. *Phainô*. – *Ibid.*, n°<sup>os</sup> 68-80, les a. apportent corrections et additions au très mince corpus de la cité de Phainô (M. Sartre, *I. Jordanie* IV, 107-114). L'épithaphe de Sabinos, discutée récemment encore sur la base d'une copie défectueuse (*Bull.* 2008, 571, n° 7), a été retrouvée à Amman et relue de façon certaine (ici n° 68). La nouvelle date, 592 p. C., ne paraît pas douteuse, mais on s'interroge sur la calamité qui frappa la région cette année-là: ἐ(ν) τῷ ἐνιαυτῷ οὗ εμαμιουν οἱ ἄνθρωποι καὶ ἀπέθανεν τὸ τρί(ο)ν τοῦ κόσμου, selon la nouvelle lecture (photographie et dessin pl. 35). Preuve d'une mortalité locale exceptionnelle, deux autres épithaphe (n° 69 et l'inédit n° 70), mentionnent aussi la mort du « tiers du monde » (allusion à l'Apocalypse de Jean), mais

seul le n° 68 a l'énigmatique εμαμίουv. Tout en rappelant qu'en 592 la peste fit son retour à Antioche et peut-être ailleurs en Orient, les a. avancent l'hypothèse d'une famine, voyant dans ἐμαμίουv (*sic*) un imparfait fautif du verbe μαμμῶv, « manger » en langage enfantin. Cela n'est pas vraisemblable, vu le registre d'emploi de ce mot rare et la difficulté de le traduire par « crier famine ». Je suggérerais plutôt une graphie fautive de ἐμανίωv, « l'année où les hommes furent pris de folie », sans pouvoir davantage élucider l'allusion. [F.]

2009, 531. *Pétra*. – J. Frösén, E. Sironen, Z.T. Fiema, dans Z.T. Fiema, J. Frösén (éd.), *Petra. The Mountain of Aaron*, 1, *The Church and the Chapel*, Helsinki, 2008, 272-281, réunissent des fragments d'inscriptions sur marbre (n<sup>os</sup> 1-12) ou peintes sur enduit (n<sup>os</sup> 13-18), généralement minimales. Relevons le reste d'une invocation à saint Georges (n° 3) et la mention d'un tribun (n° 9, seule restitution probable). Au n° 11, οικωνω, je préférerais voir une forme de οἰκονόμος. Le n° 12 est une citation du Psaume 28, 3 ; l'inscription peinte n° 18, une citation du Psaume 90. Sur le fragment de lampe n° 19, les lettres ηχονομος ne sont-elles pas pour οἰκονόμος ? [F.]

2009, 532. *Hedjaz*. – 'A. b. I. Al-Ghabban, *CRAI* 2007, 9-24, dans une étude de géographie historique sur la route du sud de la province d'Arabie entre Pétra et Hégra, dite actuellement Darb al-Bakra, fournit les photos de graffites rupestres rédigés dans des écritures et des langues sémitiques le long de cet itinéraire, en Arabie Séoudite. On lit aussi, p. 19, un texte grec, nom de personne suivi d'un patronyme : Ιαλης Αραζου. Le premier nom est rare (*P. Nessana*, 37 et 136), mais peut-être parfois lu à tort Ιαδης (voir Waddington, 2592 et 2610) ; le second paraît nouveau. [G.]

2009, 533. *Jordanie* (?). – L. Di Segni, *Liber Annuus* 57 (2007), 692-696, déchiffre ainsi l'inscription circulaire gravée sur un bouchon d'amphore en calcaire (collection privée, Jérusalem) : Φλ(άβιος) Χριστᾶς υ(ί)ός μ(ακαρίας) μ(νήμης) Αλαφα Ηλαλε et sur une ligne inférieure φοράριους (*sic*). Le marchand (*forarius*) Alapha serait originaire d'Elaleh, village près d'Esbous selon l'*Onomasticon* d'Eusèbe (Ἐλεάλη). Le gentilice Flavius supposerait un statut social bien au-dessus de celui d'un commerçant ordinaire. Mais la coupe des mots et la lecture sont sujettes à caution, en particulier pour φλαχρισταε (*sic*, graphie fautive de φιλόχριστος ?). [F.]

2010, 578. **Généralités**. *Vie religieuse*. – J. Aliquot, *La vie religieuse au Liban sous l'Empire romain*, Beyrouth, 2009 (Bibliothèque archéologique et historique, 189 ; x-440 p.). Cette étude d'histoire religieuse, dans un domaine où manquaient les synthèses bien

informées, concerne une zone géographiquement cohérente, désignée comme le Liban, qui regroupe les montagnes du Liban, de l'Antiliban et de l'Hermon et la vallée de la Békaa, c'est-à-dire les territoires de Damas et des cités côtières – de Tyr à Tripolis – mais sans les chefs-lieux et le littoral. Cet ensemble ne comprend à l'époque impériale qu'une seule cité dans son intégralité, Héliopolis-Baalbek, outre les territoires des principautés d'Abila de Lysanias et de Chalcis du Liban. L'ouvrage comporte d'abord deux parties proprement consacrées aux analyses et synthèses d'histoire religieuse, largement fondées sur la documentation archéologique et épigraphique des très nombreux sanctuaires ruraux dispersés dans la zone. C'est grâce à sa connaissance précise des sites et des inscriptions de cette région que l'a. assure la solidité de ses arguments. De nombreuses inscriptions sont citées en détail et bien souvent discutées, avec d'abondantes illustrations à l'appui. Le troisième tiers de l'ouvrage, « Catalogue des lieux de culte », donne un précieux inventaire de 120 sites, avec pour chacun d'eux une description analytique et une bibliographie où l'épigraphie est soigneusement distinguée. De même, parmi les *indices*, l'index épigraphique des p. 405-413 sera utile. Voir, sur Ain el-Bourj, *infra* n° 591. [G.]

2010, 579. P.-L. Gatier, L. Nordigian, J.-B. Yon (éd.), rassemblent dans *Topoi* 16 (2009), p. 61-264, sous le titre *Temples et sanctuaires du Liban (Beyrouth, 26-27 avril 2007)*, un dossier de contributions à un colloque ; voir ci-dessous n°s 592-594. [G.]

2010, 580. J.-B. Yon, *Tempora, Annales d'histoire et d'archéologie* (Université Saint-Joseph, Beyrouth) 18 (2007-2009), 81-94 : « Coiffeurs et barbiers dans les sanctuaires du Proche-Orient », réunit, à partir de l'inscription du sanctuaire d'Echmoun à Sidon, *Bull.* 2007, 511, les témoignages sur ces professions dans la vie religieuse du monde phénicien, y compris Chypre, et aussi dans le monde grec, en s'intéressant entre autres aux offrandes de chevelure à des divinités, mais aussi aux représentations de prêtres rasés ou tonsus. Les barbiers peuvent parfois apparaître dans l'épigraphie des sanctuaires comme donateurs sans que cela ait nécessairement de rapport avec une fonction culturelle. [G.]

2010, 581. J.-B. Yon, dans F. Briquel-Chatonnet *et alii* (éd.), *Femmes, cultures et sociétés dans les civilisations méditerranéennes et proche-orientales de l'Antiquité (Topoi, Supplément 10, 2009)*, 197-214 : « Personnel religieux féminin au Proche-Orient hellénistique et romain », souligne la rareté, au Proche-Orient, des témoignages épigraphiques sur les prêtresses et autres desservantes, dont il fait l'inventaire. Les rares exceptions se rencontrent dans des zones assez fortement hellénisées et romanisées, la côte phénicienne et la Tétrapole de Syrie du Nord. Il y a aussi, mais hors de Syrie, des

prêtresses de la Déesse syrienne. De même, c'est dans le judaïsme de la diaspora que les femmes semblent avoir le rôle le moins réduit. [G.]

2010, 582. *Histoire ecclésiastique*. – F. Alpi, *La route royale. Sévère d'Antioche et les Églises d'Orient (512-518)*, 2 vol., VIII-360 et 176 p., Beyrouth, 2009 (Bibliothèque archéologique et historique, 188). Sous ce titre biblique, emblème de l'idéal d'équilibre et d'union qui guide le patriarcat de Sévère d'Antioche, l'a. consacre une monographie qui fera date à une figure majeure de l'histoire ecclésiastique, en un temps où la contestation du concile de Chalcédoine n'a pas encore abouti à un schisme définitif. S'appuyant sur une documentation littéraire considérable, à commencer par les écrits de Sévère datant de son patriarcat (lettres et homélies, la plupart en traduction syriaque en raison de sa condamnation par l'Église impériale), l'a. analyse tour à tour les institutions du patriarcat, le rôle de l'évêque à Antioche, son action dans l'ensemble du diocèse d'Orient, son attitude envers opposants et dissidents. L'historien trouvera là une mine d'informations et de réflexions. L'épigraphiste notera en outre le recours systématique aux inscriptions qui illustrent le patriarcat de Sévère. Outre l'index des inscriptions (I, 358), le vol. II offre une sélection sobrement commentée de quelque 23 documents épigraphiques, surtout grecs, parfois illustrés de photographies inédites (p. 43-55). Plusieurs se rapportent à des évêques en relation avec Sévère : Pierre d'Apamée d'après une dédicace en syriaque de 515/516, où j'ai eu tort de voir naguère (*Antiquité tardive* 2, 1994, 289) un Phôtios ou Phôteinos ; Indakos de Kôrykos ; Andréas de Sidon ; Serge de Résafa ; Philoxène de Salamine. Entre autres dédicaces d'églises est rééditée avec un bon dessin (p. 46-47) l'inscription trilingue de Zebed (*IGLS* II, 310), en grec, syriaque et arabe, qui est datée de 512. Une dizaine d'inscriptions attestent la diffusion de la doxologie controversée : « Dieu saint, saint fort, saint immortel, qui as été crucifié pour nous ! », avec l'addition ὁ σταυρωθεὶς δι' ἡμῶς explicitement dirigée contre la christologie de Chalcédoine. [F.]

2010, 583. *Nécrologie et bibliographie*. – G. C. Bottini, *Liber Annuus* 58 (2008), 479-500 : « Michele Piccirillo (1944-2008), francescano di Terra Santa e archeologo », rend un juste hommage au savant italien, retraçant l'itinéraire et l'œuvre de l'archéologue, du professeur et du prêtre. Couvrant les années 1972-2009, la bibliographie des p. 487-500 compte 289 titres, livres et articles. Du point de vue de ce Bulletin, où son nom figurait presque chaque année, le Père Piccirillo était lié avant tout à l'archéologie de l'Arabie chrétienne, de ses églises et de ses mosaïques. Des découvertes ininterrompues et souvent spectaculaires, publiées sans délai dans le *Liber Annuus* du *Studium biblicum Franciscanum*, ont nourri ses ouvrages d'ensemble, bientôt complétés à

leur tour par de nouvelles trouvailles. Rappelons au moins deux de ces monographies, parues dans la collection du *Studium biblicum*, l'une sur les églises de Madaba et de son territoire, y compris le mont Nébo (*Bull.* 1990, 943), l'autre sur l'église Saint-Étienne de Mefaa (*Bull.* 1996 503), qui resteront des références pour l'épigraphiste comme pour l'historien de l'art. [F.]

2010, 584. *Orientaux en Dalmatie.* – Le corpus *Salona IV. Inscriptions de Salone chrétienne, IV<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles*, dir. N. Gauthier, E. Marin, F. Prévot, 2 vol., Rome, 2010, à côté de 742 textes latins, compte 83 textes grecs, la plupart funéraires, édités par D. Feissel (p. 1117-1208). L'origine de ces immigrés de langue grecque est dans près de la moitié des cas déterminée soit par une indication géographique, soit par des noms de personnes caractéristiques (cf. p. 78-79). Pour seulement 7 expatriés d'Asie Mineure, on ne relève pas moins de 28 ressortissants du Proche-Orient originaires, du Nord au Sud, de Nisibe, Dolichè, Antioche, Apamée (six toponymes villageois différents), Épiphanèia [mais cf. 2011, 588], Damas, et de la province d'Arabie. Pour un texte nouveau, voir *infra* n° 613. [F.]

2010, 585. *Langues.* – H. M. Cotton *et alii* (éd.), *From Hellenism to Islam. Cultural and linguistic change in the Roman Near East*, Cambridge, 2009. Ce recueil réunit dix-huit contributions, qui concernent principalement le Proche-Orient romain et tardo-antique, à côté de quelques articles concernant l'Asie Mineure ou l'Égypte. Deux auteurs s'intéressent à l'usage du latin, W. Eck en Asie Mineure et Syrie, p. 15-42, et B. Isaac dans le seul Proche-Orient, p. 43-72. L. Di Segni, p. 352-373, revient sur la question des inscriptions grecques d'époque islamique et sur celle des ères en usage au Proche-Orient tardo-antique, en conformité avec ses précédents articles (*Bull.* 2008, 569). [G.]

2010, 586. **Syrie.** *Antioche.* – E. Laflı, J. Meischner, *JÖAI* 77 (2008), 145-183 : « Hellenistische und römische Grabstelen im Archäologischen Museum von Hatay in Antakya », publie une série de 32 stèles funéraires du musée d'Antioche, la plupart remontant à l'époque hellénistique. Si sculpture et décor sont analysés en détail par M., les épitaphes en revanche sont traitées très négligemment, ce qui rend aléatoire la mise en relation du texte et de l'image. Le catalogue onomastique des p. 176-178 aligne les références à des inscriptions d'Asie Mineure sans renvoyer du tout au corpus antiochien, *IGLS* III (1950). La seule stèle connue jusqu'ici (d'après la p. 145) serait le n° 4, pour Kalligonos fils d'Ainéas (*IGLS* 940). Cela peut être vrai du point de vue de l'étude des reliefs, il faut néanmoins rappeler que plusieurs épitaphes de ce catalogue figuraient déjà dans le corpus. Les a. ont eu même reconnu au n° 29 (accentuer Ἀρτεμωνις Ἀρτέμωνος)

*IGLS* 905 ; au n° 30, *IGLS* 939 ; au n° 32, *IGLS* 908 (mais la photographie jointe au n° 32 ne correspond pas à la stèle d'Antioche ; comme P.-L. Gatier me le fait observer, c'est là sans aucun doute une stèle du Haut-Euphrate comparable à celles de Zeugma). D'autres épitaphes du catalogue n'étaient pas non plus inédites. Le n° 15 correspond à *IGLS* 1152 ; le nom de la femme assise, Λαδει, est complet ; celui du défunt n'est pas [Ζ]ηνόδορος (*IGLS*), ni Ἡνόδορος (L-M), mais Ἡλιόδορος ; au reste, l'attribution de cette stèle à Séleucie (*IGLS*) est sujette à caution, l'inventaire du musée n'indiquant pas sa provenance. Le n° 23 n'est autre que *IGLS* 913, vu par Seyrig plus complet qu'aujourd'hui. Le n° 23 est *IGLS* 840, où l'on trouvera la lecture correcte. Restent plus de vingt stèles nouvelles, la plupart inscrites même si l'épithaphe n'est pas toujours facile à lire. Les photographies publiées ne suffisant pas toujours à corriger les déficiences de l'édition, je tiens compte ci-dessous de mes propres recherches au musée d'Antioche (en 1982, 1988, 1993) et de mes photographies pour rectifier certaines lectures. La stèle n° 1, de haute époque séleucide, figure un soldat cuirassé ; elle a été élevée par Ηιέροκλῆς à son frère Αριστοφάνης, selon les éd. Ἀριστοφάνην Ἱεροφάνου πιστεύτην (*sic*) ; on lit en réalité Πισυήτην, ethnique de ce Carien originaire de Pisyè. La stèle n° 7, qui représente un couple, a été lue : - -ωταῖος Χρυσαί[α] ἄλυποι χαίρετε ; j'ai copié au début : Ἴσαι[.]ωταιοι Χρυσαι. Le n° 12 est dédié par Απολλῶνιος à son frère, Ξεννέα τὸν ἀδελφόν, et non par une Xennea (« eine Metökin ? » selon L-M) à Απολλῶνιος. Le n° 18 est l'épithaphe de deux frères, Παπεις καὶ Ἐπίγονος οἱ Ἐπιγόνου, et non de leurs parents figurés sur la stèle. Au n° 19 (inv. 16831), le nom du défunt, que les a. ont renoncé à lire, n'est pas celui de la mère mais de l'enfant, d'après ma copie : Δαμίων Δημητρίου ἄλυπε χαίρε. Au n° 22, Artemès n'est pas le nom de la mère, mais du fils ; les deux parties de l'épithaphe sont d'après ma copie : Ἐρις μήτηρ Ἀρτέμευς, Ἀρτέμης Νικαίου ἄλυπε χαίρε ; précisons que, d'après l'inventaire, la stèle provient de Daphné. Au n° 22, Εὐαριστία et Ἀρταμέα sont des noms fantômes ; la stèle nomme au vocatif non pas deux mais cinq personnages, à gauche une femme assise, Σ[.]ει, à droite les quatre défunts, Ἀριστη (pour Ἀριστέα ?), Ἀρτᾶ, Λυσᾶ, Ε[.]ιμα ; sur la fréquence à Antioche des hypocoristiques en -ᾶς, voir mes remarques dans *Syria* 62, 1985, 96 sq. D'autres stèles, que je n'ai pas étudié au musée, sont ici lues de façon incomplète. Au n° 24, la photographie publiée permet de lire au début Ἀγαθοκλῆ Σώσου ; ce patronyme n'est pas banal et corrobore l'attribution à Antioche de Syrie de l'épithaphe attique *IG* II<sup>2</sup>, 8240/1 : Μιθρῆς Σώσου Ἀντιοχεύς. Le n° 25 laisse deviner deux noms au vocatif : Εννη, Οὐάρι, ἄλυποι χαίρετε. Le n° 28 est donné pour illisible. Au n° 31, non déchiffré par les a., on reconnaît la

formule courante dans l'Antioche romaine : εὐψύχι, Εὐσέβι, « bon courage, Eusébios ! ». Au terme de cette revue, ajoutons que les réserves du musée d'Antioche abritent des dizaines d'autres stèles funéraires, hellénistiques et romaines, encore inédites. Une publication satisfaisante exigerait qu'à l'avenir un archéologue travaille de concert avec un épigraphiste expérimenté. [F.]

2010, 587. *Territoire de Laodicée*. – J. Aliquot, *ZPE* 172 (2010), 151-154 : « Une mosaïque inscrite de la Syrie côtière et le site de Pasieria ». La découverte d'un village antique dominant la baie de Fasri, environ 20 km au Nord de Lattaquié, confirme la localisation de l'antique Pasieria déjà recherché là, d'après le Stadiasme, par Honigmann et par Dussaud. La fouille d'une église a livré là une brève dédicace de mosaïque, sans date explicite, posée sous le prêtre Théoteknos : ἐψηφώθη [ὁ να]ὸς ἐπὶ Θεοτέκνου πρ(εσβυτέρου). [F.]

2010, 588. *Apamée*. – D. Viviers, *Revue belge de philologie et d'histoire* 86 (2008), 148 : « Stèle funéraire grecque », donne une lecture, sans photo, d'une épitaphe au formulaire très simple : (Ἔτους) εμῷ. Ἀντωνίνα ἄλυπε χαίρει, Ὑπερβερετέου. Apamée utilise l'ère séleucide, et l'an 445 équivaut à 133/134 *p. C.*, et non pas 161 comme indiqué. [G.]

2010, 589. *Apamène*. P. Clauss-Balty, *Topoi* 16 (2009), 265-276 : « Le mausolée-tour d'Eusébios et Antoninos à Hass (Syrie du Nord) », réexamine à la fois le monument et le copieux dossier épigraphique déjà connu (*IGLS* IV, 1510-1522), qui précise la répartition des emplacements entre les deux frères et certains des leurs, et proclame la foi chrétienne de la famille. Elle attribue adroitement au même mausolée l'inscription d'origine incertaine publiée par J.-P. Rey-Coquais, dans *Choix d'inscr. gr. et lat. de la Syrie* (*Bull.* 2009, 503), n° 63, dédicace du *memorion* d'Eusébios et Antôninos. Non seulement les noms concordent avec ceux de Hass, mais cette plaque de basalte appartient au même garde-corps que *IGLS* IV, 1522 (plaque de basalte également). La nouvelle dédicace est datée de l'an 709 de l'ère séleucide, soit 397/8 *p. C.*, ce qui met fin à toute controverse sur la date du monument. [F.]

2010, 590. *Palmyrène*. – J.-B. Yon, *ZPE* 169 (2009), 173-176 : « Un relief de Palmyrène avec une inscription inédite », reconnaît sur la plinthe d'un relief du Musée national de Damas une inscription grecque qui n'avait pas été signalée par les divers savants qui s'étaient intéressés aux représentations de deux dieux et d'une déesse avec un donateur près d'un pyrée. Le dédicant est un certain Μανος Βαρεου, deux noms usuels à

Palmyre, en Dios 525 de l'ère séleucide, soit novembre 213 *p. C.* L'a signalé le caractère inhabituel de l'emploi du grec sur un relief religieux palmyrénien. [G.]

2010, 591. **Syrie et Phénicie.** *Hermon.* – G. Bowersock, *Topoi* 16 (2009), 609-616, dans un compte rendu du corpus de J. Aliquot, *IGLS XI, Hermon* (*Bull.* 2009, 512), s'intéresse particulièrement au texte n° 39, provenant du lieu-dit Ain el-Bourj, dont la bibliographie est abondante (voir *Bull.* 2005, 523). Il propose deux corrections à la syntaxe du texte. D'une part, Mennéas serait bien le père de Neteiros dans la formule Μεννάας Βεελιαβου τοῦ Βεελιαβου πατρός – à corriger πατήρ – Νετειρου, et B. souligne en ce sens d'autres erreurs de cas dans la titulature impériale des premières lignes. D'autre part, il ne rapporte pas la formule de la l. 7, δι' οὗ αἱ (ἐ)ορταὶ ἄγωνται, au *lébès* dont il est question immédiatement avant, ni, comme J. Aliquot, au responsable des fêtes, mais au défunt lui-même, Neteiros, en donnant une valeur causale à la préposition, ce qui conduit à l'interprétation générale du texte comme la fondation d'un culte héroïque. Ainsi, ἀποθεωθέντος ἐν τῷ λέβητι désignerait bien l'apothéose, et non le simple décès, de l'enfant Neteiros, victime d'une chute accidentelle dans un chaudron (B. met en parallèle la *Vie de Théodore de Sykéon*, 112). Cette explication, qui renouvelle une partie des hypothèses anciennes, est cohérente. Elle me semble renforcée par ce qui apparaît du milieu social impliqué dans cette fondation. En effet, Mennéas, dont le nom, très rare, est porté par l'un des dynastes ituréens (Mennaios), fournit ici son patronyme, signe d'appartenance à une famille distinguée. Parmi les remarques de B. sur d'autres inscriptions du volume, plusieurs portent sur l'onomastique : Ἀδριανός, Ἀουίδιος, Μουνάτιος et Οκβεος. [G.]

2010, 592. **Phénicie.** – J. Aliquot, *Topoi* 16 (2009), 241-264 : « Mercure au Liban », propose un inventaire des témoignages figurés et épigraphiques sur le culte de Mercure dans le Liban et l'Antiliban en montrant les caractères particuliers de ce dieu de la triade héliopolitaine, auquel ressemblent, sans se confondre avec lui, divers autres Mercure libanais. Il corrige *IGLS VI*, 2910, de Btédaai (Bted'el), p. 244-245, n. 11, essentiellement en raccourcissant les lacunes et en restituant à la l. 2, [καὶ T]ε[ρτ]ύλλης κὲ ὄο[νὼν αὐτοῦ]. De même, p. 250, n. 35, l'inscription de Beyrouth, *SEG* 38, 1562, est améliorée à la fin : ἀ[νέθηκάν]. En appendice, remarques sur le culte d'Hermès au Proche-Orient, que l'a. distingue de celui de Mercure. [G.]

2010, 593. *Liban-Nord.* – J.-P. Rey-Coquais, *Topoi* 16 (2009), 225-239 : « Divinités féminines du Liban », dans un article évoquant divers cultes de déesses, entre autres à Tyr et à Bèrytos, publie quatre inscriptions grecques inédites, trois de Hosn Sfiré

et une de Qasr Naous, sanctuaires de la montagne libanaise. À Hosn Sfiré (*infra*, n° 594), dans l'arrière-pays de Tripoli, deux cippes vus près du temple B à des dates différentes, par D. Schlumberger et par l'a., portent le même texte de dédicace à la Tychè du Liban, Τύχη Λιβάνου Ούκτωρ κατ' εὐχὴν. J.-B. Yon me signale qu'il s'agit vraisemblablement d'une seule et même inscription. La mention d'une Tychè du Liban est originale ; elle me paraît montrer que la montagne est conçue comme une entité religieuse et peut-être administrative. Sur le même site, d'après une copie de Schlumberger, un fragment d'architrave est inscrit, [--O]ὐρανία Ἀφοροδείτη Κυρία [- - -]. D'après une copie de R. Mouterde, à Qasr Naous (Ain Aakrine), plus au Sud, une dédicace à Asclépios (restitué) et Hygie Sôteira est faite par un certain Macer, Μάκερ, en l'an 505, date qui, selon l'ère séleucide en usage dans la montagne libanaise, équivaut à 193/194 *p. C.* [G.]

2010, 594. J.-B. Yon, *Topoi* 16 (2009), 189-206 : « Les inscriptions de Hosn Sfiré », propose un bilan du dossier épigraphique de ce site qui comporte un groupe principal de trois temples, parmi un vaste ensemble de bâtiments religieux (*supra*, n° 593). En particulier, il réédite une architrave du temple C, lue jadis par Puchstein (*Bull.* 1939, 472). Une autre inscription, gravée sur un mur du temple A, à l'extérieur, est republiée, après avoir été revue par l'a. (photo, p. 198). La date est clairement 595, ce qui – selon l'ère séleucide – correspond à 283/284 *p. C.* et en fait l'un des textes païens les plus récents de la région. Il reste des difficultés dans la définition des travaux accomplis, 1600 coudées puis 1700 pieds, et des éléments construits, l'aile du temple et « ce qui surmonte la petite porte », ἡ πλευρὰ αὐτῆ τοῦ ναοῦ καὶ τὸ ἐπάνω τῆς θύρας τῆς (μ)ικκῆς, après correction d'un *oméga* en *mu*. Voir aussi n° 593. [G.]

2010, 595. *Bèrytos*. – J.-B. Yon, dans A.-M. Maïla-Afeiche (éd.), *Le site de Nahr el-Kalb*, Beyrouth, 2009 (*BAAL*, h.s. 5), 303-314 : « Les inscriptions grecques et latines du Nahr el-Kalb ». Ce site spectaculaire de gué à l'embouchure du Lykos (actuel Nahr el-Kalb), sur la route côtière au nord de Beyrouth, a reçu de multiples inscriptions commémoratives depuis le II<sup>e</sup> millénaire jusqu'à nos jours. Pour l'Antiquité tardive, outre un milliaire latin au nom de Constantin, deux inscriptions grecques rupestres retiennent l'attention. Seule est nouvelle l'inscription n° 12, à présent illisible, que Y. publie d'après un dossier inédit de R. Mouterde († 1959). De ces bribes de 10 lignes d'un texte probablement métrique, aucun mot certain ne se dégage si ce n'est peut-être le nom de la Phénicie, [Φ]οινίκη. L'a. donne surtout une nouvelle édition critique de l'épigramme *SEG* 7, 195, elle aussi à présent illisible, en se fondant à la fois sur la copie de Paine connue depuis 1873 et sur la copie moins complète, encore inédite, de R. Mouterde. Le

texte attribue une amélioration de la route à Proklos, qui fut gouverneur de Phénicie en 382. Sur la carrière du personnage, fils du célèbre Flavios Eutolmios Tatianos et plus tard préfet de Constantinople, on consulera également avec profit R. Delmaire, *Les responsables des finances impériales au Bas-Empire romain* (1989), 104-108, et P. Petit, *Les fonctionnaires dans l'œuvre de Libanius* (1994), 213-217. La nouvelle édition met en évidence plusieurs difficultés du texte dont certaines, à mon sens, ne sont pas insolubles (je ne discuterai pas ici la traduction de R. Merkelbach – J. Stauber, *Steinepigramme IV*, p. 263, ni les corrections de J.-P. Rey-Coquais écartées par Yon). Les l. 1-2 sont lues et traduites : Πρόκλε πέπον, Τατιανοῦ ἀρίστοιο Λυκίοιο γενέθλης ἰθαγένεως, « Aimable Proclus, de la race de l'excellent Tatien, Lycien d'une noble famille ». La correction du dernier mot est de Mouterde, la pierre ayant ΙΘΑΓΕΝΟΙΟ. Il est vrai qu'il faut corriger cette forme, mais on peut facilement rétablir le génitif correct ἰθαγένεως. Fait plus important, la copie de Mouterde n'a pas Λυκίοιο, mais Λύκοιο. C'est à mon sens la bonne leçon, qui rend plus intéressant ce début d'épigramme : « Gentil Proklos, fils de l'excellent Tatianos, de l'authentique lignée de Lykos ». Le nom de Lykos est ici à double entente : vu l'emplacement de l'inscription, il fait manifestement allusion au fleuve voisin (parmi de nombreuses rivières homonymes), mais en même temps au héros athénien Lykos, éponyme de la Lycie (voir Étienne de Byzance, *s. v.* Λυκία) : habile hommage rendu sur les bords du Lykos à ce gouverneur originaire de Lycie, et peut-être allusion à quelque lien mythique unissant cette province à la Phénicie. La l. 3 (dont Mouterde confirme les deux premiers mots) est, de l'aveu de l'éditeur, inexplicable sous la forme reçue : ἀρχικὰ πατρώϊων ἐξωριάζων φαύλω. À côté du quasi hapax ἐξωριάζων, qui vient d'Eschyle, je risquerais pour le dernier mot une correction également empruntée aux tragiques : ἀρχικὰ πατρώϊων ἐξωριάζων ἐπαύλω[ν], « faisant fi de gouverner les demeures de tes pères ». Suit assez naturellement le gouvernement de Proklos en Phénicie, marqué par sa dévotion païenne (l. 4-5) : πρωθήβης (il est alors âgé d'une vingtaine d'années) Φοῖνιξ Ἑλιουπόλεως θεόφιν ἄρχων, αἶψα μάλ' ἐκτελέων ἱερά, ὅσσα νόφ φρόνεε (la correction φρονέει n'est pas nécessaire) Φοινίκη αὐτή. Je comprends pour ma part : « Phénicien dans ta prime jeunesse, toi qui grâce aux dieux gouvernes Héliopolis, empressé d'accomplir tous les rites auxquels songeait en pensée la Phénicie elle-même ». Après cette série de participes apposés au vocatif initial, la première phrase s'achève par une exclamation : ὅσον καὶ τόδε ἐργάζετο τεὸν νόημα, « combien grand ta pensée a fait aussi cet ouvrage ! » (je ne mettrais pas en relation ὅσσα et ὅσον, comme le fait l'éditeur en traduisant : « tout ce que la Phénicie elle-même avait à l'esprit, tout cela a

été accompli par ton dessein »). Vient pour finir la description des travaux (l. 8-12) : ὦ μέγα θαῦμα, τὰ αἰπύ<τ>ατα τῶν σκοπέλων ἴσον ἔθηκε μέσον, ὄφρα διηνεκέως ὀμαλήν ὁδὸν ἐ<ξ>ανύοντες φεύγωμεν χαλεπῆς ὕψος ὁδοπλανίης. Deux mots sont ici de lecture contestable. La correction reçue ἐ<ξ>ανύοντες vaut mieux qu'ἐπανύοντες, qui a été lu sur la pierre mais romprait le rythme dactylique. Je préférerais cependant corriger ἐ<κ>ανύοντες, en comparant une inscription d'Adana qui décrit la large voie « étendue » sur les arches d'un pont : ὦν ὑπερ εὐρείην ἐξετάνυσσας ὁδόν (*Steinepigramme IV*, p. 214-215, avec mes remarques dans *Chiron* 2010, 77-79). La forme du dernier mot, sur la pierre ΟΔΟΠΛΑΝΗΣ, est confirmée par un estampage de Mouterde ; il faut donc lire ὀδοιπλανίης sans corriger davantage. Du point de vue de la métrique, on remarquera que les deux derniers vers forment un impeccable distique élégiaque. Il est donc difficile de croire que les vers précédents consistent en « hexamètres irréguliers » (de même Merkelbach – Stauber, « unregelmässige Daktylen »), d'autant plus que l'ensemble de la pièce témoigne d'un raffinement certain. Il s'agit plutôt d'une épigramme mêlant différents types de vers, dont nous ne pouvons ici détailler l'analyse. Rappelons du moins (la coïncidence n'est peut-être pas fortuite) que l'épigramme de Sidyma (*Steinepigramme IV*, p. 34-35) qui retrace la carrière de Tatianos, le père de Proklos, n'est pas non plus purement dactylique et qu'on a tenté d'y voir des vers sotadéens (R. Merkelbach, *ZPE* 30 [1978], 173-174). On sait d'ailleurs que ce mètre est resté cultivé dans l'Égypte romaine : voir E. Bernand, *Inscr. métriques* (1969), n<sup>os</sup> 108 et 168. [F.]

2010, 596. *Sidon*. – K. J. Rigsby, *Tyche* 22 (2007), 143-150 : « A Greek Dedication at Sidon », discute des inscriptions du sanctuaire d'Echmoun, publiées par R. Wachter en 2005, sans connaître le *Bull.* 2006, 461, ni les révisions apportées par J.-B. Yon et C. Apicella en 2005 [2006], d'où *Bull.* 2007, 511. Il partage l'avis exprimé dans le *Bull.* 2006 sur la fréquence des noms théophores d'Apollon à Sidon et sur le patronyme (plutôt qu'éponyme) dans l'inscription 5 (*SEG* 55, 1659) et, à partir du même texte, analyse la vie religieuse et les concours de Sidon. R. considère que le Dionysos Cadméen, à qui la dédicace est faite, n'est pas l'équivalent d'Echmoun. Il va plus loin, en estimant que l'épiclèse, qui rappelle aussi – contre Tyr – l'origine sidonienne de Cadmos, ancêtre de Dionysos et des Thébains, n'est pas officielle, mais qu'elle reflète un usage privé et une influence littéraire. Révisant la formule Δημοκλῆς Δημοκλέου[ς] τοῦ Ἀπολλοφάνου ἱερέως ἱεραφορῶν, il voit dans ἱεραφορῶν non pas un participe présent, nominatif rattaché à Démoklès, mais un génitif pluriel lié au mot précédent, avec le sens de « prêtre choisi parmi le groupe des hiéraphores », les porteurs d'objets sacrés de la procession.

Ces propositions nous semblent peu recevables, et de même celle de maintenir la restitution [ἀσ]τικῶι, plutôt que [ἰσελασ]τικῶι, pour définir le concours pentaétérique de Sidon, en y voyant un concours qui se déroulait en ville, par opposition au sanctuaire d'Echmoun situé à l'écart. La dédicace à Dionysos montrerait qu'il y avait des épreuves musicales, ce qui est possible mais ne fait pas du dédicant un vainqueur du concours, car on peut s'étonner qu'il ne proclame pas sa victoire. En s'appuyant sur la mention des *Apollōneia* de Sidon, connues par une inscription de Rhodes (L. Robert, *OMS*, VII, 696-706), l'a. considère qu'Echmoun a d'abord été identifié à Apollon avant de l'être à Asclépios. Tous les concours de Sidon, nommés différemment : « pentaétériques en ville », *Apollōneia* ou « périporphyron », ne feraient qu'un, en l'honneur d'Echmoun, ce qui paraît réducteur. L'a. explique le dernier terme en suggérant que le dieu recevait un vêtement de pourpre au cours des cérémonies quadriennales ; d'autres savants avaient vu dans ce tissu la récompense des vainqueurs (J.-P. Rey-Coquais, *Miscellanea Gasperini*, Tivoli, 2000, 824). [G.]

2010, 597. *Territoire de Sidon*. – J. Aliquot, *Tempora, Annales d'histoire et d'archéologie* (Université Saint-Joseph, Beyrouth) 18 (2007-2009), 73-79 : « Note sur la dédicace grecque de Qasr Hammara », revient, après contrôle sur le terrain, sur le texte *IGLS VI*, 2986, déjà revu et complété par Ch. Ghadban, *Ktèma* 10, 1985, 304-309 (*SEG* 37, 1445), du sanctuaire de Hammara dans le sud de la Békaa ; voir également Id., *La vie religieuse au Liban* (*supra*, n° 578), 333-335. Le principal apport de l'a., qui élimine par ailleurs l'improbable restitution d'un grand-prêtre de Rome et d'Auguste, est l'identification du bâtiment dédié, un quadriportique, [τετρ]άστοον. [G.]

2010, 598. G. Abou Diwan, *ZPE* 170 (2009), 113-126 : « L'ère d'autonomie et le calendrier de Sidon. Une révision à la lumière d'une nouvelle inscription d'époque byzantine », réexamine avec soin les données littéraires (*Hemerologium Florentinum*), numismatiques et épigraphiques, sur la question controversée du *caput anni* dans l'ère de Sidon (voir notamment *Bull.* 2004, 386). Huit inscriptions chrétiennes connues, que l'a. analyse en détail, ajoutent au mois et à l'année de Sidon un numéro d'indiction. Aucune cependant ne permet de trancher entre un début d'année fixé au 1<sup>er</sup> octobre comme à l'époque hellénistique, ou reporté au 1<sup>er</sup> janvier à l'époque romaine. Pour lever cette incertitude, l'a. publie une nouvelle mosaïque d'église, à Lala dans le Sud de la Bekaa, à 50 km à l'Est de Sidon (carte p. 125, phot. p. 126) : Ἐγένετο τὸ πᾶν ἔργον τῆς ἀγιοπ(άτης) ἐκκλησίας σὺν τῷ διακονικῷ ὑπὲρ σωτηρίας πάντων τῆς κόμης. Suit la date : novembre, 1<sup>re</sup> indiction, an 692 (on évitera d'écrire « l'an 692, 1<sup>er</sup> de l'indiction »,

puisque chaque numéro d'indiction désigne une année fiscale, débutant au 1<sup>er</sup> septembre, dans un cycle de 15 indictions). L'a. exclut l'ère séleucide et celle de Bèrytos, ici incompatibles avec la 1<sup>re</sup> indiction, ainsi que l'ère de Tyr où en effet les noms de mois sont restés très tard ceux du calendrier macédonien. Reste l'ère de Sidon, ce qui confirme l'appartenance déjà connue de Lala au territoire de cette cité, et place sûrement la dédicace en novembre 582 *p. C.* La 1<sup>re</sup> indiction serait en contradiction avec cette date si le *caput anni* de Sidon restait fixé au 1<sup>er</sup> octobre. La nouvelle dédicace plaide pour l'alignement (peut-être dès l'époque augustéenne) de l'année sidonienne sur l'année julienne, l'an 692 commençant au 1<sup>er</sup> janvier 582. À la série des textes analysés par l'a. peuvent s'ajouter deux autres dédicaces de Jiyeh : une mosaïque datée de Dios 587, indiction 15, soit janvier 477 *p. C.* (*Bull.* 2000, 655, rectifié dans mes *Chroniques d'épigr. byz.*, 2006, § 675) ; une autre de décembre 675, indiction 14, soit 565 *p. C.* (*op. cit.*, § 672). Ce dernier texte, comme la dédicace de Lala, n'est compatible qu'avec une année sidonienne prenant fin au 31 décembre. [F.]

2010, 599. *Gaulanitide (Phénicie ou Syrie)*. – J. Aliquot, dans *The History and Antiquities of Al-Golan International Conference*, Damas, 2010, 129-137 : « Histoire et épigraphie de la Gaulanitide : le cas de Mashara (Syrie) », s'intéresse au village moderne de Mashara, à l'est de Qouneitra. Le site appartenait à l'époque impériale au territoire de Panéas ou à celui de Damas. L'a. rectifie, en transcrivant le texte grec, certaines des lectures anciennes des 11 inscriptions grecques connues, dont celles d'Ovadhiah, *Liber Annuus* 26, 1976 (*SEG* 28, 1350-1358). Il les met en rapport avec la dédicace araméenne dite « d'el-Mal » d'après le nom d'un des deux *tells* du site, texte qui signale la construction d'un temple en 7/6 *a.C.*, et il montre la persistance du sanctuaire local d'un grand dieu de type jupitérien et d'Atargatis. Il présente brièvement le formulaire et l'onomastique de 21 stèles funéraires inédites conservées au Musée de Qouneitra, dont certaines ont des signes chrétiens. [G.]

2010, 600. **Palestine et Arabie**. – Nous n'avons pu consulter à ce jour le choix d'inscriptions signalé dans *Byzantinische Zeitschrift* 122 (2009), 1064 : I. E. Meimaris, N. S. Makrigianni, *Ἔρνος κύδιμον Παλαιστινῆς γαίης. Ἀνθολογία ἐπιγραφῶν Παλαιστινῆς καὶ Ἀραβίας*, Athènes, 2008. [Voir *Bull.* 2011, 623]

2010, 601. **Palestine. Hippos**. – R. Haensch, dans C. Wolff, Y. Le Bohec (éd.), *L'armée romaine et la religion sous le Haut-Empire romain, Actes du quatrième congrès de Lyon (26-28 octobre 2006)*, Lyon, 2009, 13-22 : « Une nouvelle inscription d'Hippos (Sussita) et les monuments votifs des *cornicularii* », reprend le texte d'une colonne

inscrite, qui servait de support à une statue sur l'agora, publiée par A. Łajtar, dans A. Segal *et alii*, *Hippos-Sussita. Fifth Season of Excavations*, Haifa, 2004, 43-50, *non vidimus* (*SEG* 54, 1659). Le premier éditeur donnait la lecture suivante : Εὐτυχῶς Ἀἴλιος Καλπουρνιανὸς ἀπὸ κορνοुक(λαρίων) τοῦ καθολικοῦ δ καὶ Δομετία Οὐλπία ματρ(ῶνα) στολ(ᾶτα) σύνβιος ἀὐ[τοῦ] τὸν πρεσβέα τῆ κυρία πατρίδι· ἔτι βτ' Δεῖος η'. Le texte serait daté de 238/239 *p. C.*, en utilisant l'ère pompéienne d'Hippos de 64 *a. C.* (H. inverse l'ordre des chiffres, τβ' au lieu de βτ', et corrige la lecture du mois, Δεῖου). Les deux auteurs considèrent le corniculaire comme membre du bureau du *rationalis*, où cette fonction est nouvelle. Ł. proposait τοῦ καθολικοῦ δ(ουκηναρίου) ; H. interprète le *delta* comme un chiffre et comprend « pour quatre ans ». Pour tenter de déterminer la nature de l'objet dédié, il compare une série de dédicaces à la « Dame Patrie », fréquentes en Syrie du sud et au nord de l'Arabie. Il réunit d'autre part (tableaux p. 19-22) les très nombreuses dédicaces, surtout latines, faites par des *cornicularii*, qui sont de caractère religieux. Il ne s'agit donc pas, comme le voulait Ł., de la statue d'un ambassadeur de la cité, qui serait anonyme. H. envisage, par exemple, la représentation d'un oiseau mythique nommé πρέσβυς ou d'un objet religieux vénérable, mais non nommé. Il nous paraît plus naturel de restituer πρεσβεῦ[τήν] (en ce sens, Tybout dans *SEG*), d'autant que les deux dernières lettres du mot semblent incertaines. La statue ne serait-elle pas celle du légat de la province, offerte par le corniculaire du *rationalis* ? [F., G.]

2010, 602. *Scythopolis*. – L. Di Segni, B. Y. Arubas, dans *Man Near a Roman Arch, Studies presented to Prof. Yoram Tsafir*, éd. L. Di Segni *et alii* (Jérusalem, 2009), 115\*-124\* : « An Old-New Inscription from Beth Shean », publie une dédicace encore inédite, quoique découverte avant 1936, et qui fait connaître un nouveau gouverneur de Palestine : Ἀδριανὸν μιμησάμενος Σιλβανὸς ὁ μεγαλοπρε(πέστατος) κ(αὶ) περίβλε(πτος) κόμ(ης) κ(αὶ) ἄρχων τὴν ἰδίαν πατρίδα ἔκ[τισεν - - -]. La même titulature est attestée, à Scythopolis même, pour d'autres gouverneurs : Artémidōros (entre 400 et 404), Ablabios et, d'après une inscription inédite, Beryllos. Selon les éd., leur rang de *spectabilis* implique une date antérieure à la création de la Palestine Seconde (attestée dès 409), dont les gouverneurs auront ensuite le rang de simples *clarissimi*. Silvanos se présente en émule d'Hadrien, dont le rôle dut être décisif dans la restructuration de Scythopolis au II<sup>e</sup> s. Notons qu'à Césarée, encore au V<sup>e</sup> s., un gouverneur fait restaurer les marches de l'Hadrianeion (*I. Caesarea Maritima*, 58). [F.]

2010, 603. *Apollonia*. – I. Roll, O. Tal, *Scripta Classica Israelica* 28 (2009), 139-147 : « A New Greek Inscription from Apollonia-Arsuf/Sozousa: A Reassessment of the

Εἷς Θεὸς Μόνος Inscriptions of Palestine », publie un nouvel exemple de cette formule, sur un pavement de mosaïque (dessin fig. 2) : Εἷς Θεὸς Μόνος βο[ήθει] Κασσο[ια]νῶ ἅμα συμβίῳ καὶ τέ[κ]νοις καὶ πᾶσει. À la différence du simple Εἷς Θεός, formule commune à différentes religions (voir pour la Palestine *Bull.* 1995, 633), la variante Εἷς Θεὸς Μόνος paraît être exclusivement samaritaine. [F.]

2010, 604. *Judée*. – S.H.A. Al-Houdalieh, *Liber Annuus* 58 (2008), 327-337 : « The Byzantine Church of Khirbet el-Lauz ». Le pavement de cette église, située à 22 km au nord-ouest de Jérusalem, comportait une dédicace de cinq lignes dont il ne reste plus que l'invocation finale. L'a en donne une photographie avec une traduction de M. Piccirillo (328-329). Le texte est le suivant : Κ(ύρι)ε, πρόσδεξε τὴν δέησιν αὐτῶν, ce qui fait référence à plus d'un donateur. [F.]

2010, 605. *Jérusalem*. – R.W. Daniel, G. Sulimani, *ZPE* 171 (2009), 123-128 : « A New Curse Tablet from Jerusalem », publie une tablette de plomb inscrite sur ses deux faces, incomplète et de lecture difficile. La malédiction frappe plusieurs personnes, Pétrous, (...)asios, Apollônides, Iôannès, dont le nom est suivi à l'accoutumée d'un matronyme (l. 23 peut-être une Mimmulla, nom nouveau). Un seul porte un titre, [- -]ασίου τοῦ κόμητος ; les noms Athanasios ou Anastasios sont peut-être ici les plus plausibles (« most likely »), mais les alternatives ne manquent pas (Euphrasios, Gélasios, Parnasios, Thaumasioi etc.). L'écriture, les noms chrétiens, le titre de *comes* excluent une date antérieure au IV<sup>e</sup> s. La face postérieure, surmontée de l'invocation à Iaô Sabaoth, consiste surtout en signes magiques. [F.]

2010, 606. L. Di Segni, dans *Israel's Land, Papers Presented to Israel Shatzman*, éd. J. Geiger *et alii*, 2009, 131\*-145\* : « An Unknown “Monastery of the Holy Trinity” on the Mount of Olives: A Revision of the Evidence ». Complétant deux fragments successivement découverts au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> s., à l'église du Tombeau de la Vierge à Gethsémani, un fragment inédit permet de restituer entièrement l'épithèque d'Euphèmia, originaire de Byzance, attribuée d'après l'écriture à la fin du IV<sup>e</sup> ou au début du V<sup>e</sup> s. mais qui pourrait être plus tardive. Après un rappel des tentatives précédentes de restitution (y compris la sienne, mais sans le nouveau fragment, dans *New Studies on Jerusalem* 13, 2007, 201-206), D. S. aboutit au texte suivant : Θήκη δι[αφ]έρουσα Εὐφημία Βυζαντία ἀν[τ]ίης μονῆς. Τοῦτο δὲ ὀρκῶ ἕκαστον εἰς τὴν ὁμοούσιον Τριάδα καὶ εἰς τὴν κτῆσιν Γηθσεμανίς, ἐξῆς ὥρας ἧς κατατίθεται εἰς τὸν τόπον τοῦτον, μὴ ἀν(οι)γῆναι αὐτὸν κατ[α]φῆναι ἕτερον σκῆνομα· ἕκασ[τος] δὲ ἐπιχειρῶν ποιῆσαί τι ποτε το[ῦ]το ἔχει πρὸς τὴν κρίσιν τὴν [μέ]λλουσαν. Quelques détails discutables ne tirent pas à conséquence. Au

lieu de ὄρκῳ, on lira d'après la photographie ἐξορκῳ ; au lieu de ἐξῆς, plutôt ἐξ ἧς ; au lieu de ἀν(οι)γῆναι αὐτὸν κατ[ατ]αφῆναι, plutôt ἀνυγῆναι αὐτὸ (*sic*) ἢ κατ[ατ]αφῆναι ; au lieu de τι ποτε το[ῦ]το, plutôt το[ιοῦ]το. Plus important est de savoir si Euphèmia était bien une moniale et si elle appartenait à un monastère de la Trinité encore inconnu, que D. S. suppose voisin de Gethsémani. Je ne pense pas que les simples mots αὐ[τ]ῆς μονῆς suffisent à signifier « de son propre monastère » ou fondé par elle. Compte tenu de l'interdiction suivante de déposer qui que ce soit d'autre, je lirais de préférence : « Tombe appartenant à Euphèmia de Byzance, à elle seule », αὐ[τ]ῆς μόνῆς. D'autre part, faut-il croire que la formule d'adjuration et d'interdiction s'adresse spécialement au « domaine » de Gethsemani et au monastère supposé de la Trinité ? Tout en rappelant à juste titre que l'adjuration « par la consubstantielle Trinité » est une formule courante, du moins au VI<sup>e</sup> s., l'a. écarte cette construction parce que le verbe ὄρκῳ ou ses synonymes ne se construisent pas d'ordinaire avec la préposition εἰς. Il est vrai que les inscriptions n'en donnaient pas encore d'exemple. Cependant Lampe, *s. v.* ὀρκίζω, citait déjà les *Trophées de Damas* (VII<sup>e</sup> s.) : ὀρκίζω ὑμᾶς εἰς τὸν Θεόν, et les exemples médiévaux ne manquent pas. Il est donc permis de voir dans l'épithaphe d'Euphèmia une double adjuration, par la Trinité et par Gethsémani. Le mot κτήσιν est cependant sujet à caution et, vu la photographie, je lirais de préférence εἰς τὴν κ[ρ]ίσιν Γηθσεμανίς. Gethsémani étant le lieu de la trahison de Judas, la formule pourrait être synonyme de la condamnation de Judas souvent invoquée dans les épithaphes (par exemple à Athènes, *IG II<sup>2</sup> 5*, 13365, 13489 et 13523, où cette menace est également liée à l'interdiction d'ouvrir la tombe et d'y déposer un autre corps). L'expression est cependant unique, à ma connaissance, et paraît due à l'emplacement de la tombe même à Gethsémani. La fin du texte invoque en outre la menace du Jugement dernier, τὴν κρίσιν τὴν [μέ]λλουσαν, sur laquelle D. S. rappelle les pages de L. Robert, *Hellenica XI-XII*, 403-404 (où était bien restitué κρίσιν dans cette épithaphe, lecture confirmée par un des nouveaux fragments ; voir aussi à Athènes *IG II<sup>2</sup> 5*, 13563, τὸ μέλλον κριτήριο). Je traduirais ainsi la fin du texte : « Voici ce dont j'adjure chacun, par la consubstantielle Trinité et par le jugement de Gethsémani : dès lors que je suis déposé en cet emplacement, que celui-ci ne soit pas ouvert et qu'aucune autre dépouille n'y soit ensevelie ; quiconque entreprend de faire quoi que ce soit de tel aura affaire au jugement à venir ». [F.]

2010, 607. D. Feissel, *ZPE* 173 (2010), 125-129 : « Un fragment palestinien de la constitution d'Anastase sur l'administration militaire du diocèse d'Orient », réédite ce fragment de 9 lignes mutilées, remployé dans un mur du Saint-Sépulcre. Des

photographies récentes permettent de vérifier et compléter le texte publié à la fin du IV<sup>e</sup> s. XIX<sup>e</sup> s. par Séjourné puis Clermont-Ganneau. La mention notamment du duc, de tribuns et de préposités, de chevaux et de chameaux, ne justifient pas seulement le rapprochement, entrevu par Clermont-Ganneau, avec la grande constitution d'Anastase inscrite en plusieurs exemplaires dans la province d'Arabie. Des fragments inédits de ce dernier texte, dont F. prépare la publication complète (voir provisoirement *SEG* 32, 1554), prouvent que le fragment de Jérusalem faisait partie d'un autre exemplaire de la même loi. Applicable à toutes les provinces de la frontière orientale, elle fut gravée dans au moins deux de ces provinces, l'Arabie et la Palestine. [F.]

2010, 608. *Marisa*. – D. Gera, *ZPE* 169 (2009), 125-155 : « Olympiodoros, Heliodoros and the Temples of Koilē Syria and Phoinikē », ajoute trois importants fragments nouveaux au grand dossier séleucide de 178 *a. C.* publié par H. Cotton et M. Wörrle (*Bull.* 2007, 173 et 517). Découverts in situ, ils confirment que l'inscription est bien de Marisa. Sans rééditer les deux pièces liminaires (note de Doryménès à Diophanès, et note d'Héliodôros à Doryménès), G. procure un texte plus complet de la lettre de Séleukos IV au fameux Héliodôros, retraçant la carrière d'Olympiodôros et le plaçant à la tête des sanctuaires de Coelé-Syrie et Phénicie. Compte tenu de ces additions, C. P. Jones, *ZPE* 171 (2009), 100-104 : « The Inscription from Tel Maresha for Olympiodoros », amende sur plusieurs points l'édition de la lettre royale, dont il élucide la syntaxe et donne une traduction nouvelle (l. 23-39). Il reconnaît en outre dans le petit fragment E les vestiges d'un ordre de publication nécessairement placé à la fin du texte. [F.]

2010, 609. *Ascalon*. – V. Tzaferis, dans L. E. Stager, J. D. Schloen, D. M. Master (ed.), *The Leon Levy Expedition to Ashkelon. Ashkelon 1, Introduction and Overview 1985-2006* (Winona Lake, 2008), 397-398 : « The Greek Inscriptions in the Grid 38 Bathhouse », publie une inscription peinte sur le mur d'un bain, attribuée au III<sup>e</sup> s. tardif ou au IV<sup>e</sup>. Elle fait bon accueil au baigneur : Εἴσελθε ἀπόλουσον καὶ - - -, « entre et jouis-en ! ». Outre les souhaits de bon bain rappelés par l'a. (*bene lava* et ses équivalents grecs), la jouissance du bain est aussi un thème récurrent, par exemple à Salamine de Chypre et Abda en Palestine (*Bull.* 1989, 1479). [F.]

2010, 610. **Arabie**. *Philippopolis*. – J. Balty, *Monuments Piot* 88 (2010), 93-114 : « Une mosaïque des Trois Grâces à Shahba-Philippopolis », donne la première étude complète de ce pavement, dont l'origine précise n'est pas connue. La représentation des Grâces, anépigraphue, est flanquée de six panneaux latéraux munis de légendes : les

quatre Saisons, et les personnifications de la Gaîté (Εὐφρασία) et de la Fête nocturne (Παννυχίς). Les comparaisons stylistiques, à commencer par d'autres mosaïques de Philippopolis, plaident pour une attribution au 3<sup>e</sup> quart du III<sup>e</sup> siècle. L'écriture, de mains diverses comme les figures, est cependant homogène et corrobore la datation proposée (notons particulièrement l'épsilon en forme de Σ). Les Grâces, les personnifications féminines, divers détails iconographiques (les Saisons, figures masculines, sont ici pourvues de cornes et d'oreilles pointues), superposent au sens obvie des représentations des allusions à Aphrodite, Pan et les Nymphes, Dionysos. L'a. voit dans le *Dyscolos* de Ménandre, qui s'achève par une fête nocturne pré-nuptiale, la source d'inspiration de cet ensemble, qui s'ajoute à d'autres pavements de Philippopolis ayant pour thème le mariage. [F.]

2010, 611. *Dion.* – P.-L. Gatier, *Tempora, Annales d'histoire et d'archéologie* (Université Saint-Joseph, Beyrouth) 18 (2007-2009), 59-71 : « Mosaïques inscrites de Hit (Syrie du Sud) », publie une série d'inscriptions sur mosaïque, d'une église liée à un établissement monastique. (Les n<sup>os</sup> 1 et 2 figurent également, avec photos en couleurs, dans le *Choix d'inscr. gr. et lat. de la Syrie* [Bull. 2009, 503], n<sup>o</sup> 53). La dédicace 1 est datée, sans autre précision chronologique, sous l'évêque Kasiseos. G. voit en lui non sans raison le premier titulaire connu de l'évêché de Dion (dont la mention dans le *Synekdèmos* ne permet guère de mettre en doute le statut de cité encore au VI<sup>e</sup> s.), plutôt que d'Hippus en Palestine ou Adraa en Arabie. Trois prêtres ont supervisé les travaux, financés par trois donateurs dont un ἀπὸ μαγ(ιστριανοῦ), ancien *agens in rebus* au service du *magister officiorum*. Le n<sup>o</sup> 2, en octobre, 8<sup>e</sup> indiction, ne fournit pas de chronologie absolue, pas plus que le n<sup>o</sup> 3 daté sous le prêtre et archimandrite Pétros, qui indique du moins l'appartenance de cette église à un monastère. Au n<sup>o</sup> 4, invocation mutilée. Au n<sup>o</sup> 5 la mention d'un saint Élie, Ἡλίας ἅγιος, ferait peut-être référence au prophète, précurseur du monachisme. Provenant d'une autre église du même site, la dédicace n<sup>o</sup> 6 était connue (*SEG* 7, 993) et déjà reprise par G. dans le *Choix* déjà cité. Elle est datée sous un prêtre, un diacre « et les autres frères », confirmation du caractère monastique du site. Un des deux donateurs est ici le soldat Kobesios, dont le nom rare se retrouve au n<sup>o</sup> 1, peut-être pour le même personnage. [F.]

2010, 612. *Territoire de Bostra.* – N. Bader, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, XXI, *Inscriptions de la Jordanie*, t. 5, fasc. 1, *La Jordanie du Nord-Est*, Beyrouth, 2009 (Bibliothèque archéologique et historique, 187 ; XII-394 p.). Ce troisième en date des volumes jordaniens des *IGLS* couvre la région située sur la bordure sud-ouest de la

montagne hauranaise, autour du site d'Umm al-Jimāl. Hormis le site le plus occidental, Jābir (n<sup>os</sup> 1-16) qui doit dépendre d'Adraha, l'ensemble du secteur doit appartenir au territoire de Bostra, qui s'étend beaucoup plus loin vers le Sud. Umm al-Jimal, gros bourg de la steppe, se taille la part du lion (n<sup>os</sup> 98-623), dans un ensemble de 747 inscriptions des époques impériale et tardo-antique. Une introduction résume l'histoire de la région et les étapes de son exploration. L'illustration, presque exhaustive, insère dans le texte photos ou reproductions de fac-similés, en particulier ceux d'Enno Littmann qui, dans le cadre de l'expédition archéologique de l'Université de Princeton en Syrie, avait publié en 1921 l'essentiel de ce qui était connu de l'épigraphie de la zone. L'index (par E. Capet) et les concordances sont des plus utiles. La plupart des épitaphes, qui forment le gros du corpus, sont des stèles de type hauranais antérieures à la christianisation. Anciennement publiés, en particulier par Dussaud et Macler et par Littmann, ou découverts plus récemment, en particulier par l'a., tous ces textes alimenteront les études d'onomastique régionale que B. prépare aux côtés de M. Sartre. Certains noms restent sujets à caution. Lire *Avva* au n<sup>o</sup> 195 ; peut-être *Αρετος* plutôt qu'*Αρεγος* au n<sup>o</sup> 207 ; on pourrait corriger *Γαδραθη*, n<sup>o</sup> 259, en *Γαδμαθη* (comparer *Γαδιμαθος*, n<sup>o</sup> 499) ; au n<sup>o</sup> 456 il faut restituer *[Δο]υσαρ[ιος] Αφι[λ]λαν[ο]υ* ; au n<sup>o</sup> 711, lire *Αεδου* et non *Αβδου* ; plutôt qu'*Α[ι]ου*, lire *Α[μ]ου* au n<sup>o</sup> 732. Au n<sup>o</sup> 29, on restituera plutôt *φίλ[ος π]άν[των]*, comme au n<sup>o</sup> 350. Parmi les rares textes non funéraires, la borne inédite n<sup>o</sup> 89, qui pourrait marquer un embranchement à partir de la *Via nova Traiana*, indique une distance de 1502 pieds à partir du village d'Oraiba de Zabdiôn, peut-être l'actuel Al Ba'ij. Soulignons l'importance des dédicaces d'Umm al-Jimāl pour des constructions militaires, d'abord en latin (encore sous Valens les n<sup>os</sup> 125-126, publiés par B. en 1996) et plus tard en grec. Outre la dédicace connue du *κάστελλος* par le duc Antipatros (n<sup>o</sup> 128, vers 411 *p. C.*, date du n<sup>o</sup> 92, dédicace du *kastellos* d'Al Ba'ij par le même duc), le nouveau n<sup>o</sup> 130 attribue le *kastellos* d'Umm al-Jimāl au soin d'un membre du bureau provincial, *ἐκ προνοίας Κορνιλίου ὀφικιαλ[ίου]*. Les fragments n<sup>os</sup> 118-120, et peut-être selon nous 142, appartenaient à la grande constitution d'Anastase dont l'exemplaire le plus complet, celui de Hallabat, n'est pas complètement édité (voir ici notre n<sup>o</sup> 607). Quant à l'épigraphie chrétienne, le tombeau de Ioulianos (n<sup>o</sup> 323), élevé par son père le prêtre Agathos, est remarquable par sa date haute, 344 *p. C.*, et par l'emploi exceptionnel de *κοιμητήριον*, non pour une tombe mais pour un cimetière réservé aux chrétiens : *κοιμητηρίου παρὰ τέρμα κοινοῦ λαοῦ Χριστοῦ*. La seule dédicace de mosaïque est celle de Jābir (n<sup>o</sup> 2), datée de 531 *p. C.*, sous Agapios, évêque d'Adraha. La dédicace n<sup>o</sup> 61, aux saints Serge

et Bacchus, n'est-elle pas celle d'un μαρτύριον, plutôt que μνημεῖον ? La formule finale du n° 703, μετὰ τ(ε)λιττ(ή)ν selon Littmann, paraît insolite et les corrections inutiles ; le fac-similé peut se lire αὐξίτω μετὰ τῶν τέκν(ων). [F., G.]

2010, 613. *Phaina du Trachôn*. – D. Feissel (*supra* n° 584), dans *Salona* IV, n° 767, réédite l'épithaphe *CIG* II, 1833, pour Αὐρ(ήλιος) Σιλανὸς Σόλωνος Ζομεθερου Φαινήσιος. Du grand port dalmate provient également l'épithaphe n° 793, jusqu'ici non déchiffrée : Αὐ[ρ(ήλιος)] Θεόδωρ[ος] Μαυρω Κειθαρου Φαινήσιος. On remarque dans les deux cas la mention du patronyme. Rappelant la présence d'autres Φαινήσιοι à Rome et Aquilée, F. opte de préférence pour Phaina, *mètrokômia* et plus tard évêché du Trachôn, sans tout à fait exclure Phainô, au Nord de Pétra, les deux localités ayant le même ethnique. [F.]

2010, 614. *Gérasa*. – J. Seigne, *Topoi* 16 (2009), 43-60 : « La dédicace (?) du sanctuaire d'Artémis de Gérasa de la Décapole. Quelques remarques sur les inscriptions Welles 41 et 109 », réunit les deux fragments publiés par Welles, *I. Gerasa* 41 A et B, et les six fragments *I. Gerasa* 109 A-F. Il montre que les dimensions de 109 F l'excluent de la série et que 41 B et 109 E sont un seul et même bloc. Il ajoute dix fragments inédits. L'ensemble de ces blocs dispersés sur tout le site, qui conservent de deux à sept lettres chacun, lui permet de proposer une reconstitution partielle en majuscules d'une dédicace qui se serait placée sur le mur de façade du péribole du sanctuaire d'Artémis. Le début du texte est proche de celui des propylées du même sanctuaire, *I. Gerasa* 60, daté de 150 *p. C.* et rédigé pour le salut de l'empereur Antonin le Pieux, de Marc Aurèle etc. Ajoutons à cette convaincante étude deux remarques. La version nouvelle ainsi obtenue de *I. Gerasa* 109 montre, comme l'inscription des propylées, que les constructions du sanctuaire d'Artémis sont directement sous la responsabilité de la cité et que les hypothèses de financement par le pouvoir central restent indémontrables en l'état des connaissances. Par ailleurs, on lira [Αὐρηλίου Οὐήρου Καίσαρο]ς et δ[ήμου Ῥωμαίων]. Quant aux blocs O et P, les derniers du texte reconstitué, ils peuvent se compléter ἢ πόλις τῆ[v - - -], plutôt que τῆ[ς - - -], avec l'article à l'accusatif qui doit précéder un substantif désignant le bâtiment construit. [G.]

2010, 615. *Aréopolis (Rabbath Mōba)*. – J. Calzini Gysens, *East and West* 58 (2008), 53-86 : « Interim Report on the Rabbathmoab and Qasr Rabbah Project », publie sans transcription, p. 63, la photo d'un bloc d'architrave fragmentaire d'un bâtiment mentionnant un Aurelius Vêrus : [- - -] Αὐρήλιου Οὐήρου [- - -], soit comme l'écrit l'a. Lucius, l'empereur Lucius Vêrus ; soit moins probablement Marcus, le futur empereur Marc Aurèle. [G.]

2010, 616. **Péninsule arabique.** – Ch. J. Robin, dans J. Schiettecatte, Ch. J. Robin (éd.), *L'Arabie à la veille de l'Islam. Bilan critique*, Paris, 2009, 165-216 : « Inventaire des documents épigraphiques provenant du royaume de Ḥimyar aux IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles », fournit, p. 195-196 (voir p. 169) une brève liste des six inscriptions grecques, graffites et *ostraka* trouvés sur le territoire de ce royaume d'Arabie du Sud, dans la région de Najran et à Qāni'/Qana (voir *Bull.* 1994, 672). [G.]

2011, 583. **Généralités.** – Trois comptes rendus du *Choix d'inscriptions grecques et latines de la Syrie* (*Bull.* 2009, 503), par G. Petzl, *Klio* 92 (2010), 549-551, C. Saliou, *RA* (2010), 390-395, et H. W. Pleket, *Bibliotheca orientalis* 67/3-4 (2010), col. 394-400, apportent des précisions sur certaines inscriptions. Les trois auteurs (G. Petzl, *Klio* 92, 262-263) traitent également du corpus de J. Aliquot, *IGLS XI, Hermon* (*Bull.* 2009, 512), et C. Saliou aussi du livre de M. Donderer, *Die Mosaizisten der Antike II. Epigraphische Quellen*, Erlangen, 2008. Voir *infra*, n<sup>os</sup> 597 et 608. [G.]

2011, 584. F. Alpi, *Mélanges de l'Université Saint-Joseph* 62 (2009), 129-148 : « L'épigraphie gréco-latine dans les *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*. Autour des RR. PP. L. Jalabert et R. Mouterde s.j. », fait une intéressante présentation historiographique de la biographie et de l'œuvre scientifique des Pères Jalabert et Mouterde, jésuites de Beyrouth (voir *infra*, n<sup>o</sup> 613) à l'origine du projet des *IGLS*, dont il retrace les premiers temps. [G.]

2011, 585. *Sanctuaires du Proche-Orient romain.* – A. Ovadiah, Y. Turnheim, *Roman Temples, Shrines and temene in Israel* (Rivista di archeologia, Supplementi 30 ; Rome, 2011), étudient les temples païens d'époque romaine connus dans les limites actuelles de l'État d'Israël et des territoires palestiniens, ensemble disparate à cheval sur plusieurs provinces impériales dont la Syrie-Phénicie et l'Arabie. Des inscriptions sont citées, avec une bibliographie qui mériterait d'être actualisée et des textes parfois mal établis (ce *Bulletin* et le *SEG* ne sont pas utilisés). Voir, entre autres, pour des textes meilleurs, à Panéas, p. 8, J. Aliquot, *IGLS XI*, A/16 ; à Khirbet Harrawi, *ibid.*, p. 74, n. 69. À Scythopolis, est mentionné l'article d'H. Seyrig, *Syria* 39 (1962), 207-211, supprimant la mention de Zeus Bacchus sur une inscription (*SEG* 20, 457), mais il n'est tenu aucun compte de son contenu ; noter aussi, p. 36, à propos de *SEG* 20, 456, la confusion dans la traduction entre la Cyrénaïque et la tribu Quirina. [G.]

2011, 586. *Constitution dite « Édit d'Anastase ».* – D. Nappo, *Mediterraneo antico* 9/1 (2006), 329-352 : « Anastasio I, i duces e i commerciarrii », à partir du chapitre initial

de la constitution d'Anastase sur l'administration militaire des duchés orientaux, bien conservé par les exemplaires de Bostra et de Hallabat, et d'un réexamen du contexte historique, rouvre la question controversée des revenus spécialement affectés aux ducs de Palestine (revenus de Klysmā) et de Mésopotamie (revenus du commerciaire). Retraçant les débats sur la création et le rôle du commerciaire (notamment contrôler l'importation de la soie), N. souligne que sous Anastase l'unique poste de contrôle devait être Callinicum, en Osrhoène et non en Mésopotamie. L'attribution au duc de Mésopotamie des revenus douaniers de Callinicum devait compenser la perte de ceux de Nisibe, cédée aux Perses en 363. De façon analogue, la cité égyptienne de Klysmā (Suez) contribuait aux revenus du duc d'une province voisine, la Palestine. Développant l'hypothèse de M. Sartre (1982), N. retrace les vicissitudes de l'île d'Iôtabè, principal poste de douane romain sur la mer Rouge pour le commerce avec l'Inde, dont la perte temporaire en 473 paraît avoir été compensée par la douane de Klysmā. La reconquête d'Iôtabè par le duc de Palestine Romanus, vers 498, n'a pas nécessairement modifié l'attribution à cette province du revenu de Klysmā. Entre les deux dates possibles de cette constitution d'Anastase, 491/2 (que j'avais soutenue) ou 506/507, N. opte pour la seconde. Entre autres arguments, la remise en ordre des finances militaires lui semble plutôt postérieure à la réforme monétaire de 498. [F.]

2011, 587. D. Feissel, *Annuaire de l'École pratique des Hautes Études, Section des sciences historiques et philologiques*, 142 (2009-2010), 103-105 (cet *Annuaire* est désormais accessible en ligne). Après l'identification d'un fragment palestinien de l'« édit d'Anastase » (*Bull.* 2010, 607), l'a. revient sur l'exemplaire le plus complet, celui de Hallabat en Arabie, dont la reconstitution a fait de nouveaux progrès. Il analyse sommairement les trois sections les mieux conservées, intégrant une centaine de blocs inscrits à un texte de près de 200 lignes, à commencer par les 14 chapitres de la section I qui, outre les revenus des ducs (cf. *supra*, n° 586) et la hiérarchie du bureau ducal, ont trait essentiellement au versement de la solde (*roga*) et à son principal responsable, l'*erogator*. La comparaison qu'il esquisse entre les dispositions de l'« édit » et les lois d'Anastase entrées dans la codification justinienne ne suffit pas à décider de la date de cette constitution. [F.]

2011, 588. *Orientaux en Occident*. – Villageois d'Apamène en Italie du Nord, cf. n° 729 ; en Byzacène, n° 735. De ma liste de Syriens en Dalmatie (*Bull.* 2010, 584), il faut ôter la cité d'Épiphaneia, mentionnée à Concordia et non pas à Salone. [F.]

2011, 589. *Poids*. – A. Kushnir-Stein, *Israel Numismatic Journal* 17 (2009-2010), 206-212 : « Four Inscribed Lead Weights from the Collection of Arnold Spaer », publie quatre poids de provenance inconnue. Le premier est orné d'un aigle au foudre, (Ἔτους) θνρ' ἀγορανομοῦντος Δωροθέου ; la date, 159 selon l'ère séleucide, équivaut à 154/153 a. C. Le deuxième comprend, entre la date, (Ἔτους) βορ' (172, ère séleucide, 141/140 a. C.), et la formule, ἀγορα(νομοῦντος) Φιλίνου, un signe en forme de T couché sur le côté suivi du chiffre H, que l'a. essaie d'expliquer, par comparaison avec un autre poids resté inédit, comme une unité de masse. Ces deux objets sont attribués à la Palestine. Le troisième poids est inscrit au revers, Αὔλου Ἰουλίου Διογένους, et porte, à l'avant, le chiffre d'une unité pondérale, Δ. Selon l'a., il ne serait pas forcément palestinien : je le rapprocherai en effet de l'inscription d'Éphèse, *IEph*, 937 A, mentionnant l'agoranome A(ulus ?) Iulius Diogénès (Mètro)dôrianos. Le quatrième, poids circulaire de six onces, Γ + ζ, est protobyzantin, avec la formule fréquente Θ(εο)ὸ χάρις, et ἀμήν. [G.]

2011, 590. Voir *infra*, n° 622, poids de Marisa.

2011, 591. *Lampes*. – S. Loffreda, *Liber Annuus* 60 (2010), 363-376 : « Nuovi acquisiti di lucerne bizantine », donne un nouveau supplément à son corpus des lampes inscrites de la Palestine byzantine (*Bull.* 1992, 606). Ces sept lampes correspondent, à quelques variantes près, à des types connus. [F.]

2011, 592. **Syrie**. *Laodicée-sur-mer*. – J. Aliquot, *Chronique archéologique en Syrie* 4 (2010), 263-265 : « Mission épigraphique de la Syrie côtière (*IGLS*) : rapport 2007-2008 », présente l'avancement du programme de réédition de la partie occidentale du volume IV des *IGLS* avec des compléments au volume VII, de façon à couvrir l'ensemble du secteur côtier de la République Arabe Syrienne. Il publie une épitaphe d'époque impériale sur un autel cylindrique conservé au Musée de Lattaquié : Κρατε(ί)α Θεοδοσίου τῷ ἀνδρὶ [Δ]ημητρίῳ [μ]νήμης χάριν, et, de l'autre côté, Δη[μη]τρίῳ τὸν βωμὸν ἔσ[τησ]εν γυνὴ Κρατεία σὺν [τέκ]νοις τέσα[ρσι] φίλ[ο]ις, formulaire et monument de types nouveaux pour la région. [G.]

2011, 593. J. Aliquot, *Chiron* 40 (2010), 61-76 : « Laodicée-sur-mer et les fondations de l'empereur Constance », publie une dédicace de la cité à l'empereur qui, fait remarquable à cette date, est encore rédigée en latin (Laodicée était colonie romaine). La curie et le peuple de Laodicée (*ordo et populus Laodicenorum*) ont dédié à Constance II une statue dorée en toge (*togatam statuam sub auro*) en remerciement de ses bienfaits envers la cité, probablement durant son séjour en Orient (337-350 et 360-361). Formulés

de façon originale (*amp[li]ficatae urbi i[nsi]gni opere d[onoque] divini cognominis*), ces bienfaits ont consisté d'une part en travaux publics, incluant probablement une réfection du port, d'autre part dans l'attribution à Laodicée du surnom de Constantia. A. réexamine aussi le dossier des quatre autres cités ayant plus ou moins sûrement, et pour plus ou moins longtemps, obtenu de Constance II le même nom : en Arabie (peut-être Phaina), en Mésopotamie (Antoninoupolis), en Phénicie (Antarados) et en Syrie (Antioche). [F.]

2011, 594. D. Feissel, *Chiron* 40 (2010), 85, commentant la lettre 1392 de Libanios, revient sur la dédicace *IGLS* IV, 1265 (221 p. C.) qui mentionne la première célébration des Pythia de Laodicée. Au témoignage de Libanios, ce concours fut célébré sous Julien en 363, précédant d'un an la célébration des Olympia d'Antioche. [F.]

2011, 595. Sur Tyr, métropole de Laodicée, voir *infra*, n° 617.

2011, 596. *Territoire de Gabala*. – J. Aliquot, *Syria* 87 (2010), 277-279, phot. fig. 1-5 : « Une nouvelle citation du Psaume 90 sur un bracelet de la région de Gabala (Jablé) ». Sur quatre des médaillons ornant le bracelet, on lit successivement une invocation au Christ pour une Euphèmia, le nom de Salomon, les premiers mots du Psaume 90 (deux formules apotropaïques fréquentes), enfin ce que A. décrit comme une « croix chrismée » et qu'il joint aux mots précédents en lisant : ὁ κατοικῶν ἐν Χρ(ιστῷ). Une telle adaptation du texte scripturaire serait surprenante. On n'en voit pas d'exemple dans le répertoire d'A. Felle, *Biblia epigraphica* (2006), parmi plus de quarante citations de ce verset, la plupart comme ici sur des médaillons de bracelet. La fig. 5 montre qu'il ne s'agit pas ici d'un christogramme (croix monogrammatique) mais d'un monogramme cruciforme portant de gauche à droite les lettres *alpha*, *rhô*, *lambda*. [F.]

2011, 597. *Apamée*. – G. Petzl et également C. Saliou (*supra*, n° 583) corrigent à juste titre la faute à la l. 12 de l'inscription n° 2, p. 28-29, du *Choix IGLS*, *καλχοουργήσαντι*. Ils lisent *καλχοουργήμασι*, visible sur la photo ; il y avait *καλχοουργήματι* dans l'*editio princeps* de J.-P. Rey-Coquais, *AAAS* 23 (1973), 40-41. [G.]

2011, 598. *Apamène*. – P.-L. Gatier, dans M.-Fr. Boussac, Th. Fournet, B. Redon (éd.), *Le bain collectif en Égypte* (IFAO, Études urbaines 7 ; Le Caire, 2008), 275-286 : « Bains, monastères et pèlerinages au Proche-Orient et en Égypte », joint aux sources littéraires et archéologiques plusieurs témoins épigraphiques, notamment à Gêrasa, Béroia, Bêlmaous. Il revient en particulier, p. 281, sur une inscription de Frikya en Apamène (*IGLS* IV, 1418) affirmant que « Jésus-Christ est médecin et délivrance des maux » et la met en relation avec l'hospice local (ξενεῶν) décoré en 511 par l'archimandrite Paul (*Bull.* 1974, 630) et avec l'établissement destiné aux malades

restauré la même année (*Bull.* 1989, 970-971). La mosaïque de l'hospice figurait la louve romaine allaitant les jumeaux. G. y voit à la suite de G. Bowersock (*Bull.* 1999, 552) un symbole de « générosité nourricière ». Sans écarter cette réinterprétation christianisée de l'iconographie romaine, rappelons que des statues de la louve allaitant, probablement encore visibles au VI<sup>e</sup> s., faisaient partie depuis des siècles du paysage urbain d'Antioche. Selon Malalas, Tibère avait élevé une statue de la louve et des jumeaux sur la porte orientale de la ville ; Trajan en éleva une autre sur un arc monumental (éd. de Bonn, p. 235, 3-6 et 275, 13-19 ; cf. G. Downey, *A History of Antioch in Syria* [1961], 181-182 et 215). [F.]

2011, 599. *Apamène*. – R. Jouejati, R. Haensch, *Chiron* 40 (2010), 187-207 : « Les inscriptions d'une église extraordinaire à Tell Aar dans la *Syria II* », publient avec de bonnes photos les dédicaces de pavement d'une basilique à cinq nefs et à transept, de dimensions exceptionnelles. Découvertes en 1988 à Tell Aar à l'est d'Apamée (8 km au nord de Khan Sheikhoun), elles sont en grande partie conservées au Musée de Maaret en-Noman. Selon la dédicace n° 1a (à l'entrée de la nef centrale), la mosaïque de « l'église de Dieu » a été posée sous les prêtres Dèmétrianos et Héliodôros, sous la supervision d'un laïc, « le chrétien Barsymas » (les hypothèses d'identification de la p. 201, n. 52, sont des plus vagues) ; achevée en l'an 687 des Séleucides (375/376 p. C.), elle est une des plus anciennes églises de la Syrie du Nord. Le n° 1b est l'ex-voto (εὐχοί pour εὐχαί) de trois donateurs, Roufinos, Flavianos et Marianos. Au n° 2, autre série de dédicants : Barnebous, Rianos (nom rare mais déjà connu à Apamée), Héliodôros, Monimos, Kerdôn, Gérontios. Selon le n° 3 (à l'autre bout de la nef centrale), une rénovation du sanctuaire de l'Apôtre ou des Apôtres (τὸ ἅγιον Ἀποστόλιον) fut entreprise en l'an 746 (434/435 p. C.), σμψ' ἔτους (il n'y a pas à hésiter entre deux dates, 740 ou 746, le chiffre des unités étant clairement un épisèmon, non pas un zèta ou un ornement comme il est suggéré p. 194). Cette dédicace est datée sous un évêque au nom mutilé (j'y reviendrai ci-dessous) et sous un second clerc, Thalassios, peut-être périodeute, mais le dédicant lui-même est un notable laïc, d'après ses titres θαυ[μ](ασιώτατος) καὶ ἐνλογι(μώτατος) λυ[- -] (fonction non identifiée ?), agissant pour son salut, celui du prêtre Antiochos son frère, et le repos de l'âme de Gémellos, son autre frère. La dédicace n° 4 (dans le bema) est plus mutilée mais a le même auteur que la précédente. D'après le n° 5 (aile nord du transept), la rénovation de la mosaïque sous le périodeute Géorgios, pas avant le VI<sup>e</sup> s. selon les a., est due au vœu de Syméônès, gardien de la basilique, ὑπὲρ εὐχῆ(ς) Συμεώνου βασιλικαρίου ; c'est le premier exemple en grec de ce mot, qui équivaut au titre plus

courant de παραμονάριος. Le n° 6 (aile nord du transept) est une invocation pour un personnage dont le nom est perdu, donateur de la mosaïque et du *sèkrètarion*, τὸ σηκριτάρην ; le mot est nouveau en grec et, comme le plus courant σήκηρητον, paraît désigner une partie ou une annexe de l'église, salle d'audience ou sacristie. L'acclamation finale a été lue : ἀμήν, ἐπὶ τοῦ Θεοῦ τὰ πάντα τοῦ βασιλεύοντος?, formule sans parallèle. La photographie (fig. 9) montre que le bêta est nettement suivi d'un xi et non d'un signe d'abréviation, puis d'une ou deux lettres douteuses (peut-être un oméga carré) ; le groupe *bêta-xi* ne pouvant être que numérique et l'inscription n'étant probablement pas antérieure au VI<sup>e</sup> s., je lirais de préférence τοῦ βξω' (ἔτους), l'an 862, soit 550/551 *p. C.* La dédicace n° 7 (aile nord du transept), mutilée à la fin, commence par une série de clercs : évêque, périodeute, prêtre et diacre. Le médaillon n° 8 (bas-côté sud ?) est daté du 15 Pérítios 687 (15 février 376 *p. C.*), ce qui correspond à la première dédicace de l'édifice (n° 1a). À cette rapide analyse du dossier, ajoutons quelques observations de géographie et de prosopographie ecclésiastique. Bien qu'aucun nom d'évêque ne soit complètement lisible, il est surprenant d'affirmer (p. 195) que « nous ne savons pas à quel diocèse – Apamée, Larissa, Épiphanie – l'église de Tell Aar appartenait ». Situé au nord-est d'Apamée, à quelque 40 km au nord d'Épiphanieia-Hama, on ne voit aucune raison pour que Tell Aar dépende d'une autre cité qu'Apamée (voir la carte p. 202). Or la dédicace n° 5 étant datée entre 428 et 435, l'évêque d'Apamée est très probablement Alexandros, présent au concile d'Éphèse en 431 et dont le nom figure sur différentes mosaïques à partir de 415/416 (*SEG* 40, 1765, 1769 et 1773). La lacune de la l. 1, d'après la photo fig. 6, peut sans peine accueillir ce nom : Ἐπὶ τοῦ ἁγιο(τάτου) [ἐπισκ(όπου) Ἀλεξάνδρου (j'ajoute que la copie de Kamel Chehadé, qui m'avait été transmise dès 1989, montre la lettre *rhô* complètement conservée). Quant au n° 7, qui n'est pas daté, l'évêque indiqué avait pour nom mutilé [- -]νου ἐ[πισ]κόπου (la fin du nom est ici encore confirmée par la copie de Kamel Chehadé). On est tenté de restituer le nom de Iôannès, intronisé par Mélèce d'Antioche en 379 et prédécesseur du fameux Marcel d'Apamée, comme l'indique en 394/395 une dédicace de Khirbet Mouqa (voir mes remarques, *Antiquité tardive* 2 [1994], 287-288). La dédicace de l'évêque Iôannès, [Ἰωάν]νου ἐ[πισ]κόπου, pourrait être de peu postérieure à la fondation de l'église de Tell Aar. Selon Théodoret, *Hist. eccl.* V, 4, Iôannès avait déjà, avant de devenir évêque, pris le parti des « catholiques » d'Apamée contre l'hérésie encouragée par Valens. L'absence de tout nom d'évêque dans la dédicace initiale de 375/376 (n° 1a) s'expliquerait bien par le schisme que subit l'Église d'Orient de 374 à 379. Dans ce

contexte, la qualité de *χριστιανός* revendiquée par Barsymas serait une marque d'adhésion à l'église nicéenne, par opposition à l'arianisme impérial. [F.]

2011, 600. *Salamias*. – J.-Cl. Decourt, dans P.-L. Gatier, B. Geyer, M.-O. Rousset (éd.), *Entre nomades et sédentaires. Prospections en Syrie du Nord et en Jordanie du Sud* (Travaux de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée 55 ; Conquête de la steppe 3), Lyon, 2010, 109-125 : « Inscriptions grecques de Salamyia/Salamias », à la suite de sa prospection de 2002, ajoute huit textes inédits au corpus épigraphique de Salamias, presque entièrement des <sup>v</sup><sup>e</sup> et <sup>vi</sup><sup>e</sup> s. (la cité appartient alors à la Phénicie Libanaise). Sur les trente-six textes déjà connus à Salamias et aux environs (*IGLS* V, 2512-2548), peu ont été retrouvés. D. réédite les deux dernières lignes de la dédicace à saint Serge *IGLS* 2530 (son n° 6) ; le linteau daté *IGLS* 2548 (son n° 11) ; l'épithaphe d'Héliogas *IGLS* 2547 (son n° 12). Parmi les huit inédits, certains sont bien datés (suivant l'ère séleucide) : le linteau n° 1, d'Artémisios 817 (mai 506 *p. C.*) ; le linteau n° 2, de l'an 755 ; le bloc n° 3, de Dystros 859, indiction 11 (mars 548 *p. C.*). La base de de colonne n° 4 est au nom d'un militaire, Φλ(άβιος) Ἀγάπιος δομέστικος. La base de colonne n° 5 est datée de 485/6 *p. C.*, sous un Isakios dont la fonction n'est pas indiquée. La dédicace n° 7, sur un chapiteau, est datée sous un archimandrite Thômas, en l'an 869, indiction 6 (557/558 *p. C.*). Le chapiteau n° 8 est inscrit au nom du même Thômas : Ἐπὶ τοῦ ὀσιωτ(άτου) Θωμᾶ ἀρχιμανδρ(ίτου) ἔσταθε κ(ὲ) ἔστεσεν Αὐρ(ήλιος) Μαρσας ἰνδικ(τιῶνος) ς'. La traduction « Marosas a dressé et a couvert (ceci) » est erronée. Il faut lire ἐστάθε pour ἐστάθη et ἔστεσεν pour ἔστησεν : « (ceci) a été dressé et c'est Marosas qui l'a dressé ». Le nom rare Μαρσας (pour Μαρῶσας) n'était pas seulement connu par Sozomène et Théodoret, pour un ermite ; les papyrus de Dura, au début du <sup>iii</sup><sup>e</sup> s., mentionnent à trois reprises un *Abedmalchus Marosa*. Le n° 9, encore sur un chapiteau, porte un monogramme cruciforme où D. reconnaît de gauche à droite les lettres *zêta*, *omicron-epsilon* (en ligature), *rhô*, *nu*, *alpha*, sans proposer de solution ; la photo montre plutôt un *gamma* qu'un *nu*, et la lecture probable est un nom araméen connu en grec sous les formes Ζαρουγας, Ζαρωγας (cf. *IGLS* 581, 1546, 2170), ici au génitif Ζαρουγα. Dernier inédit, le linteau n° 10, au musée de Hama, est de provenance douteuse. Ajoutons quelques remarques sur des textes déjà connus, dont D. donne aux p. 110-111 un aperçu synthétique. L'édifice (κτίσμα) achevé en 604 *p. C.* « au nom de la Mère de Dieu » (*IGLS* 2512), n'est pas nécessairement une église de la Théotokos, pas plus que « l'inoubliable édifice » placé sous l'invocation de la Trinité (*IGLS* 2530, révisé au n° 6) n'est une église de la Trinité. La présence « dans » ce dernier d'un oratoire dédié à saint

Serge suggère la possibilité d'un édifice profane, peut-être la forteresse byzantine dont le restaurateur, un certain Sergios, souligne son homonymie avec le saint (*IGLS* 2524). Dans *IGLS* 2538, après Θ(εο)ῦ χάρις, les lettres ENBANI n'ont pas été restituées, bien que les éditeurs aient justement songé aux verbes ἐμβαίνω et νικάω ; j'y reconnais un double impératif, ἔμβα νί[κα], « marche à la victoire ! », acclamation à présent attestée à Éphèse (*Bull.* 2000, 836 ; *SEG* 49, 1487). Enfin l'encolpium en bois sculpté *IGLS* 2541 avec représentation du Christ Pantokratôr n'est ni antique ni médiéval, comme le prouve le nominatif moderne ὁ παντοκράτορας, abusivement corrigé par les éditeurs. [F.]

2011, 601. *Steppe orientale*. - J.-B. Yon, *Entre nomades et sédentaires* (*supra*, n° 593), 105-108, publie une inscription bilingue, grecque et palmyrénienne, trouvée, semble-t-il, dans le bourg de 'Aqirbat, au nord de la chaîne des Palmyrénides, hors de la Palmyrène. Seul le texte araméen est complet. Le grec est lu : Μαλιχος Ιαραιου τοῦ [Φαγα ? (d'après l'araméen) Παλμυ]ρηνός ἐξ ἰδίων ἀνέθηκεν. [G.]

2011, 602. P.-L. Gatiér, M.-O. Rousset, *Entre nomades et sédentaires* (*supra*, n° 593), 147-167 : « Temples romains et mausolées de la Syrie centrale », réunissent, p. 149, n. 6, après examen, les deux groupes de blocs *IGLS* IV, 1827 et 1828, qui constituent le linteau d'un tombeau chrétien à 'Arfa : Τοῦ Μακαρίου Ἡρακλίδου (entre deux croix). De même, à Shayh Hlal/Sheikh Hilal, p. 164-167, la révision du linteau de bâtiment cultuel païen d'époque impériale, permet de corriger la fin du texte *IGLS* IV, 1848 ; les a. proposent ἐτάίρω[ν λοιπ?]ῶν, et comprennent « les autres membres de la confrérie », plutôt que « les compagnons (d'armes) ». Les personnes nommées ne peuvent pas être considérées comme des soldats, mais sont des membres d'une association religieuse (*Bull.* 2006, 484). [G.]

2011, 603. *Émésène*. - M. Jaghnoon, *Studia Orontica* 7-8 (2010), 77-83 : « Les inscriptions grecques conservées à Mishirfeh » (en arabe), publie sept inscriptions grecques, recueillies dans une ancienne maison de maître à proximité du site archéologique de Qatna mais de provenance indéterminée. L'ensemble est composé d'un linteau de tombeau (n° 1), de cinq stèles funéraires d'époque impériale et d'un texte chrétien (n° 7). Les photos, sombres, ne permettent guère de contrôler les lectures. Le n° 1 (sans illustration), daté de Lôos 740 (ère séleucide, soit 429 p. C.) est intéressant : Τὸ μνημαῖον Εὐτυχιανοῦ Αἰρανους· ἐποίησεν αὐτῷ (mieux αὐτῶ) υἱῷ υἱωνοῖς ἐγγόνους ἄρσεσιν. Le n° 2 concerne un vétéran : Αὐλὸς Σειληνὸς οὐετρανός. Le n° 3, haute stèle ornée de « mains supines », est daté de Pérítios 427 (ère séleucide, soit 116 p. C.) ; la fin pose problème et il faut probablement lire le nom Κυρία, suivi de la formule ἄωρε χαῖρε.

Le n° 4, de Dios 454 (ère séleucide, soit 142 *p. C.*), porte une formule que je lirais : Κλαυδία συμβίω [Γλ?]αβρίων ἀνὴρ ἀνήγειρεν μνήμης χάριν. Les n°s 5 et 6 concernent Κρισπεῖνος et Ἀλεξᾶς. Le n° 7, bloc largement endommagé, porte la formule chrétienne Χριστὸς νικᾷ et, à la fin, la date de 840 (ère séleucide, soit 528/529 *p. C.*). [G.]

2011, 604. *Palmyre*. – J.-B. Yon, dans T. Kaizer, M. Facella (éd.), *Kingdoms and principalities in the Roman Near East* (Oriens et Occidens, 19 ; Stuttgart, 2010), 229-240 : « Kings and princes at Palmyra », s'intéresse aux débuts de la formation institutionnelle de Palmyre comme cité grecque, au 1<sup>er</sup> s. *p. C.*, et au rapport entre ses institutions et une société de grands notables qui ne portent pas de titres officiels. Il signale le cas, qui semble très rare, de deux inscriptions de cette époque qui mentionnent explicitement l'appartenance de deux époux à deux tribus différentes. [G.]

2011, 605. J.-B. Yon, W. al-As'ad, Kh. Al-Hariri, *Chronique archéologique en Syrie* 4 (2010), 261-262 : « Mission at Palmyra, *IGLS XVII* (October 2008) : Report », publie une inscription caravanière bilingue, grecque et araméenne, conservée au Musée de Palmyre et datée de mars 112 *p. C.* La partie grecque est très endommagée et largement restituée d'après l'araméen. La caravane (συνοδία, dont c'est à Palmyre la plus ancienne mention en grec – et même en araméen), de retour de Charax, honore un certain Ἀδδουδανος Ἀβγαρου (noms restitués en grec) inconnu par ailleurs. Par ailleurs, l'a. signale prudemment l'hypothèse de S. R. Hauser, dans R. Rollinger, A. Luther, J. Wiesehöfer (éd.), *Getrennte Wege ? Kommunikation, Raum und Wahrnehmung in der alten Welt* (Frankfurt am Main, 2007), 228-255 : « Tempel für den Palmyrenischen Bel », à propos du texte grec et palmyrénien, J. Cantineau, *Inventaire*, IX, 6 (*CIS*, 3924), offrande, entre 17 et 19 *p. C.*, d'une statue à un Palmyrénien par les marchands grecs et palmyrénien de Séleucie, parce qu'il a contribué à la construction du temple de Bel. Ce temple, qu'on considérait comme celui de Palmyre, serait situé à Séleucie selon Hauser. [G.]

2011, 606. M. Gawlikowski, *Studia Palmyreńskie* 11 (Varsovie, 2010), 49-54 : « The Roman army in Palmyra under Tiberius », publie une stèle funéraire en grec provenant de la « Vallée des tombeaux ». Elle appartient à la catégorie rare des inscriptions funéraires de type honorifique, avec nom du défunt à l'accusatif, Μαβουαίωv Δημητρίου, soldat de la cohorte des Damascènes, et elle a été érigée par Ἀναμος καὶ Θαιμος οἱ ἐπίτροποι αὐτοῦ, qui seraient deux militaires chargés de l'entraînement du jeune soldat. La date de Gorpiaios 338 de l'ère séleucide (septembre 27 *p. C.*) en fait l'un des témoignages les plus anciens de la présence de l'armée romaine à Palmyre. De même,

la mention de la cohorte des Damascènes, identifiée à la *coh. I Damascenorum* devenue *Armeniaca* après l'expédition de Corbulon en 58-60 *p. C.*, est le plus ancien témoignage sur un régiment romain recruté en Syrie. L'a. pense à une troupe stationnée à Palmyre, plutôt que de passage dans l'oasis. [G.]

2011, 607. M. Gawlikowski, Kh. As'ad, *Studia Palmyreńskie* 11 (Varsovie, 2010), 43-48 : « The imperial cult in Palmyra under the Antonines », donnent leur édition du texte de Qasr el-Heir el-Sharqi publié rapidement par Chr. Delplace, *Bull.* 2006, 454 ; *AE* 2005, 1563 ; *SEG* 55, 1647. Il complète à droite un bloc trouvé auparavant sur le même site, *SEG* 26, 1641. Les deux blocs ont été apportés de Palmyre pour la construction du château omeyyade. Les principales améliorations concernent la l. 1, où il n'y a pas de date, mais la mention des statues impériales de Marc Aurèle et Lucius Vérus sur une architrave, τοὺς ἐπ[ά]νω τοῦ ἐπιστυλίου ἀνα[σ]τάντας ; et, avant la date (15 Apellaios 479 de l'ère séleucide, soit décembre 167 *p. C.*) la fin de la l. 12 et les l. 13 et 14, plus incertaines, restituées προσθέσεος θυμάτων δ[ί]ς ἡμερισίων τοῖς αὐτοῖς [ἰε]ρη[ῶ]σι ..σ[. Ἄδρια]νός ὁ πάππος αὐτῶν καὶ Τραιανός ὁ πρόπαππος [- - -]. Les a. montrent qu'il n'y a pas de raison de placer sur l'agora le monument d'origine de ces blocs, mais que, malgré les liens indiqués entre le symposiarque des prêtres de Bel et le culte impérial, il n'est pas non plus possible de lui attribuer un emplacement précis dans le sanctuaire de ce dieu. Le texte est de première importance, en montrant le mécanisme des dons et des honneurs qui accompagnent le culte impérial. La cité de Palmyre, plutôt que les prêtres de Bel, instaure un sacrifice d'encens, peut-être dans le sanctuaire de Bel, deux fois par jour pour Marc Aurèle et Lucius Vérus – et il me semble que les dernières lignes doivent dire que c'était déjà le cas pour Trajan et Hadrien – que leur chef, le symposiarque Rabbel, finance peut-être lui-même ou fait financer, ce qui n'est pas précisé ; en réponse, une lettre impériale est envoyée à la cité pour louer son action, ce qui entraîne l'offrande du monument aux statues par Rabbel, sur ses propres ressources. [G.]

2011, 608. H. W. Pleket (*supra*, n° 583), rectifie le calcul de la somme totale des dons comptabilisés dans l'inscription n° 6 du *Choix IGLS*, 16900 deniers et non pas 17600. C. Saliou (*supra*, n° 583), dans la même inscription, propose de traduire plus précisément le verbe προσφιλοτιμεῖσθαι, par « ajouter à la générosité » : le bienfaiteur, après avoir financé un monument aux empereurs, a promis des bienfaits, dont certains ont été réalisés après sa mort par ses fils, qui ont eux-mêmes rajouté de nouveaux dons. [G.]

2011, 609. *Cultes de Damascène*. – J. Aliquot, *REA* 112/2 (2010), 363-374 : « Dans les pas de Damascius et des néoplatoniciens au Proche-Orient : cultes et légendes de la

Damascène », étudie les légendes de fondation de Damas et les cultes de plusieurs dieux attestés par des textes littéraires, entre autres ceux de Nonnos et de Damascius, et par des inscriptions de la Damascène, de l'Hermon et du Hauran : Théandrios, Lycurgue et Ôrion (divinisé). Il montre en particulier la constitution par les Damascènes, en quête d'origines grecques, de traditions culturelles qui opposent leur cité aux dieux arabes. [G.]

2011, 610. *Hauran*. – M. Sartre, *Anabases* 13 (2011), 207-245 : « Brigands, colons et pouvoirs en Syrie du Sud au I<sup>er</sup> siècle de notre ère », propose une vaste étude de l'apport de l'épigraphie, et également de la statuaire et de l'archéologie monumentale, à la connaissance de la domination des Hérodidiens, depuis Hérode le Grand jusqu'à Agrippa II, sur diverses régions de la Syrie du Sud, Gaulanitide, Batanée, Trachôn et Auranitide. Une annexe bienvenue, p. 244-245, donne la liste des 41 inscriptions utilisées, avec leur numérotation dans les tomes futurs des *IGLS* que l'a. prépare pour ces régions. Au passage, il revient sur la question des ères d'Agrippa II, en se ralliant aux vues d'A. Kushnir-Stein sur l'existence de deux ères, l'une de 49 *p. C.*, l'autre de 54 *p. C.* L'a. souligne l'aspect militaire de la domination hérodienne, avec l'installation de colons, juifs de Babylonie ou « grecs », pour lutter contre le brigandage, particulièrement dans le Trachôn. Il signale ou publie des textes inédits, dont, à Sur al-Leja, l'épithaphe d'un décurion, Αυσος Αιου δεκουρί(ων), en l'an 28 d'Agrippa II ; ce serait un sous-officier de cavalerie, selon l'usage de la terminologie romaine par les troupes royales, illustré par d'autres exemples. En effet, un autre inédit, de Sha'rah, p. 230-232, est une dédicace de tombeau datée Ἔτους κγ' τῆς κολων[ίας] ; la « colonie » serait l'établissement militaire hérodien du lieu. Le même texte, fragmentaire, mentionne une tribu, [φ]υλῆς Ααθηνηνῶν (plutôt que [εἰ]λῆς, hypothèse seconde). À la fin, à la place de [στ]ήσας ἐξ ἰδίων, je restituerais [ἀνανε]ώσας, d'après la photo. [G.]

2011, 611. **Phénicie**. – *Territoire de Tripolis*. – Z. Fani, *BAAL* 12 (2008), 265-272 : « Trois nouveaux exemples de banqueteurs », dans un article évoquant des reliefs au type du banquet funèbre, publie deux inscriptions grecques inédites (*infra*, n° 615), dont l'une gravée sur un sarcophage de Deddé au sud de Tripoli, p. 269-271. La photo permet de corriger la lecture. Plutôt que Ζαδακων Καστόρωνος ἐκ Τισσντον τόποι (traduit « Zadakon, fils de Kastoron de la région de Tisnton »), on lira, d'après la photo, Ζαδακων Καστόρωνος ἔκτισεν τὸν τόπον. Le premier anthroponyme, sémitique, est connu sur le territoire de Tyr (*SEG* 37, 1516) ; Καστόρων semble nouveau, même si l'on connaît un Καστορίων, poète de Soloi, chez Athénée, 10, 454 f et 12, 542 e, et si Κάστωρ, commun dans le monde grec, est attesté à Arados et dans son arrière-pays ; il

faut rappeler que les Dioscures, que ce nom théophore évoque, occupent le premier rang des dieux de Tripolis, comme le montrent les monnaies de la cité. [G.]

2011, 612. *Byblos*. – Fr. Alpi, dans V. Rondot, Fr. Alpi, Fr. Villeneuve (éd.), *La pioche et la plume. Autour du Soudan, du Liban et de la Jordanie. Hommages archéologiques à Patrice Lenoble* (Paris, 2011), 125-130 : « Byblos ou Béryte ? Note épigraphique à propos d'un rescapé », soulève deux doutes, sur la provenance d'une inscription vue jadis près du port de Byblos par R. Dussaud, *RA*, 1896/1, p. 299, et sur la restitution du nom de la divinité à la l. 1. Il suggère que l'autel votif, qu'il a revu dans une collection privée et dont il publie la première photo, pourrait venir de Beyrouth et particulièrement de Deir el-Qalaa, hypothèse fondée sur le matériau (du calcaire coquillier rose). Cependant, ce type de pierre est également utilisé dans l'épigraphie giblite et, par ailleurs, les circonstances de la « découverte » de l'inscription, à la fin du XIX<sup>e</sup> s., ne paraissent pas impliquer un collectionneur qui serait à l'origine du déplacement de l'autel. L'a. propose de lire [Θεῶ σ]ωτήρι, plutôt que [Διὸ σ]ωτήρι (Dussaud), le nom du dieu à qui le donateur, rescapé d'un séisme, ἀπὸ σεισμοῦ διασωθείς, a fait la dédicace. Cela ne semble pas justifié par des textes parallèles, de dédicaces à un dieu qui ne serait pas nommé précisément mais qui serait sauveur. Rappelons, *a contrario*, le texte de Malalas, XI, 8 (éd. de Bonn, p. 275, 9-10) : après un séisme à Antioche, sous Trajan, les survivants dédient, à Daphné, un temple à Zeus Sôter avec l'inscription : οἱ σωθέντες ἀνέστησαν Διὸ σωτήρι. [G.]

2011, 613. *Territoire de Bèrytos*. – J. Aliquot, *Mélanges de l'Université Saint-Joseph* 62 (2009), 249-302 : « Inscriptions et monuments de Deir el-Qalaa d'après les archives inédites du P. Sébastien Ronzevalle », met en lumière l'activité scientifique de S. Ronzevalle (1865-1937) dans les domaines de l'épigraphie et de l'archéologie proche-orientales, au sein de la communauté des jésuites de Beyrouth (voir *supra*, n° 584). Il s'intéresse plus particulièrement à un lot d'archives, surtout photographiques, de la Bibliothèque Orientale de Beyrouth qui concernent des travaux que ce savant a conduits à Deir el-Qalaa. Ce site, dit aussi Beit Méry, bien connu des voyageurs par ses vestiges d'un sanctuaire et d'un village antiques, avait été fouillé par Ronzevalle en 1900. L'a. publie, à côté de la statuaire, quinze inscriptions qui figurent sur les photographies conservées, mais qui ne représentent qu'une petite partie du corpus de ce site. La plupart sont latines, ce qui n'étonne pas dans la colonie de Bèrytos. Les trois seuls textes grecs sont deux fragments inédits minimes et un autel inscrit (*AE* 1901, 133 ; *Bull.* 2001,

485) où la lecture ancienne du nom du dédicant, Λούκιος Γάιος plutôt que Λούκιος [Ἰού]λιος Σόλων, est confirmée. [G.]

2011, 614. Fr. Alpi, dans *Hommages archéologiques à Patrice Lenoble* (*supra*, n° 612), étudie l'inscription de 'Aïn al-Qabou, dans l'arrière-pays montagneux de Beyrouth, gravée sur les six claveaux d'un arc au-dessus d'une fontaine villageoise (voir photo, p. 135). Le texte publié par L. Jalabert, *Mélanges de la Faculté Orientale* 2 (1907), 301-302, est amélioré par l'a., p. 143-144 : † Ἐγένετο ἐπὶ Ἰορδάνου τοῦ λαμπρο(τάτου), plutôt que <Γ>ε<γ>ένετε etc. Selon l'a. l'inscription aurait été ajoutée « après coup » sur l'arceau d'un bâtiment plus ancien dont la voûte semble être restée en place. [G.]

2011, 615. *Hermon, territoire de Sidon*. – Z. Fani, *BAAL* 12 (2008), 267-269, publie l'inscription d'un sarcophage conservé à Beiteddine, qui proviendrait de Rachaya dans l'Hermon occidental, Θ[ε]οδώτου Αρινεου Δ[---]. La photo et le fac-similé permettent de corriger cette lecture : Θάρσι [Μ]αρίνε, οὐδ[ις ἀθάνατος]. [G.]

2011, 616. *Tyr*. – J.-P. Rey-Coquais, *CRAI* (2009), 1161-1179 : « Inscription de Tyr en l'honneur du gouverneur de Syrie Aulus Julius Quadratus », ajoute un texte inédit à son recueil récent d'inscriptions. C'est une inscription honorifique pour le gouverneur de Syrie Gaius Antius Aulus Julius Quadratus (*ca* 100-104), reconstituée à partir de quelques petits fragments d'une plaque de marbre, où cependant la date est préservée : le premier semestre de 226 de l'ère civique, soit de mi-octobre 100 à mi-avril 101 *p. C.* La carrière du personnage, connue par d'assez nombreux textes, est présentée ici dans l'ordre chronologique ascendant. Le gouverneur est honoré probablement par la cité elle-même, qui par ailleurs a le statut d'autonomie. Les trois dernières lignes confirment (voir l'inscription de Pouzzoles, *OGIS*, 595) et enrichissent les informations sur les institutions politiques tyriennes, [ἐ]πὶ ἀρχῆς [Αὔ]λου Ἰουλίου Κοδράτου [- - - υ]ιοῦ Ζήνων[ος] προέδρου κ[αὶ] τῶν συναρχό[ντων --- τ]ῆς ἀ' ἑξα[μῆ]νου. Le proèdre se nommerait, selon les hypothèses convaincantes de l'a., Aulus Julius Quadratus Zénon, fils d'*untel*, et il aurait obtenu la citoyenneté romaine par l'intermédiaire du gouverneur, ce qui confirme l'entrée en poste de ce dernier dès 100 *p. C.* À propos des p. 1174-1175, signalons que la lecture de la légende d'une monnaie de Tyr conservée à Haïfa, où le titre de métropole serait attesté dès 66/67, est douteuse, et que ce titre ne semble mentionné sur des monnaies qu'à partir de 74/75. Notons aussi que Gérasa, qui se nomme Antioche du Chrysorrhoeas – et non pas des Chrysaoriens – et qu'aucun document ne caractérise comme une cité autonome, donne de bons exemples de la fonction de proèdre, qui y paraît, comme à Tyr, la magistrature principale (*I. Gerasa*, 45, 46, 73, 190). [G.]

2011, 617. M. Kajava, *Rend. Pont. Acc. Rom. Arch.*, 78 (2005-2006), 527-541 : « Laodicea al Mare e Catania », suggère, p. 536, n. 34-36, une restitution nouvelle du début de l'inscription *I. Tyr 51* (*SEG 37*, 1463 ; 54, 1639), où se lisent les dernières lettres du nom d'une cité, qui honorait Tyr « sa métropole ». À la place de Kition, que proposait le premier éditeur mais qui n'a jamais eu le titre de « navarchique », il reconnaît de manière convaincante Laodicée-sur-mer, [Ἰουλιέων τῶν καὶ Λαοδικ]έων. On ne possède pas d'autre témoignage faisant de Tyr la métropole de Laodicée, deux cités dont les liens n'avaient guère été signalés ; voir cependant maintenant *I. Tyr 52*, texte fragmentaire où apparaît également le nom de Laodicée-sur-mer. [G.]

2011, 618. *Territoire de Tyr*. H. Tahan, D. Syon, *Atiqot* 62 (2010), 161-167 : « A Christian Inscription at Shelomi », publie la dédicace mutilée d'une mosaïque de pavement, par un certain Maroutha (exemples de ce nom à Césarée de Palestine). L'année de l'ère de Tyr, de restitution douteuse, pourrait correspondre à 567/568 *p. C.* [F.]

2011, 619. Famille de bronziers originaire de Tyr, *Bull.* 2011, 52 (M. Sève).

2011, 620. **Palestine.** *Hippos*. – A. Łajtar, *Palamedes* 5 (2010), 177-186 : « Two honorific Monuments for Governors of Syria-Palaestinae in Hippos », revient sur l'inscription honorifique dédiée par un ancien corniculaire à un personnage que l'a. reconnaît désormais comme un gouverneur (voir *Bull.* 2010, 601). Par ailleurs, il réunit deux blocs basaltiques, dont il avait déjà publié le premier dans A. Segal *et al.*, *Hippos-Sussita. Tenth Season of Excavations (July and September 2009)*, Haifa, 2009, 74-79 (*non vidi*). Il restitue ainsi une inscription honorifique : Ἀγαθῆ Τύχη· Τάριον Τιτιανὸν τὸν λαμ(πρότατον) ἡμῶν ὑπατικὸν Αὐρ(ήλιος) Ἡράκλειτος τὸν π[άτρωνα] καὶ κτ[ίστην] τῆς π[όλεως]. Le consulaire honoré, c'est-à-dire le gouverneur de Syrie-Palestine, Tarius Titianus, ne figurait pas dans les fastes de la province. L'a. situe dans les années 190 ou autour de 210 le gouvernement de ce personnage, sans autre identification. Il est pourtant connu comme proconsul d'Asie ou de Lycie-Pamphylie, voir *PIR*<sup>2</sup>, T 20. [G.]

2011, 621. *Jérusalem*. – H. M. Cotton, L. Di Segni, W. Eck, B. Isaac, A. Kushnir-Stein, H. Misgav, J. Price, I. Roll, A. Yardeni, E. Lupu, *Corpus Inscriptionum Iudaeae/Palaestinae*, vol. 1, *Jerusalem*, part 1 : 1-704 (Berlin - New York, 2010 ; XXVI-694 p.). Ce premier fascicule du *CIIP*, corpus régional dont le projet date de 1997 et qui doit regrouper les inscriptions rédigées entre la conquête d'Alexandre et celle des armées musulmanes, quelle que soit la langue utilisée, concerne Jérusalem et ses abords. Il permet de se faire une idée, encore partielle du fait des particularités de l'ensemble réuni, de la méthode suivie. Il s'agit ici de 704 textes antérieurs à la destruction du Second

Temple en 70 p. C., subdivisés en quatre groupes : inscriptions publiques ou religieuses (n<sup>os</sup> 1-17), dont des textes grecs aussi célèbres que l'interdiction aux étrangers, sous peine de mort, de franchir une limite précise dans les bâtiments du Temple (n<sup>o</sup> 2), ou le texte de fondation de la synagogue de Théodotos (n<sup>o</sup> 9), mais aussi des inscriptions connues par la tradition littéraire ou scripturaire, comme le *titulus crucis* de Jésus (n<sup>o</sup> 15) ; inscriptions funéraires (n<sup>os</sup> 18-608), presque toutes gravées sur des ossuaires, où dominant l'hébreu et l'araméen qu'il n'est pas souvent possible de distinguer l'un de l'autre ; *instrumentum domesticum* (n<sup>os</sup> 609-692), composé d'ostraka, avec d'autres types de tessons inscrits, et de poids de pierre ; *varia* (n<sup>os</sup> 693-704), c'est-à-dire des graffites et objets divers et deux sceaux d'argile d'Alexandre Jannée inscrits en hébreu. Les ensembles funéraires sont présentés par secteurs topographiques, ce qui est la meilleure solution. Parmi ces documents, les uns, comme certains du premier groupe, avaient été scrutés en détail depuis plus d'un siècle et étaient surchargés d'une immense bibliographie issue du flot ininterrompu de l'exégèse et de l'érudition, d'autres étaient inédits ou n'avaient été étudiés que dans un tout petit nombre de publications. Dans ce fascicule, les éditeurs ont choisi de simplifier la bibliographie, qui se limite à une distinction entre l'*editio princeps* et les travaux postérieurs, sélectionnés et rangés dans l'ordre chronologique, et de réduire l'apparat critique au minimum. C'est renoncer au lemme génétique, si cher à Louis Robert, donc à la distinction entre les savants qui ont vu le document original, la pierre ou l'objet inscrit, et les autres ; c'est renoncer aussi à accueillir dans ce corpus épigraphique les discussions détaillées sur l'établissement du texte et sa signification, avec la présentation de l'apport de chacun. Les conséquences de ces choix ne sont pas totalement perceptibles dans ce fascicule, parce que la plupart des inscriptions réunies ici ne semblent pas avoir soulevé de grosses discussions quant à l'établissement de leur texte et que le commentaire général incorpore néanmoins des éléments de ces discussions. Les prochains fascicules permettront de juger du bien-fondé de ces choix, qui ont du moins le mérite de l'efficacité, de la simplicité et de l'économie, le livre fonctionnant désormais comme un instrument de travail qui renvoie le lecteur à des publications complémentaires ou à des ressources électroniques. La quantité importante des textes à traiter et la volonté de ne pas allonger les délais de publication ne sont probablement pas étrangères à cette politique. Les textes sont édités dans leur langue et écriture d'origine, avec translittération des textes sémitiques ; ils sont traduits et commentés. Chaque contribution est signée des initiales de son ou de ses auteurs. L'ouvrage, d'un format moyen (17 x 24 cm), est maniable, largement illustré et de belle présentation. Il manque des index, annoncés pour

le fascicule suivant, et des tables de concordance. Des cartes seraient bienvenues, en particulier pour situer les ensembles funéraires. Nous reviendrons sur certains des textes grecs. [G.]

2011, 622. *Marisa*. – A. Kloner, E. Eshel, H. B. Korzakova, G. Finkielsztein, *Maresha Excavations Final Report*, III, *Epigraphic Finds from the 1989-2000 Seasons* (Israel Antiquities Authority Reports, 45 ; Jérusalem, 2010), réunissent les documents inscrits issus des fouilles récentes, pour la plupart des ostraka, dans des langues sémitiques ou en grec. H. B. Korzakova, publie les « Inscribed altars », p. 147-149, quatre fragments problématiques. Le n° 1, peu lisible sur la photo, est un fragment de base dont les deux premières lignes ont été lues par l'a. : Δημήτηρ μεγάλη. Au n° 2, les trois premières lignes transcrites Δημῆς Δαμ(ο)κ[λεῦ]ς τ' υἱὸς paraissent ne faire que deux et se lire, d'après la photo, Δημήτριος, en considérant que quelques signes intrusifs et rayures sur la pierre ne doivent pas être pas interprétés comme des lettres ; les deux lignes suivantes sont transcrites παρὰ τῆ Ἰσιδι ; cela donne une formule à rapprocher des proscynèmes, par exemple *I. Philae* 31 et 273. H. B. K. s'occupe des balles de fronde, p. 151-153, dont l'une, n° 6, inscrite sur deux faces et lue νίκ[η] Ἡρακλέος (la photo semble montrer Ἡρακλέους), et des osselets de jeu, p. 155-157, où figurent des noms divins, Νίκη, Ἀφροδίτη, Ἥρα, Ἔρως, mais aussi πυγών (?) et ἀρπά[ξα] (?). Elle publie des poids civiques en plomb, décorés d'un bouclier macédonien, ou d'autres signes (bonnets de Dioscures, cornes d'abondance, caducée), dont les n<sup>os</sup> 1-11 et 17 sont inscrits. Le formulaire du n° 2, (Ἔτους) σε' ἀγορανομοῦντος Ἀγαθοκλέους, connu en plusieurs exemplaires (*Bull.* 2001, 498), est le plus commun ; la date de 205 selon l'ère séleucide correspond à 108/107 *a. C.* On rencontre des poids au nom d'un seul agoranome, Ἡρακλείδης Ἀπολλονίου (n° 4), Σωσίβιος (n° 7) et Ἀπολλώνιος τοῦ Διοδώρου (n° 9) ; ou de deux, n° 11, Μενεκράτης et Ἀθηνόδωρος, avec une difficulté de lecture de la ligne médiane (voir, p. 165, *contra* 188). La lecture et la restitution du n° 10, [Ἄντ]ιπ(ά)τρ[ου], ne conviennent pas. Le n° 17 ne signale que l'indication pondérale, ἡμιόδορον. G. F., p. 175-192, étudie l'ensemble des 37 ou 38 poids issus de Marisa, depuis les premières fouilles, et complète, p. 193-203, sa publication du *sèkôma*, mesure à liquides trouvée sur le même site et datée de 143/142 *a. C.* (*Bull.* 2001, 499), dont le texte mentionne les agoranomes connus par un autre poids, récemment publié (*Bull.* 2003, 594). Il montre que deux manière d'écrire les dates se sont succédées, d'abord unités-dizaines-centaines, puis l'inverse dont témoignent les poids d'Agathoclès à l'ultime période d'occupation séleucide du site. L'onomastique des agoranomes est purement hellénique. [G.]

2011, 623. **Palestine et Arabie.** – I. E. Meimaris, en collaboration avec N. S. Makrigianni, *Έρνος κύδιμον Παλαιστινῆς γαίης. Άνθολογία ἐπιγραφῶν Παλαιστινῆς καὶ Άραβίας* (Athènes, 2008 ; 222 p. et 50 pl.), présente un choix de 86 inscriptions, des épigrammes antiques tardives pour la plupart. Presque toutes se répartissent en deux chapitres, dédicaces (surtout églises, bains et œuvres d'art) et épitaphes. Ont été particulièrement mises à contribution les séries de Gérasa, Gadara, Philadelphie, de Bostra et du Hauran. Destinée avant tout aux étudiants et au public grecs, l'édition est assortie d'une traduction en grec moderne, d'un commentaire développé (en particulier sur la métrique et la grammaire) et d'un index détaillé. L'illustration consiste le plus souvent en dessins calqués sur des photographies. Peu de textes sont nouveaux : à Philadelphie l'épitaphe d'une enfant, παιδὸς ἁώρου, fille d'un Théodôros (n° 61) ; à Jérusalem, l'ossuaire d'une Tryphainion (n° 78) ; par une étrange confusion, l'épigramme n° 31 (statue de Marôn sur une fontaine) est donné pour inédite et provenant de Philadelphie ; il s'agit en fait d'une inscription de Rhodes, à présent publiée (*Bull.* 2009, 597). Reste un ouvrage de sérieuse vulgarisation, dont on n'attend pas nécessairement de résultats originaux. Les références bibliographiques appellent peu de compléments (l'épigramme n° 50, dont M. donne une bonne photo du fragment conservé, est à présent *I. Jordanie* 5, 323, où la l. 6 est mal lue). On prendra garde cependant que le texte de M. ne correspond pas toujours à la meilleure édition. C'est le cas en particulier au n° 1, l. 1, où la bonne lecture n'est pas Θεὸς ἦ εἶτα, mais Θεὸς ἠγεῖται de l'édition Gatier - Vérilhac (*SEG* 39, 1673) ; au n° 37, l. 3, où mieux vaut lire [Π]έτρα πτόλις que [Τ]ετράπτολις (*Bull.* 1989, 996). [F.]

2011, 624. *Région d'Irbid.* – M. Nassar, N. Turshan, *Palestine Exploration Quarterly* 143 (2011), 41-62 : « Geometrical mosaic pavements of the church of bishop Leontios at Ya'amun (northern Jordan) », dans une étude surtout consacrée au décor géométrique de cette église, présentent sans commentaire les scènes figuratives des bas-côtés, victimes des destructeurs d'images, mais dont les inscriptions restent en partie lisibles. Leurs dessins permettent de reconnaître deux épisodes de l'Ancien Testament, très rares sur des mosaïques de pavement au Proche-Orient, le sacrifice d'Abraham, Ἀβ[ράμ] et Ἰσαάκ, et les trois Hébreux dans la fournaise, Δανιήλ, Ἄνα[νί]ας, Ἄζαρία[ς] et Μι[σαήλ]. Un médaillon représentait Ἥλιος et Σελήνη ; une troisième inscription est illisible. L'unique dédicace du monument, qualifié de martyrion, se trouve à l'extrémité est de la nef centrale. Bien conservée et bien transcrite (p. 43-45 et photo fig. 2), elle date la mosaïque sous l'évêque Léontios, le prêtre Elias, le diacre Iôannios. Sont nommés

ensuite huit autres personnages « et les autres vieillards », καὶ λυποῖς γηρότης (*sic*), ce qui suggère un contexte monastique. La difficulté réside dans la datation annuelle, qui se lit sans aucun doute ἐν ἔτι ὀγδόου χρ(όνων) ὀγδός ἰνδικ(τιῶνος), formule forcément elliptique car il ne peut ici s'agir de l'an 8 d'une ère inconnue. L. Di Segni, *Aram* 18-19 (2006-2007), 117-118, d'après une photo de l'inscription (qu'elle situe à En-Nu'eiyima, le village voisin du site), a proposé d'ajouter à la date le nombre de 6000, soit l'an 6008 suivant l'ère byzantine de la Création (500 *p. C.*, 8<sup>e</sup> indiction). On pourrait aussi supposer que le rédacteur a omis les chiffres de dizaines et de centaines, mais les ères en usage dans les cités voisines, qu'il s'agisse de Bostra (dont l'ère commence au printemps 106 *p. C.*) ou de Géraza (dont l'ère commence à l'automne 63 *a. C.*), ne font pas concorder un an (..)8 avec une 8<sup>e</sup> indiction. À Géraza, par exemple, une 8<sup>e</sup> indiction coïncide avec l'an 592 (*I. Gerasa* 309, 529/530 *p. C.*), plus tard avec l'an 607 et ainsi de suite. La concordance recherchée supposerait une ère pompéienne de 64 *a. C.*, comme à Gadara (en Palestine Seconde) et à Dion, cités dont le territoire ne semble pas pouvoir s'étendre aussi loin vers le Sud. On ne peut malheureusement se fonder sur une date elliptique, erronée peut-être, pour déterminer la cité dont Léontios était évêque. [F., G.]

2011, 625. *Qusayr 'Amrah*. – M. Di Branco, *Storie arabe di Greci e di Romai. La Grecia e Roma nella storiografia arabo-islamica medievale* (Pisa, 2009 ; 310 p.), 231-254 et fig. 1-6 : « Appendice. I sei principi di Qusayr 'Amrah. L'Islam e la tradizione tardoantica », en réaction à la récente monographie de G. Fowden, *Qusayr 'Amrah* (2004), revient sur le décor peint de cette résidence omeyyade, quelque 80 km à l'Est de 'Ammān. La fresque des six souverains était assortie de légendes bilingues en grec et en arabe, quasiment disparues depuis les bonnes copies du début du xx<sup>e</sup> s. Retraçant les étapes du déchiffrement et de l'exégèse des inscriptions, l'a. estime qu'il faut y distinguer deux phases. Initialement les six personnages représentent, selon la tradition, les destinataires de l'ambassade envoyée en 628 par le Prophète pour obtenir leur conversion à l'Islam, à savoir les rois byzantin, perse, éthiopien, le souverain de la Hamāma, le phylarque ghassanide, mais aussi le patriarche d'Alexandrie, reconnu par Littmann au titre arabe de *muqawqis* peint en écriture coufique sur son vêtement. Dans la seconde phase, le même personnage est requalifié comme Καῖσαρ (de même en arabe), tandis que trois autres inscriptions bilingues désignent (pour ne citer que le grec) le roi perse Chosroès, Χοσδρόις, le négus éthiopien, Νίγο[ς], et le roi visigoth d'Espagne Roderic, Ῥοδόρικο[ς], écrasé par les Omeyyades en 711 ou 712. Cet événement, postérieur et non antérieur à la construction du palais, aurait été l'occasion de donner un sens nouveau à

l'image : les souverains qui avaient repoussé l'ambassade du Prophète ont bientôt dû se soumettre à ses successeurs. [F.]

2011, 626. *Pays de Moab*. – Chr. Karvounis, *Liber Annuus* 60 (2010), 429-431 : « Eine neue griechische Inschrift aus Jordanien (Al-Kerak) », publiée avec photographie une inscription de Abadah au sud d'el-Kerak (Charakmôba). Inscrit en relief sur la paroi d'une citerne, le texte (aujourd'hui détruit) est celui du *Psaume* 28, 3 : Φωνὴ Κ(υρίου) ἐπὶ τῶν ὑδάτων, ὁ Θε(εὸς) τῆς δόξης ἐβρόντισεν, Κ(ύριος) {ε} ἐπὶ ὑδάτων πολλῶν. On n'en compte pas moins de 27 exemples, souvent réduits aux premiers mots du verset, dans le recueil de A. Felle, *Biblia epigraphica* (2006), index, p. 523 (ajouter à Chypre *SEG* 45, 1862). La citation est répandue dans toutes les régions, surtout sur des citernes ou des fontaines, ou sur des vases liturgiques en marbre (*Bull.* 1977, 27) ou en métal (aussi *Bull.* 1990, 885<sup>bis</sup>). [F.]

2011, 627. *Région de Zôora*. – K. D. Politis, A. Sampson, M. O'Hea, *Annual of the Department of Antiquities of Jordan* 53 (2009), publie, p. 298, la photo d'une stèle funéraire cintrée – visiblement d'époque impériale – provenant du lieu-dit Ard Ramlat-Ghalib, qui porte un ornement gravé de type *nefesh* et, au-dessous, dans un cartouche à queues d'aronde, un texte grec bien préservé et complet. Seule une traduction est donnée : « ... Selames (son) of Soudelathes (?) who died 30 (?) years (old) ». En réalité, on peut lire sur la photo : Μνημῖον Σαλμης Ουδεναθη (ligature *nu-alpha*) τελευτήσασα (*sic*). La défunte se nommait Salmè, nom connu sous diverses formes, dont Salomè, et décliné ici. Le deuxième anthroponyme, semble un nominatif féminin, comme le participe qui lui est lié, et il appartient peut-être à un nom double de la défunte. Ουδεναθη me semble une variante d'Οδεναθη (voir sur Odeinath et les noms de ce type, M. Sartre, dans E. Matthews, *Old and New Worlds in Greek Onomastics*, p. 228 ; *Bull.* 2008, 534 ). [G.]

2012, 440. **Généralités**. *Gouverneurs de Syrie*. – E. Dąbrowa, *ZPE* 178 (2011), 137-142 : « The Date of the Census of Quirinius and the Chronology of the Governors of the Province of Syria », discute d'un objet inscrit, un instrument de mesure, récemment publié par L. Di Segni, *Bull.* 2008, 555 ; *AE* 2005, 1589 ; *SEG* 55, 1723. L'a., p. 138, n. 13, n'a pas compris mon propos du *Bull.* 2008 : la question n'est pas d'une provenance syrienne (moderne), mais plutôt de la mention d'une ère royale d'Hérode, selon L. Di Segni, ou d'une ère civique (d'une cité syrienne, au sens large), qui me semble plus probable. Aux yeux de D., l'objet provient bien du territoire hérodien et l'ère qui y figure

est celle d'Hérode, mais la référence à Marcus Titius, gouverneur romain de Syrie, n'impliquerait pas que ce territoire ait été rangé sous l'autorité de Rome. Il pense également que l'inscription B (34<sup>e</sup> année d'une ère qui serait royale) ne serait pas contemporaine de l'inscription A (mention de Marcus Titius). Sur tous ces points, je ne le suivrai pas. Enfin, il s'oppose à la nouvelle chronologie des gouverneurs proposée par L. Di Segni, entre autres parce qu'elle limiterait la durée du gouvernement de C. Sentius Saturninus à une très courte période entre le printemps de 7 a.C. et la seconde moitié de 6 a.C., sans qu'aucun trace de son éventuelle disgrâce ne soit connue, comme en témoigne la suite de sa carrière. Ces derniers arguments sont convaincants. [G.]

2012, 441. *Culte impérial*. – M. Vitale, *Eparchie und Koinon in Kleinasien von der ausgehenden Republik bis ins 3. Jh. n. Chr.* (Asia Minor Studien 67 ; Bonn, 2009), s'intéresse, en étudiant l'organisation provinciale et le fonctionnement du *koinon* en Asie Mineure, au cas de la Syrie dans son rapport avec la Cilicie, p. 283-306. Il s'agit de deux questions controversées, celle de l'autorité exercée par le gouverneur de Syrie sur la Cilicie entre 44/43 a.C. et 72/73, date où l'on connaît un *legatus pro praetore provinciae Ciliciae*, et celle de l'organisation à Antioche du culte impérial jusqu'au début du II<sup>e</sup> s. L'a. fait le point sur les sources, dont l'inscription d'un ancien prêtre des quatre éparchies, *I. Gerasa* 53, et fournit un état des débats. L'éparchie/*koinon* de Cilicie, depuis Auguste au plus tard, regroupe des cités autour d'une métropole qui est Tarse, où des fêtes paraissent organisées. Aux yeux de l'a. le seul témoignage d'une participation de l'éparchie de Cilicie aux concours d'Antioche se trouve dans l'inscription d'époque flavienne, Moretti, *Iscrizioni agonistiche greche*, 67. [G.]

2012, 442. Z. Sawaya, dans P. P. Iossif, A. S. Chankowsky, C. C. Lorber (éd.) *More than Men, Less than Gods. Studies on Royal Cult and Imperial Worship. Proceedings of the International Colloquium Organized by the Belgian School at Athens (November 1-2, 2007)* (Studia hellenistica 51 ; Leuven, 2011), p. 608-609, dans un article de numismatique sur le culte impérial en Phénicie, montre que le titre de néocore qu'aurait porté Tripolis sous Héliogabale ne résulte que de la légende mal lue d'une unique monnaie conservée à l'ANS de New York. S'il ne s'agit pas d'épigraphie, cette information qui concerne les titulatures des cités a sa place dans ce *Bulletin*. Seule au Proche-Orient, Néapolis (Naplouse) est dite néocore, sur des monnaies du milieu du III<sup>e</sup> s. [G.]

2012, 443. *Langues*. – J.-B. Yon, dans St. Benoist (éd.), *Rome, a City and Its Empire in Perspective. The Impact of the Roman World through Fergus Millar's*

*Research / Rome, une cité impériale en jeu. L'impact du monde romain selon Fergus Millar* (Impact of Empire 16, Leiden - Boston, 2006), 155-181 : « Pluralités des langues, pluralité des cultures dans le Proche-Orient romano-byzantin », discute, à propos de l'œuvre de Fergus Millar, de l'usage des différentes langues dans le Proche-Orient. Il s'attache particulièrement au cas de la Palmyrène où l'on ne rencontre guère que des textes araméens et safaitiques, parfois bilingues ; à celui d'Umm al-Jimal, dans le territoire de Bostra, où le grec (*I. Jordanie*, 5/1) et le nabatéen voisinent, sans que leur contemporanéité soit certaine ; à celui de Khirbet es-Samra, également dans le territoire de Bostra, avec des types différents d'épithaphes, dont certaines, chrétiennes, en syro-palestinien ; enfin à celui de Zôora, avec des inscriptions funéraires juives, en araméen, et d'autres chrétiennes, en grec. [G.]

2012, 444. *Inscriptions des mosaïques d'églises*. – P.-L. Gatier, dans A. Borrut, M. Debié, A. Papaconstantinou, D. Pieri, J.-P. Sodini (éd.), *Le Proche-Orient de Justinien aux Abbassides. Peuplement et dynamiques spatiales* (Bibliothèque de l'Antiquité tardive 19 ; Turnhout, 2011), 7-28 : « Inscriptions grecques, mosaïques et églises des débuts de l'époque islamique au Proche-Orient (VII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles) », commence par mettre à jour, avec des notes critiques, l'inventaire des inscriptions postérieures à la conquête arabe, sensiblement accru depuis le bilan esquissé par lui vingt ans plus tôt (*Bull.* 1993, 638). Deux séries d'épithaphes sont localisées dans les provinces d'Arabie (pays de Moab) et de Palestine III<sup>e</sup> (G., p. 9 n. 18, lit dans *SEG* 31, 1427 le patronyme Ὀβοδία|νοῦ), les graffites funéraires du Moyen-Euphrate étant tout à fait isolés (*Bull.* 2006, 443). Les dédicaces de constructions, sur pierre ou le plus souvent sur mosaïque, s'échelonnent de 639/640 à 785/786 et proviennent du Hauran, de la Jordanie du Nord et de la Palestine. Suivent quelques inscriptions de nature exceptionnelle, comme celles des fresques omeyyades de Qusayr 'Amra (*Bull.* 2011, 625 aurait dû tenir compte des remarques de G.W. Bowersock, *JRA* 21 [2008], 734-736, signalées par G.). L'inventaire s'achève par des dédicaces de date problématique, ou attribuées à tort à l'époque islamique. Suit une discussion, p. 15, des différentes ères de la création du monde attestées ou présumées dans des inscriptions de cette époque. La majorité des textes datent la pose ou la restauration, totale ou partielle, d'un pavement de mosaïque et non, comme on l'admet trop souvent, la fondation de l'édifice. Des études de cas précis (Nabha, Deir el Adas, environs de Madaba notamment) montrent la nécessité de cette distinction. L'épigraphie ne révèle aucune église fondée à l'époque islamique, mais les états omeyyades ou abbassides d'églises protobyzantines. [F.]

2012, 445. *Eulogies*. – J.-P. Sodini, *Journal des savants*, 2011, 77-140 : « La terre des semelles : images pieuses ramenées par les pèlerins des Lieux Saints (Terre sainte, Martyria d'Orient) », dresse un inventaire raisonné, enrichi par les fouilles et travaux les plus récents, des eulogies produites sur les lieux de pèlerinage chrétiens (Palestine, Syrie, mais aussi Égypte et Asie Mineure) et diffusées sur une aire très étendue en Orient et en Occident. Ces objets de nature diverse (ampoules ou jetons de terre cuite, médaillons de métal, etc.), dont S. étudie d'abord la morphologie et l'iconographie, portent souvent des inscriptions, généralement citées ici en traduction. En Syrie, les eulogies proviennent essentiellement des sanctuaires de deux saints stylites (p. 92-105), Syméon l'Ancien († 459) à Qal'at Sem'an, Syméon le Jeune († 592) au Mont Admirable. Citons seulement, pour ce dernier, la grande matrice d'eulogies d'El-Fauz (fig. 19) entourée de l'inscription : εὐλογία τοῦ ἁγίου π(ατ)ρ(ὸ)ς ἡμῶν Συμεῶνος τοῦ θαυματουργοῦ. En Palestine, où domine naturellement l'iconographie de l'Évangile, S. n'oublie pas le moule d'une eulogie d'Abraham et de Daniel (*Bull.* 1996, 488), dernièrement repris dans *CIIP* I/2, n° 1079. Pour une nouvelle eulogie de l'église de l'Ascension, voir *CIIP* I/2, 1085 (*infra*, 475). Rappelons aussi un médaillon inscrit, lié au pèlerinage de Mambré et à l'hospitalité d'Abraham, copié autrefois à Aquilée (*Bull.* 1996, 624). Un exemplaire palestinien de lampe d'eulogie, du type εὐλογία τῆς Θεοτόκου, est illustré p. 130 et fig. 44. On sait que cette série de lampes, fréquente en Palestine mais d'origine indéterminée, est aussi présente en Syrie (*Bull.* 1992, 606). [F.]

2012, 446. **Commagène**. – G. Staab, *Epigraphica Anatolica* 44 (2011), 55-77 : « Ehrung und Königsdesignatio Mithradates' II. von Kommagene durch seinen Vater Antiochos I. auf dem Nemrud Dağı », reconstitue les dernières lignes de l'inscription *OGIS*, 395 (*IGLS* I, 22), l'une des stèles du *hierothésion*, à l'aide de deux fragments minimes : Βασιλ[έα Μι]θραδάτην [Φι]λόσ[τοργον] καὶ Φιλορό[μ]αιον, [τὸν ἄξ]ιον τιμῆς καὶ [φι]λοστο[ργ]ίας τῆς πρὸς [αὐτ]όν. Le roi Mithradates II, fils d'Antiochos I<sup>er</sup>, serait alors le successeur désigné, avant de reprendre au décès de son père le titre de Grand Roi. L'épithète de Φιλόστοργος est exceptionnelle ; elle semble réservée, parmi les dynastes de l'époque, à des reines. Isias, mère de Mithradates II, l'aurait reçue de sa lignée d'origine, soit la maison royale de Cappadoce soit celle du Pont, et l'aurait transmise à son fils. L'a. étudie les évolutions de la titulature de Mithradates II et la place de la stèle sur la terrasse ouest, entre l'extrémité de la rangée des ancêtres paternels perses et le début de celle des ancêtres maternels grecs d'Antiochos I<sup>er</sup>. [G.]

2012, 447. *Perrhè*. – Ch. Crowther, M. Facella, *Von Kummuh nach Telouch. Historische und archäologische Untersuchungen in Kommagene. Dolichener und Kommagenische Forschungen IV* (Asia Minor Studien 64 ; Bonn, 2011), 367-394 : « Inscriptions from the Necropolis of Perrhe », publient les inscriptions funéraires de la nécropole rupestre de Pirun, l'ancienne Perrhè, gravées sur des parois, des autels funéraires ou des sarcophages. Il y a 22 nouveaux textes, brefs ou fragmentaires. Un formulaire particulier se rencontre : ψυχή suivi d'un nom de personne au génitif, dont il y a neuf exemples, y compris *IGLS I*, 48 (ici revue et photographiée). Les a. notent par ailleurs que l'une des trois inscriptions chrétiennes, gravée sur un sarcophage, désigne ce dernier comme λάρν[αξ], terme rare pour la Syrie. L'onomastique latine est la mieux représentée, avec des noms comme Γαϊανός (deux fois), Γάιος, Κορνήλιος (deux fois), Μάγνος, Σαβ[ι]νος, Σέξτος, Τιβερία. C'est un phénomène qui me semble proche de ce qu'on observe à Zeugma. On a aussi quelques anthroponymes grecs et sémitiques. Sur un sarcophage figurent huit noms, dont Ἀβραάμιος, Αψημια (pour Αβδσημια ?), Βνιαμήν, Μανι[α]κις, ce dernier me semblant improbable (faut-il penser à un nom de type Μανναιος, Μαννος ?) ; l'hypothèse de noms portés ici par des juifs est posée par les a. Les patronymes ne sont jamais indiqués : le deuxième mot de l'inscription d'un autre sarcophage, Σιλας Βυρετεύς, est compris comme un ethnique nouveau. [G.]

2012, 448. *Samosate*. – Ch. Crowther, M. Facella, *Von Kummuh nach Telouch* (n° 447), 355-366 : « A New Commagenian *Nomos* Text from Samosata », publient un fragment de stèle basaltique du musée d'Adiyaman en provenance de Samosate, inscrit sur deux faces contiguës. Le nouveau document, qui appartient à la série des règlements du culte royal de la période tardive du règne d'Antiochos I<sup>er</sup> (voir *Bull.* 2005, 507, et 2008, 542), est restitué à partir des textes connus. En se fondant sur trois autres stèles de basalte trouvées à Samosate, la capitale du royaume, les a. considèrent qu'il y avait trois différents sanctuaires du culte royal de type *téménos* dans ce site et ses environs, voir *Bull.* 2008, 536. [G.]

2012, 449. *Zeugma*. – K. Görkay, *Von Kummuh nach Telouch* (n° 447), 437-442 : « A Votive Stele from Zeugma » publie un fragment d'autel (plutôt que de stèle) avec le relief mutilé d'une divinité considérée comme Athéna. Seul subsiste la fin de la dédicace : [- - -]ου ἐξ[ά]μενος ἀνέθηκεν. [G.]

2012, 450. *Syrie. Kyrrhos*. – F. Alpi, *Syria* 88 (2011), 341-349 : « Base de statue de Justinien ornée d'une inscription métrique (Cyrrhus, Euphratésie) » [*AE* 2011, 1468 ; *SEG* 61, 1397]. Signalée mais non publiée dès 1969 par E. Frézouls, cette épigramme

intacte de cinq hexamètres, répartis sur dix lignes, est une des très rares dédicaces de statues en l'honneur de Justinien que l'on connaisse en dehors de Constantinople (autre statue à Antioche de Pisidie, *SEG* 52, 1369). Outre un commentaire approfondi de la métrique, du vocabulaire et des formules, l'a. met bien en évidence la portée historique du document. Conformément au témoignage de Procope, *Édifices* II, 11, 2-7, l'empereur a relevé la cité de ses ruines et l'a dotée d'un rempart (vers 1-2) : Κῶρον Ἰουστινιανὸς ἄναξ κακότητι καμοῦσαν | νῦν πάλιν ἐξετέλεσσε πόλιν μέγα τῆχος ὀπάσας. Comme le montre l'a., la graphie Κῶρος, habituelle dans les sources littéraires byzantines, n'est pas une simple déformation du toponyme macédonien Κύρρος ; elle fait écho au nom du roi perse Cyrus, fondateur de la cité selon le même Procope. (Une tradition non moins légendaire, rapportée par Évagre, *Hist. eccl.* III, 37, et répétée par l'*Etymologicum Magnum*, s. v., expliquait le nom de Daras en Mésopotamie par la victoire d'Alexandre sur le roi Darius.) L'épigramme ajoute, fait nouveau, que la cité reçut en même temps de l'empereur le nom de Justinianopolis (vers 3 : τοῦνεκα καὶ βασιλῆος ἐπόνυμον ἔλλαχε κῦδος), en jouant subtilement sur le nom royal qu'elle tenait déjà de Cyrus. Ce dernier privilège était dû à l'intervention d'Eustathios (vers 4 : Εὐσταθίου διὰ μῆτιν), probablement le *domesticus* de Bélisaire déjà connu. La statue impériale, implicitement dédiée par la cité, représente pour celle-ci comme un second rempart (vers 5 : εἰκόνα σὴν φορέει, βασιλεῦ, πόλις ἔρκος ἀνάγκης). [F.]

2012, 451. *Moyen-Euphrate*. – P.-L. Gatier, dans Ö. Tunca, T. Waliszewski, V. Koniordos (éd.), *Tell Amarna (Syrie), 5. La basilique byzantine et ses mosaïques* (Louvain - Paris - Walpole [Ma], 2011), 167-173 : « Une mosaïque byzantine inscrite à Tell Amarna », expose diverses conjectures sur les deux inscriptions mutilées de cette mosaïque qu'il avait publiées dans un catalogue d'exposition (*SEG* 56, 1876). Plutôt que le toponyme Ichnai ou Ichniai, il faudrait peut-être y lire un nom de femme, Ourania. [F.]

2012, 452. *Antioche*. – H. Täuber, *Tyche* 26 (2011), 304-305, critique à son tour l'édition défectueuse des épitaphes publiées par E. Laflı et J. Meischner (*Bull.* 2010, 586). Il en corrige douze en s'appuyant sur les photographies publiées, sans avoir pu utiliser mes corrections de 2010, qu'il recoupe plus d'une fois. Au n° 15 (déjà *IGLS* III, 1152), T. restituée [Πα]λλάδει mais ma révision de la pierre ne laisse pas de doute sur le nom Λάδει. [F.]

2012, 453. A. Hollman, *ZPE* 177 (2011), 157-165 : « A Curse Tablet from Antioch against Babylas the Greengrocer », poursuit la publication des tablettes de plomb découvertes à l'hippodrome d'Antioche. Après la *defixio* contre les chevaux des Bleus

(*Bull.* 2004, 379), l'aurige Babylas est la cible de cette tablette du III<sup>e</sup> ou IV<sup>e</sup> s., inscrite des deux côtés. La face A, après cinq lignes de noms magiques, invoque Iaô contre « Babylas l'épicier (A 8 λαχανωπόλην), qu'a enfanté une matrice impure, Dionysia alias Hèsychia, lui qui habite au quartier des Mygdonites (A 10-11 ἐν γιτωνία Μυγδωνιτών) ». Ce quartier d'Antioche, qui n'était pas connu, tire son nom de la Mygdonie, autrement dit la région de Nisibe. Une formule originale veut que Iaô frappe sa victime comme le char de Pharaon et comme les premiers-nés d'Égypte, sans pour autant que le rédacteur soit nécessairement juif. Le mot δύσληψις (A 12-13 δυσωληψις) est un hapax que H. traduit par « offensiveness ». – Sur ce mot, on lira aussi les réflexions de M. Arbazadah, *ZPE* 179 (2011), 199-200 : plutôt qu'un caractère difficile, δύσληψις lui semble indiquer l'habileté du cocher à ne pas se laisser prendre, même par magie. – Bien que la graphie du texte soit très fautive, certaines corrections de H. ne s'imposent pas. Au lieu de μὴ δυνηθοῦσιν κινῆσθαι (A 20-21), la graphie κινιθ peut s'expliquer par l'aoriste κινήθηαι ; au lieu de δυσιμερίας πλῆσατε τοῦ αὐτοῦ Βαβυλᾶ (A 26), avec double complément au génitif, la graphie πύσατε peut se lire ποιήσατε, avec complément à l'accusatif : « faites les mauvais jours dudit Babylas ». L'adjuration de la face B ne s'en prend plus aux chevaux mais à l'âme du cocher : « de même que vous plongez et refroidissez (cette tablette) dans le puits désaffecté, de même, plongez et refroidissez vous aussi l'âme de Babylas » (B 4-9). On notera en B 11 le mot rare νοσοβαρής (ici à l'accusatif νοσωβαρήα). [F.]

2012, 454. C. Saliou, dans O. Lagarcherie, P.-L. Malosse (éd.), *Libanios, le premier humaniste* (Alessandria, 2011), 157-165 : « Jouir sans entraves ? La notion de τρυφή dans l'Éloge d'Antioche de Libanios », montre l'ambivalence de la notion chez le rhéteur, entre le dédain pour la vie voluptueuse et l'éloge du bonheur de vivre dans la grande cité. Elle replace dans ce contexte la personnification de Tryphè sur des mosaïques d'Antioche au IV<sup>e</sup> s., associée à l'occasion à celle de Bios. [F.]

2012, 455. *Laodicée (territoire de)*. – J. Aliquot, Z. Aleksidzé, *Revue des études byzantines* 70 (2012), 175-208 : « La reconquête byzantine de la Syrie à la lumière des sources épigraphiques : autour de Balāṭunus (Qal'at Mehelbé) », publie une exceptionnelle bilingue grecque et géorgienne du XI<sup>e</sup> s. découverte à Balāṭunus (nom peut-être issu d'un antique Platanos ou Platanous, cf. p. 182-183). Ils retracent en détail, jusqu'à l'époque ottomane, l'histoire de cette citadelle médiévale qui domine les plaines côtières de Laodicée et de Gabala. Gravée avec soin sur un linteau dont il manque à gauche à peu près le quart, l'inscription commence par le texte grec : une épigramme de

cinq dodécasyllabes (l. 1-3) est suivie de trois lignes en prose (l. 4-6), dont le texte géorgien (l. 6-7) se veut la traduction (« comme il est écrit ci-dessus »). Inscription à la fois de commémoration et de construction, le document est daté du règne de Romain III et Zoé (l. 3), ἐπὶ Ῥωμανοῦ καὶ Ζωῆς ἀνακτό(ρων), plus précisément (l. 5-6) en juin 1031 (an 6539 de l'ère mondiale byzantine, indiction 14). L'épigramme attribue la prise de la citadelle à un duc d'Antioche dont le nom a disparu et dont les titres de [κατεπάνω, μέ]γας πατρικίος, ῥαίκτωρ Ἀντιοχείας (l. 2) sont inhabituels sous cette forme (cf. p. 190-191). Il s'agit à cette date de Nicétas de Mistheia, duc d'Antioche de 1030 à 1032, dont le sceau confirme les titres de « patrice, recteur et catépan de la Grande Antioche ». Le texte grec en prose, quelque peu abrégé en géorgien, ajoute que « cinq *kastra* ont été construits par Spantagoudès Tèpeli (en géorgien : « Spandaghud fils de Tbeli »), patrice et stratège de Laodicée ». Ce personnage, un des rares stratèges attestés de Laodicée, membre de la famille bien connue des Tbelis, est également identifié dans des inscriptions de Géorgie (p. 197-198) ; sa carrière est replacée dans le contexte de la présence de Géorgiens, moines et autres, en Syrie et des relations byzantino-géorgiennes aux X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> s. (p. 194-201). Un utile appendice (p. 202-208, par J. A.) inventorie avec une bibliographie détaillée « les inscriptions grecques des territoires de la Reconquête byzantine au Proche-Orient ». Ces 29 textes, la plupart funéraires, proviennent en majorité d'Antioche et de ses environs, mais aussi de Gabala, Larissa, Édesse et (en marge des territoires reconquis) Sergioupolis. [F.]

2012, 456. *Gabala (territoire de)*. – J. Aliquot, *Chronique archéologique en Syrie 5* (2011), 197-198 : « L'inscription du tombeau romain de Siyanou (Syrie côtière) », publie l'inscription d'un linteau de Siyanou, dans la plaine de Geblé (ou Jablé). Le propriétaire est un certain Θεόδωρος Ἀπολλωνίου. [G.]

2012, 457. *Apamée*. – J.-Ch. Balty, dans *Classica orientalia. Essays Presented to Wiktor Andrzej Daszewski on his 75th Birthday* (Varsovie, 2011), 89-95 : « Une “nouvelle” dédicace apaméenne à Cn. Marcius Rustius Rufinus », publie, à partir des notes et d'une photo un peu sombre de F. Mayence, une inscription trouvée en remploi en 1935 dans la « cathédrale de l'Est » et disparue depuis. L'a. lit et restitue : Γν(άιον) Ῥούστ[ιον Γν(άιον) υἱὸν] Ῥουφεῖνο[ν ἑπαρ]χον στό[λου Ῥα]ουεννατί[οι οἱ Ἀπ]αμεῖς Κ[λαυδιεῖς] Φαβ(ία) ἀ[νέθηκαν]. Les citoyens de Claudia Apamée membres de la tribu Fabia, c'est-à-dire ceux qui sont également citoyens romains et sont inscrits dans cette tribu romaine, seraient les donateurs de cette inscription honorifique, selon l'hypothèse de l'a., qui souligne par ailleurs l'ordre curieux des mots, puisque, d'habitude, on met

Claudien avant Apaméen. Pourrait-on imaginer une autre restitution des deux dernières lignes, avec κ[α], suivi d'un nom de personne, donateur associé à la cité ? Le personnage honoré est un procurateur de la province de Syrie, qu'on connaît par plusieurs textes, dont une autre inscription honorifique d'Apamée, offerte par la *boulè* et le *dèmos*, publiée par l'a. dans les *Mélanges Gawlikowski* en 2005, voir *Bull.* 2006, 449. Outre des modifications de détail de ses restitutions précédentes, l'a. accepte sur ce dernier texte la suggestion d'O. Salomies (*AE* 2005, 1559) qui aboutit à rétablir la fonction de procurateur de deux Augustes, postérieure à janvier 198 et par ailleurs antérieure au poste de préfet de la flotte de Ravenne, dans la carrière du personnage dont la chronologie est légèrement modifiée. Julien Aliquot me signale qu'il a retrouvé la pierre au Musée de Damas et l'a mesurée (91 x 35 x 54 cm ; h. l. 5-6 cm). Sur sa photo, on distingue mieux les lettres de la l. 4, ce qui permet de proposer [Ῥα]ουεννη[σίου], forme qu'on peut aussi restituer sur l'inscription publiée en 2005. En effet, l'ethnique de Ravenne est en -ήσιος ou en -ήτης ; voir A. Rizakis, *Achaïe II, Patras*, n° 177. Par ailleurs, la nouvelle photo montre que le *praenomen* ne figure pas au début de la première ligne conservée : il n'y a pas de lettre devant le premier rho. [G.]

2012, 458. *Larissa*. – N. Zorzi, dans Cr. Tonghini (éd.), *Shayzar I. The Fortification of the Citadel* (Leiden-Boston, 2012), 41-59 : « Greek Inscriptions from the Citadel of Shayzar/Larissa and their Historical Context », après une analyse soignée des sources antiques et médiévales qui jalonnent l'histoire de Larissa-Shayzar, répertorie les six inscriptions de cette cité, dont deux seulement figuraient dans *IGLS IV* (1955). 1) dédicace de Panderôs à Artémis (*Bull.* 1966, 468). 2) dédicace datée de 202/203 *p. C.* (*IGLS IV*, 1378). 3) épigramme funéraire pour Οὐρεκοῦνδος (*SEG* 39, 1574). 4) sur un chapiteau du v<sup>e</sup> s., l'invocation abrégée ὁ βοηθ(ῶν). 5) ce petit fragment nouveau (p. 53-55 et fig. 9), qui commence par ἔτος, est de restitution incertaine. 6) l'inscription byzantine *IGLS IV*, 1377, dont l'édition reposait sur une copie défectueuse, est relue par Z. d'après une photographie de la pierre (p. 55-59 et fig. 10) : Χαῆλ | μη(νὶ) ὀκτοβρίῳ ἰνδ(ικτιῶνος) ἡ' | ἔτους ,σφμη' (octobre 1039). Au lieu d'une « acclamation à Michel IV » (*IGLS*), ce serait l'épithète d'un certain Chaïl, hypocoristique de Michel en arabe. Cette nouvelle lecture n'a pas été admise par J. Aliquot (*supra*, n° 455, p. 207), mais la photographie montre bien que le nom Χαῆλ est complet. [F.]

2012, 459. *Territoire d'Épiphaneia*. – A.-Fr. Jaccottet, *Cahiers Glotz* 21 (2010), 249-267 : « ΝΑΟΣ ΔΙΟΝΥΣΟΥ. Le temple de Dionysos entre images, inscriptions et rhétorique », commente, après d'autres, les mosaïques de pavement inscrites d'une

demeure tardo-antique dans le village moderne de Sawran (qui appartient bien au territoire d'Épiphanèia et non pas à l'Apamène), *Bull.* 1996, 476 ; 2003, 562. L'a. analyse plus particulièrement la représentation de l'édifice désigné comme le temple de Dionysos et suit la proposition de J. Balty de reconnaître dans la Thèbes figurée sur le même panneau la ville de Béotie, berceau du culte dionysiaque, plutôt que celle d'Égypte. Dans une autre salle sont représentés, d'une part une amphore avec indication de son contenu, κοινίτου (gén.), « vin aromatisé » (du latin *conditum*) ; d'autre part un bateau chargé d'amphores avec la légende τύριον, que l'a. traduit « fromage ». Il vaut mieux comprendre le terme comme la désignation du vin de Tyr, nominatif singulier neutre copiant le latin, ou peut-être au génitif pluriel Τυρίων (omicron pour omega). Le vin de Tyr, est connu, entre autres, chez Alexandre de Tralles (éd. Th. Puschmann, II, p. 327 ; 407 ; 421 ; 457 ; 485 ; 495). [G.]

2012, 460. *Palmyre*. – J.-B. Yon, *IGLS XVII*, fasc. 1, *Palmyre* (BAH 195 ; Beyrouth 2012) ; n<sup>os</sup> 1-563, 518 p. ; index. Ce nouveau volume du corpus syrien réunit les textes grecs et latins du site de Palmyre, en fournissant aussi les parties en araméen des textes bilingues ou trilingues. La place considérable de l'araméen dans la vie publique de Palmyre, cité de type grec, comme l'a souligné jadis Maurice Sartre, qui a reçu ensuite le statut colonial sous Septime Sévère, en fait une exception dans le monde romain. L'a. publie un grand nombre de textes en araméen, mais il ne redonne pas ceux qui ne sont conservés que dans cette langue, réunis dans d'autres travaux, dont le livre D. R. Hillers et E. Cussini, *Palmyrene Aramaic Texts*, Baltimore - Londres, 1996. Le « Tarif de Palmyre », lui aussi bilingue grec et araméen, sera présent dans un fascicule 2, à venir, en compagnie des textes grecs et latins de la Palmyrène. Le latin, comme souvent en Syrie, occupe une place limitée à l'armée. L'emplacement de l'oasis au croisement de routes importantes a donné un rôle militaire au site, avant même que « le camp de Dioclétien » ait été installé dans la ville, et plus d'une trentaine de textes sont rédigés en latin, accompagné parfois des autres langues. Pour les trois langues des inscriptions, l'a. donne des index détaillés, qui aideront également à l'utilisation de sa thèse, *Les notables de Palmyre* (Beyrouth, 2002). Le classement des textes est topographique, par grands ensembles, en terminant par les nécropoles, avec de bons plans des différents secteurs de la ville. Les inédits ne sont pas nombreux, mais le volume fournit de multiples précisions et rectifications de lectures anciennes, donne des illustrations de la plupart des inscriptions et fait, comme tout corpus devrait le faire, le point sur l'établissement des textes, avec des lemmes détaillés et des apparats critiques nourris. On constate que

l'épigraphie grecque de Palmyre est la plus abondante de la Syrie intérieure, malgré un caractère assez répétitif dû à la prédominance des inscriptions honorifiques destinées à accompagner les statues qui ornaient les monuments de la ville. Des inscriptions célèbres, comme la série de celles qui honorent Septimius Ouorôdès dans la Grande Colonnade, n<sup>os</sup> 63-69, ou les inscriptions « caravanières » (par ex. n<sup>o</sup> 89 ou n<sup>o</sup> 127), voisinent avec des documents moins connus mais de grand intérêt, comme les inscriptions de fondation ou de concession des tombeaux (voir le n<sup>o</sup> 444). En grec, une inscription seulement mentionne le fameux Odainath (n<sup>o</sup> 120), et une autre la reine Zénobie (n<sup>o</sup> 57), mais Hérodien, fils d'Odainath est aussi mentionné (voir n<sup>os</sup> 61-62). Le maintien à Palmyre d'institutions municipales dans l'Antiquité tardive est attesté en 328 par la mention d'un *curator civitatis*, λογιστής, auteur de réfections à la Grande Colonnade (n<sup>o</sup> 101), et en 469 par l'épithète d'un *defensor civitatis*, ἑκδικος (n<sup>o</sup> 496). Un fragment inédit du v<sup>e</sup> ou vi<sup>e</sup> s. (n<sup>o</sup> 359), conservé à Princeton, se réfère à une constitution impériale (θεῖος τύπος) ; la mention de recrues (τίρωνες) et de receveurs (ὑποδέκται) paraît renvoyer à la fiscalité militaire. Une série d'épithètes chrétiennes (n<sup>os</sup> 494-511, cf. *Bull.* 1999, 557) s'échelonne de 442 à 562. On ne relève à ce jour aucune mention de l'évêque, ni du clergé. Ainsi les textes de Palmyre, sans perdre leur spécificité, sont-ils désormais largement mis à la disposition des épigraphistes et des historiens de l'Antiquité, au-delà du cercle des seuls spécialistes des études palmyréniennes. [G., F.]

2012, 461. M. Gawlikowski, dans *Classica orientalia. Essays Presented to Wiktor Andrzej Daszewski on his 75th Birthday* (Varsovie, 2011), 183-191 : « Bagatelles épigraphiques », discute de divers textes araméens et d'un texte bilingue (maintenant *IGLS XVII/1*, 30), qu'il a revu. Dans le grec, il corrige le nom de la personne honorée, [Μαρθ]η[v] (acc.), et lit le mois, Δαισί[ο]v]. [G.]

2012, 462. *Doura-Europos*. – A. B. Tataki, dans R. W. V. Catling, F. Marchand (éd.), *Onomatologos. Studies in Greek Personal Names presented to Elaine Matthews* (Oxford, 2010) 578-580 : « An unnoticed Macedonian Name from Dura Europos », étudie, sans conclure, les étymologies possibles du nom Δάνυμος porté par 22 personnages à Doura-Europos (liste) qui appartiennent tous au groupe dirigeant. Le nom, inconnu ailleurs, y compris en Macédoine propre, refléterait le traditionalisme d'une société isolée. [G.]

2012, 463. *Damas*. – J. Aliquot, *Annales archéologiques arabes syriennes* 51-52 (2008-2009), 77-92 : « La diaspora damascène aux époques hellénistique et romaine », fournit une liste détaillée de trente-quatre témoignages épigraphiques et papyrologiques

(2 seulement) concernant les Damascènes connus hors de leur ville aux époques hellénistique et romaine (respectivement 7 et 25 inscriptions), avec à l'époque romaine d'assez nombreux militaires. C'est l'occasion pour l'a. d'étudier l'onomastique, de type majoritairement grec, et les concours de la cité. [G.]

2012, 464. **Phénicie**. *Tripolis*. – La cité n'a pas porté le titre de néocore : voir *supra*, n° 442.

2012, 465. *Liban-Nord*. – J.-B. Yon, *BAAL* 14 (2010), 345-354 : « Un relief de guerrier à Sfiré », dans un article consacré à un relief de dieu guerrier trouvé dans le sanctuaire montagnard de Sfiré, revient sur une inscription grecque du même site qu'il avait publiée dans *Topoi* 16 (2009), 198-201 (voir *Bull.* 2010, 594 et *AE* 2009, 1564) et rectifie la traduction : 1060 coudées et 1070 pieds, au lieu de 1600 et 1700. Il discute des explications possibles de l'usage de ces deux unités distinctes. [G.]

2012, 466. *Byblos*. – L. Bricault, dans L. Bricault, R. Veymiers (éd.), *Bibliotheca Isiaca* (Bordeaux, 2011), 138-143 : « Poids de Byblos inscrits au *basileion* », réunit une série de six poids et deux demi-moules en pierre, où figure le *basileion* d'Isis, cet ornement fait de deux cornes en forme de lyre entre lesquelles se trouve un globe solaire surmonté de deux plumes. Le *basileion* occupe tout l'espace de l'avvers ou bien il est placé entre deux cornes d'abondance. Plusieurs de ces poids ont été repérés dans des catalogues de ventes aux enchères ou dans des musées. D'autres avaient été publiés par H. Seyrig, *Syria* 31 (1954), 68-73, qui avait identifié le groupe, avait reconnu le caractère giblité de l'imagerie et du culte isiaques et avait montré que le nom *Aspasios*, porté par des agoranomes sur deux des poids, était lui aussi typique de Byblos. Un autre poids de Byblos a échappé à l'a. Il pèse 307 g et a été publié par A. Kushnir-Stein, *IEJ* 52 (2002), 228-229 (*Bull.* 2003, 570 ; *SEG* 52, 1570), ἡμίμναϊον κβ'. K.-S. faisait remarquer sa parenté avec un autre objet (maintenant n° 6 de Bricault) où elle lisait τέταρτον ια', sans pouvoir expliquer le sens des chiffres, unités de poids ou indication administrative. En tout cas, comme le remarque l'a., presque tous ces objets – sans son n° 5, ὄγδον de 99,6 g, mais avec celui de K.-S. – s'insèrent dans un système pondéral unique, avec une mine pesant entre 610 et 640 g. Les dates ne sont pas indiquées sur les poids et les datations sont imprécises : II<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> s. *a.C.* en fonction du quadrillage des revers, selon K.-S., I<sup>er</sup> s. *a.C.* -II<sup>e</sup> s. *p.C.* pour l'a. [G.]

2012, 467. *Héliopolis*. – Nous avons omis de signaler, dans la thèse de J. Aliquot, *La vie religieuse au Liban sous l'Empire romain*, Beyrouth, 2009 (*Bull.* 2010, 578), une inscription inédite de Baalbek, p. 193, publiée d'après une photo d'archives. Elle

accompagne le relief d'un buste divin de profil, sur un fragment de plafond attribué au baldaquin de l'*adyton* du petit temple dit de Bacchus : Διώνυσος. Le même a., *Cahiers Glotz* 21 (2010), 305-328 : « Au pays des bétyles : l'excursion du philosophe Damascius à Émèse et à Héliopolis du Liban », prolongeant les classiques *Paysages reliques* de M. Tardieu (1990), reconnaît dans le témoignage de Damascius à la fin du V<sup>e</sup> s. le souvenir de cultes païens locaux. Il révisé au passage les inscriptions de la mosaïque de la conception et la naissance d'Alexandre dans la villa tardo-antique de Soueidiyé, *IGLS* VI, 2887. Il lit, p. 309, [Φύλιπ]πος plutôt qu'[Ῥολυμ]πος, et [Ῥολυ]μπε[ιάς] plutôt qu'[Ῥολύ]μπο[υσα], dans la scène de gauche ; Ῥολυμπε[ιάς] de préférence à Ῥολύμπο[υσα], dans celle de droite. Il donne aussi, p. 321-322, le texte grec inédit et la photo d'un petit autel de la région de Baalbek orné de reliefs de divinités sur les quatre faces du dé, dont Jupiter Héliopolitain sur la face principale : Κόϊ[ν]τος εὐξάμενος ἀνέθηκεν. [G.]

2012, 468. Tyr. – *Sources de l'histoire de Tyr. Textes de l'Antiquité et du Moyen Âge*, éd. P.-L. Gatier, J. Aliquot, L. Nordiguan (Beyrouth, 2011 ; 304 p.). Ce recueil réunit douze études approfondies, dont sept pour l'Antiquité, qui font une large place à l'épigraphie locale et à la prosopographie dite externe : « Tyr et les inscriptions phéniciennes d'époque hellénistique » (19-32, par F. Briquel Chatonnet) ; « Les Tyriens dans le monde méditerranéen à l'époque hellénistique » (33-61, par J.-B. Yon) ; « Les Tyriens dans l'épigraphie de Rhodes » (63-72, par N. Badoud) ; « Les Tyriens dans le monde romain, d'Auguste à Dioclétien » (73-115, par J. Aliquot, avec index onomastique de cet article et des deux précédents, p. 117-119) ; « Une inscription inédite de la nécropole de Tyr » (121-127, par J.-P. Rey-Coquais, texte latin) ; « Tyr dans les sources hagiographiques antiques » (129-153, par P.-L. Gatier, voir *infra*, 470). [F.]

2012, 469. W. Ameling, *ZPE* 177 (2011), 71, restitue Τόπος Καλεωνίσ[του] à la fin d'une inscription funéraire, pierre errante attribuée jadis à Césarée de Palestine par son éditeur, J. Euting, *SB. Berlin*, 1885, 685, n° 78. L'usage du terme τόπος, inconnu à Césarée et usuel à Tyr pour désigner l'emplacement funéraire, et le nom du défunt, bien attesté à Tyr, lui permettent de rendre l'épithaphe à ce site. [G.]

2012, 470. *Chedara (Phénicie Côtière)*. – P.-L. Gatier, dans *Sources de l'histoire de Tyr (supra* n° 468), 129-153 : « Tyr dans les sources hagiographiques antiques », à propos du martyr légendaire de sainte Christine de Tyr, revient (p. 140-142) sur une inscription bien connue mais abusivement restituée. Cette pétition à l'empereur byzantin Tibère (*SEG* 7, 327), conservée au Louvre sans origine connue, émane d'un oratoire de la

κώμη Χεδάρων, en Phénicie Côtière, dépendant d'une cité dont le nom est perdu. Recherché jusqu'ici dans l'arrière-pays de Panéas ou de Tyr, ce village non identifié se situerait plutôt quelque part sur le littoral phénicien, où l'emploi du marbre est moins rare que dans l'intérieur. L'oratoire de Chedara, dont le vocable est également perdu, a été attribué tantôt à sainte Irène, tantôt à sainte Christine. G. conteste la restitution d'un nom féminin dans la lacune. Au lieu d'un εὐκτηρίου οἴκου [τῆς ἁγίας μάρτυρος Χριστίνης] τοῦ ὄντος κ(αὶ) διακειμέ(νου) ἐν κώμη Χεδαρων, le nom du saint pourrait être masculin, comme Θεομνησίου ou Χρησίου ; il pourrait être aussi entièrement perdu et suivi, comme G. le suggère de préférence, d'un adjectif : ἀπειχίστου (pour ἀτειχίστου) ὄντος, précision qui justifierait la demande de bornes d'asylie. [F.]

2012, 471. **Palestine.** *Césarée et la côte palestinienne.* – W. Ameling, H. M. Cotton, W. Eck et al., *Corpus Inscriptionum Iudaeae/Palaestinae*, vol. 2, *Caesarea and the Middle Coast : 1121-2160* (Berlin - New York, 2011 ; XXII-918 p.). Ce nouveau volume du *CIIP* sera analysé dans le prochain *Bulletin*. – Pour des inscriptions attribuées à tort à Césarée, voir *supra*, 469 et *infra*, 477.

2012, 472. **Palestine.** *Jérusalem.* – *Corpus inscriptionum Iudaeae/Palaestinae*, éd. H. M. Cotton *et alii*, vol. I, Jerusalem, Part 2, 705-1120 (Berlin - Boston, 2012), XVI-572 p. et 3 cartes. Complétant la première partie du corpus parue en 2010, qui s'arrêtait à la destruction du Temple, cette seconde partie s'étend du I<sup>er</sup> au VII<sup>e</sup> s. Elle comprend d'une part les inscriptions d'époque impériale, de l'an 70 à Constantin (n<sup>os</sup> 705-783), dont un bon nombre sont latines (éd. W. Eck) ; d'autre part plus de 300 inscriptions de l'Antiquité tardive jusqu'à la conquête arabe (n<sup>os</sup> 784-1087). Après une série d'addenda au vol. I/1 (n<sup>os</sup> 1088-1120), un appendice de 54 textes, en partie médiévaux, est signé par L. Di Segni (plus bas D. S.), à qui l'on doit ici l'édition de la plupart des inscriptions protobyzantines en grec. Ce volume, multilingue comme le précédent, a fait appel à quinze éditeurs ou collaborateurs. La raréfaction des textes sémitiques y est compensée par l'émergence d'inscriptions chrétiennes arméniennes (éd. M. Stone) et, en moins grand nombre, géorgiennes (éd. Y. Tchekhanovets). On note à regret l'absence d'une table de concordance avec les publications antérieures, à commencer par le recueil constamment cité de P. Thomsen (1921 et 1941), et, plus fâcheuse encore, la quasi-absence d'index. Seul est donné celui des noms de personnes (p. 499-522), valable pour les vol. I/1 et I/2, où se mêlent tant bien que mal les différentes langues du corpus. Il faut se contenter de l'annonce d'un index général des neuf volumes prévus, et d'un index provisoire sur internet (voir vol. I/1, préface p. VIII). À l'intérieur de chapitres thématiques (inscriptions

juridiques, religieuses, funéraires etc.), le classement des textes est topographique (mis à part ceux qui n'ont pas de provenance connue), un choix que justifie en effet la relation étroite de nombreux documents avec les monuments chrétiens de la Ville sainte. Laisant de côté la première partie du volume, surtout latine et militaire, nos remarques se limiteront à l'épigraphie grecque tardive. – Relèvent de l'épigraphie juridique les fragments de deux constitutions impériales à l'édition desquelles j'ai été associée. Au n° 784 est repris le fragment d'une constitution d'Anastase que j'ai récemment identifiée (*Bull.* 2010, 607), avec un abrégé en anglais de mon commentaire. Le n° 784 a été reconstitué par L. Di Segni et moi à partir de trois fragments remployés au Saint-Sépulcre ; ce rescrit mutilé de Justinien, reconnaissable à ses titres triomphaux, accordait des bornes d'asylie à un sanctuaire dédié, semble-t-il, au prôtomartyr Étienne. Il se pourrait aussi que le minime fragment n° 1036, qui semble tardif, provienne d'un « règlement public », mais la lecture ὀπόταν (?) est non sans raison donnée pour incertaine ; y serait-il question de la [Μεσ]οποταμ[ία] ? – Le chapitre des « inscriptions de caractère ecclésiastique et religieux » (n°s 786-868) réunit les documents de 28 sites distincts, en particulier les dédicaces sur pierre ou sur mosaïque. Au n° 786, sur quatre chapiteaux remployés au Saint-Sépulcre, D. S. identifie judicieusement quatre monogrammes impériaux de type cruciforme : Μαυρικίου, Κωνσταντίνης, Θεοδοσίου et Τιβερίου. Outre l'empereur Maurice et sa femme Constantina (582-602), leur fils aîné Théodose avait rang de César depuis 590 (cf. *Bull.* 2011, 708). Tibérios serait ici, selon D. S., leur second fils, qui cependant ne fut jamais associé au trône. C'est pourquoi je lirais plutôt, réparti en deux monogrammes, le double nom officiel de l'empereur, Maurikios Tibérios. Autre inscription impériale, la dédicace d'une citerne offerte par Justinien à l'église de la Néa (n° 800). On relève des donateurs laïcs de haut rang : acclamation pour le comte Eugenios, donateur d'un bain (n° 796) ; dédicace de la cubriculaire Théodosia (n° 836), dont le n° 1006 (voir plus bas) est probablement l'épithète ; le comte Pétrios au côté de l'archidiacre Bassos (n° 856) ; mais la restitution du titre de préfet au n° 808 n'est pas convaincante. D'autres dédicaces émanent du clergé, à commencer par le patriarche : au VI<sup>e</sup> s. Pétrios (n° 860), dédicant d'une église de Saint-Thomas ; au VII<sup>e</sup> s. peut-être Modestos (n° 834), sans compter l'inscription de Théodôros au VIII<sup>e</sup> s. (App. 12). Sous le n° 842 sont réunis 67 graffites, plus ou moins lisibles, de la grotte de Béthanie. Au n° 848, D. S. donne la préférence à la correction πολυβότων, « nourriciers d'un grand nombre » (la mosaïque a πολαβοτον), et voudrait restituer le même mot au n° 977 (la pierre a πολποτων) ; cette épithète poétique est hors de propos

dans les deux cas et j'en reste à ma lecture *π<ρ>ολαβό<ν>των* (*Bull.* 1977, 541 et 1994, 650), appuyée de textes parallèles. [F.]

2012, 473. Au chapitre des épitaphes (n<sup>os</sup> 869-1014), les inédits ne sont pas nombreux (les n<sup>os</sup> 894-898 et 1009 notamment) mais plusieurs textes connus appellent encore des observations. Au n<sup>o</sup> 882, au lieu d'une forme rare de participe, *πεπ]ληθότ[ος*, on pourrait aussi bien lire *π]λήθου[ς*, ou *ἄ]λήθου[ς*. Au n<sup>o</sup> 888, dont D. S. rappelle les interprétations divergentes, je comprends à la suite de Papadopoulos-Kérameus : « Tombe appartenant à Nonnous, diaconesse de la Sainte-Anastasis du Christ, et à son monastère ». Le n<sup>o</sup> 898, inédit, offre un nouvel exemple du nom de métier *βρακάριος*. Le n<sup>o</sup> 912, pour *Μάμα Καδιτανοῦ*, appartiendrait selon D. S. à un Espagnol de Gadès (Cadiz) ; le nom de Mamas orienterait plutôt vers l'Asie Mineure et l'on aurait pu songer à un Phrygien de *Kadoi*, mais la photographie incite à lire le nom de métier *καλιγαρίου* (une douzaine d'exemples à *Korykos* dans *MAMA* III). Au n<sup>o</sup> 921, on ne lira pas *Εἰλαρίου πρ(ε)σ(βυτέρου)*, mais *Εἰλαρίου π(ατ)ρ(ό)ς*, suivant l'abréviation habituelle ; le Père Hilarios était peut-être un évêque (comme « notre saint père Théogénès » au n<sup>o</sup> 920) ou un moine respecté. Le n<sup>o</sup> 970, pour Thékla fille de Maroulphos, présente un patronyme généralement considéré comme germanique (absent du répertoire de Reichert, le nom rappelle le bien connu Marculfus) ; on ne saurait lire pour autant *Μαρούλφου Γερμανικο[ῦ]*, « of Marulfus the German », car Germain se dit *Γερμανός* ; plutôt qu'un ethnonyme ou un anthroponyme, faut-il voir là un ressortissant de Germanicée, *Μαρούλφου Γερμανικέ[ως]* ? L'épitaphe d'Euphèmia n<sup>o</sup> 986 est remarquable par sa formule de malédiction (l'adjuration par la Trinité et par le domaine de Gethsémani n'est pas bien traduite) ; je persiste à douter, comme je l'ai expliqué *Bull.* 2010, 606, que la défunte ait appartenu à un monastère de la Trinité. Le n<sup>o</sup> 989, après le nom du défunt, semble présenter une formule insolite : *ἐκ βίου βρς* selon les éditions précédentes, *ἐκ βίου βυρσ(έως)* selon D. S., « in earthly life a tanner » ; mais la photographie, au lieu du premier bêta, suggère plutôt un xi : n'était-ce pas un soldat de la garde impériale, *ἐκξκουβ(ίτο)ρ(ο)ς* ? L'épitaphe de Ménas n<sup>o</sup> 998, diversement lue auparavant, suggère à D. S. un étrange hapax, *ὑπερωπραι(ποσίτω)*, « chamberlain of the Upper Room », peut-être en charge de l'appartement du patriarche. Bien que la dernière lettre du mot abrégé ait la forme d'un iota surmonté d'un trait horizontal, on peut y voir un tau comme on l'a fait jusqu'ici. Il s'agit apparemment d'un composé en *-πράτης* au premier élément estropié, *ὑπερωπράτ(ης)* pour *ὀπωροπράτης*, comparable à la graphie *ὀπεροπόλις* pour *ὀπωροπόλης* aux bains de Gadara (*Bull.* 1998, 516 ; *SEG* 47, 2023A). L'épitaphe de

Théodosia n° 1006, datée du 14 septembre 592, est mutilée à gauche de plus de la moitié et sa restitution reste par endroits problématique. La lecture ἡ μον]άρχουσα (l. 1) ne s'impose pas plus ici qu'au n° 984 (ce verbe rare étant contracte, il faudrait d'ailleurs μοναχοῦσα). Je lirais *exempli gratia* [ἡ πᾶσαν ἀρετὴν λ]αχοῦσα, ce qui ferait de Théodosia, sinon une moniale, une chrétienne parée de toutes les vertus. Elle fut en tout cas la bienfaitrice des moines (l. 7), ce qui assure son salut dans l'au-delà ; on peut lire en effet aux l. 8-9, au lieu des conjectures très diverses des éditeurs, ἀνθ' οὗ σύσκη[νος τῶν ἁγίων ἐγένετο], « en récompense de quoi elle partage la demeure des saints ». L'épithète inédite n° 1009 est originale et D. S. y reconnaît de façon convaincante un défunt qui portait les stigmates du Christ (allusion, notons-le, à Paul, *Gal.* 6, 17 : ἐγὼ γὰρ τὰ στίγματα τοῦ Ἰησοῦ ἐν τῷ σώματί μου βαστάζω). Il n'est pas sûr pour autant qu'il s'agisse d'un saint moine, suivant la restitution très douteuse des l. 3-4 : τοῦ ἁγίου αὐ(τοῦ) [π(ατ)|ρ(ὸ)]ς (?) σώματος ; il serait plus simple de voir là une sainte femme, en lisant sans abréviation (l. 3-6) : τοῦ ἁγίου αὐ[τῆ]ς σώματος τοῦ βα[σ]τάσαντος τὰ στίγμα|[τα τοῦ Κ]υρίου. [F.]

2012, 474. Sur une poutre de cèdre remployée à la mosquée al-Aqsa (n° 1021), je lis pour ma part : Ἐκαμεν ὦ Ἐλίας τοῦ Γεβαλινοῦ | ἐς κερὸν πίνας τρῖς κάβος (= τρεῖς, et non τρίς, κάβους) | τοῦ ὄλοκο|τίνου *vacat* : « Elias fils du Gébalénien (ce n'est pas Elias qui se dit originaire de la Gébalène ; sur cette région, voir *Bull.* 2001, 504) a fait le travail en temps de famine à trois *kaboi* pour un sou ». Bien que les lignes soient de longueur décroissante, elles ne sont pas incomplètes puisque le mot ὄλοκόττινος, équivalent de νόμισμα, *solidus*, enjambe sans aucun doute les l. 3 et 4. Les conjectures hardies de D. S., trois fois un *kabos* indiquant une proportion de 3/10, la l. 3 restituée τοῦ ὄλοκου κός[μου] (avec les spéculations qui s'ensuivent sur la mortalité liée à la famine), la l. 4 censée mentionner saint Constantin, ne sauraient faire illusion. Un sou pour trois *kaboi* indique un prix du blé en période de famine qui équivaut, sauf erreur, à 12 *modii* pour un sou (le *qab* hébreu valant 4 *modii* de blé selon E. Schilbach, *Byzantinische Metrologie*, p. 76). En Orient des prix de famine pouvaient atteindre, comme à Édesse d'Osrhoène à la fin du v<sup>e</sup> s., jusqu'à un sou pour 4 *modii*. Sur les fluctuations du prix du blé, voisin ordinairement d'un sou pour 30 *modii*, les sources antiques tardives ont été analysées par J. Durliat, *De la ville antique à la ville byzantine*, p. 406-420 (Édesse) et 497-502. [F.]

2012, 475. Au chapitre de l'instrumentum (n<sup>os</sup> 1044-1087), on relève entre autres deux ostraca apportés d'Égypte ; des dipinti sur fragments d'amphores ou de vases ; des sceaux de plomb (n<sup>os</sup> 1066-1075), notamment de la Sainte-Anastasis. Au n° 1071, le

sceau de Jean, « patriarche de Sion », bien attribué par Schlumberger à Jean VII au X<sup>e</sup> s., ne saurait appartenir à un homonyme du VI<sup>e</sup> s., époque où il n'existe pas de bulles à légende métrique. Noter au n<sup>o</sup> 1074 le sceau de Paulos, diacre et argentier (banquier), ἀργυροπρ(άτου) et non ἀργυροπρ(άκτου). Le fragment de timbre à pain n<sup>o</sup> 1076 porte les mots τῶν τριῶν ; plutôt que des trois Pères de l'Église supposés par Germer-Durand, il pourrait s'agir d'une référence aux trois Hébreux dans la fournaise, τῶν τριῶν παίδων. Le fragment de moule n<sup>o</sup> 1078 est attribué par D. S. au monastère des Ibères (Géorgiens), mais la restitution Ἰβερῶ[ν] (au lieu de Ἰβέρων comme au n<sup>o</sup> 1000, ou Ἰβήρων, forme correcte) suppose une forme anormale ; mieux vaut restituer un nom de personne, Tibérios ou Libérios selon Germer-Durand. Le pendentif inédit n<sup>o</sup> 1085, publié par R. Kool, porte le monogramme cruciforme de son propriétaire, de lecture incertaine ; les solutions proposées, Akrisios ou Arsakès, ne sont pas les seules possibles ; Tarsikios l'est également. L'invocation gravée sur le rebord du médaillon se termine bien par l'impératif β(οή)θι, mais les lettres précédentes ont été mal comprises. Au lieu de « sainte Marie mère de Jésus », le fac-similé permet de lire sans correction ni abréviation : † ἀγία Ἀνάλημψις, β(οή)θι : « sainte Ascension, viens en aide ». On devait se procurer des médaillons de ce genre à l'église de l'Ascension, sur le mont des Oliviers. – L'épigraphie postérieure à la conquête arabe étant en principe écartée du corpus, on trouvera seulement dans l'Appendice une mosaïque dédiée en 762 sous le patriarche Théodôros (App. 12, cf. *Bull.* 1992, 650). Les deux colonnettes App. 20, inscrites l'une en latin, l'autre en grec, sont médiévales si ce n'est plus tardives. Le fragment inédit n<sup>o</sup> 775, classé comme préconstantinien, me paraît lui aussi médiéval en raison de la forme de l'alpha et du delta. De même l'épithaphe n<sup>o</sup> 984, vu la forme de l'alpha et du lambda, doit être postérieure au VII<sup>e</sup> s. ; au lieu de Ἐνθάδε [κεῖ]τε Δουλ[ί]ς μονάχου[α] (sur ce participe, voir le n<sup>o</sup> 1006 du corpus), la photo permettrait de lire Ἐνθάδε [κεῖ]τε Χρισ]τόδουλ[ος - -], tandis que la l. 3 est de lecture douteuse. [F.]

2012, 476. *Marisa*. – A. Bencivenni, *ZPE* 176 (2011), 139-153 : « “Massima considerazione”. Forma dell'ordine e immagini del potere nella corrispondenza di Seleuco IV ». L'a., à propos de l'inscription de Marisa récemment publiée, lettre de Séleukos IV, *Bull.* 2010, 608, discute du système de communication politique de ce roi, pour lequel on ne connaît guère qu'un autre document du même type, l'inscription de Séleucie de Piérie, *IGLS* III, 1183. Pour cela, il s'appuie sur les travaux de J. Ma et L. Capdetrey concernant la monarchie séleucide et Antiochos III. Il s'intéresse aux différences que la documentation séleucide présente par rapport aux usages administratifs

lagides. Les documents de la chancellerie séleucide utilisent pour s'adresser à des fonctionnaires ou des communautés la forme de la lettre tout en adoptant le caractère prescriptif du *πρόσταγμα*, ce qui pousse l'a. à créer la catégorie de la lettre/*πρόσταγμα* adressée à un fonctionnaire ou transmise par un fonctionnaire à une cité, dont il repère six exemplaires séleucides. Ces documents se caractérisent par la succession suivante : salutation du roi au subordonné, motifs de la décision, formulation de l'ordre, décisions concernant l'affichage, date. Les deux inscriptions du règne de Séleukos IV illustreraient une idéologie royale fondée sur la *πρόνοια*, en reconnaissant l'importance de la protection des *φίλοι*, et sur la faveur divine liée à la bonne organisation des cultes. L'a. y reconnaît des traits de la *Lettre d'Aristée à Philocrate*, 190. [G.]

2012, 477. *Néguev*. – W. Ameling, *ZPE* 178 (2011), 185-187, montre qu'un fragment d'épithaphe métrique attribué à Césarée par Lifshitz (1966) provenait en réalité du Sud palestinien d'après son premier éditeur (Abel, 1920). [F.]

2012, 478. **Palestine et Arabie**. *Frontières provinciales*. – W. D. Ward, *ZPE* 181 (2012), 289-302 : « “In the Province Recently Called Palestine Salutaris” : Provincial Changes in Palestine and Arabia in the Late Third and Fourth Centuries C.E. », étudie à son tour la question des frontières et divisions, à partir de la Tétrarchie, des provinces d'Arabie et de Palestine, sans accepter les conclusions, peu crédibles, de J. Sipilä, qui aboutissaient à une multitude de découpages et regroupements successifs (voir *AE* 2004, 1590 ; 2009, 1608). L'a. considère que la partie sud de l'Arabie (Néguev, Sinaï, Sud de la Jordanie) aurait été ajoutée à la Palestine à la fin du III<sup>e</sup> s. et au début du IV<sup>e</sup>, mais que sous Licinius une seconde province d'Arabie de taille indéterminée, dite parfois *Arabia Nova*, aurait été créée, pour être rattachée de nouveau à la Palestine sous Constantin, en même temps que la *legio X Fretensis* aurait été transférée à Aila pour remplacer la *legio VI Ferrata*. Par la suite, peu avant 389-392 (Jérôme, *Quaestiones in Genesim*, 21, 30), la province de *Palaestina Salutaris* a été créée, sur le territoire anciennement détaché de l'Arabie (Néguev, Sinaï, Sud de la Jordanie). Cette province a ensuite été nommée Palestine Troisième et a reçu, vers le milieu du VI<sup>e</sup> s., un accroissement territorial dans le pays de Moab. L'a. ne cite pas M. Sartre, *Trois études sur l'Arabie romaine et byzantine*, Bruxelles, 1982, qui contient une étude détaillée des frontières de l'Arabie. Il refuse d'accorder confiance aux listes conciliaires pour définir des limites provinciales. Si la situation est assez claire à partir de la fin du IV<sup>e</sup> s., les reconstitutions de l'époque précédente n'emportent pas la conviction. [G.]

2012, 479. **Palestine ou Arabie.** *Abdin.* – W. Ameling, *ZPE* 177 (2011), 72-73, rétablit la provenance d'une épitaphe métrique attribuée à Haïfa (Merkelbach-Stauber, *Steinepigramme*, 4, n° 21/02/99, d'après Jaussen et Savignac, *Revue biblique*, 1901, 576). La pierre, avant d'être déplacée à Haïfa, avait été publiée par G. Schumacher (1886) qui l'avait copiée à Abdin. Ce village situé à l'Est du Nahr er-Roukkad, sur la bordure orientale du Jawlan, pourrait, me semble-t-il, appartenir à l'Arabie (Dion) plutôt qu'à la Palestine. Le texte, incomplet, reste par endroits problématique. [G.]

2012, 480. **Arabie.** – M. Sartre, *IGLS XIII*, fasc. 2, *Bostra (supplément) et la plaine de la Nuqrah* (BAH, 194 ; Beyrouth, 2011 ; 371 p., n°s 9473-9960), complète son volume XIII (désormais, XIII/1, Paris, 1982), en donnant, p. 7-24, des *corrigenda* à environ 65 inscriptions de Bostra, et en ajoutant plus d'une centaine d'inscriptions du même site, inédites ou publiées depuis *IGLS XIII/1* (n°s 9473 à 9570k), souvent par l'a. lui-même. Le même volume comprend en outre les inscriptions, pour une bonne part inédites (n°s 9571 à 9952), de 51 villages de la plaine de la Nuqrah à l'Ouest de Bostra (carte p. 335). Cette région était partagée après 106, date de la création de la province d'Arabie par Trajan, entre trois cités de cette province, Canatha, Bostra et Adraha, et d'autre part un probable domaine impérial situé au Nord, dans la province de Syrie jusqu'en 193-194. Il faut rappeler que, si ces villages n'appartiennent pas tous à la *chôra* de Bostra, le vaste territoire de cette cité s'étendait en revanche plus loin vers le Sud, dans l'actuelle Jordanie (voir *IGLS XXI/5*, fasc. 1, qui concerne une portion de cette zone). Le découpage géographique des *IGLS* tient compte, le plus souvent, des frontières modernes. Un ultime supplément (p. 329-334) ajoute quelques corrections et de nouveaux inédits. Concordances, bibliographie et index concluent le volume. On regrettera que l'index mêle le vocabulaire aux noms propres, les renvois aux pages du commentaire aux numéros des inscriptions, et que l'accentuation ou la morphologie y laissent parfois à redire (il faudrait ἀνάπαυσις, ἀνάστασις, ἀρξάμενος, δημότης, δημοτικά, Διοκλῆς, δραχμή, ἑθνάρχης, ἐξουσιάζω, ἐπιμέλεια, εὐσέβεια etc.). De nombreuses illustrations dans le texte, dessins principalement de Bankes, Dussaud, Littmann ou Butler, et photographies généralement lisibles, facilitent le contrôle des textes. Sans prétendre à une vue d'ensemble d'une documentation très riche, et qui pour la ville de Bostra est souvent latine (index p. 362-364), les remarques qui suivent visent à signaler quelques textes importants, inédits ou sensiblement améliorés, à Bostra d'une part, dans la Nuqrah d'autre part. [G.]

2012, 481. Une bibliographie ordonnée et commentée récapitule en introduction (p. 1-6) les travaux des dernières décennies sur les monuments et l'histoire de Bostra. Parmi les *corrigenda*, la photo complète du n° 9123 (p. 16), dédicace d'un prétoire sous le *praeses* Hèsychios datée de 490, aurait justifié une nouvelle transcription : le lapicide a corrigé après coup ἡγημόνος (l. 1) mais aussi plus bas ἡγημονικόν (l. 2, non pas ἡγεμονικόν) par un epsilon surchargeant le èta ; les mots πραιτώριον et πολιτευομένου sont entièrement conservés. Parmi les *addenda*, notons dans le domaine des institutions municipales l'apport du n° 9493 : les orfèvres honorent un στρατηγὸς τῆς κολ(ων)ίας, *duumvir* de la colonie qu'est devenue Bostra sous Sévère Alexandre ; ce notable est également συνήγορος, avocat de la cité suivant S. Voir aussi le n° 9875, restitué στρατ(ηγοῦ) [μ]ητρ[οπόλεως καὶ κολωνίας] Βόσρων, bien que, d'après la photo, le tau et le rho avant la cassure soient contestables ; en tout cas, la formule serait une nouveauté. Au n° 9569, le titre de στρατοπεδάρχου (pourtant bien cité p. 32) n'a pas été transcrit. Pour l'Antiquité tardive, la révision du n° 9439 (photo p. 24, commentaire p. 330), daté de 352/353, révèle le nom d'un quartier de Bostra dit du Figuier, γειτονία Συκῆς. Le n° 9046g (p. 329) ajoute un fragment nouveau au § 2 de l'édit d'Anastase. Le nom de Fl. Dôros, *praeses* d'Arabie en 517 (n° 9498) est rapproché par S. du philosophe Dôros d'Arabie, contemporain du précédent. On s'est demandé ailleurs (*Bull.* 2005, 552) si Pétros fils de Dôros, attesté à l'église Saint-Serge de Nitl près de Médaba, n'était pas le fils du même gouverneur. À la longue série de monuments dédiés sous le métropolite Iôannès viennent s'ajouter le n° 9499, daté de 544, pour une partie des remparts, et le n° 9660, pour la restauration d'une tour à Jmarrîn (à moins que la pierre n'ait été apportée de Bostra). [F., G.]

2012, 482. Le corpus de la Nuqrah, dont chaque village bénéficie d'une notice archéologique plus ou moins fournie, consiste surtout en épitaphes et dédicaces d'édifices. Le latin y est beaucoup plus rare qu'à Bostra : outre une dédicace connue de Marc-Aurèle et Lucius Vêrus (n° 9722), on relève un nouveau milliaire de Flavius Iulianus, gouverneur sous Elagabal (n° 9734), et une nouvelle dédicace du duc Flavius Bonus (n° 9857), déjà connu par Libanius et par l'épigraphie. Deux inscriptions inédites révèlent dans le Haurân des institutions civiques connues jusqu'ici surtout en Égypte. On relève à Ta'leh (n° 9825) un βουλευτὶς ἀπὸ προποσίτω(ν) πάγου καὶ δὺς ἄρχας (pour δὶς ἄρξας). Ce bouleute, deux fois archonte, ancien *praepositus pagi*, constitue le premier témoin en Arabie d'une liturgie connue en Égypte à partir du début du IV<sup>e</sup> s., chargée de faire rentrer l'impôt des villages. D'un point de vue lexical, la graphie αποπροποσιτο,

certaine d'après la photo, rend préférable de lire au nominatif le composé ἀποπροπόσιτος, pour ἀποπραιπόσιτος qui est bien attesté (LSJ Suppl., s. v.). À Nâmr al-Hawâ (n° 9930), une dédicace d'édifice datant au plus tôt de la fin du IV<sup>e</sup> s., vu l'invocation chrétienne initiale et la grande croix médiane, mentionne après l'énumération des πιστοί, responsables villageois habituels, les deux chefs de la police dits ἀρχιπάριοι. Ce composé est un hapax tandis que les ῥιπάριοι, comme le rappelle S., apparaissent en Égypte au milieu du IV<sup>e</sup> s. et sont attestés vers 380 dans le diocèse d'Orient, « de la Thébaïde à Antioche », par le papyrus Wilcken, *Chrestomathie*, n° 469. La seule inscription mentionnant un ῥιπάριος, titre en partie restitué, était jusqu'ici SEG 35, 1360 (Honoriate, VI<sup>e</sup> s.). À Sawâra, un monument est dédié à « la Grande Tychè du village » (n° 9882), comme dans plusieurs villes et villages du Hauran. De l'épithaphe métrique d'un centurion, à Khirbet Ghazâleh (n° 9896a), seul est bien conservé le premier vers : Ῥουφίνος στρατιῆς ἑκατοντάδος ἀρχὸς ἀρείων. De nombreuses dédicaces d'églises, généralement datées, témoignent de la vitalité du culte des saints dans le Hauran (cf. *Bull.* 2001, 515), comme à Qarfâ (n° 9918) une dédicace inédite à saint Bacchos, datée de 589/590. La forme τῆς ἐπαρχίου, pour τῆς ἐπαρχίας, se rencontre dans deux inscriptions du même village, au IV<sup>e</sup> s. (nos 9828 et 9829) ; ce « doublet bien attesté » (p. 250) n'est donc pas un barbarisme (ainsi p. 371) mais un adjectif substantivé, τῆς ἐπαρχείου (sc. χώρας), connu au Proche-Orient et ailleurs (cf. LSJ, s. v. ἐπάρχειος, et notamment *I. Gerasa* 161). La masse des épithaphe, le plus souvent réduites au nom et à l'âge, apporte à l'onomastique son lot de nouveautés. Contentons-nous ici de renvoyer à l'index et de proposer notre lecture ou relecture de quelques textes. Au n° 9890, lire Ἀμμ[ώ]νιε (avec deux formes de mu différentes) plutôt que Ααλμ[.]νιε. D'après les photos de deux textes indéchiffrés, on lira au n° 9959 peut-être Σίλα, génitif d'un nom fréquent en Arabie, et sûrement au n° 9856, διὰ Μητροβίου ἀπελ(ευθέρου). [F., G.]

2012, 483. *Migdala*. – F. Angiò, *ZPE* 173 (2010), 27-31 : « L'épigrama di Gaudenzio (*SGO* 22/33/02 = *GVI* 1974) », revient sur l'épithaphe souvent discutée du rhéteur et avocat Gaudentios, généralement identifié à la suite de Seeck (1910) au Gaudentios, originaire d'Arabie, correspondant et collègue de Libanius vers 360 (cf. *PLRE* I, 385, Gaudentius 2). L'a. laisse planer un doute, peut-être excessif, sur cette identification. Les trois distiques de l'épigrama sont analysés en détail. Sans prétendre résoudre la *crux* du troisième hexamètre, auquel il manque plusieurs pieds, A. propose de lire *exempli gratia* : <ὠ>ς ὀσ<ί>ως (οσοσοιοσ sur la pierre) μνημεῖον, <ὀδοιπόρε, τοῦτ'> ἐτέλεσ(σ)εν. [F.]

2012, 484. *Nord de la Jordanie*. – N. Bader, M. Habash, *Newsletter. Faculty of Archaeology and Anthropology, Yarmouk University* 31 (2011), 9-10 : « A Greek Inscription from North Jordan », publie une stèle funéraire basaltique d'al-Tourra au NE d'Irbid. Les a. lisent et restituent : Θάρσι, Εὐσέβι[ος], Επ[ - - ]. La photo permet de proposer Θάρσι, Εὐσέβι, ἐτῶν [..]. Sur le même site, à l'Ouest de Deraa (Adraha), il faut signaler les deux stèles publiées par S. Mittmann, *Beiträge zur Siedlungs- und Territorialgeschichte des nördlichen Ostjordanlandes* (Wiesbaden, 1970), p. 166-167 (et-Turra) et pl. 7. [G.]

2012, 485. *Gérasa*. – S. Agusta-Boularot, J. Seigne, A. Mujjali, *ZPE* 179 (2011), 103-106 : « Épigraphe funéraire d'une jeune fille de Phrygie à *Gérasa* (Jerash, Jordanie) », publie une épigraphe métrique mutilée, ce qui en rend la structure métrique incertaine. La défunte anonyme, née de parents italiens (Αἰσόνιοι) installés, semble-t-il, en Phrygie, était morte avant le mariage. [F.]

2012, 486. F. Valerio, *ZPE* 179 (2011), 116 : « Nota testuale su un'iscrizione tardo-antica da Gerasa (*SGO* 21/23/03) », restitue de façon convaincante dans *I. Gerasa*, 299, πνοίης πό[ρ]ον au lieu de πό[θ]ον. Il signale la même périphrase, pour désigner les narines, chez Grégoire de Nazianze. [F.]

2012, 487. *Philadelphie*. – St. Timm, A. Abu-Shmeis, A. Nabulsi, *Zeitschrift des Deutschen Palästina-Vereins* 127 (2011), 175-184 et pl. 11 : « Zwei griechische Inschriften einer Bleiurne mit Leichenbrand aus *Hirbet Hiğra* in 'Ammān, Jordanien ». Découvert dans un des loculi d'un hypogée fouillé au Sud-Ouest d'Amman, ce petit ossuaire de plomb en forme de sarcophage porte deux inscriptions, l'une sur un petit côté du couvercle : θάρσει, Κρίσπε, οὐδεὶς ἀθάνατος ; l'autre, gravée d'une main plus cursive, sur le côté opposé de la cuve : σοὶ ἐλέχθη· ὃν οἱ θεοὶ φιλοῦσιν, οὗτος ἀποθνήσκει νέος. Le vers fameux de Ménandre, déjà connu sous diverses variantes dans d'autres épitaphes pour de jeunes défunts, est ici déformé par l'insertion de οὗτος ; les a. signalent la même insertion, qui rend en fait le texte prosaïque, à Philadelphie de Lydie (*TAM* V/3, 1912). Les ossements retrouvés dans l'urne étant ceux d'un homme âgé, et le emploi de l'urne leur paraissant exclu, ils se demandent si la citation littéraire ne se rapporte pas à une sépulture voisine. [F.]

2012, 488. *Philadelphie (territoire de)*. – A. J. al-Shami, *Annual of the Department of Antiquities of Jordan* 54 (2010), 35-42 [de la section arabe] : « Fouilles archéologiques à Tell al-'Umayri Est. Première campagne, 2009 », publie des photographies, sans transcription, et une traduction en arabe d'une longue inscription de sept lignes sur le

pavement de mosaïque, endommagé par endroits et anciennement restauré, de l'église de ce site à 15 km au Sud d'Amman. Encadrée, sauf la l. 1, d'un cartouche à queues d'aronde, l'inscription occupe l'extrémité orientale de la nef, au pied du chancel. Malgré de courtes lacunes à la première ligne et à la fin des suivantes (la date finale est mutilée), on déchiffre sans peine un texte qui commence par une invocation en faveur du dédicant, un certain Mousèlios (j'ai relevé dans *CRAI* 2003, p. 513 n. 77, les exemples grecs et latins de ce nom d'origine arménienne, au Proche-Orient et ailleurs). Suivent aux l. 2-5 quatre invocations « au Dieu de saint Serge », dont la première présente un exceptionnel intérêt. On y lit en effet : διαφύλαξαν τὸν μεγαλαπρ(επέστατον) – pour διαφύλαξον τὸν μεγαλοπρεπέστατον – Αλμουνδαρον κόμ(ητα) – titre qu'il faudra vérifier. D'après les l. 6-7, la pose du pavement eut lieu sous l'épiscopat de Polyeucte, déjà connu par l'inscription d'Amman, *I. Jordanie* 2, 43. Cette dernière n'étant pas datée, et l'église d'al-'Umayri ne l'étant plus du fait de la perte des dernières lettres, il est a priori difficile de préciser l'époque des deux contemporains, Polyeucte et Almoundaros. On ne peut éviter cependant de rapprocher le comte Almoundaros du fameux phylarque ghassanide al-Mundhir (570-581, cf. *PLRE* III, 34-37, Alamundarus). La rareté du nom (il ne s'agit évidemment pas de ses homonymes Lakhmides, alliés des Perses, cf. *PLRE* II, 40-43, Alamundarus 1 et 2), mais aussi la dévotion des Ghassanides envers saint Serge dont témoigne au début du VI<sup>e</sup> s. l'église de Nitr et ses inscriptions (*Bull.* 2005, 552), rendent l'hypothèse séduisante. Il est vrai qu'Almoundaros revêt ici la dignité de *magnificentissimus comes*, très inférieure au rang de patrice porté par le phylarque après son avènement. Il faudrait, s'il s'agit du même personnage, que la mosaïque d'al-'Umayri soit antérieure à 570. L'étude archéologique du monument devrait permettre de confirmer ou d'infirmer cette hypothèse. [F.]

2012, 489. *Pays de Moab*. – A. Shiyyab, *Liber Annuus* 61 (2011), 655-657 : « A New Greek Inscription from Jordan: Al-Kerak ». Découverte dans une citerne à Abadah, au Sud d'Al-Kerak, une inscription en relief sur l'enduit d'une citerne offre une citation de plus du Psaume 28, 3 : Φωνὴ Κυρίου ἐπὶ τῶν ὑδάτων, ὁ Θεὸς τῆς δόξης ἐβρόντισεν, Κύριος ἐπὶ ὑδάτων πολλῶν. Cette citation, fréquemment liée à des citernes, fontaines ou vases liturgiques (Felle, *Biblia epigraphica*, index p. 522, en compte 26 exemples), est souvent réduite aux premiers mots du verset. Inversement, une inscription des environs de Pétra n'en donne que la fin (voir *Bull.* 2005, 557, avec d'autres références). [F.]

2012, 490. *Zōora*. – W. Ameling, *ZPE* 178 (2011), 187-190, reconnaît dans le nom

Λουλιανός de l'épithaphe *I. Palestina Tertia* Ib (*Bull.* 2009, 529), n° 41, une variante répandue de Iulianus (voir aussi *Bull.* 2009, 529). Il réédite à ce propos l'épithaphe de deux φροντισταί, Isidōros Pinaras (surnom) et Loulianos, considérée à tort comme une inscription juive de Jaffa (*CIJud* II, 919). La pierre, dont est donnée ici une bonne photographie, est entrée autrefois au Louvre comme provenant d'Alexandrie. A. met aussi en doute cette information, et même le caractère juif du document. [F.]

2012, 491. N. Bader, M. Habash, *Arabian archaeology and epigraphy* 23 (2012), 99-104 : « A Greek Funerary Inscription from Jordan », publie une inscription d'an-Naqa' près de Ghor es-Safi, l'ancienne Zôora. Datée de 461 p. C., l'épithaphe d'Arrianos fils d'Abdalgès s'intègre parfaitement, par son formulaire et son onomastique, à l'épigraphie funéraire de cette cité (en dernier lieu *Bull.* 2009, 529). [F.]

2012, 492. *Région de Zôora*. – E. Puech, dans Cl. Dauphin, B. Hamarneh (éd.), *In Memoriam Fr Michele Piccirillo, ofm (1944-2008) : Celebrating His Life and Work* (BAR Int. Ser. 2248 ; Oxford, 2011), 75-94, fig. 205-236 : « Notes d'épigraphie christo-palestinienne de Jordanie », offre un inventaire de documents araméens, sur pierre ou sur mosaïque, qui n'entrent pas dans le cadre de ce *Bulletin*. On relève seulement deux graffites grecs rupestres à l'ermitage de Qaşr al-Abdiah (p. 91-92, fig. 231, 232, 236). N° 1 : Ἰ(ησοῦς) Χ(ριστὸς) σοῦ δύναμις, καὶ Θ(εὸς) σὸσον Αβοιδω (l'impératif ἰδοῦ est peu probable), κ(αὶ) ἅγιον πνέμα (*sic*). N° 3 : καὶ θῦσον (pour θῦσον). [F.]

2013, 436. **Généralités. Poids**. – A. Kushnir-Stein, *Israel Numismatic Research* 6 (2011), 35-59 : « Inscribed Hellenistic Weights of Palestine », présente un recueil des poids inscrits hellénistiques de « Palestine », entendue ici comme les régions qui, à la fin de la période, composent le royaume hérodién et la Décapole. Certains des poids de Marisa, dont l'a. n'avait qu'une connaissance imprécise, sont simplement signalés (*Bull.* 2011, 622) ; les autres sont publiés, dont onze inédits. Ces objets, qui portent presque tous une date précédée du signe L et calculée sur l'ère séleucide, appartiennent au II<sup>e</sup> s. a.C. Leur formulaire usuel, que l'a. distingue de celui des poids de la Phénicie et du Nord de la Syrie, d'une part, et de ceux plus diversifiés de la période romaine, d'autre part, comprend, à la suite de la date, ἀγορανομούντος ou ἀγορανομούντων, suivi d'un ou deux noms, avec ou sans patronyme. D'autres caractères définissent ce groupe d'objets, dont le décor, très rare, et la forme, carrée ou exceptionnellement ronde, avec l'avvers inscrit entouré d'un cadre et le revers losangé. Le poids A10, p. 39, considéré comme appartenant à Gêrasa (Welles, *I. Gerasa*, 251), me semble provenir d'une autre cité.

Concernant les inédits, on lit, sur la photo du poids B1, le génitif Χάρητος plutôt que Χαρήτου, pour désigner l'agoranome. De même, le patronyme de l'agoranome du poids B5 se lit Λυσίου plutôt que Λυσιμ(άχου). La lettre M sur le poids B9, p. 49, n'est pas expliquée ; elle doit être comprise comme l'abréviation de μνᾶ, « une mine », ce qui correspond à la masse de l'objet, 555 g, mais constitue une exception dans une série où les mesures ne sont jamais indiquées : la provenance palestinienne est sujette à caution. Le poids B10 est orné d'un épi de blé, emblème qui me semble appartenir à Scythopolis. [G.]

2013, 437. Poids de Gabala, de Gaza et de sa région, voir *infra*, n<sup>os</sup> 445 et 466.

2013, 438. *Reliquaires*. – M.-Chr. Comte, *Les reliquaires du Proche-Orient et de Chypre à la période protobyzantine (IV<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles). Formes, emplacements, fonctions et cultes* (512 p. et 582 ill. ; Turnhout, 2012), consacre un chapitre introductif (p. 99-108) aux reliquaires portant une inscription, qui ne sont pas les plus nombreux. Tantôt l'inscription désigne le ou les saints auxquels appartiennent les reliques, tantôt une formule d'ex-voto nomme le ou les dédicants. Le catalogue général (p. 129-413) fait connaître trois nouvelles inscriptions votives de Syrie (Apamène), sur des reliquaires des musées d'Idlib, Hama, Maaret en-Noman. On lit sur le reliquaire d'Idlib (p. 102-103 et 403, n<sup>o</sup> 1) : Ὑπὲρ εὐχῆς Φιλίπου (καὶ) παντὸς [τοῦ οἴκου αὐτοῦ] ; sur le reliquaire de Hama, daté de 558/559 p. C. (p. 102-103 et 379, n<sup>o</sup> 2) : (ἔτους) οὐ ἰνδ(ικτιῶνος) ζ' ὑπὲρ εὐχῆς Ἰωάννου Μούσχου ; sur le reliquaire de Maaret en-Noman (p. 102-103 et 387-388, n<sup>o</sup> 1) : Ὑπὲρ εὐχῆς Ῥωμα(ν)ο(ῦ) το(ῦ) Μαρκιανοῦ. [F.]

2013, 439. **Commagène**. *Titulature royale et formulaire honorifique*. – Chr. P. Jones, *ZPE* 184 (2013), 199-201 : « Mithridates II of Commagene : A Note », et G. Staab, *ZPE* 185 (2013), 146 : « Noch einmal zur Ehrung Mithradates' II. von Kommagene », discutent des changements apportés récemment par Staab à l'un des textes du *hierothesion* d'Antiochos I<sup>er</sup> de Commagène au Nemrud Dağı, *OGIS*, 395, et *IGLS* I, 22 (*Bull.* 2012, 446). Le débat porte d'abord sur la restitution de l'épithète [τὸν ἄξι]τον, que J. considère comme inusitée pour un roi et qu'il remplace par [τὸν υἱ]όν, restitution repoussée par S. pour des raisons de place, qui ne me semblent pas convaincantes. En revanche, la deuxième proposition de J., concernant la raison pour laquelle le roi Antiochos I<sup>er</sup> honore son fils le roi Mithradatès, τιμῆς καὶ [φι]λοστο[ργ]ίας τῆς πρὸς [αὐ]τόν, plutôt que πρὸς [αὐτ]όν de S., s'appuie sur des exemples peu probants. Avec S., il faut penser que le roi Antiochos honorait son fils en raison de l'affection qu'il

portait à ce dernier, plutôt qu'à cause de l'affection de Mithradatès envers son père comme le pense J. [G.]

2013, 440. *Zeugma*. – R. Ergeç, J.-B. Yon, dans C. Abadie-Raynal (dir.), *Zeugma III. Fouilles de l'habitat (2) : La maison des synaristôsai. Nouvelles inscriptions* (TMO 62 ; Lyon, 2012), 153-200 : « Nouvelles inscriptions », réunissent 59 textes, essentiellement des inscriptions funéraires de Zeugma, pour beaucoup inédites. Sont cependant réédités les textes *IGLS* I, 94-105, avec des photos. Les formulaires sont en général simples, avec un nom au vocatif suivi ou non d'un patronyme puis d'ἄωρε χαῖρε ou ἄλυπε χαῖρε. Les noms latins sont relativement nombreux, *duo nomina* portés par des citoyens romains, ou noms uniques comme Πάκτος, Pacatus (?). Les noms grecs sont cependant les plus fréquents et les sémitiques les plus rares, dont Αβιδχαβλου (gén.), peut-être pour Αβιδχαλβου, et les féminins Σαμβάτιον et Γορθας. Utiles index (onomastique, du formulaire et des termes de parenté). [G.]

2013, 441. **Haute-Mésopotamie**. *Nisibe*. – E. Keser-Kayaalp, N. Erdoğan, *Anatolian Studies* 63 (2013), 137-154 : « The cathedral complex at Nisibis », présentent un rapport provisoire des fouilles de la cathédrale fondée entre 313 et 320, près de laquelle se dresse encore le baptistère. Au centre de la façade Sud du baptistère, restée dans son état primitif et à présent entièrement dégagée, l'inscription de fondation date la construction de 359/360 *p. C.*, sous l'évêque Ouolagésos et le diacre Akepsymas (*I. Estremo Oriente greco* 62). Une bonne photo de l'inscription (p. 147 fig. 16) montre que le texte connu s'est quelque peu dégradé. La formule finale est à rectifier d'après *Bull.* 2005, 503. [F.]

2013, 442. **Syrie**. *Kyrrhos*. – Fr. Alpi, dans J. Abdul Massih (dir.), *Cyrrhus 1. Le théâtre de Cyrrhus d'après les archives d'Edmond Frézouls* (Bibliothèque archéologique et historique, 196 ; Beyrouth, 2012), 405-410 : « Les inscriptions du théâtre », publie sept inscriptions fragmentaires gravées sur les gradins du théâtre et un graffite sur une architrave. Les photos ne permettent pas de contrôler des lectures et des restitutions où abondent les abréviations insolites (n° 1) ; on retiendra la probabilité de la mention d'anthroponymes sur des sièges réservés : Δειοδώρο[υ], Μαρανα, Ἀγρίππου. [G.]

2013, 443. *Antiochène*. – D. Feissel, *Syria* 89 (2012), 228-233, en appendice à l'étude de B. Riba, *ibid.*, 213-227 : « L'église de l'Est et les inscriptions de Kafr 'Aqab (Gebel Wastani, Syrie du Nord) », publie d'après des photographies six inscriptions (fig. 10-15), toutes chrétiennes sauf une. N° 1, épitaphe rupestre (II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s.) : Ἰσείς Μακαρώσα ἄλυπε χαῖρε. N° 2, invocation d'Eusébios et Antiochia (405 *p. C.*). N° 3,

inscription apotropaïque : Εἷς Θεὸς ὁ βοηθῶν. Ἦ Φθονέ, ἄπανξε (Toi, l'Envie, va te pendre !). N° 4, Invocation à Dieu ; noter le barbarisme δώσι εἰμῖν πρωκρησία pour πρόκρισιν. N° 5, acclamation au-dessus d'un christogramme : τούτῳ νίκα. Le n° 6 est plus remarquable. Cette borne d'asylie trouvée aux abords du village, non loin de l'église de l'Est, marquait la limite entre cette dernière et l'église principale : ὄροι τῆς [πα]ναγίας ἐκκλησ(ίας) καὶ τοῦ ἀ]γ(ίου) Θαλαλέ[ο]υ. Ce bornage octroyé (παρασχεθέντα) par l'empereur Anastase (491-518) fut mis en place sous un évêque d'Antioche dont le nom, à la fin, a disparu : ἐπὶ [τ]οῦ ἀρχιεπ[ι]σκό(που) ἡμ[ῶν] - -]. Selon R., *ibid.*, p. 224-225, ce pourrait être le patriarche Sévère (512-518) dont on connaît des homélies en l'honneur de Thalélaios, martyr d'Aigéai en Cilicie. L'église de Kafr 'Aqab dédiée à ce saint suggère l'instauration, peut-être par Sévère, d'un pèlerinage en son honneur. [F.]

2013, 444. *Laodicène (Ras el-Bassit)*. – N. Beaudry, dans *O Mosaico romano nos centros e nas periferias. Originalidades, influências e identidades, Actas do X Colóquio Internacional da AIEMA — Conimbriga 2005* (Conimbriga, 2011), 669-678 : « Mosaïques inédites d'une synagogue à Ras el-Bassit, Syrie du Nord ». Fouillées par P. Courbin en 1973, deux pièces appartenant à une synagogue possèdent des pavements de mosaïques que B. date du tournant du VI<sup>e</sup> s. L'une des pièces a livré deux intéressantes inscriptions, la première dans un cartouche (p. 672 et fig. 10) : Ἐκ τῆς μεγάλης δωρεᾶς Ἡρᾶς γερουσιάρχης ὑπὲρ σω[τ]ηρίας Ἀλεξάνδρας θυγα[τρὸς] αὐτοῦ καὶ πάντων τῶν [τέ]κνων καὶ ὑπὲρ μνίας Κυρίας τῆς ἀειμνήστου πολλὰ καμούσης εἰς τὸ κτίσμα τοῦ ἀναγίου ἐποίησεν. Je lis d'après la photo μνίας et non μη(ε)ίας ; peut-être Κυρίας plutôt que κυρίας, à moins que la mention de l'épouse ne reste anonyme ; ἀναγίου pour ἀναγ(ε)ίου plutôt que ἀναγ(α)ίου. Le nom grec de l'étage oscille entre l'attique ἀνώγειον et les variantes de la koinè, ἀνάγειον (dans le Nouveau Testament), ἀνώγειον (datif ἀνογίῳ dans une inscription tardive d'Athènes, *Bull.* 2009, 586), auxquelles s'ajoute ici ἀνάγειον (même forme probablement à Césarée, cf. *infra* n° 462). Sur les variantes comparables des papyrus byzantins (au pluriel ἀνώγαια, ἀνώγεια, ἀνάγαια), voir G. Husson, *Οἰκία. Le vocabulaire de la maison privée en Égypte d'après les papyrus grecs* (1983), 40. La seconde inscription, dans un médaillon (p. 672 et fig. 8), est une invocation pour le salut du même Hèras, gérousiarque, et sa famille. [F.]

2013, 445. *Gabala*. – J. Aliquot, M. Badawi, *ZPE* 184 (2013), 202-204 : « Trois poids romains de Gabala (Syrie) », publient des poids trouvés en fouille à Jablé, l'ancienne Gabala, dont l'un est inscrit : Λίτρας Γαβαλιτικῆς ὄγδοον. C'est une formule originale où le nom de l'unité locale est latin sans que l'unité de mesure soit la livre

romaine d'environ 328 g, puisque le huitième pèse 63,60 g et correspond à une livre gabalitique d'environ 508 g. On a quelques autres exemples de livre locale d'une cité du Proche-Orient. L'adjectif ktétique est un hapax. [G.]

2013, 446. *Apamène*. – H. C. Evans, dans le catalogue d'exposition *Byzantium and Islam. Age of Transition, 7th-9th Century*, éd. H. C. Evans, Br. Ratliff (New York, 2012), 41-43, n° 22, présente pour la première fois au complet les quinze pièces du trésor dit d'Attarouthi. Ce trésor d'argenterie ecclésiastique, probablement enseveli au début du VII<sup>e</sup> s., compte dix calices et trois encensoirs (ces derniers déjà *SEG* 48, 1850). Tous sont porteurs d'inscriptions votives, dont E. donne une transcription en majuscules et une traduction. Cinq calices appartenaient à une église Saint-Étienne (n°s 1 et 2 : ἁγίου Στεφάνου κόμης Ατταρωθις ; saint Étienne et saint Georges au n° 5) ; trois autres calices et un encensoir appartenaient à une église Saint-Jean (n°s 8 à 11, ἁγίου Ἰωάννου κόμης Ατταροθις / Ταρωθις / Αταρωθις / Ατταρουθις). Quelques pièces mentionnent un ou des donateurs : Eudoxia (n° 3), Diodôros (n°s 4 et 5), les deux sœurs Ertha et Stephanô (n° 12), les trois frères Kèrykos, Barôchios (nom très rare) et Martyrios (n° 13). Dans la dédicace n° 4 : Διόδωρος κ(ώμης) Ατταρουθις ὑπὲρ σοτηρίας αὐτοῦ προσήνεγκεν, le toponyme ainsi placé doit indiquer l'*origo* du dédicant plutôt qu'une offrande à son village (E. sous-entend une offrande à l'église Saint-Étienne). Au n° 5, dédicace du diacre Diodôros (peut-être le même qu'au n° 4), les abréviations ne sont pas toutes bien comprises. Je lirais pour ma part : Διόδωρος διάκο(νος) εὐχαριστῶ(ν) (participe et non indicatif) τῷ Θ(ε)ῷ (καὶ) τοῖς ἁγίοις Στεφάνῳ (καὶ) Γεοργίῳ προσ(ήνεγκεν) (et non l'adverbe πρὸς traduit « also ») κόμη(ς) Ατταρωθων : « Diodôros, diacre, rendant grâce à Dieu et aux saints Étienne et Georges, a fait offrande, du village d'Atarôtha » ; le toponyme final semble indiquer l'origine du dédicant comme au n° 4, plutôt que le village comme destinataire de l'offrande. Quant à l'encensoir n° 12, ὑπὲρ ἀναπαύσεως Ερθας (καὶ) Στεφανοῦς τέκνων Κυριακοῦ, il faut corriger la traduction « Stephen » et la lecture Στεφάνου (*SEG, loc. cit.*). On est frappé, dans ces documents homogènes, par les transcriptions grecques très variables du toponyme sémitique (qui survit jusqu'à nos jours sous la forme Târûtîn) : Tarôthis ou plus souvent at-Tarôthis (avec adjonction de l'article arabe), sont apparemment indéclinés ; le génitif Ατταρωθων suppose un neutre Atarôtha. D'autres variantes sont connues par des épitaphes de la diaspora syrienne chrétienne : à Odessos, κόμης Ταρουτίας Ἐμπόρων (Beševliev, *Spät. Inschr. aus Bulgarien*, n° 97) et κό(μης) Θαρουθιον (*ibid.*, n° 117) ; et à Sirmium où j'ai proposé de reconnaître le même nom de village, au génitif Τερούτης (*Bull.* 2009, 654). [F.]

2013, 447. Nouveaux reliquaires d'Apamène, *supra* n° 438.

2013, 448. *Émèse*. – K. Abdallah, dans M. Şahin (éd.), *11th International Colloquium on Ancient Mosaics, October 16th-20th, 2009, Bursa Turkey* (Istanbul, 2011), 1-13 : « Mosaique d'Héraclès découverte à Homs (Syrie centrale) », présente les cinq panneaux d'une mosaïque provenant de Homs, l'ancienne Émèse, pratiquement inédite et conservée au musée de Maaret en-Noman. Sont nommés, pour illustrer différentes scènes du mythe d'Héraclès, Alcmène, Amphitryon, Héraclès et Iphiclès, Okéanos et les servantes, *θεραπανίδες*, ainsi que l'Ignorance et l'Immortalité personnifiées, Ἄγνοια et Ἀ[θα]νασία. [G.]

2013, 449. *Émésène (?)*. – A. Sartre-Fauriat, *Syria* 89 (2012), 185-194 : « Une stèle au cavalier au Musée des Beaux-Arts de Lyon », publie une stèle votive en calcaire qui représente un dieu cavalier et un donateur devant un pyrée. La plinthe porte une inscription : Μανεμῶ ἥρωι ἀνέθηκε Δαισανης Γολασου ἀπὸ Σεβηκωνης. L'a. souligne l'intérêt d'une dédicace faite exceptionnellement à un héros, par ailleurs inconnu. Les noms, de lieu et de personne, seraient nouveaux. On peut, avec l'a., hésiter pour la lecture du toponyme et la photo pourrait accréditer la présence d'un mu plutôt que d'un nu. Je proposerais Σεβή(ρου) ou bien Σεβη(ριανῆς) κόμης. La stèle viendrait, selon l'a., de la Palmyrène, malgré certains caractères originaux, ou plus largement de la steppe syrienne. Il faut réduire la zone de recherche : Golasos est connu à Émèse, *SEG* 33, 1254, et l'on rencontre à Intercisa en Pannonie un militaire nommé M. Aurelius Deisa[n], *domo Hemesa*, dans la *cohors I milliaria Hemesenorum* (*RIU* 5, 1184). L'Émésène me semble fournir une provenance envisageable, puisque le basalte est loin d'être le seul matériau disponible dans cette contrée en partie steppique. On ne s'étonnerait pas de trouver une *kômè* de Sévère dans une région très liée à l'histoire de la dynastie sévérienne. [G.]

2013, 450. *Palmyre*. – A. Kubiak, K. Jakubiak, *Semitica et Classica* 5 (2012), 239-244 : « Unpublished inscriptions from Palmyra », présentent trois textes nouveaux, brefs et lacunaires, dont un en araméen, et deux en grec. Par ailleurs, ils lisent partiellement une date dans la partie araméenne de la bilingue qui est maintenant *I GLS* XVII, 324, qui se placerait après 159 *p.C.* L'apport des textes grecs est minime. L'un, n° 2, est une console avec les restes d'une inscription honorifique offerte par des ἱερεῖς Ἀθ[ηνᾶς] ; l'autre un texte de propriété de tombeau. [G.]

2013, 451. *Doura-Europos*. – G. F. Grassi, *Semitic Onomastics from Dura Europos. The Names in Greek Script and from Latin Epigraphs* (Padova, 2012 ; 335 p.), fournit un catalogue de tous les anthroponymes des inscriptions et papyrus grecs de

Doura et un autre, bref, de ceux des seules inscriptions latines, ce qui constitue un indispensable index onomastique des documents de ce site, hormis les papyrus latins et les documents rédigés dans les langues sémitiques. Elle y ajoute un lexique limité aux noms de personne d'origine sémitique qu'elle isole dans les deux séries précédemment établies. La formation de chacun d'eux y est analysée ; des correspondances sont établies avec des noms connus dans les langues sémitiques ou avec l'anthroponymie d'autres sites et régions du Proche-Orient. Enfin, un dernier index offre une liste des théonymes sémitiques qui servent à former des noms propres. Cet ouvrage, qui tient compte des dernières publications épigraphiques sur le Proche-Orient, rendra de précieux services. [G.]

2013, 452. **Phénicie**. *Arados*. – Fr. Briquel Chatonnet, *CRAI* (2012), 619-638 : « Les inscriptions phénico-grecques et le bilinguisme des Phéniciens », fait un bilan des inscriptions qui utilisent les deux langues. Toutes datables entre le début du IV<sup>e</sup> s. *a.C.* et la fin du I<sup>er</sup> s. *a.C.*, elles ont été trouvées hors de la Phénicie proprement dite (Chypre, Rhodes, Cos, Délos, Athènes, Le Pirée, Démétrias, Malte), hormis celle d'Arados, *IGLS* VII, 4001, datée de 25 *a.C.*, la plus récente de la série. L'a. montre que le texte phénicien est celui qui donne presque toujours le plus d'informations. Elle étudie en détail la partie phénicienne de l'inscription d'Arados, conservée au Louvre, localisation qui avait échappé à J.-P. Rey-Coquais, l'auteur de ce volume du corpus. De bonnes photos et un fac-similé permettent d'améliorer les lectures du phénicien. L'a. démontre que le texte grec est ici premier et que le formulaire et la langue du phénicien sont mal maîtrisés. La première ligne du grec reste indéchiffrée, comme dans le corpus, mais les lettres lisibles sur les photos sont assez différentes de ce qu'on croyait lire. [G.]

2013, 453. *Sidon*. – J.-B. Yon, dans le catalogue de l'exposition de Genève, *Fascination du Liban. Soixante siècles d'histoire, de religions, d'art et d'archéologie* (Lausanne, 2012), 117-120 : « Les cippes funéraires de Sidon et leurs inscriptions », fait une présentation générale des cippes funéraires sidoniens d'époque romaine d'un type très particulier, limité au territoire de cette cité (voir *Bull.* 2001, 487 ; 2005, 520 ; 2006, 462). Les photos de trois de ces objets, publiés par Lammens ou Contenau, sont accompagnées des textes grecs et de traductions. Le formulaire comporte le plus souvent le nom du défunt au vocatif, sans patronyme, une ou deux épithètes élogieuses et une indication d'âge. Le salut, *χαῖρε*, est fréquent, mais les dates sont rares. L'a. lit, p. 117, n° 2, sur l'un de ces objets au Musée National de Beyrouth, le vocatif de Clemens, *Κλήμη*, là où H. Lammens, *Le Musée Belge* 6 (1902), p. 54, n° 105, comprenait Cloelius,

Κλήλλι. La photo permet de corriger : Κλήμι. [G.]

2013, 454. Tyr. – Fr. Alpi, dans *L'histoire de Tyr au témoignage de l'archéologie, Actes du séminaire international (Tyr 2011)*, Beyrouth, 2012 (BAAL hors série, 8), 193-204 : « La basilique paléochrétienne de Tyr : fragments inscrits et problèmes d'identification ». La fouille d'une grande basilique découverte en 1995 a révélé du côté Est, sous un podium funéraire, sept sépultures privilégiées et un grand nombre de fragments inscrits qui ont permis de restituer seulement trois textes très mutilés. Le n° 1, sur cinq fragments d'une dalle de remploi, remonte d'après l'écriture au II<sup>e</sup> ou III<sup>e</sup> s. Outre θε[ο]φιλέ[στατος] restitué par A., on peut y reconnaître aussi ἀνείκη[τος] : les deux épithètes, peut-être à l'accusatif, conviendraient bien à une titulature impériale dans un formulaire de dédicace. Les inscriptions n<sup>os</sup> 2 et 3 proviennent des tombes privilégiées. La moins mal conservée est le n° 3, en neuf fragments, où l'on reconnaît le début d'une épigramme en vers dactyliques. L'a. donne du premier vers une restitution et une traduction surprenantes : [Στ]ύγη ῥάσσε, Πάτερ, νίκης ἐν ἀε[ὶ] ὑπο]βήσας, « Frappe les abominations, ô Père, qui toujours (les) a fait déchoir de (leur) victoire ! ». Dans un grec moins forcé on peut restituer (avec spondée au 5<sup>e</sup> pied et enjambement sur le vers suivant) :

[Οὐ] γῆράς σε, πάτερ, νίκησεν, ἀε[ὶ] δ' ἠ]βήσας  
μάρναο σῆι πολῆι [- -]

« La vieillesse, père, ne t'a pas vaincu, mais dans une perpétuelle jeunesse tu as combattu pour ta cité... ». Le poète n'invoque pas Dieu le Père contre des ennemis de la foi, mais fait l'éloge d'un « père » enseveli à cet endroit. Il pourrait s'agir d'un évêque de Tyr qui, malgré son grand âge, a défendu son Église contre un ennemi spirituel. Les fragments du n° 2 appartiennent aux trois premières lignes d'un texte très incomplet, mais où les fins de lignes sont conservées. On lit à la l. 1 ]ος ἠγε[- -]μνοτης, probablement une forme d'ἠγε[μὼν] et à la fin (je suppose) un nom de vertu, ἀγ]νότης, σε]μνότης *vel sim.* À la l. 2, comme le note A., τ]ῆς μυσταγωγ[ίας] « semble désigner l'initiation baptismale que confère l'évêque » ; on peut aussi se demander si les lettres ]θεος en fin de ligne n'appartiennent pas à un nom de personne : un Dôrothéos évêque de Tyr est attesté en 458. À la l. 3, A. voit non sans raison dans les lettres ]ητυρ[ le nom de la cité : on peut en effet lire τ]ῆι Τύρ[ω] ou τ]ῆι Τυρ[ίω] (noter l'iotadescrit comme au n° 3) ; à la fin la photo permet de lire φανείς plutôt que ]φανες. Ce texte lui aussi paraît être une épigramme funéraire, mais cette fois en vers iambiques. Trop tardive pour correspondre à la cathédrale du IV<sup>e</sup> s., cette basilique hors-les-murs pourrait être « le sanctuaire *Sainte-*

*Marie-des-marais* qu'évoquent les actes du synode de 518 ». [F.]

2013, 455. J.-B. Yon, dans *L'histoire de Tyr au témoignage de l'archéologie, Actes du séminaire international (Tyr 2011)*, Beyrouth, 2012 (*BAAL* hors série, 8), 295-304 : « Des étrangers à Tyr », établit un inventaire des sources, littéraires, épigraphiques et papyrologiques sur la présence à Tyr de visiteurs ou résidents étrangers. Cela lui permet en particulier de recenser les inscriptions concernant les gouverneurs présents à Tyr, ou de revenir sur la brève liste des phénicarques. P.-L. Gatier, *ibid.*, 55-70 : « La grande salle basilicale des bains de Tyr », montre que nombre d'inscriptions honorifiques trouvées à Tyr proviennent d'une « basilique thermale », prolongement du frigidarium des bains, qui a servi dans l'Antiquité tardive de salle d'exposition des témoignages de la gloire ancienne de la cité, en regroupant des statues et des inscriptions parfois regravées. [G.]

2013, 456. **Palestine. Généralités.** – W. Eck, *Rationes rerum. Rivista di filologia e storia antica* 1 (2013), 17-38 : « Comprendere constesti : il nuovo *Corpus inscriptionum Iudaeae / Palaestinae* multilingue ». Outre une analyse détaillée des volumes déjà parus (deux pour Jérusalem, un pour Césarée), l'a. rappelle utilement les principes du nouveau corpus, mais aussi des difficultés de réalisation qui feront mieux comprendre certaines déficiences, fâcheuses mais inévitables. Le droit international oblige à différer les volumes 7 et 8 initialement prévus pour la Samarie et le Golan. Les contraintes financières obligent à publier d'ici 2018 les volumes 3 (la côte Sud), 4 (Judée / Idumée), 5 (Negev) et 6 (Galilée et côte Nord), en remettant à plus tard la publication d'index et de suppléments. [F.]

2013, 457. *Hippos.* – W. Eck, *Gephyra* 9 (2012), 69-73 : « Iulius Tarius Titianus als Statthalter von Syria Palaestina in der Herrschaftzeit Elagabals in Inschriften aus Caesarea Maritima und Hippos », étudie la carrière du personnage qui est l'objet d'une inscription honorifique d'Hippos (*Bull.* 2011, 620). Ce sénateur, connu par une inscription de Takina en Lycie-Pamphylie comme proconsul de cette province sous Septime Sévère, figure, sur une inscription récemment publiée d'Attaleia, sous le nom de Iulius Tarius Titianus. Le premier gentilice, Julius, nouvellement attesté, est également présent sur une inscription latine fragmentaire de Césarée, *CIIP* II, 1231. Cela permet à l'a. de corriger sa récente notice de ce corpus et de placer le gouvernorat de Syrie-Palestine de ce personnage sous Élagabal. [G.]

2013, 458. *Césarée et la côte palestinienne.* – W. Ameling, H. M. Cotton, W. Eck et al., *Corpus Inscriptionum Iudaeae/Palaestinae*, vol. 2, *Caesarea and the Middle Coast : 1121-2160* (Berlin - New York, 2011 ; XXII-918 p.). Ce nouveau volume du

*CIIP* comprend essentiellement les inscriptions de Césarée ; les sites côtiers voisins, Apollonia, Castra Samaritanorum, Dora et Sycamina, n'ont livré en effet qu'une poignée de textes. À la différence du corpus de Jérusalem (*Bull.* 2011, 621, et 2012, 472), fortement multilingue, les inscriptions de Césarée sont presque toutes latines ou grecques. L'épigraphie publique du Haut-Empire, à peu près exclusivement latine, sort du cadre de ce Bulletin : renvoyons en dernier lieu à W. Eck, dans *Envisioning Judaism, Studies in Honor of Peter Schäfer*, éd. R. S. Boustán et alii, I (Tübingen, 2013), p. 91-105 : « Wie römisch war das caput Iudaeae, die colonia Prima Flavia Caesariensis ? ». Les inscriptions grecques, la plupart postérieures au III<sup>e</sup> s., sont éditées par W. Ameling, qui succède dans l'entreprise à L. Di Segni, sauf les nombreuses inscriptions juives (presque toutes en grec elles aussi) qu'édite J. Price. Parmi un total de plus de mille inscriptions, il ne manque pas d'inédits significatifs (certains seront signalés ci-dessous), sans parler des fragments inclassables, et souvent minuscules, qui occupent les n<sup>os</sup> 1802-2079. Le classement du corpus est thématique : inscriptions religieuses (païennes, juives, chrétiennes), juridiques, inscriptions relatives aux empereurs, aux gouverneurs et à l'administration impériale, aux militaires, à la colonie de Césarée, épitaphes. Une grande partie des inscriptions officielles provient des deux prétoires de Césarée, celui du gouverneur romain du I<sup>er</sup> au III<sup>e</sup> s., et plus au nord le prétoire du procurateur devenu à partir du IV<sup>e</sup> s. celui du gouverneur byzantin (plans aux p. 236-237) : voir les n<sup>os</sup> 1266-1276 (dédicaces latines) et 1282-1344 (procurateurs financiers et gouverneurs tardifs), et en dernier lieu J. Patrich, dans *Imperium – Varus und seine Zeit* (Münster, 2010), 175-186 : « The Praetoria at Caesarea Maritima ». La prise en compte de l'*instrumentum*, même si elle alourdit le corpus (n<sup>os</sup> 1679-1801) et pose des problèmes de provenance, offre des documents de grand intérêt, dont de nombreux poids inscrits et des sceaux de plomb. À la fin du volume, l'index cumulé des noms de personnes des t. 1 et 2 (Jérusalem et Césarée) ne compense pas le manque d'un index du vocabulaire, indispensable à un ouvrage de ce genre. Il convient néanmoins de saluer l'élargissement de la documentation et l'approfondissement de la recherche que représente le nouveau corpus par rapport à celui de Lehmann et Holum (*Bull.* 2002, 469-471). [F., G.]

2013, 459. Nous signalons ci-après quelques inscriptions nouvelles, et proposons diverses corrections ou explications de textes déjà connus. Le chapiteau d'une synagogue n<sup>o</sup> 1144 porte deux monogrammes dont le premier était lu par Avi-Yonah Πατρικί(ο) ; il n'y a là en réalité ni tau ni kappa, mais sûrement un éta au centre et peut-être en haut à

droite un upsilon ; il faut probablement lire Παρηγορίου, nom typiquement juif déjà bien attesté à Césarée (voir notamment n° 1456). [F.]

2013, 460. Les rares documents administratifs n<sup>os</sup> 1195-1198 sont qualifiés un peu rapidement d'« imperial documents ». Les moins incomplets sont deux tarifs byzantins, qui ne sont pas pleinement élucidés. Celui de l'hippodrome (n° 1196), qui détaille le financement des *hippotrophi*, sera prochainement réédité par Jean Gascou. Pour le tarif du préfet du prétoire Pousaios (n° 1197), le corpus offre un bon état de la question (compte tenu notamment de *Bull.* 2004, 394) sans progrès sensible de l'interprétation. Je me contente ici de revenir sur deux points. Dans un tarif consacré aux frais de justice, il est difficile à croire que les premières lignes concernent la levée de l'impôt : le verbe *μεθοδεύω* a plutôt ici le sens de faire comparaître en justice (*convenire*). On peut traduire ainsi les premières lignes du tarif : « À l'intérieur du diocèse d'Orient, que le fonctionnaire de la préfecture qui convoque quelqu'un en justice touche à titre de sportule 1 solidus pour 100 solidi, sans dépasser 8 solidi même si la somme en cause dépasse (800 solidi) ; pour celui qui a un prévenu à faire comparaître en partant du diocèse d'Orient, la sportule peut aller jusqu'à 12 solidi. » D'autre part, la suite de la colonne I indique les gratifications liées aux formalités introductives du procès. Je suggère que le bénéficiaire des sportules est en ce cas l'*exsecutor negotii*, soit l'employé du tribunal en charge du dossier. On peut restituer en ce sens col. I, 8-9 [ἐκβιβασταῖς τοῦ] πράγ[ματος], mention reprise col. I, 11 par l'anaphorique τοῖς αὐτοῖς. [F.]

2013, 461. Au n° 1265 (inédit), sur un pavement de mosaïque donnant accès au théâtre, cette acclamation pour un donateur : φιλοκτίστα κόμης Ἰούλιττε ; le nom Ioulittos paraît nouveau, à la différence du féminin Ioulitta. Cinq textes nouveaux (n<sup>os</sup> 1345-1349), les trois premiers sur mosaïque, proviennent d'un bain tardif. La formule de bienvenue d'origine scripturaire εἰρήνη ἢ εἴσοδος σου καὶ ἡ ἕξοδος σου (1345) se trouve deux autres fois à Césarée (voir n° 1338) et deux fois à Jérusalem. Au n° 1346, acclamation pour deux donateurs : εὐτυχῶς Εὐτοκίῳ καὶ Εὐφιμ[ί]α τοῖς φιλοκτίσταις. La mosaïque n° 1347 présente dans le médaillon central l'allégorie de la belle saison, Καλοκερία ; sur la bordure le nom Εὐτύχης accompagne un cavalier ; dans chacun des deux angles en partie conservés, une vignette figurant une ville (?) est accompagnée d'une légende : d'un côté Ἐπίκηρος (peut-être pour ἐπίκαιρος, épithète d'un autre nom à gauche de la vignette ?), de l'autre un groupe de lettres transcrit BIIEA (d'après la photo je lirais plutôt Βηθα, début d'un toponyme qui devait se terminer à droite de la vignette).

Au n° 1348, sur une plaque de marbre qui doit provenir d'une église, la citation fréquente du Psaume 92, 5 est suivie d'une adaptation (bien commentée) de Mt 7, 24. [F.]

2013, 462. Les épitaphes de Césarée (n°s 1432-1678), à part une dizaine de textes latins, sont à peu près toutes en grec et datent en majorité de l'Antiquité tardive. Le classement suit l'ordre alphabétique des noms, toutes périodes confondues ; viennent enfin les fragments anonymes, souvent insignifiants. Rares sont les épitaphes grecques du Haut-Empire : n°s 1454, 1457, 1474, 1515, 1531 (sur le mot rare μονόωρος, voir aussi *Bull.* 1990, 899), 1542 ? (malgré l'alpha au milieu de la l. 1, la lecture de Lifshitz, Ἰούλιος | Ῥογάτος, reste séduisante), 1568, 1604, 1612. Le n° 1444 (inédit) commence par un nom d'homme non restitué, A[- -]ιοσανιας, peut-être A[ὐρήλ]ιος Ανιας. À partir du IV<sup>e</sup> s., le formulaire funéraire, juif aussi bien que chrétien, commence par la désignation du tombeau, le plus souvent θήκη, parfois μεμόριον ou μημόριον, plus rarement θέσις ou θεσίδιον. Le sarcophage du médecin Alexandros (n° 1446), attribué d'après l'écriture au II<sup>e</sup> ou III<sup>e</sup> s., doit être plus tardif en raison de l'incipit μημόριον. Le fragment n° 1447, d'après son écriture, ne me paraît pas antique mais médiéval. Le sarcophage n° 1455 porte les inscriptions de trois emplois successifs, dont la plus tardive a été lue Εὐτροπίας ὑ(πὸ) Παναγίου, « by Panagius » ; la formule et le nom semblent insolites et l'on serait tenté de lire ὑπ' ἀναγίου, « sous l'étage » (sur la forme du mot, voir *supra* n° 444), ce qui pourrait indiquer l'emplacement réservé au sarcophage. Au n° 1461 (inédit), la l. 2 non restituée pourrait appartenir à un patronyme à moins qu'il ne s'agisse de l'ethnique de Bèrytos, Βαράχου [Βηρ]υτίου. N° 1472 (inédit), sarcophage d'Eustathios. Le n° 1486 se lit clairement, la photo le confirme, θήκη Ἰάκου υἱὸς Ἰουλιανοῦ συντέκτων, mais l'hapax supposé, au nominatif singulier, ne peut se traduire « fellow craftsmen » ; n'est il pas plus probable de lire, en corrigeant le mot douteux, σὺν τέκτωνων (habituellement σὺν τέκνοις) ? Au n° 1506, au lieu du nom latin Μανλ[ίου], inusité au Bas-Empire, on préférera le nom juif Μανα[ήμου] (comme à Sycamina, n° 2151). Le fragment n° 1518 a été lu non sans hésitation [ὄ]στᾶ | [N]ωνίου | ἐν(θάδε) σὺν | [.]PAMΩ ; ce qu'on lit au milieu de la l. 3 n'est pas un signe d'abréviation mais un episèmon surmonté d'un trait, soit le chiffre 6 ; plutôt que d'une épitaphe il s'agit probablement d'une dédicace de construction comportant six éléments indéterminés et la toiture de tuiles, *exempli gratia* σὺν | [ὀ]λῆ τῆ κ]εραμώ[[σει. Le n° 1565 (inédit) a été lu : Θήκη διαφέρουσα Θωμᾶ καὶ Παμφιλίας πεδαρικῆ (*sic*) σὺν τέκνοις ; plutôt que de rapporter l'épithète παιδαρική à la femme, « the (former) slave girl », je pense qu'elle qualifie la θήκη ; comme la θήκη πεδαρική du n° 1514, la tombe n'était pas destinée à ses

propriétaires mais à leurs esclaves, y compris les enfants de ces derniers. Au n° 1577 (inédit), le N isolé *supra lineam* doit appartenir au nom sous-jacent, [Λ]οὐγγίνου. Quant au n° 1168, souvent publié, il serait aussi à classer parmi les funéraires ; on peut en effet d'après la photo lire à la l. 1 (non restituée) † θήκη [διαφέρουσα] puis aux l. 2-4 : τῆ ἀγίω[τάτη ἐκκλησίᾳ] | ἦτοι τῶ εὐαγ[εῖ - - -] | ὀρφαν<ο>τροφίῳ [vacat ?] ; cette tombe collective appartenait à l'orphelinat de l'Église de Césarée. Enfin le n° 1428, donné pour inédit et jugé indéchiffrable, a été tant bien que mal transcrit en majuscules ; la photo permet pourtant de lire au moins le début du texte : † ἀνεπάη ὁ μακάριος Πορφύρις ἐν μη(νὶ) Πανέμῳ [ἔ]τους υπδ' et la suite. On s'interroge alors sur la provenance d'une épitaphe dont le formulaire est sans parallèle à Césarée ; il s'agit en réalité d'une pierre errante, l'épitaphe *SEG* 28, 1397 qui provient d'Oboda. Deux autres inscriptions de même origine avaient été déjà retrouvées à Césarée et identifiées par W. Eck, *Topoi* 10 (2002), 545-546. [F.]

2013, 463. *Dôra*. – Les inscriptions *CIIP* II, 2143-2144 figurent sur deux balances de bronze trouvées en mer aux environs de Dor (*Bull.* 1994, 641). Nous citons ici les remarques que nous a fait parvenir Jean Gascou. « Au n° 2143 (*SEG* 43, 1050), trois inscriptions en pointillé, A, B et C. Le texte C a été lu : Ἰ(ησοῦ)ς Χ(ριστὸ)ς κ(αὶ) ὁ Θε(ὸς) γ(εννηθεὶς), ἐ(λῆξον) Ψ(..)Ρ(..). D'après le dessin, on lit après Ἰ(ησοῦ)ς Χ(ριστὸ)ς : ΚΟΘΕΓΕΙΩΡ/. On a le choix entre Κ(ύριος) Θε(ὸς) ou Κ(ύρι)ε Θε(ε)ῖ Γειώρ(γιος) ou Γειωρ(γίου). La même graphie Γειώργιος pour Γεώργιος se trouve dans l'inscription A. La balance n° 2144 (*SEG* 43, 1051), de même facture que la précédente, porte entre deux staurogrammes une marque de propriété en pointillé. Le texte est celui de l'éd. pr. (A. de la Presle, *Revue biblique* 100, 1993, p. 581) : Ψάτης Ῥίου « Psates of Rhion or son of Rhion/Rhios ». L'hypothèse d'une origine est peu probable, en l'absence d'une préposition. Il s'agit donc d'un patronyme. Or le P est discutable, avec sa haste très courte et sa panse anguleuse ; on a là plutôt un δ manqué, soit Δίου (cette lecture envisagée par A. de la Presle, quoique jugée « difficile à accepter », n'est pas mentionnée par W. Ameling). Le nom Δῖος est en faveur en Égypte aux époques romaine et byzantine ; il est même populaire en Thébaïde, ce qui fait bon ménage avec Ψάτης. Noter que les noms de l'inscription B de 2143 Ἀρτέμων et Σωτήριχος sont aussi, surtout le dernier, très répandus en Égypte. » [J. Gascou]

2013, 464. *Jérusalem*. – D. Ben Ami, Y. Tchekhanovets, R. W. Daniel, *ZPE* 186 (2013), 227-236 : « A Juridical Curse from a Roman Mansion in the City of David », publie avec un commentaire approfondi une *defixio* provenant de la fouille d'une vaste

résidence du Bas-Empire occupée entre 285 et 363. Cette tablette de plomb porte une malédiction dirigée par Kyrilla contre Iennys, son adversaire en justice. Les éditeurs reconnaissent en effet un formulaire analogue dans 16 *defixiones* de ce type à Kourion. Une formule est toutefois propre au texte de Jérusalem : κρούω καὶ κατακρούω καὶ καθηλῶ, « je frappe, je refrappe et je cloue » la langue, les yeux etc. Les noms des divinités infernales (Hécate, Ploutôn, Perséphone, Gè chthonienne et Hermès chthonien) sont invoqués à côté des habituels noms magiques (Abraxas, Huesemmigadôn etc.). [F.]

2013, 465. *Ascalon*. – R. Boehm, W. Eck, *ZPE* 183 (2012), 179-184 : « A Building Inscription with the Name of Commodus from Ascalon », publie une colonne de marbre inscrite inédite conservée à Ascalon, qu'ils comparent à une autre colonne inscrite, disparue mais étudiée jadis par J. Euting (voir *IGRR* III, 1210) et par Ch. Clermont-Ganneau, qui l'attribuait à Ramla et donc à Lydda-Diospolis. Les textes sont presque semblables, légèrement différents seulement en ce qui concerne la titulature impériale, plus courte sur la nouvelle colonne marquée du chiffre grec η', huit, que sur la septième colonne, anciennement connue. En effet, l'un et l'autre des textes sont datés par une année règne de Commode, qui est la douzième dans le texte ancien, le mieux conservé, ce qui correspond à 187/188 *p. C.* Les dernières lignes de la nouvelle inscription signalent le même responsable de la construction, avec les mêmes fonctions : [ἐπὶ] Ἀπολλοδό[του τοῦ] Μιλτιάδου [ἐγερσίτο]υ προέδρο[υ]. La proédrrie est une magistrature peu attestée dans la région et la fonction d'*égersitès* est rarissime, connue uniquement par le texte de Philadelphie-Amman, *I. Jordanie* 2, 29, où je voyais un constructeur, contrairement aux interprétations précédentes qui y cherchaient une fonction religieuse de « ressusciteur » d'Héraclès. Les a. me suivent sur ce point ; toutefois, on pourrait se demander si la charge n'était pas civique et liée plus particulièrement aux temples. Le père d'Apollodote porte un nom grec de type historique, très rare au Proche-Orient. [G.]

2013, 466. *Gaza et sa région*. – M. Campagnolo, dans A. Chambon (éd.), *Gaza from Sand and Sea. Art and History in the Jawdat al-Khoudary Collection*, Gaza, 2012, 70-73 : « Hellenistic Lead Weights », s'occupe de poids civiques conservés dans une collection privée de Gaza, mais sans provenance précise. Sous ce titre trompeur, il s'agit d'objets d'époque romaine. Un poids carré (D) que la présence de la lettre *mim* au revers attribue certainement à Gaza est inscrit, ὄγδοον, et Αβδο(- - -), début du nom d'un agoranome. Un autre (E), d'une cité indéterminée, porte sur l'avvers une inscription étonnante : ἀγαθὴ τύχη. Un troisième (A), certainement pas de Gaza, porte un texte que

l'a. lit ΑΓΟΡΑΝΟΜ|ΟΥ Γ ΝΑΟC| Μ ΑΥΡ ΗΡΩ|ΔΟΥ ΔΗΜΗ|ΤΡΙΟΥ ΒΡΑ|ΝΑΙΟΥ ΛΕΞΥ, et traduit « (weight) of the third agoranomos of the ship (?) Marcus Aurelius Herod son of Demetrius Vranaeus. Year 465 ». On peut, d'après la photo, p. 71, contester la lecture de la fin de la dernière ligne, et préférer α' ἔξαμ(ήνου), pour un exercice semestriel de l'agoranomie connu à l'époque impériale. De plus, le génitif Βραναίου se lit parfaitement, mais le nom Branaïos est inconnu ; il s'agit vraisemblablement d'une erreur de gravure pour Βαρναίου, génitif d'un anthroponyme sémitique bien connu. J'ai peine à expliquer les deux premières lignes, à moins de penser à une erreur de gravure pour ἀγορανομούντος. Il y aurait ensuite le nom d'un seul agoranome, Marcus Aurélius Hérodes, fils de Démétrios et petit-fils de Barnaios. Dans le même ouvrage, C. Saliou, p. 74-75, montre que deux autres objets de la même collection qui étaient supposés être des poids inscrits sont des faux. [G.]

2013, 467. Le composé παντεπίτροπος attesté près de Gaza (*Bull.* 2009, 522 ; *SEG* 58, 1757), en 586 p. C., pour un curateur général des domaines impériaux est un mot rare mais non un hapax. On peut le reconnaître à la même époque dans une dédicace d'Antiochène (*SEG* 42, 1335, en 559-570 ou 593-598 p. C. d'après la mention du patriarche Anastase) en lisant à la l. 3 παντ{η}επίτρ(οπον). [F.]

2013, 468. **Arabie.** *Zôora.* – N. Bader, M. Habash, *ZPE* 184 (2012), 235-237 : « A Greek Epitaph from Jordan », ajoutent aux quelque 450 stèles de la nécropole de Ghor es-Safi en Palestine Troisième (*Bull.* 2006, 492 ; 2009, 529 ; 2012, 490-491) une épitaphe appartenant à un collectionneur, datée de l'an 254 soit 359/360 p. C. : Μνημῖον Πέτρου Σαμιραββου ἀποθανόντος ἐτῶν ν', ἔτους σνδ', μη(νὶ) Δίου ιθ', ἡμ(έρα) Ἄφ(ροδίτης). Les a. notent avec raison que, malgré l'absence de croix, ce Pétros porte un nom certainement chrétien. Le nom de son père, Samirabbos, qui est typique de Zôora avec 13 exemples déjà connus, suffirait à lui seul à déterminer l'origine de la stèle. [F.]

2013, 469. *Région d'Aila.* – B. Wagemakers, W. Ameling, *ZPE* 183 (2012), 176-178 : « A New Photograph and Reconsidered Reading of the Lost Inscription from Khirbet el-Khalidi (*IGLSyr* XXI 4, 137) ». Une photographie inédite de 1953 (fig. 1), comparée à celle du premier éditeur (fig. 2), ne fait que souligner les difficultés de lecture de cette invocation au Seigneur, qui est probablement funéraire. À la fin où l'on déchiffre ΜΑΚΑΡΙΣΤΩ, ni la correction μακαρι[ζέ]τω (*IGLS*), ni la proposition nouvelle μακαριστῶ[ς] ne sont convaincantes. On attend plutôt dans cette invocation funéraire un impératif à la 2<sup>e</sup> personne, μακάρισ(έ) τω pour μακάρισον αὐτόν. [F.]

2013, 470. **Péninsule arabique.** *Socotra*. – M. D. Bukharin, dans I. Strauch (éd.), *Foreign sailors on Socotra. The inscriptions and drawings from the cave Hoq* (Bremen, 2012), 494-500, publiée, avec de bonnes photos, deux graffites grecs gravés sur les parois d'une grotte de Socotra, île du Yémen située dans l'océan Indien entre la péninsule Arabique et la Corne de l'Afrique. Découvert et exploré récemment, ce lieu de culte a reçu de nombreux voyageurs qui y ont laissé des inscriptions dans plusieurs des langues de la zone, dont des langues de l'Arabie du Sud et de l'Inde. On dispose ainsi d'une extraordinaire documentation sur les navigations antiques dans cette partie du monde. Un texte en palmyrénien et les deux graffites grecs témoignent du passage de gens issus du monde romain et évoquent le commerce maritime. Le premier graffite grec, p. 142, est lu : Σεπί[μιος] Πανίσκος ναύκληρο[ς] τοὺς θεοὺς μετὰ καὶ τοῦ σπηλῆου προσεκύνη[σα]. Le proscynème concerne les dieux et la grotte, ce qui signifie probablement les dieux de la grotte ; le nauclère porte un nom typique de l'Égypte. Le second graffite, p. 144, est lu : Μνηθῆ Ἀλέξανδρος Πέτ[ρ]ος. L'a. rappelle que l'on connaît des exemples de μνηθῆ pour μνησθῆ, et il tente d'expliquer la juxtaposition des deux anthroponymes au nominatif par trois hypothèses (le second nom est un génitif indécliné ; le second nom est un nom de baptême chrétien qui double le premier nom païen ; le second nom appartient à un graffite autonome, à séparer des deux premiers mots). Peut-on présenter une autre hypothèse, en restituant Ἀλέξανδρος Πετ[ρῆ]ος, Alexandre de Pétra ? Les dates proposées par l'a., pour ces graffites sont le III<sup>e</sup> et le IV<sup>e</sup> s., mais l'écriture et le contenu plaident plutôt pour la première moitié du III<sup>e</sup> s. L'a. revient, p. 531-539, sur l'inscription grecque de Qana en Arabie du Sud, à qui il veut rendre une signification chrétienne plutôt que juive (*Bull.* 1994, 672) et qu'il relie à son hypothèse improbable d'un Alexandre païen devenu à Socotra le chrétien Pierre, ce qui l'entraîne vers de vastes reconstitutions sans fondements de la diffusion du christianisme dans l'océan Indien antique. [G.]

2014, 491. **Généralités.** *Religion*. — J. Aliquot, dans L. Bricault, M. J. Versluys (éd.), *Power, Politics and the Cults of Isis. Proceedings of the Vth International Conference of Isis Studies, Boulogne-sur-Mer, October 13-15, 2011* (Leyde-Boston, 2014), 135-146 : « Les cultes isiaques et le pouvoir dans la Tétrapole syrienne », examine les témoignages concernant la présence des cultes égyptiens à l'époque hellénistique à Antioche, Séleucie de Piérie et Laodicée-sur-mer, dont l'inscription de Laodicée, *IGLS* IV, 1261, copie romaine d'un texte daté de 174 a. C. qui concerne un sanctuaire privé de

Sarapis et d'Isis. L'a. montre que l'installation de ce culte doit remonter au dernier tiers du III<sup>e</sup> s., période où la ville était occupée par les Lagides. [G.]

2014, 492. *Onomastique*. — J.-B. Yon, dans A. Peruzzetto, F. Dorna Metzger, L. Dirven (éd.), *Animals, Gods and Men from East to West. Papers on archaeology and history in honour of Roberta Venco Ricciardi* (BAR int. Ser., 2516 ; Oxford, 2013), 99-102 : « Weasels and calves. Animals and onomastics from Qaryatain to the Euphrates », examine les anthroponymes qui reprennent des noms d'animaux dans les régions de la Syrie orientale, principalement dans les textes araméens. Il montre que le nom palmyrénien *'rqtws*, transcription du grec Ἄρκτος, « Ours », est sans exemple dans l'onomastique grecque. Il étudie également les équivalents araméens de Μόσχος, anthroponyme peu courant au Proche-Orient mais connu à Qaryatain, à l'ouest de Palmyre. [G.]

2014, 493. *Instrumentum*. — J.-P. Sodini, *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, 63 (2010-2011), 19-62 : « Objets de dévotion de la collection Michel Khoury », publie une série de 31 objets dont une bonne part relève du culte des saints stylites : dix eulogies pour Syméon l'Ancien († 459), toutes anépigraphes, et deux pour Syméon le Jeune († 592), avec inscription. Le n° 11, déjà connu, est une eulogie en plomb (fin X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> s.) représentant le saint entre sa mère sainte Marthe et saint Conon, entouré de la légende : εὐλογία τοῦ ἁγίου ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Συμεῶν(ος) τοῦ θα(υ)ματούργου. Le n° 12, eulogie en plomb inédite, à légende circulaire : [εὐλογία]α το[ῦ] ἁγίου Συμεῶνος το[ῦ] θαυ]ματούργου· ἀμήν. N° 13, sur un sceau en stéatite (X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> s.), le stylite flanqué des lettres ὁ ἅγιος Συμεῶν. Au culte des stylites paraît aussi se rapporter le moule d'eulogie en pierre noire n° 28, avec la légende circulaire εὐλογία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Τι[μοθέου - - - εἰς ?] Δάφνας : ce pourrait être, comme le suggère l'a., le moine stylite Timothéos (ca 750-830) dont les Vies en arabe rapportent une apparition près de Daphné. L'eulogie inédite n° 26 (VI<sup>e</sup> s.) n'a pas été déchiffrée ; d'après le frottis fig. 29b, l'inscription paraît être † ἀπα Ἰωάννου α...α ; sur les divers emplois du titre *apa*, typique de l'Égypte chrétienne, voir T. Derda et E. Wipszycka, *Journal of Juristic Papyrology* 24 (1994), 23-56. Notons enfin le n° 29, médaille en plomb du VI<sup>e</sup> s., où on lit à l'avant : ἁγία Μαρία βοήθησον, et au revers : ἀρχάγγελη (*sic*) [Μ]ιχαήλ, [β]οήθι. [F.]

2014, 494. **Commagène**. *Culte royal*. — Ch. Crowther, M. Facella, dans E. Winter (éd.), *Kult und Herrschaft am Euphrat* (Asia Minor Studien, 73 ; Bonn, 2014), 255-270 : « New Commagenian Royal Inscriptions from the Nešet Akel Collection (Kâhta) », publie quatre blocs inscrits, tous incomplets et endommagés, en provenance d'un site

noyé par le barrage Atatürk, qui serait, à 10 km au sud de Kâhta, un nouveau sanctuaire du culte d'Antiochos I<sup>er</sup> de Commagène, de type *temenos* ou, comme ils le suggèrent, *hiérothésion*. Ils restituent les textes A et B en conformité avec les inscriptions connues, en proposant pour des raisons de place une épithète honorifique pour l'un des ancêtres d'Antiochos I<sup>er</sup> : [βασιλ]έως [μεγάλου (?) Σάμου]. Le texte C, très lacunaire, appartenait à une loi sacrée proche des autres de la même série, mais inédite ; l'usage de la première personne du pluriel permet aux a. de l'attribuer à la période du règne conjoint d'Antiochos I<sup>er</sup> et de son fils Mithridate II. L'inscription D, qui donne le nom du roi Antiochos à l'accusatif, témoignerait d'un usage rare, celui où un membre de la famille royale, ici Mithridate II, honore Antiochos. [G.]

2014, 495. S. Şahin, *Gephyra* 10 (2013), 168-170 : « Philopator-Titulatur für Mithradates II von Kommagene », revient sur la lecture de la première épithète appliquée, dans une inscription du Nemrud Dağı, (*Bull.* 2012, 446 ; voir 2013, 439, à propos de la même inscription), à Mithridate II de Commagène. Il conteste [Φι]λόσ[τοργον] et lit [Φι]λοπ[άτορα]. L'épithète est déjà attestée dans la titulature commagénienne. [G.]

2014, 496. *Perrhè*. – M. Blömer, Ch. Crowther, dans *Kult und Herrschaft am Euphrat* (n° 4), 343-370 : « Eagles on Stags. An Underground Sanctuary in Perrhe, Commagene », publie les inscriptions d'une grotte située près de la nécropole de Perrhè. Sous un relief rupestre du II<sup>e</sup> s. ou du début du III<sup>e</sup>, représentant trois aigles juchés sur des têtes de cervidés, est inscrite une dédicace : Θεῶ πατρώῳ Θεότεκνος Θεοτέκνου τοῦ Ἄντᾶ τοὺς τρεῖς ἀετοὺς κατὰ εὐχὴν. Le dieu ancestral pourrait être Jupiter Dolichénien ou un dieu local aux caractères proches : le nom Théoteknos, caractéristique de la Syrie du Nord (*Bull.* 2002, 452), est également bien représenté dans le culte dolichénien. Quelques textes, de type graffite, avec μνησθῆ suivi d'un nom, témoignent du passage de fidèles dans la même grotte. [G.]

2014, 497. *Commagène et Cyrrhestique*. — M. Blömer, *Steindenkmäler römischer Zeit aus Nordsyrien. Identität und kulturelle Tradition in Kyrrhestike und Kommagene* (Asia Minor Studien, 71 ; Bonn, 2014), fait un catalogue des statues, reliefs et stèles funéraires d'époque romaine de ces deux régions de la Syrie antique actuellement comprises largement en Turquie. Les stèles sont d'un grand intérêt, avec de nombreuses variantes des types connus de stèles à l'aigle ou à la corbeille, ou encore des représentations des défunts. Le recueil, sans se limiter aux ressources turques, fait cependant surtout appel aux musées de ce pays et principalement à ceux de Gaziantep et d'Adiyaman. Il s'agit donc d'un choix très incomplet pour l'ensemble de la zone. Par

ailleurs, l'a. ne connaît pas R. Ergeç et J.-B. Yon, « Nouvelles inscriptions », dans C. Abadie-Reynal, R. Ergeç et J.-B. Yon, *Zeugma III*, Lyon, 2012, p. 153-200 (*Bull.* 2013, 440) : plusieurs inscriptions de Zeugma présentées comme inédites s'y trouvaient déjà (A II 13 = n° 26 ; A II 14 = n° 22 ; A II 15 = n° 25 ; A II 35 = n° 23). L'a. n'a pas vu que son B II 45 (d'après J. Jarry) était *IGLS* I, 132, avec une meilleure lecture du nom : Ακραβανης, plutôt qu'Ακβαβανης. Les inédits sont nombreux, avec une riche onomastique sémitique : on lira en B II 9, Ζααρροθας plutôt que Ζαλροροθας ; ce nom doit aider à comprendre *IGLS* V, 2170, en Émésène. Par ailleurs, p. 205-206, A II 12, une statue funéraire, publiée par S. R. Blaylock *et al.*, *Anatolian Studies* 40 (1990), 122 (d'où *SEG* 40, 1382) et qui proviendrait de la région de Samosate, a été remployée dans l'Antiquité comme borne de propriété : Ὅριον Ιουγατων. Le toponyme rappelle celui d'un monastère de Syrie du Nord nommé τὸ Ἰουγάτων (du latin *iugatum*) ou μονὴ ἰουγάτων, mais situé, pour sa part, en Antiochène (Sozomène, VI, 34, 5 ; *ACO* III, p. 62, 15). [G.]

2014, 498. **Osrhoène. Édesse.** — E. Lafli, A. Christof, dans E. Olshausen, V. Sauer (éd.), *Mobilität in den Kulturen der Antiken Welt. Stuttgarter Kolloquium zur historischen Geographie des Altertums 11* (Geographica Historica, 29 ; Wiesbaden, 2014), 455-466 : « Die Basaltgrabstele des Zabedibolos für Gennaios und Zebeis in Edessa/Şanlıurfa », publie un relief représentant deux hommes debout, de face, en tenue parthe, avec un formulaire peu commun, considéré comme funéraire. Après la date de 488, ère séleucide (176/177 p. C.), les a. lisent : Ζαβεδιβωλος Γενναιον [κ]α[ι] Ζεβειδα ὁ κύριος τῆς [ε]ἰκωνιάς ἀνέθηκε κατ' ὄνειρον]. Le caractère du texte semble plutôt votif que funéraire et on lit sur les photos, à la fin, ἀνέθηκα τὸν [---]. La conjonction [κ]α[ι] n'est pas lisible. La forme τῆς [ε]ἰκωνιάς est expliquée par les a. comme un accusatif pluriel. Faut-il lire τῆς [ε]ἰκώνας, ou douter de la lecture de la dernière ligne ? Ce texte, qui comporte encore des difficultés, date de l'époque où Édesse reste une principauté indépendante. [G.]

2014, 499. **Syrie.** — *Antiochène.* P.-L. Gatier, dans G. Charpentier, V. Puech (éd.), *Villes et campagnes aux rives de la Méditerranée ancienne. Hommages à Georges Tate* (*Topoi*, Suppl. 12 ; Lyon, 2013), 61-96 : « La christianisation de la Syrie : l'exemple de l'Antiochène », revient sur la question de la christianisation de la Syrie du Nord (*Bull.* 2004, 380), en discutant en particulier de la manière de traiter les linteaux qui portent la formule Εἰς Θεός pour dater les avancées de la christianisation. Il décrit une christianisation qui se diffuse depuis Antioche vers la campagne, grâce aux propriétaires terriens citadins. [G.]

2014, 500. Épitaphe d'un chrétien d'Antioche en Italie du Sud : *infra*, n° 586.

2014, 501. *Chalcis*. — M.-O. Rousset, dans *Hommages à Georges Tate* (n° 499), 311-340 : « De Chalcis à Qinnasrin », présente sans éditer le texte (phot. p. 326, fig. 7) la moitié gauche d'un linteau inscrit appartenant au segment nord-ouest du rempart restauré en 550/551. Il s'agit visiblement d'un nouvel exemplaire de la dédicace justinienne déjà connue par deux linteaux du même rempart (*IGLS* II, 348-349 ; *SEG* 44, 1318-1319). [F.]

2014, 502. *Apamée*. — J. Balty, dans *Hommages à Georges Tate* (n° 499), 223-233 : « Maurice, un saint d'Apamée : témoignages littéraires et archéologiques », relève dans le Martyre de ce saint apaméen d'authentiques précisions topographiques, notamment le « quartier des chars », γιτνεία Ἀμαξική, et le lieu du supplice « entre les deux fleuves et le lac ». C'est là, à 300 m au nord-est de l'enceinte, que les fouilles ont révélé le martyrium du saint, dont l'épigraphie confirme l'identification. Deux inscriptions sur mosaïque, mutilées et dont l'a. cite seulement quelques mots (p. 232, sans illustration), sont de forme métrique. La première invoque le martyr, Μαυρίκιε, σέ [- -] ; la seconde mentionne un certain [- -]ανδρος ὑποφήτης, et la fonction épiscopale, [- -]ίης ἔργον ἐπισκοπίας. Par ὑποφήτης, terme littéraire et poétique, il faut entendre l'évêque, qui proclame et explique la Parole divine. L'a. restitue, entre autres possibilités, le nom [Ἀλέξ]ανδρος. On serait tenté de voir là une nouvelle dédicace de l'évêque Alexandros, attesté de 415 à 431 (cf. n° 504). Cependant le pavement de ce martyrium, rapproché de décors comparables, doit dater selon l'a. « de la deuxième moitié ou de la fin du v<sup>e</sup> s. ». [F.]

2014, 503. *Apamène*. — P.-L. Gatier, dans G. Tate *et al.*, *Serğilla, village d'Apamène*, t. I : *Une architecture de pierre* (BAH, 203 ; Beyrouth-Damas, 2013), vol. 1, 545-551, publie deux inscriptions des pavements de mosaïque de l'ensemble ecclésial du village. Dans la nef centrale de la chapelle Sud (détail fig. F-71) : Ἔτους η[.. μηνὸς Ξ]ανθικοῦ ε' (καὶ) ἐπ[ὶ τοῦ εὐλα]β(εστάτου) πρεσβ(υτέρου) Ἰω[άννου ? ἐτ]ηλιώθη τ[οῦτο τὸ εὐκ]τήριον [- -]. Dans l'annexe Nord du sanctuaire (détail fig. F-80), après deux lignes mutilées : [- -] ἐτελιώ[θη τὸ ἔργο]ν τοῦ [ψηφίου ? - -] Θεοδώρου ἐν μην[ὶ - -] ἔτους - -] τρια[κ]οστοῦ [- - ἰνδι]κτιῶν[ος -]. L'hypothèse d'un martyrium dédié à saint Théodore paraît la plus plausible. La date mutilée se situe probablement dans les années 830 (518-528 *p. C.*). [F.]

2014, 504. M. Gawlikowski, dans *Hommages à Georges Tate* (n° 499), 261-270 : « Haouarté, un village d'Apamène », signale sans l'éditer mais avec une photographie (fig. 4) l'inscription mutilée d'un linteau donnant la date du baptistère, l'an 732 de l'ère

séleucide (420/421 p. C.), sous l'évêque Alexandros connu par d'autres dédicaces à partir de 415 (*SEG* 40, 1769 et 1773) et qui représentera la métropole d'Apamée au concile d'Ephèse en 431. [F.]

2014, 505. M. Peppard, *ZPE* 190 (2014), 168-172 : « Mosaics from a Church in the Diocese of Apamea, Syria (463 CE) », publie avec de bonnes photographies deux mosaïques inscrites acquises en 2013 par l'Université Fordham (New York). Elles font partie du lot de mosaïques errantes attribuées à la « région de Tell Minis », publiées ou republiées par J.-P. Rey-Coquais, *Syria* 73 (1996), 101-107 (*Bull.* 1998, 486). La première, déjà connue (*SEG* 44, 1315 et 46, 1771), est datée du 10 Apellaios 775 (décembre 463 p. C.), sous l'évêque Épiphaneios, le périodeute Antiochos et le prêtre Abraamios. Provenant probablement de la même église, l'inscription inédite d'une mosaïque funéraire indique la tombe d'un prêtre : Ἐνθα – il est inutile de compléter Ἐνθά(δε) – κίτε ὁ εὐλαβέστατος πρεσβύτερος Ἀββώσης. Ce nominatif est une variante nouvelle du nom Ἀββώσας (génitif Ἀββώσου), particulièrement fréquent en Apamène. Dans une région où les mosaïques funéraires sont peu nombreuses, on rappellera celle du « saint martyr Ioulianos » appartenant au même lot et peut-être à la même église (*SEG* 46, 1806) – inscription attribuée à Émèse par E. Lipiński, *Latomus* 70 (2011), 1081-1101, sans bonne raison, même si le culte de saint Julien est connu dans cette cité. [F.]

2014, 506. *Territoire d'Épiphanèia*. — Janine Balty, dans D. Lauritzen, M. Tardieu (éd.), *Le voyage des légendes. Hommages à Pierre Chuvin* (Paris, 2013), 209-216 : « L'image de Méléagre et Atalante dans l'Antiquité tardive : la mosaïque de Sôran (Apamène) », revient sur la mosaïque d'une résidence rurale, sans avoir pu connaître les remarques, *Bull.* 2012, 459, sur l'appartenance de ce site (écrit parfois Sawran) au territoire d'Épiphanèia et sur la représentation d'amphores de vin de Tyr. [G.]

2014, 507. *Émèse* — J. Aliquot, *Topoi* 18 (2013), 283-294 : « Fin de parcours : une épitaphe d'Émèse et le sort de Damascius au retour de Perse », revient sur l'épigramme funéraire *IGLS* V, 2336, un distique presque identique à celui du philosophe Damaskios pour l'esclave Zosimè, *Anthologie palatine* VII, 553 : Ζωσίμη ἢ πρὶν εἰδῶσα μόνῳ τῷ σώματι δούλη | καὶ τῷ σώματι νῦν ἡῦρον (εὔρεν dans l'inscription) ἐλευθερίην. L'inscription étant datée du mois de Pérítios 849 (janvier-février 538 p. C.), les historiens modernes du néoplatonisme s'accordent à y voir la preuve que Damaskios, revenu en 532 de son exil à la cour du roi perse, se trouvait en 538 à Émèse. L'a. ne conteste pas que Damaskios soit l'auteur du distique de l'Anthologie (outre le manuscrit planudéen cité p. 291, la même attribution est attestée dès le x<sup>e</sup> s. par le manuscrit palatin). Il souligne

cependant que les motifs de l'épigramme (liberté spirituelle de l'esclave, libération de l'âme par la mort) tiennent plus de l'héritage classique que du platonisme proprement dit : ils pourraient même convenir à une esclave chrétienne, si tant est que la défunte fût esclave autrement que par métaphore. D'autre part la conformité entre l'inscription et l'Anthologie n'est pas parfaite : outre la variante εῦρεν pour ἠῦρον, l'unique copie de l'inscription ne garantit pas la restitution du nom [Ζω]σίμη : ce pourrait être [Χρη]σίμη (vu le fac-similé, ici fig. 1, même ces dernières lettres paraissent bien incertaines). Somme toute, l'inscription de 538 « apparaît comme l'adaptation d'une épigramme composée par le philosophe à une époque indéterminée », mais diffusée en Orient du vivant même de Damaskios. Il va sans dire que l'inclusion de cette pièce dans l'Anthologie, qui remonte probablement au Cycle d'Agathias, suppose la circulation littéraire de l'épigramme et ne saurait avoir pour source la modeste épitaphe syrienne. [F.]

2014, 508. Ethnique d'Émèse dans une épitaphe juive de Joppè, *Bull.* 2014, 515.

2014, 509. *Palmyre*. — M. Gawlikowski, *CRAI* (2012), 765-780 : « Le Tarif de Palmyre et le temple de Rab'Asirê », éclaire la découverte du « Tarif de Palmyre » par le prince Simon Abamelek-Lazarew en 1881 et son transport à Saint-Pétersbourg en 1901. Ce long texte, qui comporte deux versions, une araméenne et une grecque, était érigé « en face du temple dit Rabaseiré », ἀντικρὺς ἱερ[οῦ] λεγομένου Ραβασειρη. L'a. a retrouvé et fouillé le lieu où était exposé le Tarif, ainsi que le petit temple du dieu Rab'asirê ou « Maître des (lions) enchaînés », en bordure d'une longue rue dallée au sud de l'agora. [G.]

2014, 510. J.-B. Yon, dans M. Gawlikowski, G. Majcherek (éd.), *Fifty Years of Polish Excavations in Palmyra (1959-2009), International Conference, Warsaw, 6-8 December 2010* (Studia Palmyreńskie, 12 ; Varsovie, 2013), 333-379 : « L'épigraphie palmyrénienne depuis *PAT*, 1996-2011 », fait le bilan systématique des découvertes récentes en épigraphie araméenne de Palmyre, depuis la publication de D. R. Hillers et E. Cussini, *Palmyrene Aramaic Texts* (Baltimore, 1996), comprenant 185 entrées dont quelques textes fragmentaires bilingues ou trilingues (araméen, grec, latin). [G.]

2014, 511. *Doura-Europos*. — J. Gascou, dans J. Y. Chi, S. Heath (éd.), *Edge of Empires. Pagans, Jews, and Christians at Roman Doura-Europos* (New York, 2011), 74-96 : « The Diversity of Languages in Doura-Europos », offre un tableau fouillé de la situation linguistique et onomastique de Doura, à partir des inscriptions et autres supports. Les langues écrites y sont le grec, le latin, l'hébreu, différentes variantes de

l'araméen (palmyrénien, hatréen, syriaque, judéo-araméen), le nord-arabique (safaitique), l'iranien (parthe, moyen-perse). L'a. souligne la hiérarchie de fonctions des langues avec la prédominance du grec dans tout ce qui est public et officiel, alors que les langues locales sont repoussées dans la sphère du privé et du religieux tout en restant présentes dans l'onomastique. Il montre aussi l'importance de *P. Euphr.* 12 pour la compréhension de certains mots présents dans des inscriptions grecques de Doura, comme un bijou nommé [να]ουειλλα, ou le long anthroponyme Μιτρολβαισαμην, qu'il ne faut pas couper en deux. [G.]

2014, 512. **Phénicie.** *Sidon.* — D. Dana, *ZPE* 190 (2014), 154-157 : « Notices épigraphiques et onomastiques (II). 16 – De nouveau sur l'építaphe d'un Pisidien sur une stèle peinte de Sidon », revient sur l'une des stèles peintes hellénistiques dites « des mercenaires » retrouvées à Sidon. Louis Robert comprenait ainsi la première ligne : Σαλμα Μολ[- - - Ἄ]δαδε[ύ]. L'a. propose Σαλμαμοα[ς Ἄ]δαδε[ύς], avec un exemple proche, Σελμαμοου (gén.), de ce nom pisidien. Il souligne, à juste titre, que les « mercenaires » de Sidon sont des soldats issus des régions contrôlées par les Lagides, vraisemblablement au III<sup>e</sup> s., questions qui ont été beaucoup débattues (voir *Bull.* 2004, 385). [G.]

2014, 513. **Palestine.** *Nécropoles juives de Jaffa et de Bet She'arim.* — J. Price, dans D. Isaac, Y. Shahar, *Judaea-Palaestina, Babylon and Rome : Jews in Antiquity* (Tübingen, 2012), 215-226 : « The Necropolis at Jaffa and its Relation to Bet She'arim », propose une vue synthétique sur ces deux nécropoles. Celle de Bet She'arim fonctionne à partir du I<sup>er</sup> s. p. C. jusqu'au V<sup>e</sup> ou VI<sup>e</sup> s., celle de Jaffa (ancienne Joppè) de la fin du III<sup>e</sup> s. p. C. jusqu'au VI<sup>e</sup>. À Bet She'arim, qui, avec environ 300 inscriptions, est par sa taille le second site funéraire de Palestine après Jérusalem, de très nombreux juifs de la diaspora ont été inhumés, provenant en général du monde oriental (Palmyre, Himyar...). À Jaffa, le cimetière païen et chrétien au Sud de la ville est distinct de la nécropole juive située à Abu Kabir qui a fourni environ 80 inscriptions. Découvertes en particulier par Charles Clermont-Ganneau et Conrad Schick, conservées principalement dans la collection Ustinov, maintenant à Oslo, ces inscriptions juives comportent quelques indications de métiers et d'origine. À Jaffa, où les tombes paraissent plus uniformes socialement qu'à Bet She'arim, les quelques juifs de la diaspora sont issus de Méditerranée orientale (Tarse, Cappadoce, Cyrénaïque, Chios, Lycie), mais la nécropole aurait surtout servi à la communauté juive locale. Selon l'a., les nombreux juifs égyptiens mentionnés seraient des résidents de Joppè plutôt que des étrangers. [G.]

2014, 514. *Corpus du littoral méridional. — Corpus Inscriptionum Iudaeae/Palaestinae*, vol. 3, *South Coast 2161-2648*, éd. W. Ameling et al. (Berlin - Boston, 2014 ; IX-738 p.). Complétant le vol. 2 du *CIIP*, qui couvrait la partie médiane du littoral palestinien (*Bull.* 2013, 458-463), ce vol. 3 comprend les cités situées plus au Sud : Joppè, Iamnia, Azôtos, Ascalon, Gaza, Raphia. La publication site par site, du Nord au Sud (carte p. 737), est divisée en 41 chapitres, ce qui ne facilite pas la distinction entre les territoires des cités. Les principaux chapitres sont précédés d'introductions historiques substantielles, par B. Isaac, en particulier pour Joppè p. 19-31, Iamnia p. 151-157, Gaza p. 409-429. L'édition et le commentaire, à la fois concis et complet, laissent peu de chose à désirer. Une illustration généreuse donne souvent une photographie du revers des pierres, luxe peu nécessaire. Le seul index est celui des noms de personnes, qui couvre les vol. 1-3 de la série et permet tant bien que mal de repérer les textes cherchés. Multilingue dans son principe, d'où la multiplicité des auteurs, le corpus est ici encore majoritairement grec : à côté des inscriptions sémitiques (phénicien, araméen, hébreu, samaritain), l'épigraphie latine, qu'édite W. Eck, est rare (nouvelle épitaphe métrique, 2565), les bilingues également (hébreu-grec à Joppè, latin-grec à Gaza). Peu de textes, mais importants, remontent à l'époque hellénistique : dédicace à Ptolémée IV (Ioppè, 2172), lettre d'Antiochos V (Iamnia, 2267), lettre d'un Antiochos ? (Anthédon, 2439, cf. *Bull.* 2008, 565), épigramme funéraire pour le Crétois Charmadas, officier lagide (Gaza, 2482). Les inscriptions du Haut-Empire sont également rares (une série à Ascalon, 2335-2338), la plupart des documents datant de l'Antiquité tardive. À côté d'inscriptions en majorité chrétiennes, éditées par W. Ameling, l'épigraphie juive, qu'édite J. Price, est bien représentée : outre la nécropole juive de Joppè (*infra* n° 515), des inscriptions de synagogues sont présentes à Azôtos (2295), Ascalon (2321-2324), Gaza (2466). Nous signalons dans les notices suivantes avant tout les textes inédits. [F.]

2014, 515. *Joppè. — Ibid.*, n<sup>os</sup> 2172-2262, J. Price rassemble les épitaphes de la nécropole juive (cf. *supra* n° 513), à commencer par trois inédits. N° 2175, Νόννα Βαρνίλε (« son of Nile »). N° 2176, Εὐσεβίου πρεσβευτοῦ Ἐμεστηνοῦ (*sic*) ; cette variante de l'ethnique d'Émèse, normalement Ἐμεσηνοῦ, n'est pas à corriger ; elle correspond à la forme Ἐμέζτη attestée au VI<sup>e</sup> s. chez Malalas (*Chronique*, XIII, 37 et XV, 12). N° 2177, Εὐσεβίου μαγιστριανοῦ καὶ πρεζβευτοῦ ; ce fonctionnaire, un *agens in rebus*, a pu exercer ses fonctions encore au début du V<sup>e</sup> s. ; la loi écartant les juifs des fonctions de l'État (*CTh* XVI, 8, 24, datée de 418 et non 408) accorde en effet aux juifs déjà en fonction d'*agens in rebus* d'aller au terme de leur service. Le titre de πρεσβευτής,

dans ces deux inscriptions, paraît bien employé au sens de *πρεσβύτης*, ancien de la communauté. La mosaïque nouvelle n° 2255, trouvée non loin d'un tombeau, porte dans un médaillon la phrase *εὐψυχίτωσαν πάντες οἱ (non pas οἱ) ὧδε ταῦτα*, qui n'a pas été bien traduite : « have courage all (of you) who are here (and see) these things ». Il faut une ponctuation avant le dernier mot, constatation fataliste de la destinée : sur cet emploi de *ταῦτα* ou *ὁ βίος ταῦτα*, voir par exemple à Rome *IGUR II*, 367 (avec bibliographie). De même que le souhait *εὐψυχίτωσαν* (plus souvent à la 2<sup>e</sup> personne, *εὐψύχει* adressé au défunt), *ταῦτα* ne laisse aucun doute sur le caractère funéraire de l'inscription : « Que tous ceux qui sont ici aient l'âme en paix, c'est ça (la vie) ! ». [F.]

2014, 516. *Gaza*. – Parmi les inscriptions juives de Gaza (2460-2468), J. Price estime que le n° 2467 concerne plutôt des prêtres chrétiens. La dédicace inédite n° 2466, faite par Ananias fils d'Entolios pour le salut d'Astérios, est très mutilée : dans ce texte recomposé à partir de nombreux fragments, au lieu de *[ἰε]ρ(ο)ῦ [τόπου ?]*, on proposera plutôt *[ὕπ]ερ ὑ[γείας καὶ σω]τηρίας κτλ.* Parmi les inscriptions chrétiennes, le n° 2468 est nouveau : daté du 11 Xanthikos 640 (6 avril 580 *p. C.*), ce chancel a été dédié *ἐπὶ τῶ (= τοῦ) πρεσβ(υτέρου) Ζονήνωνος κ(αὶ) τῶν ὑκονόμων Αγγου κ(αὶ) Ζοβίνα* ; *Zonênôn* est un dérivé nouveau de *Zonainos*, nom particulièrement courant dans le Sud palestinien (quatre exemples dans ce corpus et un chez Procope de Gaza, cf. *Bull.* 1989, 1007). La dédicace 2478 (*SEG* 8, 268), pour la rénovation des remparts de Gaza, pourrait dater du VI<sup>e</sup> s. (Ameling) aussi bien que du VII<sup>e</sup> (Abel). Mieux vaudrait compter aussi parmi les dédicaces la mention d'un *defensor civitatis* au n° 2496 (inédit), qui n'a apparemment rien de funéraire : *[- - πρό]νοιαν ποιησαμένου καὶ Θεοδώρου αἰδ(εσιμωτάτου) ἐκδ(ίκου)*. Une trentaine d'épithaphes (2476-2508), presque toutes chrétiennes, sont classées dans l'ordre alphabétique des noms. La plupart sont datées selon l'ère de Gaza, à l'exception des n°s 2479, 2489 et 2504 dont les dates elliptiques omettent le chiffre des centaines et sont, en raison de leur chiffre d'indiction, incompatibles avec l'ère locale : les tentatives de solutions (ère d'Ascalon ou ère de la création du monde) sont rappelées, sans explication décisive. Au n° 2492, il n'y a pas lieu de mettre en doute le nom de métier *γυσοκ(όπος)* reconnu jadis par Clermont-Ganneau, même si le psi en forme de croix est plutôt rare (par exemple dans l'épigramme *I. Ephesos* 1310, l. 5 *θρέψατο*). Le mot n'est plus un hapax puisqu'on le lit en toutes lettres dans une épithaphe de Tyr (Rey-Coquais 1977, no 31, bien traduit « batteur de plâtre », seul exemple cité par LSJ, *Suppl.*). Il s'agit apparemment d'un terme proche-oriental, de même que l'hapax *γυσοκοπέων*, « plâtrerie », dans une source palestinienne tardive (C. Saliou, *Le traité d'urbanisme de*

*Julien d'Ascalon* [1996], ch. 8, § 1, dont le commentaire, p. 95, renvoie aux inscriptions de Tyr et de Gaza, et pour le battage du plâtre en Phénicie et en Syrie, Théophraste, *De lapidibus*, 66 et 69). Au n° 2501, au lieu de [- -]ΜΦ ὀμὲν (l. 2), on reconnaît le mois égyptien Phamenoth (comparer le mois Pauni au n° 2494, 6-7, pour les enfants de l'Égyptien Ouersenouphios) ; cette fin d'épithaphe pourrait se lire, *exempli gratia* : [- - Ἀβρά?]μιος μὲν μη(νὶ) | [- -, ὁ δεῖνα δὲ] μη(νὶ) Φαμεν[ὠθ - -]. – Le corpus de la ville de Gaza (n<sup>os</sup> 2460-2522) est à compléter par celui des nombreux sites de son territoire, comme l'église de Jabaliya (2443-2459, reprenant *SEG* 50, 1480-1495, cf. *Bull.* 2001, 502), ou l'église Saint-Hilarion (2531-2533, cf. *Bull.* 2008, 567). [F.]

2014, 517. À Gaza également, l'énigmatique fragment bilingue n° 2471 (*CIL* III, 14155/1) se distingue par la mention dans sa partie latine de Juvénal, certainement le patriarche de Jérusalem († 458), et dans la souscription en grec celle d'un Dométianos non identifié. Attribué à tort au x<sup>e</sup> s. par Clermont-Ganneau, rien n'empêche que le document remonte au v<sup>e</sup> s., comme l'admet W. Eck. Sans pouvoir ici développer l'interprétation de ce texte problématique, reconnaissons qu'il s'agit là de la formule finale d'une lettre (impériale en raison de l'emploi du latin ?). À supposer que son auteur s'adresse à des évêques, on pourrait en effet restituer aux l. 3-4 : *[divi]na trinita[s] in[/columem sanctitatem vestram custodir]e dignetur*. C'est en termes comparables que l'évêque de Tyr, en 458, concluait sa réponse à l'encyclique de l'empereur Léon (*ACO* II 5, p. 44, 21-23, version latine de l'original grec perdu) : *incolume pium vestrum et christianum imperium pro beneficio et pace cunctarum ecclesiarum sancta trinitas custodire dignetur*. Les chiffres α' qui terminent l'inscription pourraient correspondre à l'indiction 11 de 457/458. [F.]

2014, 518. Diverses sortes d'*instrumentum* tiennent une place importante dans le corpus palestinien : balles de fronde (2274-2278), amulettes (2509-2512), dipinti amphoriques (2431, avec le sigle chrétien non reconnu χμγ), mais surtout poids de plomb des différentes cités. Dans ce volume dédié à sa mémoire, Alla Kushnir-Stein a réuni une dernière fois un matériel dont la première publication était souvent l'œuvre de cette éminente spécialiste. La plupart sans lieu de découverte connu, ces poids sont attribués à leur cité d'origine, Joppé (2257-2261), Anthédon (2580-2587), Gaza (2588-2620), Raphia (2621-2633), ou sans attribution (2637-2648). Hormis quelques exemplaires de poids hellénistiques (2298-2300 à Azôtos, 2358-2362 à Ascalon, 2634-2636 sans attribution), la plupart sont d'époque impériale. On note d'autre part à Ascalon (2363-

2366) plusieurs séries de poids monétaires en bronze protobyzantins, échelonnés de 2 onces à 6 nomismata. [F.]

2014, 519. **Arabie.** *Plateau du Trachôn (Ledja)*. — A. Sartre-Fauriat, M. Sartre, *IGLS XV*, vol. 1-2, *Le plateau du Trachôn et ses bordures* (BAH, 204 ; Beyrouth, 2014 ; 2 vol., 731 p., n<sup>os</sup> 1-543), continuent à publier sans relâche (*Bull.* 2012, 480-482) les volumes du corpus consacrés aux régions sud-syriennes du Hauran (au sens large), réparties dans l'Antiquité entre les provinces de Syrie et d'Arabie. Le plateau basaltique du Trachôn, zone de coulées de lave et de paysages lunaires, a successivement appartenu aux Hérodiens jusque vers la fin du I<sup>er</sup> s. p. C., ensuite à la province de Syrie (puis Syrie-Phénicie) jusqu'à une date imprécise, probablement « avant les années 220 », et enfin à celle d'Arabie. C'est une région d'accès difficile qui a longtemps passé pour un refuge de brigands, mais qui a été pacifiée par l'implantation de colons hérodiens puis par la construction, à partir de la deuxième moitié du II<sup>e</sup> s., de la voie romaine qui traverse le plateau en ligne droite (voir p. 615-630, les miliaires publiés hors numérotation). À côté d'une seule cité d'époque impériale, celle de Philippopolis, à l'angle sud-est de la région étudiée, village natal de l'empereur Philippe l'Arabe élevé au statut de colonie romaine en 244, il y a aussi quatre *mètrokômiai* (*Bull.* 2001, 507), les agglomérations majeures de domaines impériaux locaux, dont deux – Phaina et Zorava – deviennent des évêchés à l'époque protobyzantine. Les communautés villageoises bénéficiant d'institutions collectives sont particulièrement bien représentées, étudiées depuis longtemps, mais les fonctions de bouleutes ou d'agoranomes (p. 20) des inscriptions de villages doivent probablement être exercées dans le cadre de cités voisines. Le corpus compte 543 numéros qui contiennent parfois plusieurs inscriptions. Elles fournissent une somme d'informations sur une région bien différenciée mais fort mal connue dans la tradition littéraire en dehors de Flavius Josèphe. Les a. présentent de manière méthodique la géographie et l'histoire de la région et retracent les étapes de la constitution du corpus. De nombreuses illustrations dans le texte, une table de concordances bibliographiques et plusieurs index contribuent à l'utilité de ce gros ouvrage. Quelques ensembles sont particulièrement remarquables, dont les textes concernant les colons hérodiens et les officiers royaux (n<sup>os</sup> 62a, 103, 104, 107, 228) ; les très nombreux témoignages de fonctions villageoises de type édilitaire ou financier, διοικητής, οικονόμος, πιστός, προνοητής, σύνδικος ; les célèbres épigrammes anti-païennes des églises Saint-Georges et Saint-Serge de Zorava (n<sup>os</sup> 177 et 186) ; les mosaïques à sujets mythologiques de Shahba-Philippopolis (n<sup>os</sup> 432-439a) ; la série de dédicaces au « dieu d'Aumos », dans la

catégorie des dieux « d'untel », assez nombreux au Proche-Orient (n<sup>os</sup> 92, 96, 139, 254, 259, 275-276, 298-299, 330, 411a) ; les inscriptions qui honorent l'empereur Philippe et sa famille ou qui concernent le culte impérial à Philippopolis et son petit temple (n<sup>os</sup> 419-431) ; la bilingue grecque et arabe de Ḥarrān (n<sup>o</sup> 261). Mis à part les miliaires, les inscriptions latines sont très rares. L'onomastique est riche, avec bon nombre de noms sémitiques très peu attestés, comme Γομαιμος (n<sup>o</sup> 82a), Ζικος (n<sup>o</sup> 461) ou Καδαμηλος (n<sup>o</sup> 308a). [G.]

2014, 520. *Bostra*. — B. Rossignol, *ZPE* 190 (2014), 285-286 : « *IGLS XIII/2*, 9492 : Claudius Severus, cos. II 173, honoré à Bostra ? ». L'a. reprend le texte récemment publié, *IGLS XIII/2*, 9492, sommet de piédestal de basalte, dont le fut porte deux lignes de grec : Κλ(αύδιον) Σεου[ήρον] Ἀραβιανό[v] | ΔΙC[---]ΟΝ[---], et propose à la fin de restituer δὲς [ὑπάτον, τ]ὸν | [πάτρωνα]. La photo montre qu'il n'y a pas de troisième ligne inscrite, et il faudrait placer le titre de patron sur la deuxième ligne. La personnalité honorée serait un membre de la famille de Claudius Severus de Pompéiopolis, premier gouverneur d'Arabie, peut-être son fils qui portait le *cognomen* d'Arabianus, ou son petit-fils, consul pour la seconde fois en 173, qui ne semble pas, lui, avoir reçu ce *cognomen*. L'a. préfère cette seconde solution, qui s'accorde à sa restitution de la deuxième ligne. Il propose donc Ἀραβιανοῦ[ϖ] à la première ligne, le personnage honoré étant désigné ainsi comme fils d'Arabianus. La formule onomastique semble un peu rude, mais peut-être faudrait-il restituer [υῖόν] en fin de première ligne ; on pourrait aussi revenir à l'idée que le consul de 173 s'appelait Arabianus comme son père. [G.]

2014, 521. P.-L. Gatier dans A. J. Nabulsi, M. C. A. Macdonald, *Palestine Exploration Quarterly* 146 (2014), 149-161, publie deux stèles funéraires de Khirbet es-Samra, village du territoire de Bostra (voir *Bull.* 1999, 576, sur l'épigraphie du site). L'une, déjà connue (*Bull.* 2009, 525 ; *SEG* 57, 1909), appartient à la catégorie des galets de basalte d'époque chrétienne, mais présente l'originalité d'être datée ; l'autre inédite, est une stèle parallélépipédique de basalte de la catégorie « païenne », donnant le nom du défunt au génitif, ce qui est atypique, et sans son âge : Ανοδου Ιδδου. S. Timm, *ibid.*, 152-153, publie une stèle de calcaire cintrée de la catégorie « païenne », également atypique du fait de sa forme et de son extrême brièveté, puisque, comme sur la plupart des épitaphes chrétiennes du lieu, seul le nom du défunt est inscrit : Μαλεχαθη. [G.]

2014, 522. *Soada-Dionysias*. — M. Sartre, dans *Hommages à Pierre Chuvin* (n<sup>o</sup> 506), 123-138 : « Dionysias d'Arabie ». Hommage approprié à l'éditeur des *Dionysiaques*, l'a. retrace l'évolution du statut de Soada (actuel Suweidâ'), localité

dépendant de la cité de Kanatha probablement à partir du milieu du 1<sup>er</sup> s. a. C.), plus tard élevée au rang de cité sous le nom de Dionysias. Il reconsidère l'époque de cette autonomie, habituellement datée du règne de Commode, compte tenu des transformations urbaines constatées par l'archéologie dès la fin du 1<sup>er</sup> s. p. C. (sur le nymphée de l'an 106, cf. *Bull.* 1997, 645) et des fragments de deux grandes inscriptions perdues, gravement mutilées mais visiblement liées entre elles, Waddington 2306-2307 (bientôt *IGLS XVI*, 320-321). Dans le second de ces textes, sûrement daté par les consuls de l'année 149, il propose de reconnaître parmi d'autres noms le même Aleiphos dont une inscription inédite (*IGLS XVI*, 82) atteste qu'il se rendit à Rome en ambassade. L'objet de l'ambassade pouvait être de régler les problèmes en suspens entre les Soadènoi supposés indépendants (quoique les inscriptions citées n'imposent pas cette conclusion) et leur voisine Kanatha mentionnée à la fin du second texte. Hypothèses séduisantes, prudemment présentées, que fragilise cependant le délabrement des textes allégués. Hypothèses séduisantes, prudemment présentées, que fragilise cependant le délabrement des textes, dont le second surtout nécessite un réexamen complet. Je me borne à quelques propositions nouvelles sur ce fragment Waddington 2307, dont le déchiffrement doit tenir compte de la forme carrée des epsilon, thèta, sigma, oméga et parfois omicron, ainsi que des nombreuses ligatures du texte. Le verbe συνεχώρησα (l. 1) a été considéré comme la marque d'une lettre impériale (ou du gouverneur, propose S.), mais on peut aussi restituer συνεχωρήσατ[ε], ce qui indiquerait que l'acte s'adresse à l'empereur. La mention des gens de Soada à la l. 3 est loin d'être assurée à moins d'admettre le nominatif Σοαδηνεῖς de Waddington (forme barbare) ou, après correction, un datif Σοαδηνοῖς ; la copie m'incite à lire plutôt [- μ]εῖθ' α δὲ ἡμεῖς. À la l. 5, le groupe de lettres non interprété ΓΑΛΕΙΟΘΟΙ peut se restituer, *exempli gratia* : [παρὰ τῆς ὑμετέρας με]γαλειότη[τ]ος βεβαι[ωθῆναι], les auteurs de l'acte s'adressant à la *majestas* de l'empereur au sujet de droits confirmés ou à confirmer. Dernière remarque à la l. 9 où, précédant la liste de noms dont fait partie Alpheios, le participe mutilé [- - ]σησαμένων n'est pas favorable à l'hypothèse d'une ambassade : restituer [εἰση]γησαμένων pourrait renvoyer à une proposition de décret introduite par les personnages cités. [F.]

2014, 523. *Adraha*. — F. Alpi, dans M. al-Maqdissi *et al.* (dir.), *Hauran V. La Syrie du Sud du Néolithique à l'Antiquité tardive*, vol. 2 (BAH, 202 ; Beyrouth-Damas, 2013), 191-192 : « L'inscription de dédicace de l'église de Khirbet Gharz », publiée à partir d'une photographie la dédicace d'un pavement de mosaïque : Προσφορὰ Νόμο[υ ἐνδοξοτ(άτου)] ὑπάτου, « offrande du (gloriosissime) consul Nomos ». L'identification

proposée au consul de 445, le maître des offices Nomos, paraît incontestable. L'a. compare dans la même région la dédicace similaire *IGLS XIII/2, 9929* : Προσφο[ρ]ος (pour προσφορά ou plutôt ἐκ προσφορᾶς) Νόμου ἐνδοξ(οτάτου). De telles offrandes faites dans des villages du Hauran par un grand personnage dont on ignore les origines familiales laissent à penser qu'il pouvait posséder là des domaines. On connaît d'autre part une statue de Nomos élevée à Césarée de Palestine (en dernier lieu *CIIP 2, 1260* ; cf. *Bull.* 2002, 472). [F.]

2014, 524. *Pays de Moab*. — J. Aliquot, Y. Shdaifat, Th. M. Weber, *ZPE* 189 (2014), 149-158 : « New Byzantine Inscribed Tombstones from the Land of Moab », publient sept épitaphes nouvelles de Charakmoba (n<sup>os</sup> 1-5) et de Motho (n<sup>os</sup> 6-7). N<sup>o</sup> 1, épitaphe de Geôrgios et Anastasios, fils d'Abramios, morts respectivement âgés de 5 et 2 ans. N<sup>o</sup> 2, épitaphe métrique en deux hexamètres pour Zênobia fille de Sôzoménoς, morte à 90 ans, ἐνναία τῶν ἐτέων δεκάδας βίοτιο λαβοῦσα. N<sup>o</sup> 3, épitaphe de Zênobios, âgé de 4 ans. N<sup>o</sup> 4, épitaphe de Maria fille d'Anastasios, âgée de 60 ans, en l'an 464 de la province d'Arabie (569/570 *p. C.*). N<sup>o</sup> 5, épitaphe métrique en deux hexamètres pour Mé[géth]ios (ou Mé[lét]ios ?), ἧσ[υ]χον ἀσκήσαντ[ος] ἀεὶ βίον ἄχρι τελευτῆς. N<sup>o</sup> 6, épitaphe de Kyrikos fils de Saôros, mort à 50 ans, le 9 Audynaïos 415 (25 décembre 520). N<sup>o</sup> 7, épitaphe de Roumos fils de Sabinos, mort à 40 ans, le 20 Hyperbérétaios 469 (7 octobre 574), indiction 7 (en réalité 8 si l'année est exacte). [F.]

2014, 525. *Sinaï*. — S. Destephen, dans S. Demougin, M. Navarro Caballero (éd.), *Se déplacer dans l'Empire romain. Approches épigraphiques. XVIII<sup>e</sup> rencontre franco-italienne d'épigraphie du monde romain, Bordeaux 7-8 octobre 2011* (Paris-Bordeaux, 2014), 135-156 : « L'épigraphie et la géographie du pèlerinage chrétien : l'exemple du Sinaï aux IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles », étudie parallèlement sources littéraires et inscriptions, témoins de la circulation des voyageurs dans la péninsule. Plusieurs cartes mettent en évidence les itinéraires antiques (*Itinerarium Antonini*, table de Peutinger) et ceux des pèlerins chrétiens (Égérie, anonyme de Plaisance), dont les routes convergent vers le mont Sinaï à partir de l'Égypte, par Klysma, ou de la Palestine, par Aïla. Les graffites rupestres laissés par les voyageurs sur les parois des oueds se comptent par milliers, à l'Est (Wadi Haggag) comme à l'Ouest ou au centre de la péninsule (principalement Wadi Mukatteb et Wadi Lega). Surtout nabatéens avant le IV<sup>e</sup> s., plus tard majoritairement grecs (les graffites arméniens ne sont pas antérieurs au VII<sup>e</sup> s.), ces documents sont loin d'être tous édités. L'a. retrace le progrès des publications, depuis le *CIG IV* (1859) jusqu'au répertoire de M. Stone (1994) qui recense près de 1000 textes grecs. Abstraction faite des

sites du Négev, la documentation sûrement chrétienne du Sinaï se limite à quelque 200 documents. L'analyse qu'en fait l'a. souligne la prépondérance de l'onomastique locale, la rareté des voyageurs d'origine lointaine (un Rhodien, un villageois de Konkatis, dont l'origine galate ne paraît pas douteuse), et tend à relativiser même à cette époque la proportion des pèlerins sur des itinéraires empruntés de tout temps par chameliers, bergers et caravaniers. – Dans le graffiti chrétien *Wadi Haggag* 89 (cité n. 42), on corrigera l'édition d'A. Negev, Μνησθῆ τὸ Δεος (du latin *Deus* !) Μασούδου : il faut là nécessairement un nom de personne, Τοδεος. [F.]

2014, 39. J. D. Sosin, *ZPE* 189 (2014), 147-148 : « Notes on Inscriptions », donne une photographie et une édition révisée d'une inscription rupestre du Sinaï imparfaitement lue par B. Lifshitz (*SEG* 26, 1656). On lit désormais : † Κ(ύρι)ε εὐλόγησον τὸν δοῦλό σου Θεόδωρον καὶ Κασσία καὶ Αὔξον (= Αὔξων) καὶ Νόννα καὶ Στέφανον καὶ Ἰωάννην †. [F.]

2015, 676. **Généralités.** *Géographie historique.* – Kl.-P. Todt, B. A. Vest, *Tabula Imperii Byzantini*, 15. *Syria (Syria Prōtē, Syria Deutera, Syria Euphratēsia)* (Wien, 2014 ; 3 vol., 2696 p., 2 cartes et 1 CD-Rom). Fondé sur le dépouillement exhaustif des sources occidentales (grecques et latines) et orientales (surtout en araméen et en arabe) du III<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> s., ce monumental répertoire couvre la Haute-Syrie (aujourd'hui divisée entre Syrie et Turquie), la Syrie du Nord et la Syrie moyenne ; il remplace, dans ces limites, la classique *Topographie* de R. Dussaud (1927). Le vol. 1, après l'introduction géographique et historique habituelle aux volumes de la *TIB*, réserve deux longs chapitres aux dossiers exceptionnels d'Antioche et d'Alep. Le vol. 2 présente l'inventaire alphabétique des localités, complété au vol. 3 par un index toponymique multilingue. Pour beaucoup de ces toponymes l'épigraphie grecque est une source importante, parfois unique, qu'il s'agisse d'inscriptions de la Syrie ou d'inscriptions de Syriens de la diaspora. Comme les précédents volumes de la *TIB* pour l'Asie Mineure et les Balkans, celui-ci constitue désormais une référence indispensable pour l'étude du Proche-Orient antique et médiéval. [F.]

2015, 677. *Recueil d'articles.* – M. Sartre, *L'historien et ses territoires. Choix d'articles* (*Scripta antiqua*, 70 ; Bordeaux, 2014 ; 740 p.). Les quelque cinquante études réunies dans ce recueil, parues de 1974 à 2013, ont été choisies parmi les 142 titres que compte à ce jour la bibliographie de l'auteur (p. 733-740). Si les dix premières sont strictement épigraphiques (p. 19-117), rarement les inscriptions sont absentes des sections

suivantes, « Syrie et Arabie » et « Histoire ». Cette réimpression d'articles dispersés, complétés pour certains par un « post-scriptum » et pour l'ensemble par une série d'index (sources, noms de personnes et de lieux, index analytique) constitue un juste hommage à quatre décennies de recherche qui nous ont fait mieux connaître et mieux comprendre l'Orient gréco-romain. *In multos annos*. [F.]

2015, 678. *Gymnases*. – F. Daubner, dans M. Blömer, A. Lichtenberger, R. Raja (éd.), *Religious Identities in the Levant from Alexander to Muhammed. Continuity and Change* (Turnhout, 2015), 33-46 : « *Gymnasia* : Aspects of a Greek Institution in the Hellenistic and Roman Near East », propose une liste des gymnases grecs du Proche-Orient. On ne retiendra pas ses systèmes d'appréciation de l'hellénisme des individus ou de celui des cités, lesquelles sont classées en trois ensembles : Phénicie, cités grecques (en fait la Tétrapole) et « indigenous settlements ». Ce dernier groupe est particulièrement mal approprié, puisqu'il comporte Damas, Gerasa, Gadara, Philadelphie, Palmyre, Nicopolis et Pétra (avec comme argument un relief d'Éros entre deux lions) et qu'il semble reposer sur une conception floue du rapport entre la cité et le gymnase. La liste des documents, principalement des textes, p. 42, est plus utile. [G.]

2015, 679. *Mosaïques*. – A. M. Madden, *Corpus of Byzantine Church Mosaic Pavements from Israel and the Palestinian Territories* (Leuven – Paris – Walpole, 2014 ; XVI-242 p.). Succédant au classique catalogue de M. Avi-Yonah (jusqu'en 1935), complété jusqu'en 1985 par celui de R. et A. Ovadiah (*Bull.* 1989, 998), ce corpus des pavements d'églises du IV<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> s. réunit en donnant l'information essentielle, iconographique et épigraphique, l'ensemble d'une documentation qui n'a cessé de croître depuis trois décennies. Ses 280 notices correspondent à autant de monuments, classés alphabétiquement dans le cadre des quatre provinces : Palestine Première (n<sup>os</sup> 1-204 et 280), Seconde (n<sup>os</sup> 205-247), Troisième (n<sup>os</sup> 248-251) et une partie de la Phénicie méridionale (n<sup>os</sup> 252-279). Près de la moitié de ces notices comportent une ou plusieurs inscriptions grecques, que l'a. cite intégralement et traduit en anglais. Il ne s'agit cependant pas d'un corpus épigraphique (il n'y a pas d'index grec, et l'illustration limitée du corpus apporte peu à cet égard) et l'édition des textes dépend étroitement de la bibliographie antérieure. Les trois tomes du *CIIP* parus de 2010 à 2014 (cf. *Bull.* 2012, 472 ; 2013, 458 ; 2014, 514) étaient trop récents pour être utilisés par M. ; mais la *Biblia epigraphica* d'A. Felle (2006) aurait pu l'être. Certains textes auraient pu être amendés d'après le *SEG* (généralement cité) ou le *Bulletin épigraphique* (qui ne l'est nulle part). À Birsama par exemple (n<sup>o</sup> 49), l'épigramme de l'évêque Helladios de Gerasa n'a pas été

bien comprise, quoique mes corrections (*Bull.* 1997, 659 ; *AE* 1996, 1566) aient été acceptées par *SEG* 46, 2005 comme par Merkelbach – Stauber, *SGO* IV, p. 322. Au n° 209 (*SEG* 37, 1474 b), au lieu d'un nom de personne Magistros, il faut lire le nom de fonction *μαγιστρ(ιανός)* (cf. *Bull.* 2000, 675). Au n° 225 (près de Karmiel, probablement sur le territoire de Ptolémaïs de Phénicie plutôt qu'en Palestine Seconde), on pouvait préciser que le mot *γράμμα* associé à chaque nom de donateur indiquait le montant du don, soit 1/4 de sou (*Bull.* 1993, 628 ; *SEG* 42, 1461-1467). Au n° 236 (Kh. es-Samra), l'inscription ne dit pas que la paix du Christ « prevails everywhere » (en ce sens *SEG* 37, 1499) mais qu'elle « dépasse tout entendement », *ὑπερέχουσα πάντα νοῦν*, ce qui est une citation de Paul, *Phil.* 4, 7 (*Bull.* 1996, 483 ; *SEG* 43, 1064). Au n° 216 (et-Tabgha), à la l. 3 non restituée, on lira *τοῦ πρ[οσ]ενένκα[ντος]*, « de celui qui a fait l'offrande ». Mis à part ces détails, on a là pour la Palestine un répertoire bien à jour des pavements d'église qui, à côté de celui de P. Donceel-Voûte pour la Syrie et le Liban (1988) et de ceux du Père Piccirillo pour la province d'Arabie, complète heureusement l'inventaire des pavements d'église du Proche-Orient byzantin. [F.]

2015, 680. *Poids*. – P.-L. Gatier, dans C. Saliou (éd.), *La mesure et ses usages dans l'Antiquité : la documentation archéologique* (Dialogues d'histoire ancienne, Suppl. 12 ; Besançon, 2014), 125-162 : « Poids et vie civique du Proche-Orient hellénistique et romain » ; G. Finkielsztejn, « Poids et étalons au Levant à l'époque hellénistique », *ibid.*, p. 163-182, voir *Bull.* 2013, 436. Dans le même recueil paraissent deux articles consacrés au poids du Proche-Orient. Celui de F. concerne essentiellement l'époque hellénistique, en étudiant des ensembles par région et en se préoccupant particulièrement de métrologie ; aux p. 180-181, on trouvera une liste des noms d'agoranomes mentionnés sur les poids. Celui de G. s'intéresse à une période plus longue, jusqu'à l'époque byzantine où plusieurs cités, dont Tyr, continuent à émettre des poids, en dépit d'une progressive disparition des poids municipaux due à l'usage de la livre romaine ; les questions de métrologie sont laissées de côté au profit de la recherche des attributions aux rois séleucides (en signalant des poids inédits ou méconnus, dont l'un conservé à Budapest) et aux cités. Les corpus des deux auteurs ont de nombreuses différences et, par exemple, G. soutient que Gérasa n'a pas eu de poids civiques, récusant l'attribution de l'objet inscrit Welles, *I. Gerasa*, 251, à cette cité, alors que F. l'accepte. Au passage, G., p. 160, donne la lecture d'un poids civique protobyzantin inédit, connu par un catalogue de vente israélien. Cette livre émise sous deux éphores, *ἐπὶ Φλ(αουίων) Βάσσου καὶ Ζωναίου ἐφόρ(ων)*, pourrait provenir de Gaza ; la fonction d'éphore, synonyme à cette

époque d'agoranome ou *curator civitatis*, est mentionnée sur deux autres poids protobyzantins, l'un de Iamnia (*SEG* 43, 1057), l'autre de Tyr (en 597/598 p. C.). [G.]

2015, 681. Ch. Doyen, dans Chr. Feyerl, L. Graslin-Thomé (éd.), *Le projet politique d'Antiochos IV. Journées d'études franco-allemandes, Nancy 17-19 juin 2013* (Nancy, 2014), 261-299 : « Le système monétaire et pondéral d'Antiochos IV », reconstitue le système pondéral des Séleucides dès Séleucos IV, à partir des poids connus, avec une mine de 128 drachmes attiques en bronze correspondant à 556,8 g, en rapport direct avec le système monétaire. Sur la même question, étendue à l'ensemble de la période hellénistique, voir G. Finkielsztein, *Israel Numismatic Research* 9 (2014), 61-94 : « The Weight Standards of the Hellenistic Levant, Part One : The Evidence of the Syrian Scale Weights », première partie d'une série annoncée de quatre études. [G.]

2015, 682. *Cultes païens*. – G. W. Bowersock, *Cahiers du Centre Gustave Glotz* 24 (2013), 91-104 : « Les anges païens de l'Antiquité tardive », dans un article large où il est question de la notion coranique d'ange, étudie les étymologies des mots qui, en grec et dans les différentes langues sémitiques du Proche-Orient, correspondent à « ange », avec des glissements de sens depuis « messenger ». Il s'intéresse aux anges des dieux païens et aux anges-dieux : en particulier Milk'ashtart phénicien et Malakbel palmyrénien. Voir en grec à Gérasa, *SEG* 32, 1539 ; à Deir el-Qalaa, *SEG* 49, 1990 ; dans l'Hermon, *IGLS* XI, 1. [G.]

2015, 683. *Jupiter Dolichénien*. – W. Eck, *ZPE* 194 (2015), 219-222: « Eine Weihung an Iuppiter Optimus Maximus Dolichenus durch einen Veteranen der *legio XVI Flavia Firma* », publie une statuette de bronze, de provenance proche-orientale imprécise : un taureau sur un socle inscrit. Jupiter Dolichénien devait être représenté debout sur le dos de l'animal où se trouvent des traces de cette partie disparue de la statue. Le texte est lu : Γαῖος Δομέτις Οὐάλης ἔτρανός λεγεῶνος Φλα(ουίας) Φίρ(μης) εἴ κεντυρία(ς) Πακκίου Νωνιανοῦ τὸν κύριον ἀνέθηκεν κόμη Σκαπρααννέου. L'a. signale le caractère exceptionnel de la dénomination de la légion, avec le chiffre à la fin ; la *legio XVI Flavia Firma* fut installée après la Guerre juive en Galatie-Cappadoce à Satala, puis transférée sous Hadrien en Syrie à Samosate. L'a., pour déterminer la provenance de l'objet et l'origine du soldat, s'efforce d'identifier, parmi les divers personnages nommés Domitius Valens ou Paccius Nonianus, ceux dont il est question ici. Le nom de Paccius Nonianus est porté par un centurion de la *legio I Minervia*, à une date qui, d'après la titulature de la troupe, se placerait entre 83 et 89, et par un centurion de la *legio VI Victrix*, deux régiments stationnés en Germanie inférieure. Ainsi, parmi les possibilités

envisagées par l'a., ce même centurion aurait pu servir en Cappadoce, à une date qui concorderait avec ces données. L'a. estime que le village nommé est désigné d'après un nom de personne, Σκαπρααννέος. On reconnaîtra plutôt un toponyme syrien formé à partir de la racine araméenne *kpr*, avec le sens de « village » : κώμης Καπρααννεου. De nombreux autres noms de lieux du même type sont connus dans toute la Syrie, au sens large (voir *Bull.* 2006, 472). Cette indication au génitif, rejetée à la fin de la phrase comme un repentir ou un ajout, doit indiquer l'origine du dédicant plutôt que définir le dieu désigné comme « seigneur ». En effet, s'il y a des dieux syriens « de tel ou tel endroit », il n'y en a aucun qui soit dit « dieu de telle ou telle *kômè* », et encore moins « seigneur de telle ou telle *kômè* ». La deuxième partie du toponyme est probablement formée à partir d'un anthroponyme sémitique de type Ananie/Hananie, comme me le suggère J.-B. Yon. On est tenté de rapprocher la *kômè* Καπρααννεου de la κώμη Καπροανέων τῆς Ἀπαμέων connue par deux épitaphes chrétiennes à Salone (D. Feissel, dans N. Gauthier *et al.*, *Salona* IV, 794) et à Rome (*ICUR* III, 8048, Καπραανέων), cf. D. Feissel, *Syria* 59 (1982), 332-333 et *TIB Syria* (*supra*, n° 676), 1356. Le soldat syrien Gaius Domitius Valens pourrait avoir servi à Samosate, non loin de Dolichè, ce qui repose la question de l'identification et de la datation du centurion. Par ailleurs, le texte donne un éclairage intéressant, bien qu'attendu, sur la diffusion du culte dolichénien par l'intermédiaire des militaires. [G.]

2015, 684. *L'usage du grec dans la Palestine hellénistique*. – W. Ameling, *Scripta classica Israelica* 34 (2015), 1-18 : « Epigraphy and the Greek Language in Hellenistic Palestine », offre une synthèse sur l'usage du grec en Palestine, à l'époque hellénistique et un peu au-delà, en utilisant différentes sources, épigraphiques et autres, et en insistant sur la Judée et Jérusalem. Il considère que le grec est largement répandu dès l'époque hellénistique et que son usage public dans les inscriptions se développe avec Hérode. [G.]

2015, 685. *La dynastie hérodiennne*. – R. Haensch, *Scripta classica Israelica* 33 (2014), 99-116 : « The Contributions of Inscriptions to our Knowledge of the Herodian Dynasty », fait un bilan détaillé de toutes les inscriptions grecques et latines qui concernent, de près ou de loin, Hérode le Grand et la dynastie hérodiennne. Les plus nombreuses se rapportent au roi Agrippa II et proviennent surtout de ses territoires de Syrie du Sud. Dans le débat concernant l'année du décès de ce roi, l'a. montre que les inscriptions sont en faveur d'une date tardive. Par ailleurs, l'a. considère que la charge de *stratègos*, que revêt un ancien centurion au service d'Agrippa II dans une inscription du Hauran (*AE* 1966, 493), est civile et non pas militaire. L'a. voit dans cette fonction une

influence de l'administration lagide, comme dans le nom et la fonction des *mètrokômiai* de Syrie du Sud (voir *Bull.* 2001, 507). Ces deux institutions seraient pré-romaines. Finalement, il revient sur l'inscription incomplète *CIIP* II, 2123, de Bir el-Malik près de Dôra, qui a été très commentée avant lui, en remettant en cause certaines des hypothèses de ses prédécesseurs. [G.]

2015, 686. *Inscriptions honorifiques*. – W. Eck, *Scripta classica Israelica* 34 (2015), 19-26 : « Honorary Statues as a Means of Public Communication in Judaea / Palaestina » (version allemande dans *Electrum* [Cracovie] 21 [2014], 107-115), montre le nombre relativement important des statues honorifiques, connues par leurs inscriptions, dans de nombreuses cités de Palestine jusque dans l'Antiquité tardive, et particulièrement à Césarée. L'a. souligne les multiples emplois des mêmes bases cylindriques pour de nouvelles statues accompagnées de nouvelles inscriptions et la quasi-absence de statue équestre. Il développe son commentaire de l'inscription grecque d'Ascalon, *CIIP* III, 2335, qui honore un centurion de la *legio X Fretensis* : le même personnage, mais dans un grade plus élevé, est attesté en Égypte en 65 *p. C.* ; la dédicace d'Ascalon précède donc la création de la province de Judée en 66. [G.]

2015, 687. J.-B. Yon, *Cahiers du Centre Gustave Glotz* 25 (2014), 281-295 : « L'expression des relations hiérarchiques dans les inscriptions du Proche-Orient à l'époque romaine », souligne pour sa part le nombre relativement réduit des inscriptions honorifiques « civiques » au Proche-Orient, en choisissant des exemples dans sa partie nord, à Tyr et Apamée, ou plus à l'Est, à Palmyre. Il s'intéresse à l'ordre des mots, qui distingue l'institution qui honore (souvent en première position) de la personne qui est honorée (souvent en seconde place), et en montre l'intérêt particulier dans des textes où une cité rend des honneurs à un personnage. À Palmyre, où les textes honorifiques ne sont pas rares, l'a. reconnaît, dans l'ordre des mots et la hiérarchie des acteurs et bénéficiaires de ces honneurs, des différences entre les deux langues utilisées, le grec et l'araméen. De même l'expression de l'amitié, là encore avec des différences selon les langues, ne concerne que de hauts personnages et l'ami honoré est en réalité le patron bien souvent. Cependant, à Palmyre, de même que dans l'épigraphie araméenne de Hatra, ce peut être la personne qui honore qui est désignée comme l'ami. L'a. analyse les significations sociales de ces usages. [G.]

2015, 688. *Les Arabes et Byzance*. – D. Genequand, Chr. J. Robin (dir.), *Les Jafnides, des rois arabes au service de Byzance (VI<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne), Actes du colloque de Paris, 24-25 novembre 2008* (Orient et Méditerranée, 17 ; Paris, 2015 ;

296 p.). Trois membres de la lignée de Jafna ont été revêtus par Justinien et ses successeurs du commandement en chef d'un groupe de tribus arabes au service de l'Empire, traditionnellement appelées Ghassanides : les phylarques Aréthas, Alamoundaros et Naamanès, connus des sources byzantines sous ce titre et sous ces noms, se sont succédé dans ce rôle de père en fils. Dans ce recueil, où seul l'article de M. Sartre touche aux relations plus anciennes entre Rome et les Arabes (*infra*, n° 716), plusieurs contributions se réfèrent, entre autres sources, aux inscriptions grecques et sémitiques mentionnant ces trois phylarques généraux et d'autres membres probables de la même dynastie. L'étude de P.-L. Gatier, « Les Jafnides dans l'épigraphie grecque au VI<sup>e</sup> siècle » (p. 193-222), est spécialement consacrée à la réédition critique des dix inscriptions grecques du dossier, avec photos ou fac-similés ; son commentaire historique met aussi en garde contre un certain nombre de surinterprétations, qu'il s'agisse du statut politique des Jafnides, qui se montrent intégrés par l'octroi de dignités à l'aristocratie impériale, ou de leur adhésion à l'Église monophysite, peu sensible dans l'épigraphie. On remarquera particulièrement deux propositions de lecture nouvelles. L'inscription d'al-Burdj (p. 203-204), dédicace d'Alamoundaros (al-Mundhir) en l'honneur d'un saint, a pour destinataire τὸν ἅγιον Σ[αβι]γιανόν, martyr de Damas, et non saint Julien. À Résafa, où sont inscrites des acclamations à Alamoundaros dans l'édifice hors-les-murs dit « prétoire d'al-Mundhir » (voir sur cet édifice l'article de M. Konrad, *ibid.*, 239-257, qui le qualifie de *principia cum praetorio*), G. réédite également l'inscription d'un militaire (p. 209-210) : Ἐγὼ Σέργιος παραφύλαξ Νομίνου κὲ Α[- -], au lieu de le νούμιν οὐκ ἔχω, « je n'ai pas un sou » (édition Wörrle) : Nouminos serait une variante inédite du nom arabe an-Numan, en grec habituellement transcrit Na(a)manès. Sur l'inscription du « comte Almoundaros » (analysée *Bull.* 2012, 488), voir également l'édition Bevan *et al.* (*infra*, n° 720). [F.]

2015, 689. *Syriens en Occident*. – M. de Vos Raaijmakers, C. Pepe, *ZPE* 194 (2015), 73-79 : « A New Funerary Epigram of a Syrian Migrant near Thugga (Africa Proconsularis), Tunisian Tell », éditent une épigramme grecque parfaitement conservée, probablement du III<sup>e</sup> s., pour un maître d'école d'origine orientale :

Ἐρμῆς ἦα πάρος ὄτ' ἐπὶ χθονὸς ἦα μετ' ἀνδρῶν.  
 Λαοδικεὺς μὲν ἔφυν, Θουγγῆ δ' ἐνὶ γράμματ' ἔδειξα.  
 νῦν δέ με τεθνιώτα χυτὴ περὶ γαῖα ἐκάλυψεν.  
 ἠμίσεας γενεὰς πέντ' εἶδον φωτὸς ὑπ' αὐγαίς.

Cet Hermès était natif d'une Laodicée, probablement en effet celle de Syrie. À Thugga, où il mourut, il apprenait aux enfants à lire et à écrire. Comme l'indiquent les a., le toponyme indigène *Tbgg*, en latin *Thugga*, a été adapté en grec diversement : Τῶκαι (acc. Τόκας) chez Diodore, Τούκκα chez Dion Cassius, Ptolémée et Procope. Plus proche du latin que des auteurs grecs, le Θουγγῆ de l'inscription (ou plutôt Θούγγη), est considéré comme un hapax. Rappelons cependant qu'on a restitué dans une épitaphe chrétienne de Carthage (*CIL* VIII, 14088a ; Wessel, 94) l'ethnique [Θ]ουγηνός, ce qui est vraisemblable : quoique généralement lié à des toponymes orientaux, le suffixe -ηνός peut être aussi employé pour des localités africaines, comme dans l'épitaphe grecque d'un juif de Thabraca, Μάξιμος Θαβρακενός, enterré à Rome (*SEG* 26, 1167). La durée de vie d'Hermès est formulée au vers 4 de façon originale : selon les a., « cinq demi-génération » équivaldrait à peu près à 80 ans en comptant trois générations par siècle (p. 76, sans note justificative). S'il est vrai que ce comput vaut pour Hérodote II, 142 (3 générations = 100 ans), en revanche Héraclite, fr. 19 (cité notamment par Plutarque) fixe à 30 ans la durée d'une γενεά, ce qui est aussi le chiffre appliqué par les scholies anciennes d'Homère. Il est probable que l'auteur de l'épigramme de Thugga se réfère à cette tradition, qui rend la durée d'une γενεά divisible par deux : Hermès vécut donc 75 ans. [F.]

2015, 690. *Onomastique*. – J.-B. Yon, dans C. Abadie-Reynal, J.-B. Yon (éd.), *Zeugma VI. La Syrie romaine. Permanences et transferts culturels* (Lyon, 2015), 11-18 : « L'onomastique en Syrie orientale et en Mésopotamie à l'époque romaine », après une présentation des difficultés d'utilisation des noms de personne pour apprécier l'impact de Rome dans la région étudiée, s'intéresse aux dossiers épigraphiques de la Palmyrène, de Zeugma et de Doura-Europos, et aussi aux papyrus de Doura et de l'Euphrate. Il montre les situations très changeantes selon les régions et les cités avec, par exemple, l'importance à Zeugma des noms grecs « recherchés », dont Sémiramis. Il insiste sur la différence ville/campagne. Il montre que l'importance des noms grecs et macédoniens dans les familles des notables doit être pourtant nuancée par le cas des femmes et celui des cadets, qui portent plus souvent des noms sémitiques. Voir *infra*, n° 699. [G.]

2015, 691. **Commagène**. *Culte royal*. – G. Petzl, *Mediterraneo Antico* 16 (2013), 129-138 : « The Royal Inscriptions from Commagene », propose une traduction et un commentaire de plusieurs passages de trois des inscriptions du culte royal commagénien né de l'initiative du roi Antiochos I<sup>er</sup>. [G.]

2015, 692. M. Facella, dans *Religious Identities in The Levant* (*supra*, n° 678), 169-184 : « Defining new gods : The daimones of Antiochus », étudie le vocabulaire des héros et des dieux (θεοί, ἥρωες, δαίμονες) et le concept de δαίμων dans les inscriptions royales commagédiennes. Elle montre que, dans ces textes, le *daimôn* peut réunir la notion grecque de divinité tutélaire issue de l'âme d'un ancêtre ou d'un héros et la notion iranienne de *fravaši*, « les dieux mânes du mazdéisme », mais aussi que le mot s'applique précisément à toutes les entités divines qui sont proches des fidèles, présentes et actives. L'a. considère que le vocabulaire religieux est utilisé avec beaucoup de précision et qu'il transmet les innovations introduites par Antiochos I<sup>er</sup> dans la constitution d'un culte syncrétique. [G.]

2015, 693. **Haute-Mésopotamie. Qartamin.** – A. Bru, dans R. Lebrun et A. Degrève (éd.), *Deus medicus, Actes du colloque, Louvain-la-Neuve, 15-16 juillet 2012* (Turnhout, 2013), 9-20 : « La mosaïque de l'Eucharistie au monastère Mor Gabriel de Qartamin (Tur 'Abdin) ». De cette mosaïque d'abside protobyzantine, l'a. commente d'abord l'iconographie, qui associe la représentation du ciborium et de l'autel chrétiens à des cyprès, allusion selon lui à un antique sanctuaire solaire, sémitique ou iranien, ayant précédé le monastère. Il reconsidère également l'inscription dont le début est conservé au bas de la mosaïque, lue naguère par C. Mango, *Dumbarton Oaks Papers* 27 (1973), 296 : ἐγένετο ἰ μούσομα [- - -], ce dernier mot étant un barbarisme au lieu du féminin ἡ μούσωσις. L'a. veut voir là une ligature entre sigma carré et oméga, ce qui impliquerait une nouvelle lecture plus en accord, selon lui, avec le thème eucharistique de la représentation : ἐγένετο Ἰ(ησοῦς) μου σῶμα [- - -], ce que B. traduit littéralement : « Il y eut Jésus : '[ceci est] mon corps' », en croyant trouver là un écho des paroles de Jésus, *Luc* 22, 19. Le lecteur appréciera. Contentons-nous de rappeler qu'une inscription commençant par ἐγένετο, à en juger par tant d'exemples, commémore normalement la dédicace du monument ou de son décor. [F.]

2015, 694. **Haute-Syrie. Zeugma.** – Ch. Crowther, dans W. Aylward (éd.), *Excavations at Zeugma, Conducted by Oxford University*, vol. 1 (Los Altos, 2013), 192-217 : « Inscriptions on Stone », publie ou republie l'ensemble des inscriptions grecques et latines découvertes par l'une des équipes des fouilles de Zeugma. Il s'agit en grec – outre les inscriptions royales commagédiennes déjà connues Be c, Be d et Be e (*Bull.* 2005, 507) – de textes funéraires souvent fragmentaires. On y trouve des anthroponymes, comme Μεικρά, Βαρσυμος et Μάρις, ce dernier nom sur la seule stèle chrétienne, avec la formule Χριστὸς ὑμᾶς σώζει, qui est originale dans ce contexte. [G.]

2015, 695. **Syrie du Nord. Antioche.** – E. Güven, *Babelao* 4 (2015), 149-172 : « Les inscriptions funéraires antiques d'Antioche sur l'Oronte ». Donnant un échantillon de sa thèse inédite sur les épitaphes d'Antioche d'époque hellénistique et surtout impériale (Lyon – Ankara, 2014), l'a. dresse l'inventaire des noms de personne d'origine latine en vue d'apprécier le degré de romanisation de la société antiochienne en dehors de ses élites. On consultera avec intérêt les bonnes photographies d'une cinquantaine de stèles (pl. I-XXVII), chacune assortie d'une fiche muséographique et bibliographique. À défaut d'édition du texte, l'index des noms (p. 167-168) renvoie aux photographies. Au reste, il faut dire à regret que les analyses onomastiques proposées méconnaissent gravement des notions élémentaires. G. considère ainsi comme d'anciens gentilices des noms aussi différents qu'Antônios, Gaios ou Gémellos (p. 159), et croit trouver la trace du même suffixe latin dans des noms comme Gaianos, Héléne ou Tryphaina (p. 161). *Caveat lector.* [F.]

2015, 696. *Territoire de Séleucie de Piérie. Mont Casius.* – J. Aliquot, dans *Religious Identities in the Levant (supra, n° 678)*, 157-167 : « A Laodicean on Mount Casius », revient sur l'inscription du Mont Casius, offrande d'une statue de la Tychè de Laodicée-sur-mer, faite avec l'accord de la *proboulè* de Séleucie par un Laodicéen, *SEG* 36, 1297. L'a. soutient, par des exemples d'attestation du nom chez d'autres Laodicéens, la restitution du patronyme du donateur, Ἀγα[θοκλέ]ους, que le premier éditeur, H. Seyrig, hésitait à adopter. Il restitue à la fin du texte cinq lignes qui contiennent la titulature développée de la cité de Laodicée. Par ailleurs, il étudie les légendes de la fondation séleucide de Laodicée et les liens qui la rattachent à la ville phénicienne de Tyr, sa métropole, comme en témoigne une inscription de ce dernier site, où le nom de Laodicée a été récemment restitué (*Bull.* 2011, 617). Il montre le rôle du cycle thébain et du personnage de la ménade Agavè, qui est non seulement la fille de Cadmos et la petite-fille du fondateur de Tyr, Agénor, mais encore la Tychè de Laodicée (Malalas, 8, 17). [G.]

2015, 697. *Émésène.* – J.-Cl. Decourt, P. Ghanimé-Marion, *Tempora. Annales d'histoire et d'archéologie* (Université Saint-Joseph, Beyrouth) 20-21 (2011-2012), 71-78 : « Une nouvelle dédicace à Azizos à Tallat 'Azzū (Émésène, Syrie) », publie une brève inscription gravée sur un bloc de basalte en forme de sphère aplatie, trouvé sur un site à quelque 30 km à l'Ouest de Homs : Ἀζίζος θεὸς Ἑρμῆς. L'assimilation d'Azizos à Hermès est une nouveauté. L'a. rapproche cet Azizos-Hermès de Mercure héliopolitain.

Le bloc, avec son texte au nominatif, me paraît plus un socle de statue qu'un autel fruste. [G.]

2015, 698. *Steppe orientale*. – P.-L. Gatier, dans *De l'île d'Aphrodite au paradis perdu, itinéraire d'un gentilhomme lyonnais. En hommage à Yves Calvet*, éd. B. Geyer, V. Matoïan, M. Al-Maqdissi (Ras Shamra-Ougarit 22 ; Louvain, 2015), 233-244 : « Le grec tel qu'on le parle et l'écrit. Trois inscriptions de la Syrie orientale », édite trois brefs documents présentant des particularités graphiques ou phonétiques. À Maksar al-Taḥtānī, un texte d'exécution très fruste, copié jadis sans succès par J. Lassus, se lit après révision : Ουαβαλα ἄλυπε χερε. Deux autres étaient inédits : à Dūmā, une épitaphe d'époque impériale, pour Βρισβίτερος (= Πρεσβύτερος) Σοιλου ; et dans un site proche de Qasr Ibn Wardan, un fragment de linteau d'église commençant par l'invocation εἰς θεὰς (= θεὸς) ὁ βο[ηθῶν]. [F.]

2015, 699. *Doura-Europos*. – J.-B. Yon, *Ktèma* 39 (2014), 199-210 : « L'onomastique de Doura à l'époque parthe ». Voir *Bull.* 2012, 462 et *supra*, n° 690. Pendant la période de domination parthe (I<sup>er</sup> s. a. C. - II<sup>e</sup> s. p. C.), la famille dominante, qui occupe les fonctions de stratège et d'épistate, et les autres grandes familles, dont celle de Conôn, ont des noms grecs et sémitiques, ces derniers plutôt féminins, comme Μηκανναια ou Ταρουδαια. Progressivement, les noms sémitiques augmentent en nombre. Les noms rares sont en faveur chez les notables, comme les féminins grecs Ἀδεῖα, Ἀθηνοφύλα, Ἀσία, Εὐδία, Εὐθονίκη, Τιμώνασσα. L'a. étudie le nom d'origine araméenne Ρεχειμανναια, avec différentes versions dont Ραχιμναιος et, à Minturnes en Campanie, *Rahiminanaeus*, et il analyse les noms iraniens. Il décèle certaines tendances à long terme, comme le conservatisme onomastique des notables ou l'arrivée progressive des noms palmyréniens. [G.]

2015, 700. **Phénicie**. *Territoire de Béryte. Deir el-Qalaa*. – J. Aliquot, dans *Cult and Ritual on the Levantine Coast and its Impact on the Eastern Mediterranean Realm, Proceedings of the International Symposium, Beirut 2012* (BAAL, h. s., 10 ; Beyrouth, 2015), 539-557 : « La fête au village : un nouveau regard sur le culte de Balmarcod à Deir el-Qalaa (Liban) ». L'a. présente de manière synthétique l'épigraphie du sanctuaire d'époque romaine de Deir el-Qalaa situé sur un éperon qui surplombe Beyrouth et lié à une agglomération antique (voir *Bull.* 2011, 613). Plus d'une centaine d'inscriptions grecques et latines y ont été trouvées, dont il prépare la publication. Les divinités vénérées étaient *Iuno Regina*-Héra et Baalmarcod, dieu dont l'a. s'efforce de préciser les formes du nom, les épiclèses et les caractères. Il revient sur deux dédicaces bilingues,

grecques et latines, déjà connues : l'inscription Waddington, 1855, dont il analyse en particulier l'épigramme grecque et sa métrique complexe, et le texte *SEG* 49, 1990, rédigé dans une prose recherchée. Balmarcod est dit dans l'une « seigneur des danses », κοίρανος κόμων (l'a. repousse à juste titre « des villages », κομῶν), dans l'autre « conducteur des chœurs », χορῶν ἀρχηγέτης. Dans le dernier texte, l'objet dédié par l'association des Maximites est précisé : οἱ Μαξιμίται χάλκεον τὸν Νύσιον. L'a. montre qu'il ne s'agit pas d'un lierre en bronze, mais d'une statue de Dionysos. [G.]

2015, 701. *Baalbek*. – Ch. Ghadban, *Syria* 91 (2014), 261-275 : « Une archive comptable hellénistique de la Béqa' », publie un petit bloc de calcaire taillé, inscrit sur les deux faces, provenant de Tell 'Addous à 5 km au N.-O. de Baalbek. Le texte grec en cursive relève autant de la papyrologie que de l'épigraphie. Les photos ne permettent pas de vérifier la plupart des lectures. Il s'agit de listes de noms de personnes dans la colonne de gauche suivies de chiffres, au recto comme au verso. Une unité notée à plusieurs reprises serait le *kôr*, κορ, qui serait une unité orientale de poids de la charge d'un âne. Les exemples invoqués ne convainquent pas. Pourrait-on penser plutôt au cotyle ? [G.]

2015, 702. *Porphyréôn*. – G. Abou Diwan, *Chronos* 30 (2014), 145-163 : « À propos de l'usage de l'ère sidonienne à Porphyréôn (Jiyeh et Nabi Younès) à l'époque protobyzantine », revient sur des questions de système chronologique déjà abordées par lui dans une précédente étude (cf. *Bull.* 2010, 598), qui confirmait par une mosaïque de Lala, dans la Beqa', l'alignement du calendrier de Sidon sur le calendrier julien. L'a. réexamine à présent une série de dédicaces du territoire de Porphyréôn dont la datation est encore controversée. Une des inscriptions de l'église de Jiyeh (*SEG* 47, 1963b), datée du mois de décembre 675, indiction 14 (décembre 595 *p. C.*), confirme que Porphyréôn emploie l'ère de Sidon et non celle de Bèrytos, et que l'année sidonienne ne change pas avant janvier. Une autre dédicace de la même église (*SEG* 47, 1963a), du mois de Dios 587, indiction 15 (477 *p. C.*), permet de vérifier la coïncidence entre Dios et le mois de janvier. Plus difficile à interpréter, l'inscription de Nabi Younès (*SEG* 40, 1787), aujourd'hui perdue, donne successivement la date de la construction de l'église et celle du pavement de mosaïque. Bien que Renan ait lu respectivement Panèmos 665 et Pérítios 695 (deux années compatibles avec la 3<sup>e</sup> indiction notée dans l'inscription), la copie du duc de Luynes (ici fig. 6) ferait plutôt dater l'ensemble des travaux de la même année 695 (= 585 *p. C.*). On notera cependant, du moment qu'à Sidon les mois de Panèmos et de Pérítios coïncident respectivement avec septembre et avril (*Hemerologium Florentinum*, cf. Grumel, *Chronologie*, p. 175), que les deux dates ne peuvent se suivre dans la même

année julienne que si la date du pavement précède celle de l'édifice. De plus la 3<sup>e</sup> indiction aurait dû normalement se terminer le 31 août 585. L'a. pense résoudre cette aporie par l'hypothèse, peu plausible au VI<sup>e</sup> s., d'une indiction d'ancien style prenant fin au 22 septembre : la construction daterait alors du début septembre 585 et la mosaïque du mois d'avril précédent. [F.]

2015, 703. *Tyr.* – F. Alpi, *Tempora, Annales d'histoire et d'archéologie* (Université Saint-Joseph, Beyrouth) 20-21 (2011-2012), 55-69 : « Les inscriptions grecques et latines de Tyr : à propos d'un livre attendu », donne un compte rendu du recueil de J.-P. Rey-Coquais, *Inscriptions grecques et latines de Tyr* (Beyrouth, 2006), voir *Bull.* 2007, 512-516 et *SEG* 56, 1877. Il y ajoute une inscription honorifique inédite d'époque impériale, conservée aujourd'hui dans une maison privée à Tyr : [Δόγματι ?] βουλῆς, Στατεῖλιον Σεπτίμιον Πανσανίαν ΠΙΤΟΙΑ [Ἰ]ὸκ[τά]ουιο[ς - - -]. Les photos ne laissent aucun doute sur l'avant-dernière ligne, laissée en majuscules. La lecture ῥήτορα s'impose, bien que l'a. la repousse ; ma propre révision du bloc la confirme. L'a. rappelle que l'onomastique du personnage honoré est attestée dans la région. Notons que le nom du donateur, Ἰοκτάουιος, est un gentilice et non pas un *praenomen*. Par ailleurs, l'a. propose de restituer à la fin de l'inscription fragmentaire *I. Tyr*, 72, qui mentionne un ὑδρολόγ[ιον], le mot [πλη]γῆν, « coup », d'après Procope de Gaza, *Description de l'horloge*, 10, où le mot décrit le geste d'Héraclès frappant le gong ; de là, l'a. n'hésite pas à proposer que l'horloge de Tyr ait illustré les douze travaux, comme à Gaza. Hypothèses improbables, qui ne s'accordent ni avec les mots qui précèdent ni avec le caractère de dédicace du texte ; on pensera plutôt à un legs par testament, [διατα]γῆν, ou à une dédicace faite [κατ' ἐπιτα]γῆν ? [G.]

2015, 704. *Mont Carmel.* – A. Ovadiah, R. Pierri, dans L. D. Chrupcała, J. Patrich (éd.), *Christ is here! Studies in Biblical and Christian Archaeology in Memory of Michele Piccirillo, ofm* (Studium Biblicum Franciscanum, Collectio Maior, 52 ; Milan, 2012), 29-76 : « Elijah's Cave on Mount Carmel and its Inscriptions », à partir des sources littéraires antiques, médiévales et modernes, commencent par retracer la longue histoire de la grotte du mont Carmel, associée traditionnellement à la victoire du prophète Élie sur les prophètes de Baal. Suit aux p. 45-64 l'édition d'un choix de 22 inscriptions grecques, relativement bien conservées, parmi les quelque 170 relevées par A. Ovadiah sur les parois de la grotte en 1966, encore en grande partie inédites ; les a. ont publié, simultanément, le reste de la collection dans un article à part (ci-dessous n<sup>o</sup> 705), si bien que les deux articles se complètent et ont une numérotation commune, les 22 textes

sélectionnés se répartissant entre les n<sup>os</sup> 1 et 146. D'après l'écriture et le formulaire, l'ensemble est daté à bon droit du I<sup>er</sup> au III<sup>e</sup> s. Il n'y a là en effet rien encore de chrétien. Les auteurs de ces proskynèmes ont pu être aussi bien juifs que non juifs, mais l'index des noms (89 pour l'ensemble du corpus, ici p. 45-46) correspond en majorité à l'onomastique gréco-romaine ordinaire ; rares sont les noms typiquement juifs, entre autres Jonas, Judas, Malachos ; plusieurs noms insolites, tels Aprounas ou Oitiskèlion, ont été probablement mal gravés ou mal lus. L'incipit le plus fréquent est le verbe μνησθῆ suivi d'un ou plusieurs noms de visiteurs, avec parfois une mention générique des enfants ou des amis ; on trouve quelquefois l'impératif εὐτύχει, suivi d'un nom au vocatif ; plus rarement le subjonctif χαρῆ, suivi du nominatif. L'exécution généralement fruste rend le déchiffrement difficile mais les photographies permettent de contrôler certaines lectures douteuses. Le n<sup>o</sup> 18, proskynème d'un décurion de la cité voisine, la colonie de Ptolémaïs, a été lu : Μνησ[θ]ῆ Ἑλιος Μ[έ]γιστος δεκου[ρί]ων κολ(ωνίας) Πτολαιμα(ίδος) Κυρ[ί]λλω υἱῶ, mais la fig. 26 montre qu'il faut lire Πτο(λεμαίδος) ἄμα, comme l'ont bien vu Ilan et Pinkpank (*infra*, n<sup>o</sup> 706), 548-549. La formule finale a été lue Εἰάεσ[θ]ο τῶ μὴ λιώνοντι ὁ τόπος, les a. hésitant entre ἐάσθω et εἴλεως, et plus loin entre μιάνονται et χλιαίνονται ; en réalité la photo montre clairement εἴλεως, puis λιώνοντι pour λειαίνονται : « que le lieu soit propice à celui qui n'efface pas (l'inscription) ». Parmi les rares mentions de profession, voir au n<sup>o</sup> 93 le proskynème du soldat Germanos et de sa femme Sôsipatra. Au n<sup>o</sup> 103, au lieu de Μνησθῆ Ζεδῆς μετὰ αἴθ' α[ὐ]τοῦ, qui n'a pas de sens, la fig. 36 pourrait se lire μετὰ Διοδότου, le premier omicron apparemment regravé sur un thêta fautif. [F.]

2015, 705. A. Ovadiah, R. Pierri, *Liber Annuus* 62 (2012), 203-282 : « Elijah's Cave on Mount Carmel and its Inscriptions. Part III », complètent ici le corpus des inscriptions rupestres dont ils n'ont donné qu'une sélection dans l'étude précédente (*supra*, n<sup>o</sup> 704). Les quelque 150 inscriptions restantes sont dans l'ensemble mal conservées. Sauf l'inscription latine d'un certain Calvus (n<sup>o</sup> 28, lisible fig. 8) et celles en hébreu de pèlerins modernes, toutes sont en grec. Plus d'un texte serait à vérifier mais les 41 photos des p. 260-280 sont en général trop petites pour le permettre ; il aurait mieux valu publier les fac-similés d'Ovadiah sur lesquels repose l'édition. Au n<sup>o</sup> 7, au lieu de Φιο[.]τιαννω, la fig. 4 permet de lire Φρό[ν]των. Au n<sup>o</sup> 50 A, comme le montre la fig. 14, le proskynème ne nomme pas Ἑλίου (également lu par Ilan et Pinkpank [*infra*, n<sup>o</sup> 706], p. 564, voir leur photo) mais Γαίου Ἰουλίου. Au n<sup>o</sup> 133, le mot [μ]νήμα, qui se justifierait dans un contexte funéraire, doit être éliminé au profit de [προσκύ]νημα. Au n<sup>o</sup> 149,

considéré comme une dédicace à Pan et à Erôs, l'incipit Μὰ κῆνοι οἱ Πανὶ συ[v]άγ[ουσι] laisse perplexe mais la fig. 39 montre bien μασκηνοί, probablement l'ethnique [Δα]μασκηνοί ; P.-L. Gatier me suggère ensuite la lecture séduisante πανηγυ[ρι]άρ[χαι] (?) ; à la l. 3 qui semble plutôt le début d'un texte distinct, au lieu de ]νο κ'Ἐρως ne faut-il pas lire μο]νοκέρως ou ῥι]νοκέρως ? L'hypothèse d'un culte de Pan et d'Érôs « under the auspices of Ba'al Carmel » (p. 257) paraît pour le moins aventureuse. [F.]

2015, 706. T. Ilan, O. Pinkpank, dans T. Ilan, *Lexicon of Jewish Names in Late Antiquity, Part II, Palestine 200-650* (Texts and Studies in Ancient Judaism, 148 ; Tübingen 2012), 499-584 : « Appendix : Elijah's Cave (Haifa) », publie de leur côté le même ensemble que ci-dessus (n<sup>os</sup> 704 et 705), avec également une étude détaillée de l'histoire du site. Le résultat n'est pas plus satisfaisant, même si les a. ont pris le soin d'illustrer toutes leurs lectures de photos (mais trop rapprochées) accompagnées de fac-similés. On ne peut qu'être frappé par la différence quantitative entre les deux manières de traiter les graffites, puisqu'il n'y a que 49 entrées dans le présent recueil et que beaucoup des textes vus par Ovadiah et Pierri sont absents. Les formulaires de type προσκύνημα, εὐτύχει et χαρῆ ne sont pas reconnus et la plupart des lectures sont douteuses. On comparera par exemple la lecture d'O.-P. n<sup>o</sup> 39 et celle d'I.-P. n<sup>o</sup> 2 ; ou le texte latin O.-P. n<sup>o</sup> 28 et I.-P. n<sup>o</sup> 20a. Aucune des deux éditions ne se soucie de présenter un appareil critique méthodique qui discuterait les lectures précédentes (dont celles de Germer-Durand et celles, plus anciennes, d'Ovadiah). De nombreux anthroponymes étranges devront susciter la méfiance des futurs utilisateurs de ces éditions. [G.]

2015, 707. Gymnasiarques de Tyr, cf. *Bull.* 2015, 152.

2015, 708. **Palestine.** *Inscriptions juives.* – J. J. Price, *Scripta classica Israelica* 34 (2015), 27-40 : « Transplanted Communities in Judaea / Palaestina : the Epigraphic Evidence », réexamine rigoureusement les inscriptions attestant, ou censées attester, la présence en Palestine de communautés juives issues d'autres provinces, dont témoignent par ailleurs des sources littéraires surtout rabbiniques. Quatre cas sont analysés, à Jérusalem, Sepphoris, Beth She'arim et Jaffa (sur ces deux derniers dossiers, voir l'étude comparative du même auteur, *Bull.* 2014, 513). À Jérusalem, où plusieurs synagogues d'origine extérieure sont attestées dès le I<sup>er</sup> s. (*Actes* 6, 9), la seule inscription pertinente est celle bien connue de Théodotos (*CIIP* I/1, 9), quoique la présence de logements pour les étrangers ne prouve pas l'origine étrangère des fondateurs. La nécropole de Beth She'arim a attiré de nombreux juifs de la diaspora mais aucune synagogue de

communauté étrangère n'y est attestée clairement. Une inscription de Jaffa, en revanche, atteste là l'existence d'une synagogue des Cappadociens. L'a. reconsidère plus longuement (p. 32-36) une inscription de Sepphoris souvent et diversement commentée, en dernier lieu par Noy – Bloedhorn, *IJO* III (*Bull.* 2005, 504), p. 6-12. Dans ce texte rendu difficile par des négligences de rédaction et d'exécution, P. écarte la mention supposée de synagogues des Sidoniens et des Tyriens à Sepphoris. Après la mention l. 1 du *scholastikos* Élasios (ou Gélasios ?) fils d'Aétios, P. distingue à la l. 2 deux personnages : Εἰούδα ἀρχισυναγωγῶ, Σιδονίου ἀρχισυναγωγῶ, Sidonios étant ici un nom de personne et non pas un ethnique (de même *IJO*). L'a. achoppe cependant sur le mot suivant (l. 3), « the inscrutable ΠΕΠΙΕΡΘΟΝΤΑ », où il cherche après d'autres le nom de la communauté dont Sidonios aurait été le chef, ou un présumé terme d'architecture περιελθόντα (que Schwabe traduisait par « courtyard », et Noy par « enclosures ? »). Le mot lui-même n'est pas douteux : la graphie περιερθόντα pour περιελθόντα présente un phénomène banal d'alternance des liquides l/r (de même ἔρθω, *P. Oxy.* VII 1069, 6 ; *P. Abinn.* 31, 17 ; même forme en grec moderne) ; quant à la forme d'accusatif masculin, elle préfigure en fait le participe grec moderne indéclinable en -οντας. On sait que dès l'Antiquité tardive cette forme de participe, non accordée, peut aussi bien accompagner un nominatif neutre (souvent κοιμητήριον διαφέροντα au lieu de διαφέρον) ou même féminin (par exemple *MAMA* III, 727 : θήκη διαφέροντα au lieu de διαφέρουσα). À Sepphoris, la lecture περιελθόντα n'est pas nouvelle (Juster l'avait reconnue dès 1914) mais son sens n'est guère conciliable avec l'hypothèse dominante d'une fondation de synagogue ; j'y vois plutôt l'indice d'un texte funéraire, alternative que P. n'écarte pas mais qu'il estime indémontrable. La formule a cependant un parallèle dans une épitaphe de Korykos (*MAMA* III, 363) : Σωματοθήκη περιελθοῦσα εἰς Ζηνόβιον..., « sarcophage parvenu en possession de Zénobios... ». Rare en épigraphie, cette acception de περιελθεῖν εἰς est au contraire fréquente dans les papyrus (plus de 60 exemples d'après la Duke Data Bank). À Sepphoris, il apparaît donc qu'un monument, probablement funéraire, appartenant initialement aux deux *archisynagōgoi* Ioudas et Sidonios est passé de quelque façon (par héritage, cession ou concession) en possession d'un troisième. Au lieu du texte de P. : ΠΕΠΙΕΡΘΟΝΤΑΔ, Συβεριάνο(υ) Ἄφρο(υ) ἀρχισυναγωγῶ(ῶ) Τύρου λαμπρ(οτάτης), « Suberianos = Severianos (son of?) Afros = Afer, *archisynagōgos* of the most illustrious (city of) Tyre », je lirais de préférence : περιερθόντα δὲ εἰς Τυβεριανὸ(υ) Ἄφρο(υ) ἀρχισυναγωγῶ(ῶ) Τύρου λαμπρ(ότατον). Malgré une syntaxe par endroits équivoque, le sens de la phrase pourrait

être : « (monument) parvenu en possession de Tibérianos (surnommé ?) l'Africain, *archisynagôgos* de Tyr (ou originaire de Tyr ?), clarissime ». [F.]

2015, 709. *Apollonia-Sozousa*. – O. Tal, *ZPE* 194 (2015), 169-175 : « A Bilingual Greek-Samaritan Inscription from Apollonia-Arsuf/Sozousa : Yet More Evidence of the Use of εἰς θεὸς μόνος Formula Inscriptions among the Samaritans ». Une nouvelle mosaïque d'Apollonia offre un exemple supplémentaire d'une formule déjà attestée dans la même cité et étudiée par le même auteur (*Bull.* 2010, 603). Le texte grec, εἰς θεὸς μόνος ὁ βοηθ[ὼν] Γαδιωναῦ καὶ Ἰουλιανῶ καὶ πᾶσιν τοῖς ἀξίοις, est cette fois suivie d'une ligne en alphabet samaritain. Cela conforte la thèse de T. qui, à la différence du simple εἰς θεός, voit dans l'addition de μόνος un usage propre aux Samaritains. L'a. note la rareté des inscriptions bilingues, en grec et en samaritain, tout en rappelant que certaines synagogues samaritaines possèdent des inscriptions dans les deux langues. [F.]

2015, 710. *Gazara (Gézer)*. – E. Mitchell, R. A. Dodd, S. C. Coyle, *IEJ* 64 (2014), 191-207 : « More Boundary of Gezer Inscriptions : One New and Another Rediscovered », s'intéressent aux inscriptions de délimitation gravées sur des rochers dans un secteur à l'Ouest du site de Tel Gezer et en présentent une liste complétée. Ils retrouvent en effet une inscription, vue jadis par Charles Clermont-Ganneau mais mal documentée, et ajoutent une nouvelle borne à la série qui compte désormais treize numéros. Dix bornes ont un texte en grec, simple anthroponyme au génitif, Ἀλκίου, accompagné d'un bref texte rédigé en hébreu (de préférence à l'araméen), « limite de Gézer ». Trois autres bornes ont des textes unilingues, l'une en hébreu et deux en grec, ces dernières gravées d'autres anthroponymes, Ἀρχελάου et Ἀλεξᾶ. Les bornes sont toutes situées avec précision sur une photo aérienne. D. M. Jacobson, *Palestine Exploration Quarterly* 147 (2015), 83-85, commente le dossier que l'article de l'*IEJ* a traité de manière factuelle. Les bornes seraient des limites de propriété plutôt que, comme le pensait Ch. Clermont-Ganneau leur premier découvreur, des délimitations de zones concernées par les règlements du sabbat, et elles seraient plutôt d'époque hérodiennne qu'hasmonéenne. [G.]

2015, 711. *Jérusalem*. – J. Aliquot, *Syria* 91 (2014), 423-433 : « Inscriptions de Jérusalem romaine et byzantine. À propos d'un corpus récent », donne un commentaire détaillé du deuxième volume du corpus de Jérusalem, *CIIP* I/2 (*Bull.* 2012, 472-475), en proposant des corrections à une quarantaine de textes ou leur apportant des précisions. Il publie aussi l'inscription d'un ossuaire inédit de Jérusalem, du type connu, conservé à

Amman au musée de l'University of Jordan, avec un simple nom de femme (au neutre), Φιλουτάριν. [G.]

2015, 712. P.-L. Gatier, *Gnomon* 86 (2014), 715-718, dans un compte rendu du même volume, conteste l'interprétation de *CIIP* I/2, 770, deux courtes inscriptions de deux et trois lettres sur des blocs qui passent, sans beaucoup d'arguments, pour provenir d'un théâtre : ΔΙΟ et ΔΙ, interprétées dans le corpus comme l'abréviation du nom du quartier de Dionysos ou, ailleurs, de la tribu Dionysias (proposition du *SEG* 50, 1506 ; critiquée par U. Kunnert, *Bürger unter sich. Phylen in den Städten des kaiserzeitlichen Ostens* [Bâle, 2012], 186-187). Il s'agit plus probablement de la marque d'un artisan dont le nom commence par Dio-. [G.]

2015, 713. *Ascalon*. – R. Boehm, *ZPE* 194 (2015), 161-168 : « A Donation Inscription and Monument from Late Antique Ascalon », publie un fragment d'inscription votive dédiée pour le repos d'un Barouchios et d'une Sabina. Il examine le contexte archéologique de la trouvaille et passe en revue les monuments et les inscriptions tardives d'Ascalon attribuables aux communautés juive et chrétienne. [F.]

2015, 714. **Arabie**. *Hauran*. – A. Sartre-Fauriat, dans *Religious Identities in the Levant* (*supra*, n° 678), 297-311 : « Nouveaux dieux et dieux nouveaux dans le Hauran (Syrie du Sud) à l'époque romaine », fait le bilan des informations apportées sur les dieux nommés dans les inscriptions nouvellement trouvées au cours de la préparation du corpus, en cours de parution, du Hauran. Certaines divinités sont déjà connues dans la région (Dousarès, Atargatis, Hadad, divers Zeus dont Zeus Damascène et Zeus Héliopolitain, Lycurgue, Athèna, Aphrodite). Certaines épicleses n'étaient pas attestées dans le Hauran, comme celle de Zeus Olympien, et certaines sont totalement inédites comme celle du Zeus Airésien, ou de Airè (Δὺ Αἰρησίῳ), l'actuelle ville de Sanamein. Monimos, le Gad (en grec), Némésis et Apollon sont nouveaux dans la région, de même que – en latin – les douze dieux et le Génie du Trachôn. Quelques inscriptions mentionnent des divinités problématiques. Une dédicace est faite Δὺ Γαλαζῶν. L'a. évoque le dieu de Qalaat Faqra au Liban, Βαεργαλασος, *Bull.* 2001, 484, mais propose de préférence un dieu topique régional, qui dans ce cas serait le Zeus de Galaza (toponyme au neutre pluriel) plutôt que celui des Galazoi qu'elle suggère. Une autre dédicace, Δὺ Ἀρκασῶν, concerne probablement un dieu personnel, « Zeus d'Arkastos », hypothèse vraisemblable, même si l'anthroponyme Arkastos est inconnu. Le texte d'El Harrah, [Δ]ὺ ἄνω θεῶ Ἀζειζῶ, est compris comme une dédicace à un dieu « d'en haut » ; il est certainement à lire ou à restituer différemment. Deux dédicaces, θεῶ ἀγίῳ Ἀσκαρᾶ et θεῶ

Ακειρα πατρώφ, sont comprises « au dieu saint Askaras » et « au dieu ancestral Akeiras » ; il me semble que, là encore, on aurait des dieux personnels, désignés par le génitif d'anthroponymes masculins en –as, Askaras et Akeiras, même si ces noms de personne ne semblent pas attestés. [G.]

2015, 715. *Région de Suweidā'-Soueida (Dionysias)*. – M. Sartre, *Syria* 91 (2014), 377-389 : « Le monastère de 'Aṭō en Arabie ». Connu jusqu'ici par une liste syriaque de monastères monophysites, le monastère de 'Aṭō figure également dans une inscription de Kafr, au sud de Suweidā', publiée il y a plus d'un siècle et disparue par la suite sans que le toponyme ait été reconnu. S. montre qu'il s'agit de la dédicace d'un cellier de ce couvent : Οἰνοθήκη [τῆς ἁγίας μονῆς Αταους ἐκ σπουδῆς ἀββᾶ Παύλου. Une nouvelle inscription découverte en 2010 au tell Jefneh, à l'est de Kafr, lui permet de localiser à Jefneh le monastère de 'Aṭō (plutôt que celui de Gūfnat, malgré l'assonance de ce dernier avec Jefneh). Quoique mutilé, le texte mentionne non seulement le nom du couvent, μονῆς Αταους (l. 2), mais celui de son supérieur, τοῦ θεοφίλ(εστάτου) Νετιρα (l. 3) et la date de la construction, ἰ]νδ(ικτιῶνος) ἰ' ἔτους υξ[.]' . La décennie 460, dans l'ère de la province d'Arabie, équivaut à 565-574 p. C., ce qui ne correspond pas à l'indiction 10 : le chiffre iota est donc fautif et l'année exacte incertaine. En revanche le Netiras de l'inscription (nom dont S. rappelle la diffusion dans l'Hermon, en Damascène, mais aussi ailleurs) doit être le même que « Neṭīrō, prêtre et supérieur du monastère » de 'Aṭō, déjà connu vers 570 par la liste syriaque. De la l. 1 ne restent plus que les lettres ]αστα[, ce qui suggère ou bien la notion d'ἀνάστασις, ou le nom d'Anastase, qui fut à deux reprises patriarche d'Antioche (559-570 et 593-598). S. montre cependant la fragilité de cette dernière hypothèse (que je lui avais suggérée) puisque les efforts de conciliation entre ce patriarche chalcédonien et les évêques et moines monophysites restèrent sans issue. Le nom de 'Aṭō n'a pas survécu, mais le toponyme Jefneh (sorte de vigne en arabe) correspond bien à la viticulture locale et à la dédicace inscrite d'un cellier du monastère. [F.]

2015, 716. *Eeitha*. – M. Sartre, dans *Les Jafnides (supra, n° 688)*, 37-51 : « Rome et les Arabes nomades : le dossier épigraphique de *Eeitha* », donne une étude d'inscriptions du village de Hīt, l'antique *Eeitha*, au nord du Jabal al-'Arab, et de quelques sites proches, en attendant la publication d'*IGLS XVI* où elles se trouveront. Les textes ne sont pas inédits et on peut les retrouver commodément dans les *Trois études sur l'Arabie romaine et byzantine* (Bruxelles, 1982) du même a., mais leur compréhension a évolué. À *Eeitha*, on distingue une ou plusieurs familles, avec une onomastique

particulière (Χάρης, Διομήδης, Ούαρος, Ἡρώδης), « qui fournissent des officiers ou agents divers à l'administration romaine, comme déjà au temps d'Agrippa II ». L'a. discute des titres et fonctions — très débattus, entre autres dans les travaux de Michael Macdonald — de stratège des nomades, d'ethnarque (ἔθναρχος, p. 44, à corriger en ἐθνάρχης ; le lapsus est fréquent chez la plupart des auteurs qui étudient cette question) et de phylarque, à l'époque impériale (voir *infra*, n° 717 au Wadi Salma), à Hīt, à Malka, à Taymā' et à Rāmeḥ. Dans ce dernier site, on rencontre un texte (*Trois études...*, p. 124) mentionnant un stratège et phylarque, Ὀδαινάθω Σαουαδου στρατηγήσαντι Αουιδηνῶν κὲ φυλαρχήσαντι. Voir aussi, à Ṭarbā, l'inscription Waddington, 2203 (*Trois études...*, p. 124), pour un gouverneur romain honoré par οἱ ἀπὸ ἔθνους νομάδων ; aux yeux de l'a. et à ceux de M. Macdonald, un ἔθνος est une unité militaire, ce dont je doute (voir *infra*, n° 717 au Wadi Salma). L'a. discute de la possible identification des Αουιδηνοί aux 'Awīdh des inscriptions nord-arabiques, hypothèse qui semble la meilleure bien que, là encore, le sujet soit très débattu. Au passage, il corrige, grâce aux archives du voyageur W. J. Bankes, le texte de l'inscription métrique de Hīt, Waddington 2113 ; Merkelbach et Stauber, *SGO* 4, p. 392. Il montre qu'elle concerne la construction d'un *kaisareion*, là où l'on voyait l'épithète de Césaréens appliquée à l'ethnique : Ἰδρυσε φαῖδρον δῆμος Εειθηνῶν Καισαρήιον ἐκ φιλοτιμίας ζωνῆς κλέος ἄφθιτον α[ῖεί] ; c'est un élément de plus pour illustrer le caractère particulier, militaire et administratif, du site. [G.]

2015, 717. *Wadi Salma*. – A. Al-Jallad, A. al-Manaser, *Arabian Epigraphic Notes* 1 (2015), 51-70 : « New Epigraphica from Jordan I : a pre-Islamic Arabic inscription in Greek letters and a Greek inscription from north-eastern Jordan », publie dans une nouvelle revue de Leyde, en ligne (<http://arabianepigraphicnotes.org/>), deux des graffites du désert basaltique nord-oriental de la Jordanie, le Harrah. Celui-ci, à l'est et au sud-est du Hauran, s'étend de la Syrie à l'Arabie Séoudite, et a livré des milliers de textes dans des dialectes et des écritures qu'on définit désormais comme nord-arabiques (dits parfois safaitiques et thamoudéens), à côté d'une poignée de graffites grecs. Les deux graffites publiés sont des documents importants pour illustrer le paysage linguistique du Proche-Orient romain. Ils proviennent du Wadi Salma, l'une des zones de passage les plus riches en inscriptions sur des rochers et des blocs divers et l'une de celles où l'on a déjà trouvé quelques graffites grecs ; voir *SEG* 48, 1948-1950, que les a. ne semblent pas connaître. Même si le premier texte, en vieil-arabe (ancêtre de l'arabe classique, différent du nord-arabique) mais en lettres grecques, concerne d'abord l'épigraphie sémitique, notons la formule onomastique de la personne nommée, Αυσος Ουδου Βαναου Χαζιμμου αλ-Ιδαμι,

ce que les a. traduisent « 'Aws son of 'ūd (?) son of Bannā' son of Kazim the 'idamite ». Bien que les anthroponymes aient été hellénisés et qu'ils soient déclinés, les a. n'utilisent pas les apports de l'épigraphie grecque. Pourtant, Αυσος est bien connu dans les textes grecs du Hauran et le génitif Ουδου se retrouve à Umm al-Jimāl, *I. Jordanie* V, 285 ; les autres noms semblent inconnus en grec. Le second texte, de six lignes, est en grec. Il a été lu : Ἄβγαρος Ματταίου· ἔπεμσεν αὐτὸν Μαλεχος ἐνὸν ἄρχῃ Σαειδηνῶν ἵνα κυκλεύει καὶ τηρήσει τὰ πρόβατα καὶ ἔθυσαν θύματα δέκα. Ακραβος Αλαφου. En juin 2015, j'ai pu revoir ce bloc de rocher inscrit, maintenant déposé au bureau des Antiquités à Zarqa. Il est possible ainsi de proposer, à la troisième ligne, au lieu de ἐνὸν ἄρχῃ Σαειδηνῶν, une lecture que la photo, p. 67, confirme : ἐθνάρχης (pour ἐθνάρχης) Αειδηνῶν. On traduira : « Abgaros, fils de Mattaios ; Malechos, l'ethnarque des Aeidèniens, l'a envoyé pour qu'il enclose et garde les moutons et ils ont sacrifié dix victimes. Akrabos, fils d'Alaphos ». Tous ces anthroponymes sont sémitiques. Les a. lisent sur le même bloc, dans un autre sens, un mot isolé, Θοργων, qu'ils n'expliquent pas et qu'on corrigera également, à l'aide de la photo et suite à la révision de la pierre : Θορσων. Ce mot, possible anthroponyme plutôt que génitif pluriel de toponyme, est inconnu par ailleurs et il est peu probable qu'il soit équivalent de Θάρσων, nom de personne rare en grec. Le texte principal, où l'on notera les variations de temps des verbes après ἵνα, donne des informations qui seraient d'un type bien attesté dans les inscriptions nord-arabiques produites par des nomades, mais qui sont originales en grec. Deux points méritent l'attention, concernant cette troisième ligne. D'une part, l'ethnarque nommé Malechos apparaît ici très clairement comme un chef de ce que nous nommerions « une tribu bédouine », ou si l'on préfère un groupe social d'éleveurs nomades des régions désertiques et semi-désertiques. Il n'a ici aucun des caractères d'un chef de troupe auxiliaire des Romains et ce texte, quoi qu'en écrivent les a., p. 60 et 63, n'a clairement rien à voir avec l'exercice d'un commandement militaire. Sur la question de la nature du titre d'ethnarque, voir *supra*, n° 716 à Eeitha, et le commentaire de l'inscription *IGLS* XIII/2, 9718, où M. Sartre présente l'état du débat. D'autre part, le terme d'Αειδηνοί a toute chance de désigner les membres de la tribu de Malechos. Leur nom est bien proche de celui des Αουιδηνοί connus par ailleurs (voir *supra*, n° 716 à Eeitha) : on ne peut éviter le rapprochement entre Malechos, ethnarque au Wadi Salma, et l'inscription du tombeau d'Hadrianos dit Soaidos fils de Malechos « ethnarque stratège des nomades », à Malka dans le Jabal al-'Arab (Waddington, 2196 : Ἀδριανοῦ τοῦ καὶ Σοαιδου Μαλεχου ἐθνάρχου στρατηγοῦ νομάδων τὸ μνημῖον). Il faut distinguer les deux fonctions

d'ethnarque et de stratège des nomades. La première paraît désigner une chefferie de communauté, peut-être reconnue par l'autorité romaine ; la seconde un autre type de commandement conféré par les Romains (et déjà les Hérodiens), mais pas forcément militaire, voir *supra*, n° 685. Rien ne s'oppose à ce que le terme d'*ethnos*, fort débattu dans le contexte régional, désigne une communauté, un groupe social, « peuplade », « tribu » ou « clan » etc., plutôt qu'une troupe (voir là-dessus les questions soulevées par les inscriptions grecques et nabatéennes du temple de Rawwāfah, *Bull.* 1996, 507, et par le texte de Ṭarbā, Waddington, 2203). [G.]

2015, 718. *Région d'Irbid*. – N. Bader, N. Turshan, dans M. El-Najjar (éd.), *Ya'mun. An Archaeological Site in Northern Jordan* (Irbid, 2011), 175-185 : « Inscriptions of the Church of Tall Ya'mun », republie les inscriptions sur mosaïque du pavement de cette église, la plupart déjà analysées par nous (*Bull.* 2011, 624). On notera en outre au n° 3 la représentation d'un nilomètre, gradué de bas en haut de 10 à 18. [F.]

2015, 719. *Gérasa*. – J. Seigne, *Topoi* 19 (2014), 595-627 : « Des portiques du *naos* de Zeus Olympien aux entrées des thermes de l'évêque Placcus. Emprunts et recyclages d'éléments architecturaux à Gérasa », montre que les trois blocs qui ont servi à graver l'inscription Welles, *I. Gerasa*, 296, concernant la fondation de bains sous l'évêque Placcus en 454/455 *p. C.*, sont des remplois en provenance du temple de Zeus (dit *naos* de Théon) construit au I<sup>er</sup> s. *p. C.* Par ailleurs, l'a. réunit les blocs ou fragments de blocs inscrits *I. Gerasa*, 112, 113 et 185 (qui ne forment qu'un bloc), 289, 290 et 338, qui sont également des éléments d'une architrave du même temple, réemployée dans les mêmes bains byzantins et gravée de deux lignes. Trois blocs conservés, 290, 289 et 113 + 185, donnent l'intéressante formule du début de la première ligne : ἐπὶ τῶν ἀγαθῶν χρόνων Μαρριανοῦ τοῦ ἀγίωτ[ι] (ἀτου) ἐπισ[κ]όπου ἀνεγ[ε]ώθη - - -. Si l'ensemble du texte ne peut être reconstitué, la fin de la première ligne est précisée grâce à la révision de l'inscription 338, avec en particulier la mention de στεγάσματα ; la seconde ligne, *I. Gerasa*, 113 et 185, est très partiellement conservée [- - -] πάση ἀρετ[ῆ] - - -. Le petit fragment 112, inscrit sur deux lignes, reste difficile à insérer dans cet ensemble. L'a. replace dans l'urbanisme de Gérasa l'activité édilitaire des évêques Placcus et Marianus, ce dernier connu à la fin du VI<sup>e</sup> s., voir *Bull.* 1989, 996, et 2006, 486. [G.]

2015, 720. *Philadelphie (territoire de)*. G. Bevan, G. Fisher, D. Genequand, *BASOR* 373 (2015), 49-63 : « The Late Antique Church at Tall al-'Umayrī East : New Evidence for the Jafnid Family and the Cult of St. Sergius in Northern Jordan », éditent

avec un bon fac-similé (fig. 6) la longue inscription sur mosaïque signalée *Bull.* 2012, 488, gravement endommagée depuis sa découverte en 2009. Il est vraisemblable que le phylarque Almoundaros, qui ne porte pas encore le titre de patrice mais celui de *magnificentissimus comes*, a reçu cette dignité peu avant 569, date à laquelle il succède à son père à Aréthas à la tête des tribus ghassanides. Sur cette même inscription, transcrite en premier lieu par P.-L. Gatier, *AE* 2010, 1736, voir également Gatier (*supra*, n° 688), p. 202. [F.]

2015, 721. *Deir 'Ain 'Abata, territoire de Zôora*. – Y. E. Meimarīs, K. I. Kritikakou-Nikolaropoulou, dans K. D. Politis, *Sanctuary of Lot at Deir 'Ain 'Abata in Jordan. Excavations 1988-2003* (Amman, 2012), 393-416 : « The Greek Inscriptions », publie avec soin les 19 inscriptions découvertes dans la fouille du sanctuaire de Lot. Le commentaire est exhaustif (paléographie, onomastique, titres, formulaires) et abondamment annoté ; une belle illustration, partiellement en couleurs, permet le contrôle des lectures. Trois dédicaces (n° 1, 4 et 5), sur des mosaïques de pavement, correspondent aux restaurations successives du VI<sup>e</sup> à la fin du VII<sup>e</sup> s., datées selon l'ère de la province d'Arabie. Elles ajoutent trois noms nouveaux à la liste épiscopale de Zôora, dont dépendait le monastère de Lot, et deux noms d'higoumènes de ce monastère. D'après le n° 1, la rénovation de l'an 467 (572/573 *p. C.*) eut lieu sous l'évêque Pétros, l'higoumène Euzôios, l'épitrope Iôannès et l'économe Géôrgios ; suivent les noms de trois moines et, inscrit à part, celui du mosaïste, Κοσμάς ψεφωθ(έτης) (voir p. 397 la liste des mosaïstes connus dans l'épigraphie du Proche-Orient). Énumérés dans un ordre hiérarchique, il semble d'après les a. que l'épitrope soit plutôt un gestionnaire de l'évêché et l'économe, celui du monastère. Au même pavement appartiennent les brèves invocations n° 2 et 3 (τέλος καλόν). La dédicace n° 4, dans le bas-côté nord, est datée sous l'évêque Iakôbos (qualifié de « notre père ») et l'higoumène Sôzoménos, au mois d'avril 500, indiction 10 (chiffres discordants, si bien que la date peut-être soit 605, soit 607 *p. C.*). La dédicace n° 5, située devant la barrière de l'autel, commémore l'exécution de la mosaïque dans la nef centrale de l'église : τὸ ἔργον τοῦτο τῆς ψηφώσεως τῆς βασιλικῆς τοῦ ἀγί(ου) τόπου. Elle est datée de Xanthikos 586 (corrigé en 587 par les a.), indiction 5, soit avril 692 *p. C.*, sous le califat omeyyade. L'énumération des responsables comprend le chôrénévêque Christophoros (Zôora n'étant alors apparemment plus un siège épiscopal), l'économe Zênôn et le diocète Iôannès. L'utile discussion du titre de διοικητής (p. 405-406) se réfère notamment à trois papyrus de Nessana, preuve que sous l'administration omeyyade un diocète est en charge de la fiscalité dans des villages

comme dans des cités ; mais les a. n'excluent pas que l'higoumène du monastère porte à cette époque le titre de διοικητής, comme au siècle précédent les abbés de plusieurs couvents affiliés à Saint-Sabas. Après la date figure aussi le κανδηλάπτης, allumeur de cierges et sacristain, fonction dont c'est ici le premier exemple épigraphique ; un dernier personnage, probablement le mosaïste, est mentionné à part. Les inscriptions sur pierre, gravées ou peintes, n'ont pas toutes le même intérêt. On relève notamment des invocations du type μνήσθητι, adressées à Dieu (n<sup>os</sup> 6-7) ou à saint Lôt (inscriptions peintes n<sup>os</sup> 13, 15?, 16) ; le n<sup>o</sup> 8 est une demande de prière pour un maçon anonyme, d'une humilité remarquable (ὕπερ τοῦ ἐλεεινοῦ ἐμοῦ τοῦ οἰκοδόμου). Pour finir, numérotés à part, quatre graffites mutilés sur des fragments d'enduit n'offrent pas plus de quelques lettres ; le groupe ΦICE (p. 415, n<sup>o</sup> 2) pourrait selon moi être une graphie de l'impératif φεῖσαι, type d'invocation connu. [F.]

2015, 722. *Pétra*. – L. Nehmé, avec la coll. de J. T. Milik et R. Saupin, *Atlas archéologique et épigraphique de Pétra*, fasc. 1, *De Bāb as-Sīq au Wādī al-Farasah* (Paris, 2012), publie le premier volume d'une étude des différents monuments de Pétra, du plus simple au plus élaboré, replacés dans leur contexte topographique. Deux autres fascicules sont annoncés. Vu le découpage du paysage montagneux et la multitude des vestiges rupestres de toute sorte, la tâche n'était pas aisée. L'épigraphie tient une place importante dans ce bel ouvrage de référence, illustré de nombreux plans, cartes, photos et fac-similés, qui se consacre à la partie sud-ouest du site, avec le défilé d'accès à la ville, dit le *Sīq*, et la zone du théâtre. Les inscriptions sont regroupées aux p. 161-202. La plupart des textes sont rupestres, avec beaucoup de graffites rédigés en araméen (nabatéen), mais aussi quelques-uns en grec et une inscription latine. Pour le grec, l'index de la p. 245 donne seulement une liste des anthroponymes. L'ouvrage est d'une utilisation assez peu commode, avec en particulier des bibliographies où les publications sont remplacées par des sigles cryptiques qui, bien loin d'être organisés en lemmes génétiques, ne sont pas même classés chronologiquement, mais se suivent dans l'ordre alphabétique ; toutefois, *l'editio princeps* est signalée. Cet atlas offre donc une mise à jour partielle d'*I. Jordanie IV (IGLS, XXI/4)* pour le secteur concerné. Il comprend les textes, souvent accompagnés de photos, d'*I. Jordanie IV*, 9, 10, 11, 12, 14 a-b, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 30, 31, 32, 33, 34, 50, 54 (bilingue, grec et nabatéen), 55, 57, 58, 59, 60, 90 ; voir aussi 51 (latin). Le texte du graffite MP 12, p. 166, Αβδουσαρης, publié par J. Starcky, *Annual of the Department of Antiquities of Jordan* 10 (1965), 48, n<sup>o</sup> 7 et pl. 22 e, avait été omis d'*I. Jordanie IV*. De même, quelques découvertes nouvelles ont

eu lieu après la publication du corpus, par exemple celles liées aux travaux de dégagement dans le *Sīq*, publiées par U. Bellwald, *The Petra Siq : Nabataean Hydrology Uncovered* (Amman, 2003), p. 85-86 et 99-101, ouvrage dont le *Bull.* n'avait pas rendu compte. P. 168, l'a. reprend le graffiti MP 15.5, Γερμανός (Bellwald, p. 85-86) ; il faut rappeler que ce nom très courant et qui peut, en Arabie, dissimuler un anthroponyme sémitique, n'a rien à voir avec un légionnaire de la Troisième Cyrénaïque ; il est encore plus improbable qu'il désigne un soldat d'origine germanique (hypothèse de Bellwald). Le graffiti MP 17.2, lu comme nabatéen par l'a., p. 168, est grec ; il se déchiffre sur la photo et sur le fac-similé : Ἀπολινάρις. Le graffiti MP 71, p. 176, avait été lu (*I. Jordanie* IV, 32) : Μν(ημείου) τ(ούτου) Ἴαλιος ὁ κτείσας, ce que reprend l'a. Sa photo, qui montre au début un groupe de lettres en ligature, suggère de corriger : Μνησθῆ Ἴαλιος ὁ κτείσας ; voir déjà sur ce point *Bull.* 1994, 671. L'épithaphe MP 735 (*I. Jordanie* IV, 55), p. 199-200, ne concerne pas un soldat qui a servi 27 ans sous les armes, mais un homme mort à 27 ans ; il aurait fallu actualiser la bibliographie (voir *Bull.* 2006, 493 ; *SEG* 53, 1908 ; et les remarques de C. Saliou, *RA*, 2014, p. 410). Le graffiti MP 736, p. 200, est clairement, d'après la photo, beaucoup plus long que ce qui a été déchiffré (*I. Jordanie* IV, 17). L'a. montre qu'un autre graffiti, MP 740, p. 200, a été à tort publié sous deux entrées, *I. Jordanie* IV, 12 et 13, le second texte étant en réalité constitué par le dernier mot du premier. P. 201, le graffiti MP 744.1 est compris Μνησθῆ Αἰν[είας], en suivant Bellwald, p. 99-100 ; et le MP 744.2, peu déchiffrable, considéré comme nabatéen par Bellwald, est grec selon l'a. Un graffiti inédit, MP 744.4, p. 201, est lu ΘΑΛΓΗΣ, ce que confirme la photo un peu rapprochée où l'on ne voit pas si le mot est complet. J. Aliquot me propose d'y voir la fin d'un nom féminin sémitique, théophore de al-Gè, Mathalgè, au génitif, [Μα]θαλγης, anthroponyme attesté en nabatéen à Bostra, *PAES* IV A, p. 62, n° 79, que C. B. Welles, *AJPh* 77 (1956), 87, a restitué en grec dans un papyrus d'époque sévérienne. L'a. publie à nouveau l'inscription rupestre *I. Jordanie* IV, 14 a-b, en tenant compte entre autres des compléments de Bellwald, mais sans connaître mes propositions, *Bull.* 2004, 397, et 2008, 583 (voir aussi *AE* 2003, 1980 et 2007, 1637 ; *SEG* 53, 1907 et 57, 1931). [G.]

2015, 723. **Péninsule Arabique.** *Yémen.* – Chr. Marek, *Gymnasium* 120 (2013), 307-314 : « Zu neuen Inschriften in Südarabien », publie un fragment d'inscription grecque déposé au musée de Zafār, au Yémen, l'ancienne capitale du royaume des Himyarites. Sont conservées quatre lignes : [- - -]ΙωνοΣ[- - - ἀνέθ]ηκεν τὰ [ἀγάματα ? - - - ἀτοκράτο]ρος Καίσι[αρος - - -]εβασ[τοῦ - - -]. L'a. discute de la présence romaine

dans le royaume himyarite et des donateurs, commerçants plutôt que militaires, qui ont offert à Zafār un témoignage de fidélité à un empereur romain. M. A. Speidel, *ZPE* 194 (2015), 241-258 : « 'Almaqah in Rom? Zu den Beziehungen zwischen dem kaiserzeitlichen Imperium Romanum und Südarabien im Spiegel der dokumentarischen Überlieferung », et également dans K. S. Mathew, *Imperial Rome, Indian Ocean Regions and Muziris: new Perspectives on Maritime Trade* (New Dehli, 2015), 83-128 : « Wars, Trade and Treaties : New, Revised, and Neglected Sources for the Political, Diplomatic, and Military Aspects of Rome's Relations with the Red Sea Basin and India, from Augustus to Diocletian », reprend l'ensemble de cette question en réunissant des sources nombreuses, certaines découvertes récemment, comme les inscriptions latines des îles Farasan et les textes de Socotra (sans connaître *Bull.* 2013, 470). Il insiste sur l'importance de l'engagement diplomatique et militaire de Rome en mer Rouge et en Arabie du Sud à l'époque augustéenne et jusqu'au II<sup>e</sup> s. p. C. Il revient sur l'inscription funéraire bilingue, latine et grecque, de Baraqish (F. Canali De Rossi, *I. Estremo oriente*, 436), et montre que l'installation d'une garnison romaine permanente dans un royaume allié ou contrôlé explique la présence de ce texte au Yémen, beaucoup mieux que le simple passage de l'expédition d'Aelius Gallus en 25 a. C. [G.]

2015, 724. *Arabie orientale, Gerrha*. – Chr. J. Robin, A. Prioleta, *Semitica et classica* 6 (2013), 131-185 : « Nouveaux arguments en faveur d'une identification de la cité de Gerrha avec le royaume de Hagar (Arabie orientale) », reviennent sur une question controversée de la géographie historique de l'Arabie centre-orientale à l'époque hellénistique, pour se ranger parmi ceux qui placent l'antique Gerrha à al-Hufūf en Arabie Séoudite. Ils reconnaissent dans un certain *Qs<sup>l</sup>m*' (nom rare) fils de 'bd, d'une inscription sémitique de la région (*CIS* 4, 921, complété par G. Ryckmans), le personnage (ou un membre de la même famille) nommé Κασμαῖος Ἀβδαίου Γερ[- -] qui dédie à Hélios un autel à Cos (Paton-Hicks 64 ; *Bull.* 1942, 128), vers 200 a. C. Cela appuie la restitution d'H. Seyrig, *Syria* 42 (1965), 26, n. 3, Γερ[ραῖος] au lieu de Γερ[ασηνός]. [G.]